



CHOIX
DE
DISCOURS DE RÉCEPTION
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CHOIX
DE
DISCOURS DE RÉCEPTION
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Depuis son établissement jusqu'à sa suppression;

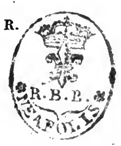
SUIVIS

De la Table chronologique de tous ses membres, et de ses Statuts et Réglemens;

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR L. BOUDOU.

TOME PREMIER.

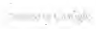


A PARIS,
Chez DEMONVILLE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue Christine n°. 2.

1808.







TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

DE L'ACADÉMIE FRANCOISE.

Le cardinal de Richelieu rendit un grand service à sa Patrie, et un bel hommage à l'indépendance de l'esprit humain, en établissant l'Académie françoise. Ce ministre, dont les actions et les ressentimens ont également prouvé combien il étoit jaloux de l'autorité, sembla ne lui réserver que le droit de protection sur les lettres, par la forme qu'il donna à l'institution du premier corps littéraire de la France. Il ne fit, pour ainsi dire, que mettre une heureuse stabilité dans la réunion de quelques amis (1), gens instruits, qui s'assembloient pour se communiquer leurs lumières en secret et en liberté. Sans écarter les agrémens que des ha-

(1) C'étoient MM. Godeau, depuis évêque de Grasse, Giry, Habert, l'abbé de Cerisy son frère, de Serisay, de Malleville et Conrart.

bitudes d'intimité devoient répandre dans ces assemblées, il sut les organiser de manière à ce qu'elles pussent jeter dans la suite un grand éclat sur la Monarchie. Formées vers 1629 dans la maison de M. Conrart, elles eurent lieu pendant trois ou quatre ans sans être connues. On s'y entretenoit de toutes sortes d'affaires, de nouvelles, et sur-tout de belles-lettres; MM. Desmarets et de Bois-Robert y ayant été admis, ce dernier en fit un récit très-avantageux au cardinal de Richelieu, auprès de qui il jouissoit d'une grande faveur. Le cardinal de Richelieu *qui*, dit Pélisson, *avoit l'esprit naturellement porté aux grandes choses, et aimoit sur-tout la langue françoise*, fit dire aux membres de cette modeste assemblée, que s'ils vouloient former un corps, il le feroit établir par lettres-patentes, et le mettroit sous sa Protection. Les offres de M. le Cardinal ne furent acceptées par cette société naissante qu'après une longue hésitation, tellement elle craignoit de voir troubler par la publicité qu'elle avoit voulu éviter, les douceurs de ses conférences ignorées. Dès-lors elle aug-

menta le nombre de ses membres, créa des officiers (1), établit des registres (2), et prit le nom d'Académie françoise, qui avoit été approuvé par M. le Cardinal.

Des lettres patentes du mois de janvier 1634, autorisèrent la fondation de l'Académie françoise; elles furent scellées le même mois par M. Séguier, garde des Sceaux, qui témoigna le désir d'entrer dans la Compagnie : M. le cardinal de Richelieu, nommé Protecteur par les mémes lettres patentes, approuva les statuts qui lui avoient été soumis.

La vérification des lettres patentes éprouva beaucoup de difficulté au Parlement, où elle ne fut faite que le 10 juillet 1637, après de vives sollicitations de la part du Ministre; et sur trois lettres de cachet du roi Louis XIII : l'établissement de l'Académie françoise étoit traité comme une innovation dangereuse. Pélisson, écrivain

(1) Un Directeur, un Chancelier et un Secrétaire.

(2) 13 mars 1634.

contemporain, qui examine les causes de la résistance du Parlement, paroît les attribuer à l'ombrage qu'excitoit la grande puissance du cardinal de Richelieu, et M. de Voltaire pense que le Parlement *craignoit que l'Académie ne s'attribuât quelque jurisdiction sur la librairie, puisqu'il ajouta aux patentes du Roi, que l'Académie ne connoîtroit que de la langue françoise, et des livres qu'elle aura faits ou qu'on exposera à son jugement* (1). Cependant, les vues du cardinal de Richelieu ne paroissoient point équivoques dans l'institution de l'Académie; il créoit ce corps littéraire *pour établir des règles certaines de la langue françoise, et pour rendre le langage françois, non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les Arts et toutes les Sciences* (2). Ainsi, ce grand Ministre préparoît le perfectionnement de la langue françoise, tandis que Corneille, par ses

(1) Histoire du Parlement de Paris, chap. 52.

(2) Lettres patentes, pag. 520; tom. 2.

chef-d'œuvres dramatiques, et Descartes par ses ouvrages de philosophie, ouvroient le siècle des Beaux-Arts et celui des Sciences (1).

Il paroît que l'Académie eut d'abord l'intention de travailler en commun à différens ouvrages. Elle ordonna que chacun de ses membres feroit un discours sur telle matière, et de telle longueur qu'il lui plairoit (2). Elle devoit s'occuper aussi d'une grammaire, d'une rhétorique et d'une poétique. Mais tous ces objets furent abandonnés, et on ne connoît aujourd'hui de ses premières occupations littéraires, que ses sentimens sur le Cid (3), et son Dictionnaire, dont elle fit dès le principe son travail le plus sérieux; corrigé, enrichi à chaque période des progrès des lumières, ce grand

(1) Médée parut en 1636, le Cid en 1637.
Descartes donna en 1637 son discours sur la méthode, à la tête de ses Essais de philosophie.

(2) Il n'y eut que vingt de ces discours : Le premier fut prononcé par M. du Châtelet, sur *l'éloquence françoise*. M. Godeau en prononça un *Contre l'éloquence*, M. de Gombaud sur le *Je ne sais quoi*.

(3) Elle fit aussi un examen des stances de Malherbe, sur le voyage du Roi en Limosin.

ouvrage (1) existera toujours pour l'instruction même de la plupart de ceux qui écrivent pour l'attaquer. C'est en continuant de le perfectionner que l'Académie répond aux critiques; comme elle a répondu dans tous les temps par les chef-d'œuvres de ses membres en particulier, aux reproches qu'on lui a faits sur ses travaux en commun (2).

(1) La perfection d'un Dictionnaire tel que celui de l'Académie, sur-tout dans notre langue, ne peut être que le fruit du temps et du concours d'un grand nombre d'hommes versés dans plusieurs sciences différentes.

M. de Voltaire, quelques jours avant sa mort, avoit déterminé l'Académie françoise à faire son Dictionnaire sur un autre plan, et ce grand homme qui a fait l'usage le plus étonnant des vingt-quatre lettres de l'alphabet, les recommandoit encore à son dernier soupir, en écrivant à M. d'Alembert pour la dernière fois : *Je voulois courir à l'Académie, deux maladies cruelles me retiennent; mon très-cher secrétaire et maître perpétuel, je vous recommande, et à mes respectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet*, 1778. *Lettre CXCII et dernière.*

Chaque Académicien devoit se charger d'une lettre de l'alphabet : M. de Voltaire avoit pris l'A.

(2) Ces reproches ont été faits à l'Académie dès sa naissance même, et on les trouve dans une épître de Bois-Robert à Balzac.

Pour dire tout enfin dans cette Epître,
L'Académie est comme un vrai chapitre,
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien.

A la mort du cardinal de Richelieu (1), l'Académie choisit pour son protecteur (2) M. le chancelier Séguier, déjà membre de cette Compagnie (3), et digne par son amour pour les lettres, de la place qu'il occupe dans ses fastes, entre un grand Ministre et un grand Roi. Son hôtel devint bientôt (4) le lieu des séances de l'Académie, qui jusqu'alors n'en avoit pas eu de fixe; le nouveau protecteur y présida souvent; le cardinal de Richelieu n'y avoit jamais présidé. C'est dans une de ces séances que vint s'asseoir, sans pompe et sans être annoncée, une Reine qui aima mieux s'instruire avec des savans que de régner sur des sujets, et dont le

---

(1) 1642.

(2) 9 novembre 1642.

(3) Le tableau des Académiciens ayant été présenté à M. Séguier, en janvier 1635, il témoigna le désir d'y être compris; ce tableau n'étoit alors que de trente-six personnes. On arrêta que son nom seroit mis à la tête, et qu'on lui rendroit des grâces très-humbles. Le nombre de quarante, dont l'Académie devoit être composé, ne fut rempli qu'en 1639, à la réception de M. de Priésac.

(4) 16 février 1642.

caractère auroit été peut-être mieux apprécié par ceux qui ont voulu la juger, s'ils avoient pu oublier qu'elle avoit abandonné un trône (1).

Lorsque M. le Chancelier mourut (2), Louis XIV se déclara protecteur de l'Académie françoise, et lui assigna le Louvre pour tenir ses assemblées (3). Déjà le Roi *avoit ordonné que dans toutes les occasions qu'il y auroit de le haranguer, l'Académie y seroit reçue avec les mêmes hon-*

---

(1) En 1658, la Reine Christine se rendit à l'Académie un jour d'assemblée ordinaire; tandis que l'abbé de la Chambre, Directeur, la complimentoit, les Académiciens restèrent debout, excepté M. Séguier; on lut dans le cours de la séance diverses pièces en vers et en prose.

Une chose assez plaisante, et dont la Reine se mit à rire la première, ce fut que le Secrétaire, voulant lui montrer un essai du Dictionnaire, ouvrit par hasard le porte-feuille au mot *jeu*, où se trouva cette phrase, *jeux de Prince*, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font, pour signifier des jeux qui vont à fâcher ou à blesser quelqu'un.

La reine Christine étoit venue en France deux ans auparavant; M. Patru la harangua au nom de l'Académie, à qui elle avoit envoyé son portrait.

(2) 28 janvier 1672.

(3) Cet événement fut consacré par une médaille.

neurs que les Cours supérieures (1). L'éclat de la gloire commençoit à rejaillir du trône sur les lettres, et des lettres sur le trône ; Colbert ménageoit les faveurs du Monarque à l'Académie dont il étoit membre ; Colbert, qui ne vouloit point être appelé Monseigneur par ses confrères, lorsqu'ils venoient le haranguer dans son palais en qualité de Ministre (2), et qui se replaçoit avec eux, comme pour reprendre le rang qui élève le plus les hommes (3).

En 1640, M. Patru avoit fait à sa réception (4) un remercîment dont l'Académie fut assez satisfaite pour obliger tous ceux qui se-

---

(1) En 1668, après la conquête de la Franche-Comté.

(2) Lorsque Colbert eut obtenu du Roi, pour l'Académie, la faculté de tenir ses séances au Louvre, elle alla le remercier; M. Charpentier faisant le compliment en son nom, donna, suivant l'usage, le titre de Monseigneur à M. Colbert, ce Ministre répondit fort obligeamment, et témoigna qu'il auroit désiré être traité avec *moins de cérémonie*, et en qualité de confrère, *sans être appelé Monseigneur*. Depuis l'Académie ne lui donna que la qualité de Monsieur.

(3) C'est à Colbert que la France doit l'établissement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de celle des Sciences.

(4) Voyez page 1, tom. 1.

roient admis dans son sein de suivre cet exemple (1). Ce nouveau devoir étoit d'autant mieux établi, qu'il réparoit en quelque sorte l'oubli d'un des articles du réglement de cette Compagnie, par lequel il étoit ordonné, qu'à la mort des Académiciens, on feroit leur éloge et leur épitaphe en vers. Cet honneur n'avoit été rendu qu'une fois, et c'étoit au premier membre dont l'Académie pleura la perte (2). Ces complimens de peu d'étendue se prononcèrent à huis clos, et devant les Académiciens seuls, tant qu'ils s'assemblèrent dans l'hôtel de M. le chancelier Séguier. Mais lorsque, honorée de la protection de Louis XIV, l'Académie tint ses séances au Louvre, elle ouvrit ses portes au public dans les jours de cérémonie. Les discours de réception prirent dès-lors une forme nouvelle et un ton plus élevé; ils devinrent, dans le

(1) MM. Colbert et d'Argenson, M. le comte de Clermont (Louis de Bourbon-Condé) ont été seuls dispensés de cette obligation.

(2) M. Bardin. M. Godeau fit son éloge, M. l'abbé de Cerisy fit l'épitaphe en prose, et M. Chapelain l'épitaphe en vers.

genre démonstratif, des modèles que les anciens n'ont point connus. Le plan adopté par l'Académie est resté invariable, chaque discours a toujours été composé de l'éloge de Louis XIV, de ceux du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, de l'Académicien remplacé, et de l'Académie. Le Directeur, dans sa réponse, exprimoit aussi par des éloges les regrets que la Compagnie éprouvoit de la perte qu'elle venoit de faire, et justifioit les motifs de la nouvelle adoption. Les discours, ainsi que les réponses, en ce qui concerne les jugemens portés sur les Académiciens, présentent des cadres plus ou moins étendus, remplis tantôt par des sujets de médaillons, et tantôt par des sujets de grand genre. Cette différence annonce celle des droits dans la distribution des honneurs communs. On peut remarquer que les réponses faites par quelques Académiciens, comme Directeurs, ont été très-supérieures à leur discours de réception; Racine, Fontenelle, Marmontel, M. de Nivernois, ont beaucoup mieux parlé au nom de la Compagnie qu'ils n'avoient parlé

en leur nom, lorsqu'ils y parurent pour la première fois. La préoccupation de soi-même chez certains hommes fait souvent passer dans l'esprit la timidité du cœur, et l'usage de leurs facultés intellectuelles, affoibli dans une situation, personnelle reprend toute sa vigueur, lorsqu'ils ont à développer le mérite d'autrui.

C'est sur-tout dans les discours prononcés à l'Académie françoise, que l'on aperçoit l'influence qu'eut sur la langue la communication des gens de lettres, des hommes de la Cour, et de ceux constitués en dignité. Monumens d'une politesse exquise, ils nous révèlent encore les richesses que les exercices académiques, où se méloient tant de talens divers, préparoient à la littérature françoise. Il n'y avoit dans les places aucune distinction (1); chacun y ap-

(1) Au commencement du dernier siècle, quelques hommes formèrent le projet de donner à l'Académie des membres *honoraires*. M. l'abbé de Dangeau, et M. le marquis de Dangeau son frère, firent échouer ce projet par leurs sages remontrances à Louis XIV. Les moins opulens des Académiciens rejetèrent une création qui leur auroit assuré des pensions, mais qui auroit blessé la noble indépendance de leurs sentimens.

portant le ton que son rang extérieur lui donnoit, il se forma un sentiment intime de convenance, qui rendit les esprits plus attentifs sur le choix des expressions, et plus féconds dans la variété des tours ; les bienséances de la vie eurent le plus grand effet sur la manière de s'exprimer, et la langue dut son caractère à la réunion de ce que la religion avoit de plus auguste, la Cour de plus élégant, et la science de plus utile.

Les éloges de Richelieu et de Louis XIV, simples tributs de reconnoissance, ramenés par chaque réception, feroient croire que ces deux protecteurs de l'Académie lui avoient confié le soin de leur gloire ; Richelieu avoit de son vivant refusé des louanges (1) que Louis parut entendre pendant quarante ans toujours avec la même complaisance ; leurs cendres n'en furent point affranchies ; mais dans cette galerie où le Ministre et le Mo-

(1) L'art. 5 des statuts portoit, que chacun des Académiciens promettoit de révérer la vertu et la mémoire de Monseigneur leur protecteur ; le Cardinal voulut que cet article fût ôté ; la Compagnie ordonna qu'il le seroit, et elle en fit mention dans ses registres.

narque sont sans cesse reproduits, la physionomie de l'un a conservé des traits plus fixes, plus sévères; celle de l'autre a présenté des traits plus variés, plus étendus. Richelieu reste le même au milieu de tant d'orateurs qui le célèbrent (1); son portrait est plutôt achevé. La grandeur de Louis au contraire se mêlant à la grandeur de son siècle, semble défier le talent qui veut la peindre, et le talent trouve pour varier ses couleurs, des victoires et des revers, des fautes et des regrets, la magnificence et le malheur, les encouragemens et les disgrâces du génie sous la longue durée de son règne. Dès le commencement et pendant long-temps, les actions les plus brillantes environnèrent le trône, l'admiration qu'elles faisoient naître, produisit dans les premiers discours des exagérations dont les meilleurs écrivains même ne surent pas se préserver. L'excès de la louange dénaturoit quelquefois le goût en présence de ceux qui en dictoient les préceptes et en donnoient les

(1) M. de Condorcet ne parla dans son discours de réception, ni de Richelieu ni de Louis XIV.

modèles. On n'avoit point encore appris à distinguer la gloire personnelle de Louis, de celle des grands hommes qui, dans tous les états et dans tous les genres, avoient mérité de l'accompagner dans la postérité. Quand les malheurs du peuple et ceux de sa maison l'eurent réduit au rare mérite de les supporter avec courage, les louanges s'affoiblirent; mais dans le siècle suivant, lorsque sa mémoire fut attaquée par des détracteurs inquiets, à qui il avoit enlevé l'avantage d'être les premiers à lui reprocher ses fautes, il s'éleva dans l'Académie des voix éloquentes, qui défendirent la splendeur de son nom.

Combien n'est-on pas frappé du ton de dignité que les lettres ont pris quelquefois dans cette partie des discours académiques! Souvent l'autorité du génie se réunit à celle du caractère pour y faire rencontrer, et l'utilité des leçons, et l'élévation des sentimens. Bossuet, emporté par sa véhémence, semble créer le héros plutôt que le peindre, et le presser dans la carrière plutôt que l'y suivre. Fénélon qui donne à

son style l'accent de la sensibilité, voit les malheurs du peuple, sent le besoin de la paix, et souhaite que *Louis ne règne sur les hommes que pour faire régner Dieu au-dessus de lui.* Racine trouve deux grandeurs et il les rapproche, celle de Louis XIV et celle de Corneille. Villars, en entrant dans le sanctuaire de l'éloquence, couvert des lauriers de Denain, les dépose aux pieds du Protecteur de l'Académie, et reconnoît en lui le maître de l'école d'héroïsme où il s'est formé. Montesquieu, avec le coup-d'œil de l'aigle, parcourt les merveilles de ce règne, et manifeste un étonnement qu'il met à la place de l'éloge. Voltaire montre Louis XIV cherchant par-tout la gloire, la trouvant où la faisant naître par-tout, ascendant remarquable dont M. d'Alembert, et après lui d'autres Académiciens (1), présentèrent sous une nouvelle face, des preuves in-

(1) Voyez le discours de M. l'abbé Morellet, pag. 307, tom. 2.

connues aux contemporains, et conservées par l'histoire (1).

L'heureuse alliance des hommages rendus aux protecteurs des lettres, et à ceux qui les cultivoient, excitoit une émulation dont l'élan forma un des principaux caractères des discours prononcés à l'Académie pendant une longue suite d'années. On y voit la première ardeur des esprits pour la langue, l'éloquence et la poésie ; ils paroissoient aussi jaloux de produire de beaux ouvrages que de célébrer de grandes actions ; leur noble ambition étoit sur-tout de donner à la littérature françoise des chef-d'œuvres qui pussent rivaliser avec ceux de l'antiquité et de l'Italie. Mais en général, si on en excepte un petit nombre, il y a dans ces discours, jusques à une certaine époque, plus d'imagination que de goût, plus de recherche dans les mots que de naturel dans les pensées. Cependant, l'éloge de l'Académicien remplacé amenoit souvent des

---

(1) Les lettres de Louis XIV, imprimées dans les Mémoires de Noailles, publiés par M. l'abbé Millot.

principes lumineux ou des réflexions piquantes sur les genres dans lesquels il s'étoit illustré, et comme à côté des productions du génie se trouvoient les exemples des plus grandes vertus, on trouvoit aussi à côté des analyses savantes, le tableau des plus belles vies. Ici commencent ces témoignages unanimes d'admiration rendus d'âge en âge aux premiers fondateurs de notre gloire littéraire, par tous ceux qui furent reçus à l'Académie. Les regards se portent sans cesse vers eux, et leurs émules ne sont satisfaits de leurs propres talens, que lorsqu'ils croient avoir acquis le droit de leur être comparés.

Les successions académiques se faisant rarement dans le même ordre de talent ou de mérite, l'orateur, le poète, l'historien et le savant, empruntoient mutuellement dans leurs discours le langage l'un de l'autre, et traçoient les règles de l'art même qu'ils ne professoient pas. L'homme de la Cour exposoit les devoirs du Magistrat; le Magistrat dissertoit sur les fonctions du Négociateur, et le Ministre de l'évangile parloit de l'art dramatique à l'auteur de comédie, qui à son tour

osoit développer les principes de l'éloquence de la chaire. La vérité donna toujours de grandes leçons aux instituteurs des Princes, qui entroient dans l'Académie, pour qu'ils apprissent à ne point la trahir dans celles qu'ils feroient entendre à leurs Elèves.

Les trois Académies s'honoroient par des adoptions réciproques, et les travaux des unes et des autres contribuoient à former et à enrichir la littérature. Sous la régence, et dans les premières années du règne de Louis XV, l'Académie françoise admit dans son sein des membres de celles des Inscriptions et des Sciences, en plus grand nombre qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Quelques-uns d'entre eux (1), distingués comme savans et comme écrivains, avoient fait sentir dans leurs discours le besoin d'unir l'érudition aux belles-lettres; leur idée n'étoit pas nouvelle, mais ils la revêtirent d'un intérêt plus grand, par la manière dont ils la développèrent. On comprit insensiblement

(1) MM. de Foncemagne, Mairan, Maupertuis.

que la réception d'un Académicien pouvoit être l'occasion d'une véritable difficulté à vaincre, et d'un triomphe de plus à remporter, en présentant au public un ouvrage à juger plutôt qu'une formule de compliment dont il avoit cessé de s'amuser.

Ce changement fut opéré et soutenu par des écrivains qui, en embrassant plusieurs genres, ont agrandi, pour l'instruction des hommes, la carrière des lettres, comme les guerriers législateurs réunissent pour le bonheur des peuples les domaines qu'ils ont conquis. L'auteur de la Henriade, dont les chef-d'œuvres faisoient remarquer depuis si long-temps la place où il n'étoit pas, donna quand il vint l'occuper, le premier exemple d'une nouvelle forme de discours; il remonta dans le sien aux temps de la littérature ancienne, parcourut ceux de la littérature moderne chez les différens peuples, et s'arrêtant à celle de son pays, il prouva que par-tout les grands poètes avoient déterminé le génie des langues. Le Peintre (1)

(1) Buffon.

de la nature, distinguant la puissance de la parole dont les effets sont passagers, les avantages des connoissances que tous les hommes peuvent acquérir avec la même facilité, du mérite de style qui est invariable et propre au génie, en trace les règles avec une sévérité qui étonne, et un art qu'on admire, par la brillante application qu'il en fait : c'est Phidias disposant dans un moment d'inspiration, les modèles des belles formes qu'il donnera à ses statues. Ainsi, chaque Académicien adopta un sujet pour remplir l'étendue de son discours, et on put y reconnoître la véritable empreinte de son talent. La réunion de ces sujets pourroit être regardée comme la tradition des principes littéraires de l'Académie; tantôt ce sont des observations sur la formation de la langue françoise et des langues anciennes, et sur l'influence qu'ont eue sur elles la forme du Gouvernement et les mœurs des peuples où elles ont pris leur origine; tantôt ce sont les principes de l'éloquence et le tableau de ses révolutions dans la tribune antique, dans la

chaire et dans le barreau; ici le goût est analysé d'après ses variations chez toutes les Nations éclairées, où malgré leur bouleversement, les lettres ont brillé, se sont obscurcies et ont brillé encore; là sont rapprochées les productions de l'esprit dans les différens âges, et on les voit toujours compagnes des beaux sentimens et de l'amour de l'ordre.

A une époque où les lettres illustroient tous les états, les hommes qui les cultivoient exclusivement durent obtenir une considération d'autant plus distinguée, qu'elle étoit indépendante de tout autre objet. Leur destinée s'ennoblissoit avec leurs efforts pour la soutenir. Aussi, dans les discours académiques, l'homme de lettres fut considéré relativement au but de ses travaux, à l'importance de ses devoirs, à la sagesse de ses habitudes, au choix de ses distractions, et au rang qu'il devoit occuper dans la société. L'envie veut-elle lui faire éprouver des dégoûts, ou l'intimider par des accusations imprudentes, une voix sage s'élève pour le rassurer et le venger; elle repousse en même

temps les imputations contre la philosophie, qu'on affecte de regarder comme la corruptrice des beaux arts, et qui, au contraire, en cherchant la raison de leurs effets, étend leurs moyens et augmente leur énergie. Cependant, les points qui divisoient la littérature au-dehors, furent toujours soigneusement écartés des discours de réception; et dans la distribution des rangs qu'établissent les titres littéraires, l'Académie sut mettre à leur place les noms des écrivains (1) qu'elle n'avoit pu admettre dans son sein.

Dans le siècle dernier, comme dans celui qui l'avoit précédé, l'Académie eut des écrivains à qui elle donna des successeurs,

---

(1) Jean-Baptiste Rousseau, Diderot, Jean-Jacques Rousseau, Mably, Raynal, etc.

L'Académie proposa pour sujet du prix en 1769, l'éloge de Molière, et pour rendre un nouvel hommage à ce grand homme, elle fit placer en 1778 son buste dans la salle où sont les portraits des Académiciens, avec cette inscription :

J. B. Pocquelin de Molière.

Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.

Ce buste, chef-d'œuvre de M. Houdon, avoit été donné à l'Académie par M. d'Alembert.

mais qu'elle ne put remplacer, parce qu'ils sembloient en mourant avoir fermé la carrière qu'ils avoient parcourue : il est venu après eux des hommes en état de les apprécier, et de préparer par l'analyse de leurs vastes connoissances, des jugemens qui serviront à l'instruction de la postérité ; c'est sur-tout dans ces temps modernes que la sagacité de la critique a donné des titres à la renommée; pour louer Fontenelle, il fallut passer du domaine des sciences dans celui des beaux arts. Un poète succède à un savant, il le suit dans ses travaux, dans ses voyages, descend avec lui dans les abîmes, avec lui s'élève au sommet des montagnes, et son imagination trouvant par-tout des images et des tableaux, sa prose semble enrichir la poésie. En rendant compte des ouvrages et des succès d'un seul homme, on parcourt, ou tous les genres de la littérature, ou l'ordre étonnant et les productions immenses de la nature, ou la chaîne entière des sciences; alors les grands talens, et de tous les temps et de tous les lieux, ont été rapprochés et com-

parés; les beautés littéraires, mieux senties, ont été présentées avec plus de justesse et plus d'éclat. Il a fallu de nouvelles formes pour des développemens d'idées qui ne pouvoient appartenir à d'autres siècles, et qui ont singulièrement étendu le point de vue moral des connoissances humaines. Les discours académiques qui ont eu à traiter des sujets si vastes, sont devenus de belles compositions que l'orateur relevoit encore par l'intérêt qu'inspirent les sacrifices du désintéressement, et les grands actes d'humanité. Mais combien se montre la rapidité de la vie (1) à travers tous ces noms que la gloire a inscrits dans ses fastes! Le jour de leur triomphe touche à celui de leurs honneurs funèbres, et l'intervalle qu'ils viennent de remplir, marqué deux fois par des louanges, seroit bien court sans les traces lumineuses qu'ils y ont laissées.

Du sein d'une institution où les places étoient une récompense pour les talens re-

(1)... *Quasi cursores, vitæ lampada tradunt.* Luc. liv. 2.

connus, devoient partir des encouragemens pour les talens naissans ; il falloit que le mérite couronné pût aspirer au droit de couronner à son tour. On fonda deux prix, l'un d'éloquence, l'autre de poésie, que l'Académie distribua tous les deux ans (1).

---

(1) Balzac fonda le prix d'éloquence; sa volonté ne fut exécutée qu'en 1671. Trois Académiciens, du nombre desquels étoit M. Pélisson, contribuèrent aux frais du prix de poésie; ils furent faits ensuite par M. Pélisson seul, et par l'Académie en corps pendant trois ans. Enfin, M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, et membre de l'Académie, fonda ce prix à perpétuité. Ils étoient distribués le jour de la fête de Saint-Louis, et consistoient en une médaille d'or, qui d'un côté représentoit St.-Louis, et de l'autre une couronne de laurier avec ce mot, *à l'immortalité*, qui est la devise de l'Académie.

Le premier prix d'éloquence, en 1671, fut remporté par mademoiselle de Scudéry : Le sujet étoit, *De la louange et de la gloire, qu'elles appartiennent à Dieu en propriété, et que les hommes en sont ordinairement usurpateurs*, suivant les paroles du pseaume 112, *non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*.

Un particulier (M. Gaudron) légua en 1746 à l'Académie une rente de 300 liv. pour donner un prix annuellement.

L'Académie a plusieurs fois soutenu et secondé l'essor du talent, en sollicitant pour lui les graces de la Cour. En 1729 elle demanda et obtint l'abbaye de Genlis, pour M. l'abbé Segui, qui avoit prêché devant elle le panégyrique de Saint-Louis, et en 1772, [illegible]baye de la Frenade pour M. l'abbé

L'émulation devenoit générale ; tandis que les jeunes littérateurs présentoient les fruits de leurs premiers efforts en tribut à l'Académie françoise, elle recevoit les remercîmens solennels des Académies formées sous ses auspices (1).

Tant que les sujets des prix d'éloquence furent puisés dans la morale chrétienne, on vit très-peu de pièces couronnées, propres

Maury, aujourd'hui Cardinal, qui, avec un succès bien supérieur, avoit prêché le même panégyrique.

Des citoyens, qui en cultivant les lettres, faisoient de leur fortune un usage assez heureux pour sentir combien le mérite en a souvent besoin pour l'exercice de ses forces, augmentèrent la valeur des prix, ou en instituèrent de nouveaux dans les sociétés littéraires de la capitale et des provinces, quelques années avant leur suppression. L'Académie françoise eut à décerner un prix pour la plus belle action de vertu faite dans l'année, et pour l'ouvrage le plus utile, un autre d'encouragement institué par M. de Valbelle, et un nouveau prix d'éloquence fondé par M. l'abbé Raynal.

Dans la séance de la Saint-Louis en 1785, l'Académie proposa, au nom d'une personne du plus haut rang, qui ne voulut pas être nommée, un prix de mille écus pour le meilleur poëme, sur la mort du prince de Brunswick, qui périt dans l'Oder, en voulant sauver deux malheureux entraînés par les eaux.

(1) On trouve dans les recueils de l'Académie françoise les harangues de MM. les députés des Académies de Soissons, d'Arles, de Nîmes, et de Marseille, etc.

à donner une célébrité à leurs auteurs, dont la plupart surent s'élever par des titres bien différens. A peine en est-il aujourd'hui qui méritent d'être lues : elles eurent même leur moment de décadence, puisque, en 1735, M. l'abbé d'Olivet se plaignoit, dans un discours prononcé avant la distribution des prix (1), de ce que l'éloquence déclinoit sensiblement ; et long-temps après, Gresset, dans sa réponse (2) à M. d'Alembert qui remplaçoit l'évêque de Vence, déploroit la chute de l'éloquence sacrée, et en évoquoit le restaurateur. En effet, elle avoit disparu avec Massillon. On étoit accoutumé à ne trouver l'éloquence que dans des sujets soumis aux formes oratoires, quand elle s'introduisit dans quelques grands ouvrages du dix-huitième siècle. Les esprits, après la mort de Louis XIV, s'étoient portés vers de nouvelles études, et pendant un repos apparent, ils avoient pénétré dans les secrets de la nature, ou dans les profondeurs de la législation, de la morale et de la politique,

(1) Pag. 194, tom. 1.
(2) Pag. 293, tom. 1.

pour en retirer une instruction inconnue; ainsi, la muse de l'Epopée, lorsque ses héros ont épuisé sur la terre tout ce que leurs actions peuvent avoir d'intérêt et de charme, les conduit dans le séjour des ombres, où ils puisent des leçons plus sévères, et des vérités plus hardies. La culture des sciences préparant dès-lors de nouvelles ressources à l'art oratoire, l'Académie françoise fournit l'occasion de les employer, en proposant pour sujet du prix d'éloquence l'éloge des hommes célèbres de la Nation (1).

Les nouveaux concours eurent deux grands effets : ils firent et commencèrent plusieurs réputations littéraires, et rendirent plus vaste le champ de l'éloquence. Le genre oratoire qui paroissoit n'appartenir qu'à la chaire et au barreau, devint un objet d'émulation pour les talens de tous les états (2). L'orateur qui le premier

(1) En 1758, sur les observations de M. Duclos.

(2) Fontenelle, Lamotte, de Lamonnoie, le président Hénault, etc., obtinrent souvent les prix, en traitant les

ouvrit la carrière par un triomphe, s'en rendit, pour ainsi dire, le maître, et y cueillit des palmes jusqu'au moment où il fut assis parmi les juges qui les décernoient. Dans les éloges de plusieurs grands hommes d'une célébrité différente, M. Thomas et quelques-uns de ceux qui vinrent après lui, montrèrent ces hautes connoissances que Cicéron regardoit comme une source abondante, d'où étoient sorties toutes les richesses de l'éloquence (1). Les vertus ou les talens dominans dans un siècle, furent proposés à l'imitation des siècles suivans. C'est par les idées grandes et fortes que ces discours offrent à la méditation du lecteur, que l'éloquence exerce son empire

---

sujets puisés dans l'Ecriture Sainte; dans les nouveaux concours, les écrivains laïcs l'emportèrent constamment sur les écrivains ecclésiastiques. Nous nous contenterons de citer parmi les vainqueurs dans cette dernière lice de gloire, ceux qui ont fourni le plus de titres, MM. Thomas, de La Harpe et Garat.

Les uns et les autres ne furent pas moins l'objet de la critique et par fois de la censure; mais, dit La Bruyère, *l'homme indocile critique le discours du prédicateur comme le livre du philosophe, et il ne devient ni chrétien ni raisonnable.*

(1) Traité de l'orateur, chap. 2 et 14.

sur lui ; elle ne le trouble point, mais elle l'éclaire ; elle entraîne moins son ame qu'elle ne l'élève ; jamais elle n'excite les passions dangereuses ; elle porte toujours aux sentimens les plus nobles. Hé! quand, au milieu de cette foule de héros que la France a produits de nos jours, on voit le premier de tous appelé à la gouverner par une providence spéciale, travailler si constamment à son bonheur, qui pourroit méconnoître l'influence des longs souvenirs laissés par les tableaux touchans de ces deux orateurs (1), dont l'un nous présente des soldats aiguisant leurs sabres sur le marbre qui renferme la cendre de Maurice, et l'autre, le françois qui, descendu dans le tombeau de ses Rois, s'arrête devant le cercueil d'Henri IV ?

De pareils sujets traités par de jeunes littérateurs que leurs premiers succès animoient à faire mieux encore, donnoient aux séances de l'Académie un intérêt vraiment national. Les suffrages qui couronnoient le mérite, le tableau des belles

(1) M. Thomas, dans l'éloge du maréchal de Saxe ; M. de la Harpe, dans celui de Henri IV.

actions que le mérite avoit célébrées, les applaudissemens d'un auditoire nombreux et poli, tout inspiroit l'amour des lettres et l'amour de la patrie. Dans ces séances comme dans celles des réceptions, les Académiciens faisoient connoître leurs travaux par la lecture de morceaux choisis des ouvrages qu'ils devoient mettre au jour : ils fécondoient par leurs conseils le germe du talent. Les Rois (1) honoroient l'Académie de leur présence, et l'on vit dans ce temple des Muses, le Souverain s'entretenir avec le philosophe qui avoit refusé de vivre à la Cour (2).

(1) Le 3 décembre 1768, le roi de Danemarck; le 7 mars 1771, le roi de Suède, prirent séance à l'Académie françoise, et furent harangués, l'un par M. l'abbé Batteux, et l'autre par M. l'abbé de Radonvilliers.

En 1777, l'Empereur d'Allemagne avoit honoré de sa présence une séance particulière de l'Académie.

(2) M. le Comte du Nord (depuis Paul I[er].) et Mad. la Comtesse du Nord, assistèrent à la séance publique de l'Académie françoise du 27 mai 1782. M. d'Alembert parloit à la Princesse du nombre des séances qu'on tenoit chaque semaine, de celui des Académiciens; il ajouta qu'il avoit calculé qu'il en mouroit deux tous les trois ans. *Monsieur*, lui dit madame la Comtesse, *de tous les calculs que vous avez faits dans votre vie, c'est le seul que vous n'auriez pas dû faire.*

— Le roi de Suède, Gustave III, venu à Paris sous le nom

Toutes les institutions en France devoient bientôt être ébranlées et détruites. Celle même qui avoit eu tant d'influence sur nos mœurs, qui avoit fait de l'instruction un moyen général de plaire, de parvenir, comme de se consoler de l'oubli du pouvoir, ou des caprices de la fortune, essuya les coups des réformateurs. La gloire eut aussi ses infidèles. L'existence de l'Académie fut attaquée par ceux dont elle avoit accueilli les premiers essais (1), pour leur donner des droits à une adoption qu'ils ambitionnoient, et sans doute l'historien de l'Académie, quand il sera parvenu à ce temps d'erreur et d'illusion, imitera le peintre ingénieux qui, mettant la vie d'un grand Prince (2) entre les mains de la Muse de l'histoire, lui fait détacher les feuillets sur lesquels sont écrites les actions que la Patrie peut reprocher à sa valeur.

---

de comte de *Haga*, étoit présent à la séance du 15 juin 1784, dans laquelle M. de Montesquiou fut reçu Académicien, et que présidoit M. Suard, aujourd'hui membre et secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françoises de l'Institut de France.

(1) Chamfort.

(2) Le grand Condé, peint à Chantilly.

L'interrègne des lettres alloit commencer. La dernière réception fut celle de M. l'abbé Barthélemi (1), qui venoit de donner le dernier bel ouvrage du siècle (2). L'émulation publique ne répondoit plus aux appels de l'Académie, qui, pour en soutenir le ressort, n'avoit pas cessé de présenter de beaux sujets à traiter (3). Le concours de 1791 n'offrit aucun ouvrage en vers et en prose, digne d'être couronné, et pour nous servir des expressions de M. de Marmontel, parlant dans cette séance pour la dernière fois au nom de l'Académie, *les Petits tourbillons disparoissoient dans le grand tourbillon* (4).

---

(1) 25 août 1789.

(2) Anacharsis.

(3) L'éloge de Jean-Jacques Rousseau, un discours sur le caractère et la politique de Louis XI, et un autre sur l'influence de la découverte de l'Amérique sur les Nations européennes.

(4) Le 8 août 1793, un décret de la Convention nationale supprima toutes les Académies et sociétés littéraires.

CHOIX
DE DISCOURS

Prononcés par Messieurs de l'Académie Françoise dans leurs réceptions;

Depuis l'établissement de l'Académie jusqu'à sa suppression.

DISCOURS

Prononcé par M. Patru *le* 3 *septembre* 1640, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. Porcheres d'Arbaud.

Messieurs,

Si je prétendois vous rendre ici des remercimens dignes de la grace que vous me faites, je ne connoîtrois ni mes forces, ni le prix d'une si haute faveur, et qui passe de bien loin mes plus hautes espérances. A peine se pourroit-on acquitter d'un devoir si juste, avec toutes vos lumières, avec tous ces dons si précieux, dont le ciel vous a tous si heureusement partagés. Véritable-

ment quand je considère qu'on trouve en cette docte assemblée tout ce que Rome et Athènes ont pu produire de plus merveilleux, je comprends assez combien la place où je suis me doit être chère. Mais pour exprimer ce que je sens en cette rencontre, pour faire voir quel est mon cœur, il faudroit avoir vieilli dans cette école de bien parler, et de bien écrire; dans cette école, que toute l'Europe regarde comme un nouvel astre qui vient éclairer tout le cercle des sciences. Je vis sans doute avec joie la naissance et l'établissement de cette illustre compagnie. Il me sembla qu'à ce coup nos muses françoises s'en alloient régner à leur tour, et porter dans tout l'univers la gloire et l'amour de notre langue. Mais cette joie, je le confesse, n'étoit point sans quelque amertume. Si j'admirois ces rares génies, ces grands ouvriers qui travaillent tous les jours à l'exaltation de la France, je désespérois au même temps d'entrer jamais dans un lieu si renommé, dans un lieu où quelque part qu'on jette les yeux on ne voit que des héros. J'apprends pourtant aujourd'hui qu'on peut être votre confrère, sans avoir votre mérite, et certainement cette obligeante condescendance, si elle n'étoit de votre bonté, elle seroit de votre sagesse. Car, messieurs, n'espérez pas de trouver à l'avenir des hommes qui vous ressemblent. C'est bien assez à notre siècle de s'être vu une fois quarante personnes d'une suffi-

sance, d'une vertu si éminente. Un si grand effort n'a pu se faire sans épuiser la nature. Vos successeurs ne seront plus désormais que l'ombre de ce que vous êtes, et des enfans qui n'auront que le seul nom de leurs pères. Que je me sens de confusion de paroître aux yeux de tant de grands personnages, et de n'apporter ici, à bien dire, que de louables désirs et des inclinations raisonnables! Aussi, messieurs, mon dessein n'est autre en ce lieu, que de m'instruire, que de profiter de vos exemples et de vos enseignemens. Aujourd'hui que je me trouve en possession d'un bien que j'ai si long-temps et si ardemment désiré, je n'ai plus rien à souhaiter, que d'en être digne? mais comment s'en rendre digne? où chercher cette noblesse de génie, qu'on ne tire que du ciel, et qui luit si heureusement dans tous vos ouvrages? En vain on sue, on se consume sur les livres; sans ce feu divin, on ne peut vous suivre, on ne peut monter avec vous au faîte de la montagne. Faisons donc ce qui nous reste, et si le ciel, si la nature nous refuse toute autre chose, du moins travaillons à vous comprendre, à bien comprendre les merveilles qui sortent de votre main. Apprenons à vous révérer, à vous admirer avec connoissance. C'est, messieurs, ce que je ferai toute ma vie, et je le ferai avec tant de soin, avec tant d'ardeur, qu'à voir mon zèle, peut-être confesserez-vous

que je méritois de naître avec plus de force ou plus de lumière. Je vous laisse toutes les couronnes, toute la gloire du Parnasse. Je me contente de vous applaudir, et de semer quelques fleurs sur votre route, aux jours de votre triomphe. C'est ainsi que je prétends justifier votre choix, et faire voir à toute la France, que si d'ailleurs tout me manque, vous ne pouviez pour le moins jeter les yeux sur une personne qui eût ou plus d'amour pour les lettres, ou plus de respect et de vénération pour cette illustre compagnie.

DISCOURS

Prononcé en janvier 1670, *par M. l'abbé* DE MONTIGNI, *depuis Evêque de Laon, lorsqu'il fut reçu à la place de* M. BOILEAU.

RÉFLEXIONS SUR LES LANGUES.

Messieurs,

Si l'entrée dans cette illustre Compagnie n'étoit ouverte qu'à ces heureux génies que la nature a formés, pour servir de règle et de modèle à tous les autres; si l'on ne pouvoit y être introduit que par le suffrage des Muses les plus savantes et les plus polies; s'il falloit enfin vous ressembler pour en être, quelqu'ambition qui m'y portât en secret, je n'aurois eu garde de m'en déclarer, et j'aurois redouté en vous ces mêmes choses que toute la terre y admire. Mais aussi, messieurs, si dans ces conjonctures fatales, où vous devez remplir les places qui viennent à y vacquer, vous considériez particulièrement ceux qui en ont mieux compris l'importance et la dignité; si la haute opinion que l'on a conçue de votre esprit étoit la meilleure marque que l'on peut donner du sien, et si vos glorieuses préférences tomboient plutôt sur ceux qui savent vous ap-

plaudir, que sur ceux qui peuvent vous imiter, quelque défiance que je doive avoir de mes talens, j'ose assurer que personne n'y auroit pu prétendre à meilleur titre que moi, et que l'estime extraordinaire que je fais de vous, m'auroit justement attiré celle que vous m'avez témoignée.

Car, messieurs, je ne regarde pas seulement cet illustre Corps comme l'ouvrage de l'incomparable ministre, dont le génie encore plus vaste que sa fortune, et plus éminent que sa dignité, ne savoit rien entreprendre de médiocre, je le considère même comme le chef-d'œuvre de sa politique, qui, sans livrer sa mémoire à l'envie, l'a consacrée à l'immortalité, et qui, sans être à charge au public ou à sa succession, est particulièrement cause qu'on peut dire de lui, aussi bien que du plus aimable des Empereurs, qu'il a été plus loué après sa mort, que les autres ne l'ont été durant leur vie.

Si du haut de la gloire, où nous devons présumer qu'est ce grand homme, il s'intéresse encore à celle de ce royaume, quelle satisfaction ne lui est-ce pas de voir que vos travaux secondant ses instructions, les Muses qu'il a tant chéries, n'y sont plus traitées d'étrangères? Que les graces qu'il y avoit introduites, s'y sont naturalisées; que notre langue qu'il avoit pris un soin si particulier de polir, n'est plus cette gauloise, cette gothique, ignorée de

ses voisins, méprisée en son propre pays, bannie de toute sorte de bons livres, mais que répandue dans toutes les Cours de l'Europe, elle y est elle-même les délices de leurs Princes et l'interprête de nos Ambassadeurs ; que sans rien perdre de sa simplicité première, elle ait acquis de la finesse ; que sans s'éloigner en rien par l'ordre de ses expressions, de celui de nos pensées, elle se soit rendue capable d'un tour ingénieux ; et que disputant de délicatesse avec l'italienne, et de majesté avec l'espagnole ; elle se soit encore enrichie par tant de fameuses traductions, des dépouilles de ces immortelles mortes, la grecque et la latine, qui n'ont plus d'autre avantage sur elle que celui de leur vénérable ancienneté?

Toute la France, Messieurs, s'en glorifie et vous en applaudit. Florissante par votre culture, elle vous invite à la continuer ; elle paye vos veilles gratuites par des louanges intéressées ; et parce que vous êtes la seule Compagnie de l'Etat qui travaille sans gages, elle se croit obligée de récompenser votre travail d'une gloire qui vaut mieux que tous les gages du monde. Ce n'en fut jamais une médiocre que de bien parler sa langue maternelle. Les plus grands hommes de l'antiquité, les Sylla, les Pompée, et mille autres, en ont été particulièrement estimés ; après tant de batailles gagnées, tant de provinces conquises, ils n'ont

pas dédaigné d'être loués d'avoir bien su une langue qu'ils avoient apprise de leur nourrice.

En effet, les hommes ne paroissent plus spirituels les uns que les autres, qu'à proportion qu'ils s'énoncent mieux. Tous sentent à peu-près les mêmes mouvemens; tous pensent presque les mêmes choses; les plus belles pensées sont même celles qui paroissent les plus faciles et les plus naturelles. Ce qui les distingue donc, ce qui les rehausse, ce n'est que la manière de les dire, et le tour qu'on leur donne en les exprimant: ce sont des diamans naturellement bruts, qui ne brillent qu'autant qu'ils sont polis, et qui ne doivent pas davantage leur prix à la nature qui les forme, qu'à l'art qui les met en œuvre. Désirable et ingénieux talent, qui n'orne pas seulement l'esprit d'une infinité de graces qui le rendent agréable aux autres, mais qui l'ennoblit même par l'alliance de toutes les vertus qui le rendent utile à soi-même; car il est constant que la beauté du langage et la véritable éloquence ne peut pas davantage se former sans l'innocence des mœurs, qu'une fleur éclore sans l'influence de sa tige, et sur-tout, Messieurs, dans un royaume dont la langue a ce don particulier d'être si chaste et si sévère, qu'elle ne peut souffrir les moindres licences dans le discours ordinaire, qui demande tant de liberté; qu'elle ne les pardonne pas même à notre poésie, qui, par-tout ailleurs s'en donne de si grandes;

qu'elle voile, pour ainsi dire, toutes les idées qu'elle montre au jour, et qu'enfin elle se corrompt et s'altère bientôt si elle n'est soutenue de l'honnêteté du cœur ; ensorte que l'Académicien françois peut être défini avec plus de justice que ne l'a été autrefois l'orateur parfait : *un honnête homme qui parle bien.*

Il y a sans doute un admirable rapport entre l'ame et ses expressions. Ce sont ses portraits les plus naturels ; et celui des Romains qui en avoit autant étudié la langue et les mœurs, a remarqué que la langue n'a été pure à Rome qu'autant que les mœurs l'ont été, et qu'on n'a cessé d'y bien parler que quand on s'y est lassé de bien vivre.

Allons encore plus loin sur la foi des histoires : il semble que par je ne sais quelle fatalité, la destinée des Empires soit attachée à celle de leur langue.

L'Empire des Grecs n'a été florissant qu'autant que l'élégance attique, qui charmoit jusqu'à leurs ennemis, et que les dieux même, disoient-ils, auroient empruntée, s'ils avoient voulu parler, a régné parmi eux ; dès que cette divine élégance parut s'altérer, l'indépendance absolue, dont ils étoient si jaloux, commença à déchoir, et l'on vit tomber en même temps leur Empire et leur éloquence.

La domination romaine n'a-t-elle pas eu aussi le même sort que la latine ? L'une et l'autre qui

ne sont parvenues à toute leur force et à toute leur beauté que sous le règne d'Auguste, n'ont-elles pas aussi paru s'affoiblir et se corrompre sous celui de son successeur ? Mais pourquoi chercher des exemples si loin quand nous en avons de si proches et de si illustres ? N'est-il pas vrai, Messieurs, que si jamais cette monarchie n'a été dans un si haut comble de gloire que celui où notre invincible Monarque l'a portée par la sagesse de ses conseils et par les prodiges de sa valeur, jamais aussi notre langue n'est parvenue à un si haut point de perfection que celui où vous l'avez mise, par la délicatesse de vos expressions, et par la justesse de vos ouvrages.

Le lustre qui s'en répand sur cette nation, est trop visible pour être ignoré de personne; mais je doute que le monde ait assez compris combien il a fallu de peines et de talens pour y parvenir, et combien votre emploi est étendu et laborieux. Toutes les autres sciences ont des objets limités qu'elles n'outre-passent jamais; celle d'un Académicien est immense et infinie, et c'est la seule dont les vues ne doivent point être bornées. Comme il lui appartient de juger de toute sorte de discours, il faut qu'il soit profond en toute sorte de matières ; que le Parnasse et le Lycée, la Chaire et le Barreau, la Ville et la Cour, soient pour lui des pays de connoissance; que tantôt il rappèle l'antiquité,

pour sauver certains termes qu'elle a consacrés, tantôt qu'il reprenne la mode, qui parle souvent aussi follement qu'elle agit ; en un mot, il faut qu'il acquière une érudition aussi universelle que sa jurisdiction ; qu'implacable aux mauvaises dictions, il aille les attaquer jusques dans leur fort ; qu'il sache et qu'il ose quelquefois réformer des arrêts rendus en des Cours souveraines ; critiquer des harangues faites par des Généraux d'armée, appeler à soi-même des ordonnances des Rois, censurer des paroles prononcées dans la chaire de vérité.

Tous les tribunaux du Royaume, Messieurs, veulent bien relever du vôtre, et sur-tout tant qu'il sera sous la glorieuse protection de ce grand personnage, aussi juste dans ses discours que dans ses actions, aussi instruit des lois du langage que de celles de l'état, qui pèse ses paroles comme les intérêts d'autrui, et que le Ciel ne conserve dans son éminente dignité plus longtemps qu'il n'a fait aucun de ceux qui l'y ont précédé, que parce qu'il importe davantage au bonheur de la France et à la gloire de l'Académie. L'usage même, ce tyran des langues vivantes, qui prétendoit autrefois droit de vie, de mort et de résurrection, pour ainsi parler, sur tous les mots, qui en ordonnoit plutôt suivant le caprice du vulgaire, que par l'avis des Sages, écoute présentement les vôtres, et n'est jamais contesté dans le monde qu'il ne vous consulte

comme ses oracles, et qu'il ne vous défère comme à ses juges. Vous avez trouvé le secret de régler ses bizarreries, et de fixer son instabilité par le moyen de votre excellent Dictionnaire, ouvrage de tant de mains et de tant d'années, asile éternel des expressions marquées à votre coin, trésor public de toutes les richesses de notre langue, dont l'édition attendue avec impatience vous doit attirer la curiosité des étrangers, l'applaudissement des François, et la faveur même d'un Prince qui, faisant tous les jours tant d'actions dignes de l'immortalité, a un intérêt particulier de favoriser ceux qui sont les plus capables de les rendre immortelles.

Quel avantage, Messieurs, pour un homme plein de doutes touchant sa langue, et qui n'a rien en soi de recommandable que sa docilité, d'être admis dans une école où il puisera dans la source de tous les éclaircissemens et de toutes les belles choses, où il trouvera autant de maîtres que vous avez bien voulu qu'il eût de compagnons, où, par une espèce d'enchantement il verra naître autant de fleurs que vous y prononcerez de paroles, où il pourra s'instruire et se divertir tout ensemble.

Il n'y a point d'obscurité, point de nuages qui ne se dissipent en vous approchant, et comme dans l'univers on voit certains corps, qui, tout opaques et ténébreux qu'ils sont, ne laissent pas par leur exposition au soleil, d'en emprunter

assez d'éclat pour briller eux-mêmes à nos yeux comme des astres; ainsi, Messieurs, il n'y a point d'esprit si obscur qui ne s'éclaire à vos lumières; point de si rampant qui ne s'élève à votre exemple, point de si commun qui n'emprunte assez de votre réputation pour devenir lui-même illustre dans le monde.

Que j'avois d'impatience d'être en état de profiter de ces belles instructions! Que j'en ai un besoin pressant! Qu'il est toujours agréable de savoir exprimer ce que l'on pense! et qu'il est quelquefois cruel de ne le savoir pas, puisqu'en ce moment tout comblé que je suis de vos bontés je me trouve dans l'impuissance de vous en témoigner mon ressentiment; il demeure étouffé sous son propre excès, et quelque effort que je fasse, je me vois réduit à vous laisser à penser ce que je devrois publier à toute la terre.

DISCOURS

Prononcé le 8 *juin* 1671 *par* M. Bossuet, *évêque de Meaux, lorsqu'il fut reçu à la place de* M. du Chastelet.

SUR LES AVANTAGES DE L'INSTITUTION DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Je sens plus que jamais la difficulté de parler, aujourd'hui que je dois parler devant les maîtres de l'Art du bien dire, et dans une compagnie où l'on voit paroître avec un égal avantage l'érudition et la politesse. Ce qui augmente ma peine, c'est qu'ayant abrégé en ma faveur vos formes et vos délais ordinaires, vous me pressez d'autant plus à vous témoigner ma reconnoissance que vous vous êtes vous même pressés de me faire sentir les effets de vos bontés particulières; si bien que m'ayant ôté par la grandeur de vos graces, le moyen d'en parler dignement, la facilité de les accorder me prive encore du secours que je pouvois espérer de la méditation et du temps. A la vérité, Messieurs, s'il s'agissoit seulement de vous exprimer les sentimens de mon cœur, il ne faudroit ni étude ni application pour s'acquitter de ce devoir; mais si je me contentois de vous donner ces marques de reconnoissance,

que la nature apprend à tous les hommes, sans exposer les raisons qui me font paroître ma réception, dans cette illustre compagnie, si avantageuse et si honorable, ne seroit-ce pas me rendre indigne d'entrer dans un corps si célèbre, et démentir en quelque sorte l'honneur que vous m'avez fait par votre choix? Il faut donc vous dire, Messieurs, que je ne regarde pas seulement cette Académie comme une assemblée d'hommes savans que l'amour et la connoissance des belles-lettres unissent ensemble ; quand je remonte à la source de votre institution, un si bel établissement élève plus haut mes pensées.

Oui, Messieurs, c'est cette ardeur infatigable qui animoit le grand cardinal de Richelieu à porter au plus haut degré la gloire de la France ; c'est, dis-je, cette même ardeur qui lui inspira le dessein de former cette compagnie. En effet, s'il est véritable, comme le disoit l'orateur romain, que la gloire consiste, ou bien à faire des actions qui soient dignes d'être écrites, ou bien à composer des écrits qui méritent d'être lus, ne falloit-il pas que ce génie incomparable joignît ces deux choses pour accomplir son ouvrage. C'est aussi ce qu'il a exécuté heureusement : pendant que les François, animés de ses conseils vigoureux, méritoient par des exploits inouis, que les plumes les plus éloquentes publiassent leurs louanges, il prenoit soin d'assembler dans la ville capitale du Royaume l'élite des plus illus-

tres écrivains de France pour en composer votre corps. Il entreprit de faire en sorte que la France fournît tout ensemble et la matière et la forme des plus excellens discours; qu'elle fût en même temps docte et conquérante, qu'elle ajoutât l'empire des lettres à l'avantage glorieux qu'elle avoit toujours conservé, de commander par les armes, et certainement ces deux choses se fortifient et se soutiennent mutuellement. Comme les actions héroïques animent ceux qui écrivent, ceux-ci réciproquement vont remuer par le desir de la gloire ce qu'il y a de plus vif dans les grands courages, qui ne sont jamais plus capables de ces généreux efforts par lesquels l'homme est élevé au-dessus de ses propres forces, que lorsqu'ils sont touchés de cette belle espérance de laisser à leurs descendans, à leur maison, à leur état, des exemples toujours vivans de leur vertu, et des monumens éternels de leurs mémorables entreprises; et quelles mains peuvent dresser ces monumens éternels, si ce n'est ces savantes mains qui impriment à ces ouvrages ce caractère de perfection que le temps et la postérité respecte. C'est le plus grand effet de l'éloquence; mais l'éloquence est morte, toutes ses couleurs s'effacent, toutes ses graces s'évanouissent, si l'on ne s'applique avec soin à fixer en quelque sorte les langues et à les rendre durables; car, comment peut-on confier des actions immortelles à des langues toujours incertaines et

toujours changeantes ; et la nôtre en particulier pouvoit-elle promettre l'immortalité, elle dont nous voyons tous les jours passer les beautés, et qui devenoit barbare à la France même dans le cours de peu d'années. Quoi donc! la langue Françoise ne devoit-elle jamais espérer de produire des écrits qui pussent plaire à nos descendans, et pour méditer des ouvrages immortels, falloit-il toujours emprunter le langage de Rome et d'Athènes ?

Qui ne voit qu'il falloit plutôt pour la gloire de la nation former la langue Françoise, afin qu'on vît prendre à nos discours un tour plus libre et plus vif dans une phrase qui nous fût plus naturelle, et qu'affranchis de la sujétion d'être toujours de foibles copies, nous pussions enfin aspirer à la gloire et à la beauté des originaux.

Vous avez été choisis, Messieurs, pour ce beau dessein, sous l'illustre protection de ce grand homme qui ne possède pas moins les règles de l'éloquence que de l'ordre de la justice, et qui préside depuis tant d'années aux conseils du Roi, autant par la supériorité de son génie que par l'autorité de sa charge. L'usage, je le confesse, est appellé avec raison le père des langues; le droit de les établir, aussi bien que de les régler, n'a jamais été disputé à la multitude ; mais si cette liberté ne veut pas être contrainte, elle souffre toutefois d'être dirigée. Vous êtes, Messieurs, un conseil réglé et perpétuel, dont le crédit,

établi sur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'usage, et tempérer les déréglemens de cet empire trop populaire. C'est le fruit que nous espérons recevoir bientôt de cet ouvrage admirable que vous méditez; je veux dire le trésor de la langue, si docte dans ses recherches, si judicieux dans ses remarques, si riche et si fertile dans ses expressions; telle est donc l'institution de l'Académie, elle est née pour élever la langue Françoise à la perfection de la langue Grecque et de la langue Latine; aussi a-t-on vu par vos ouvrages qu'on peut, en parlant François, joindre la délicatesse et la pureté Attique à la majesté Romaine. C'est ce qui fait que toute l'Europe apprend vos écrits, et quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner tout-à-fait l'empire, elle est prête à vous céder celui de la politesse et des sciences. Par vos travaux et par votre exemple, les véritables beautés du style se découvrent de plus en plus dans les ouvrages François, puisqu'on y voit la hardiesse qui convient à la liberté mêlée à la retenue, qui est l'effet du jugement et du choix. La licence est restreinte par les préceptes, et toutefois vous prenez garde qu'une trop scrupuleuse régularité, qu'une délicatesse trop molle n'éteigne le feu des esprits, et n'affoiblisse la vigueur du style. Ainsi, nous pouvons dire, Messieurs, que la justesse est devenue par vos soins le partage de notre Langue, qui ne peut

plus rien endurer ni d'affecté ni de bas : si bien qu'étant sortie des jeux de l'enfance et de l'ardeur d'une jeunesse emportée, formée par l'expérience et réglée par le bon sens, elle semble avoir atteint la perfection qui donne la consistance. La réputation toujours fleurissante de vos écrits, et leur éclat toujours vif l'empêcheront de perdre ses graces, et nous pouvons espérer qu'elle vivra dans l'état où vous l'avez mise, autant que durera l'Empire françois et que la maison de Saint Louis présidera à toute l'Europe. Continuez donc, Messieurs, à employer une Langue si majestueuse à des sujets dignes d'elle. L'éloquence, vous le savez, ne se contente pas seulement de plaire; soit que la parole retienne sa liberté naturelle dans l'étendue de la prose, soit que resserrée dans la mesure des vers, et plus libre encore d'une autre sorte, elle prenne un vol plus hardi dans la poésie, toujours est-il véritable que l'éloquence n'est inventée, ou plutôt qu'elle n'est inspirée d'en haut, que pour enflammer les hommes à la vertu ; et ce seroit, dit Saint Augustin, la rabaisser trop indignement, que de lui faire consumer ses forces dans le soin de rendre agréables des choses qui sont inutiles. Mais si vous voulez conserver au monde cette grande, cette sérieuse, cette véritable éloquence, résistez à une critique importune, qui tantôt flattant la paresse par une fausse apparence de facilité, tantôt faisant la docte et la cu-

rieuse par de bizarres rafinemens, ne laisseroit à la fin aucun lieu à l'Art, et nous feroit retomber dans la barbarie. Faites paroître à sa place une critique sévère, mais raisonnable, et travaillez sans relâche à vous surpasser tous les jours vous-mêmes, puisque telle est tout ensemble la grandeur et la foiblesse de l'esprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées, tant celui qui nous a formés a pris soin de marquer son infinité. Au milieu de nos défauts, un grand objet se présente pour soutenir la grandeur des pensées et la majesté du style. Un Roi a été donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux et sous cent titres augustes; grand dans la paix et dans la guerre, au dedans et au dehors, dans le particulier et dans le public, on l'admire, on le craint, on l'aime. De loin, il étonne, de près il attache; industrieux par sa bonté à faire trouver mille secrets agrémens dans un seul bienfait, d'un esprit vaste, pénétrant, réglé, il conçoit tout, il dit ce qu'il faut, il connoît et les affaires et les hommes, il les choisit, il les forme, il les applique dans le temps, il sait les renfermer dans leurs fonctions; puissant, magnifique, juste, veut-il prendre ses résolutions, la droite raison est sa conseillère; après il se soutient, il se suit lui-même, il faut que tout cède à sa fermeté et à sa vigueur invincible. Le voilà, Messieurs, ce digne sujet de vos discours et de vos chants hé-

roïques. Le voyez-vous ce grand Roi dans ses nouvelles conquêtes, disputant aux Romains la gloire des grands travaux, comme il leur a disputé celle des grandes actions? Des hauteurs orgueilleuses menaçoient ses places, elles s'abaissent en un moment à ses pieds, et sont prêtes à subir le joug qu'il impose. On élève des montagnes dans les remparts, on creuse des abîmes dans les fossés; la terre ne se reconnoît plus elle-même, et change tous les jours de forme sous les mains de ses soldats, qui trouvent sous les yeux du Roi de nouvelles forces, et qui, en faisant les forteresses, s'animent à les défendre. Vous avez souvent admiré l'ordre de sa maison, considérez la discipline de ses troupes, où la licence n'est pas seulement connue, et qui ne sont plus redoutées que par l'ennemi. Ces choses sont merveilleuses, incroyables, inouies; mais son génie, son cœur, sa fortune lui promettent je ne sais quoi de plus grand encore. De quelque côté qu'il se tourne, ses ennemis redoutent ses moindres démarches; ils sentent sa force et son ascendant, et leur fierté affectée couvre mal leur crainte et leur désespoir. Finissons; car où m'emporteroit l'ardeur qui me presse? Il aime et les Savans et les Sciences; c'est à elles, pour ainsi dire, qu'il a voulu confier le plus précieux dépôt de l'Etat; il veut qu'elles cultivent l'esprit le plus vif et le plus beau naturel du monde. Le Dauphin, cet aimable Prince, surmonte heu-

reusement les premières difficultés des études; et s'il n'est pas rebuté par les épines, quelle sera son ardeur quand il pourra cueillir les fleurs et les fruits? On vous nourrit, Messieurs, un grand protecteur; si nos vœux sont exaucés, si nos soins prospèrent, ce Prince ne sera pas seulement un jour le digne sujet de vos discours, il en connoîtra les beautés, il en aimera les douceurs, il en couronnera le mérite.

DES ÉTABLISSEMENS FORMÉS SOUS LOUIS XIV,

POUR LE DÉVELOPPEMENT DES SCIENCES;

Par M. Gallois,

Dans le discours qu'il prononça le 12 *janvier* 1673, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. de Bourzeis.

. . . . . Sa Majesté qui, nonobstant les occupations que lui donnent ses conquêtes, ne laisse pas de prendre soin de faire fleurir les Arts et les Sciences, fait vérifier toutes les fameuses expériences de physique, que les anciens nous ont données pour certaines, et que les modernes tiennent pour suspectes; que tout le monde a envie de contredire, et que personne n'ose nier, parce que personne n'a pris le soin de s'assurer si elles sont véritables. On fait, par l'ordre de ce grand Prince, une Histoire naturelle, où l'on verra l'anatomie exacte de plusieurs animaux que les naturalistes qui en ont parlé, semblent n'avoir jamais vus qu'en peinture; où l'on verra la description d'un grand nombre de plantes dont on ne savoit pas même les noms; où l'on trouvera outre des descriptions exactes, diverses analyses chimiques de chaque plante, qui n'avoient point encore été faites

jusqu'ici. Que dirai je de ces autres observations curieuses que les mathématiques font à l'envi de la physique? Sa Majesté a envoyé d'un côté jusqu'aux extrémités du Nord, et de l'autre jusques sous la Zone torride, pour observer les astres dans ces climats opposés. Elle a fait mesurer exactement la grandeur de la terre, et elle fait compter avec soin jusqu'aux moindres étoiles du ciel. Vous avez tous vu, Messieurs, ce superbe Observatoire dont la structure magnifique fait d'abord connoître la grandeur du Prince qui l'a fait bâtir. C'est là que malgré toutes les difficultés que jusqu'ici l'on avoit cru insurmontables, on aperçoit une infinité de choses qui ont été cachées à toute l'antiquité; c'est là que, par le moyen de divers instrumens faits avec une dépense royale, on découvre tous les jours de nouvelles étoiles fixes dans le ciel, de nouvelles planètes à l'entour des planètes déjà connues, de nouvelles bandes dans Jupiter et dans Saturne, et de nouvelles taches dans le Soleil.

Voilà quels sont les monumens que les Sciences élèvent à la gloire de Sa Majesté. J'ai l'honneur d'être le dépositaire de toutes ces belles observations : je suis chargé de les mettre par écrit, et de chercher des expressions qui répondent à la dignité du sujet. Mais où en pourrois-je trouver, si je ne les viens chercher en ce lieu, où l'on travaille si utilement à perfectionner notre

langue ? Il étoit donc juste, Messieurs, que vous me fissiez l'honneur de me préférer à tous ceux qui prétendoient être reçus dans votre célèbre assemblée ; et j'ai eu raison de dire que la justice de votre choix ne diminue rien de l'obligation que je vous ai, mais même qu'elle l'augmente ; puisque cette justice est fondée sur le besoin que j'ai de votre secours, et qu'un bienfait est toujours d'autant plus grand, que la nécessité de celui qui le reçoit est plus pressante.

J'ajoute que l'Académie françoise ayant été exprès établie par le grand cardinal de Richelieu, pour rendre notre langue capable de traiter de toutes les Sciences, elle doit un secours particulier à ceux qui sont employés à rédiger par écrit les observations de mathématiques et de physique que le Roi fait faire ; et il est d'autant plus nécessaire qu'elle prenne soin d'embellir les ouvrages dont j'ai l'honneur d'être chargé, que ce sera en partie par ces ouvrages que la postérité jugera de la grandeur du Roi.

Mais les mathématiques et la physique travailleroient inutilement à la substance des choses, Messieurs, si vous n'enseigniez les moyens de les traiter avec élégance ; car c'est particulièrement la beauté de l'expression qui conservera les grands ouvrages, et qui les fait passer aux siècles à venir. Ces élégans discours de physique, qui ont été composés par Platon,

ont été lus dans tous les siècles, et quoique la doctrine qu'ils contiennent n'ait pas toujours été approuvée, ils ont passé jusqu'à nous sans qu'il s'en soit perdu une seule ligne. Cependant les fameux livres de physique faits par Démocrite, qui étoient plus solides, mais beaucoup moins élégans, sont perdus il y a plusieurs siècles. On n'a plus que le titre des ouvrages astronomiques d'Hipparque, qui ont été admirés de toute l'antiquité; et cette incomparable histoire des animaux, qui a coûté tant de millions au conquérant de l'Asie, a eu beaucoup de peine à se défendre de l'injure du temps. On sait que cette Histoire, toute admirable qu'elle est, a été négligée et comme perdue pendant un très-long espace de temps, et si elle a été conservée, elle n'en est pas tant peut être redevable à la doctrine qu'elle contient, qu'à une teinture d'élégance qu'Aristote avoit retenue de la discipline de Platon, tant il est vrai que l'élégance du discours a souvent plus de force pour conserver les ouvrages, que la solidité de la doctrine.

DES RAPPORTS DE L'ÉLOQUENCE

AVEC LE BIEN PUBLIC;

Par M. Daucour,

Dans le discours qu'il prononça le 19 *novembre* 1683, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. de Mézerai.

Comme après la raison, qui est l'essence de l'homme, rien ne lui est si propre ni si utile que la parole, sans laquelle la raison même ne sauroit se faire connoître, l'application que vous donnez à polir et à perfectionner cette parole, est un des plus importans usages de la raison, et qui contribue davantage à la gloire et à la prospérité des Etats.

Nous voyons en effet que de toutes les nations de la terre, il n'y en a point eu de plus heureuses ni de plus renommées que celles qui ont eu sur les autres l'avantage de bien parler; et quand nous regardons les Grecs et les Romains, ces deux peuples autrefois les plus florissans comme les plus éloquens de l'univers, il semble que leur éloquence ait été la règle et la mesure de leur prospérité; car enfin parmi les Grecs, ces fameuses villes qui ont surpassé toutes les

autres en splendeur, les ont aussi surpassées en éloquence, et parmi les Romains, l'heureux siècle d'Auguste n'a pas moins été le comble de l'éloquence romaine que le comble de la grandeur et de la majesté romaine.

Mais on ne s'étonnera pas de cette liaison du bien public avec l'éloquence, si l'on considère que l'éloquence récompense le plus magnifiquement ceux qui travaillent pour le bien public, rien n'étant comparable à cette glorieuse immortalité qu'elle donne, et qu'elle seule est capable de donner.

Car il est vrai, et c'est ce qu'on ne peut assez admirer, qu'il ne s'est trouvé jusqu'ici que la seule force d'une parole éloquente qui ait pu surmonter les efforts du temps, et se défendre de la nécessité de périr. Tout ce que les Arts ont fait durant les premières monarchies, est entièrement détruit; l'empire des Grecs et des Latins est anéanti depuis plusieurs siècles, mais l'empire des Lettres grecques et latines subsiste encore aujourd'hui, et il s'étend par toute la terre.

Voilà, Messieurs, quelle est la gloire que produit cet art de parler dont votre Académie fait profession; une gloire qui n'est bornée ni par les temps, ni par les lieux, et dont la beauté est immortelle, a toujours été le plus cher objet des plus grands Héros et de ceux même qui ont fait la conquête du monde.

J'en prends à témoin Alexandre et César, qui

tous deux ont été si touchés, ou plutôt si transportés de l'amour de cette gloire, qu'on peut dire que tout ce qu'ils ont fait de grand et de merveilleux, ils ne l'ont fait que pour elle.

Qui ne sait que la passion qu'Alexandre avoit que son histoire fût bien écrite, étoit une passion si forte et si violente, qu'il en pleura publiquement sur le tombeau d'Achille, en s'écriant : « O Achille, que vous êtes heureux d'avoir été loué par Homère ! ». Et une autre fois étant sur les bords de l'Hydaspe, dans la nuit et dans l'orage ; il s'écria encore : « O peuple d'Athènes ! à quels périls je m'expose pour mériter que tu me loues ! ». Tant il est vrai que ce qu'il désiroit davantage dans la conquête du monde, c'étoit cette gloire qui est l'ouvrage de la parole.

Mais en cela César n'a pas moins fait qu'Alexandre, et il avoit tant de passion que la postérité lût son histoire, qu'il a voulu lui-même être le héros et l'historien. Il nous a laissé dans une admirable pureté de style cette excellente histoire de ses guerres, qui est aujourd'hui le seul reste de toute sa grandeur. Il écrivoit régulièrement chaque nuit les exploits de chaque jour, comme s'il n'eût entrepris de les faire que pour avoir la gloire de les écrire. Et aussi quand il se jeta dans la mer pour éviter une conjuration qui étoit sur le point

d'être exécutée, il ne pensa qu'à ses Commentaires, les tenant toujours d'une main, et nageant de l'autre; bien moins pour sauver sa vie, qui demandoit qu'il nageât des deux mains, que pour sauver son histoire qui ne lui permettoit de nager que d'une seule.

Combien donc ces deux grands Empereurs auroient-ils estimé et chéri une Académie comme la vôtre, qui leur eût assuré la possession de cette gloire qu'ils aimoient si passionnément.

Combien auroient-ils loué la sage politique d'avoir assemblé tant de savans hommes, pour travailler de concert à former une solide et véritable éloquence, qui est le plus riche trésor du public; puisque c'est le seul où il peut prendre de quoi récompenser tant de braves hommes, dont la valeur est au-dessus de toutes les récompenses, et qui les ont même toutes méprisées, en voulant bien perdre la vie pour le service de l'Etat.

Mais ce n'est pas là tout ce qu'on doit attendre de votre Académie, et si elle encourage et récompense les grands hommes qui défendent l'Etat par les armes, elle peut encore en former qui le défendront sans armes. Car, n'est-ce pas ce qu'a fait une infinité de fois, et dans les conseils et dans les négociations, cet art de parler dont vous êtes les maîtres? et n'a-t-on pas vu en divers temps un homme seul, étranger, désarmé et sans autre secours que celui de la

parole, vaincre un puissant Monarque au milieu de ses Etats, et lui enlever tout d'un coup ses armées, son estime et sa protection.

Joignons à cette éloquence des Ministres et des Ambassadeurs celle des Historiens, des Orateurs et des Poëtes. Ce sont de tous les esprits ceux qui ont le plus de dispositions naturelles pour former une Académie comme la vôtre, et ce sont aussi les meilleurs et les plus considérables sujets de la société civile.

On sait que les Orateurs et les Poëtes ont été les premiers politiques du monde. Ce sont eux qui ont civilisé les hommes, qui les ont retirés des forêts, qui ont adouci leurs mœurs, leur ont appris à vivre en société; qui enfin ont été les premiers fondateurs des Etats, comme les Historiens en ont été les premiers observateurs, et on peut dire aussi que les excellens ouvrages des uns et des autres, outre l'honneur qu'ils font à leur Nation, sont encore ceux dont la politique peut tirer de plus grands avantages.

L'Histoire est comme un conseil perpétuel de guerre et de police, où toutes les affaires publiques sont traitées, où les plus fortes vérités sont écrites, où les Rois mêmes sont jugés, et reçoivent les noms de honte ou de gloire qu'ils ont mérités, et qu'ils portent dans toute la suite des siècles; ce qui est en politique d'une importance et d'une conséquence infinie.

Le Théâtre d'ailleurs, qui est le principal sujet

de la Poésie, est aussi une des plus sages et des plus heureuses inventions de la politique pour se rendre maître de l'esprit des peuples. Car le discours y étant soutenu par les spectacles dont le peuple a toujours fait ses délices, il est aisé de lui inspirer, par cette voie, tous les sentimens qu'il doit avoir, l'amour de la patrie, la fidélité envers les Rois, l'obéissance aux Magistrats, la bonne foi avec tous les particuliers; de sorte que le Théâtre est comme une école publique, où le plaisir même enseigne la vertu, et il ne resteroit que peu de chose à y réformer pour faire qu'on ne l'accusât plus d'être contraire à la religion, puisque la vertu morale qu'il inspire est déjà une disposition naturelle à la vertu chrétienne : ce qui a fait dire à un des plus savans Pères de l'Eglise, que les honnêtes gens étoient naturellement chrétiens.

DISCOURS

De M. Racine, *en réponse à ceux de* M. Thomas Corneille, *reçu à la place de* M. Pierre Corneille *son frère*, *et de* M. Bergeret, *reçu à la place de* M. de Cordemoy, *le 2 janvier* 1685.

ÉLOGE DE P. CORNEILLE.

Messieurs,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'Académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. de Corneille, comme un des plus rudes coups qui la pût frapper; car bien que depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit, et l'Académie dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste, où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre-nous ne s'applaudissoit pas en lui-même, et ne ressentoit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite?

Vous, Monsieur, qui non seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie, vous savez en quel état se trouvoit la Scène françoise, lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre. Les auteurs aussi ignorans que les spectateurs; la plupart des sujets, extravagans et dénués de vraisemblance; point de mœurs; point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes, et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement. En un mot toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance par-tout violées.

Dans cette enfance, ou pour mieux dire dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si j'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien

loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chef-d'œuvres représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties? L'art, la force, le jugement, l'esprit! Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! quelle gravité dans les sentimens! quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de Rois, de Princes, de Héros de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler; capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés des comiques, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est sur-tout

particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on peut lui en reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage véritablement né pour la gloire de son pays, comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Péricles, des Alcibiades qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres, et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie; du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chef-d'œuvres comme ceux de Monsieur votre frère, quelqu'étrange inégalité que durant leur vie la fortune mette entr'eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes; fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le

même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans l'on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses, et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses Rois a fleuri le plus célèbre de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie; que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité, et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercîmens pour Louis-le-Grand.

Voilà, Monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à l'Europe. Il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire, homme de probité, de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami; vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune ému-

lation pour la gloire n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très-bon académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices; il y apportoit sur-tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères ? l'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et pour ainsi dire, régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'Académie; toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, Monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque tout d'une voix nous vous avons appelé pour remplir sa place; persuadés que nous sommes que nous trouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa

même vertu, son même zèle pour l'Académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie, de vertu, et des autres qualités propres pour l'Académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite, je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui avec tant d'autres talens possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable Académicien; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. de Corneille a porté la tragédie. Mais après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous Monsieur (1), qui par l'éloquent discours que vous venez de faire vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au Barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez long-temps l'organe d'un Parlement célèbre, a été appelé à un des plus importans emplois de l'Etat, et qui, avec une connoissance exacte et de l'Histoire et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile

(1) M. de Bergeret.

et de bien plus considérable pour nous, je veux dire la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous, nous aider à parler de tant de grands événemens, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les Cours étrangères, les traités dans les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui sous son règne ont donné le branle à toute l'Europe?

Toutefois disons la vérité, Monsieur; la voie de la négociation est bien courte sous un Prince qui, ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour être infortunée dans ses accommodemens. L'Espagne, sur-tout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vantoit de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent par un trait de plume ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du Roi, cette superbe Na-

tion contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnoître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis par des traités solennels tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses Rois empruntoient leurs plus glorieux titres? Comment s'est fait ce changement? Est-ce par une longue suite de négociations traînées? est-ce par la dextérité de nos Ministres dans les pays étrangers? Eux-mêmes confessent que le Roi fait tout, voit tout dans les Cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout seroit calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts si contraires? comment calmer cette foule d'Etats et de Princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux pré-

liminaires. Le Roi, cependant, pour le bien de la Chretienté, avoit résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes et les envoie à son Ambassadeur à La Haye. Là-dessus les Provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris; mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées; et comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici il envoie des Généraux à ses alliés, là il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon, il s'applique même à régler le dedans de son Royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter les mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu rien en retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas

du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour nous tous tant que nous sommes, Messieurs, qui chacun, selon nos différens talens, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter avec des fatigues incroyables une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événemens. Dans l'histoire du Roi, tout vit, tout marche, tout est en action ; il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution : en un mot, le miracle suit de près un autre miracle. L'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue, et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, Messieurs, ont l'honneur d'approcher de près ce grand Prince, et qui, après l'avoir contemplé avec le reste du monde dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes !

DISCOURS

Prononcé le 31 *mars* 1693, *par M. l'abbé* DE FÉNÉLON, *depuis archevêque duc de Cambrai, lorsqu'il fut reçu à la place de* M. PÉLISSON, *maître des requêtes.*

DES GRACES DE L'ÉLOCUTION.

J'AUROIS besoin, Messieurs, de succéder à l'éloquence de M. Pélisson, aussi bien qu'à sa place, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, et pour réparer dans cette compagnie la perte d'un homme si estimable. Dès son enfance il apprit d'Homère en le traduisant presque tout entier, à mettre dans les moindres peintures et de la vie et de la grace. Bientôt il fit sur la jurisprudence un ouvrage où l'on ne trouve d'autres défauts que celui de n'être pas conduit jusqu'à sa fin. Par de si beaux essais, il se hâta d'arriver à ce qui passa pour son chef-d'œuvre; je veux dire l'histoire de l'académie, il y montra son caractère qui étoit la facilité, l'invention, l'éloquence, l'insinuation, la justesse, le tour ingénieux. Il osoit heureusement, pour parler comme Horace; ses mains faisoient naître les

fleurs de tous côtés ; tout ce qu'il touchoit étoit embelli. Des plus viles herbes des champs, il savoit faire des couronnes pour les Héros ; et la régle si nécessaire aux autres de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner ne sembloit pas faite pour lui. Son style noble et léger ressembloit à la démarche des divinités fabuleuses qui couloient dans les airs, sans poser le pied sur la terre. Il racontoit (vous le savez mieux que moi, Messieurs,) avec un tel choix de circonstances, avec une si agréable variété, avec un tour si propre et si nouveau jusques dans les choses les plus communes, avec tant d'industrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour transporter le lecteur dans les tems où les choses s'étoient passées, qu'on s'imagine y être, et qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations. Tout le monde a lu avec plaisir la naissance de l'académie. Chacun pendant cette lecture croit être dans la maison de M. Conrart, qui en fut comme le berceau. Chacun se plaît à remarquer la simplicité, l'ordre, la politesse, l'élégance qui régnoient dans ces premières assemblées, et qui attirèrent les regards d'un puissant ministre ; ensuite les jalousies et les ombrages qui troublèrent ces beaux commencemens, enfin l'éclat qu'eut cette compagnie par les ouvrages des premiers académiciens. Vous y reconnoissez l'illustre Racan, héritier de l'harmonie de Malherbe ;

Vaugelas dont l'oreille fut si délicate pour la pureté de la langue; Corneille grand et hardi dans ses caractères, où est marquée une main de maître; Voiture toujours accompagné des graces les plus riantes et les plus légères; on y trouve le mérite et la vérité joints à l'érudition et à la délicatesse, la naissance et la dignité avec le goût exquis des lettres: mais je m'engage insensiblement au-delà de mes bornes; en parlant des morts, je m'approche trop des vivans, dont je blesserois la modestie par mes louanges.

Pendant cet heureux renouvellement des lettres, M. Pélisson présente un beau spectacle à la postérité. Armand, cardinal de Richelieu, changeoit alors la face de l'Europe, et recueillant les débris de nos guerres civiles posoit les vrais fondemens d'une puissance supérieure à toutes les autres. Pénétrant dans le secret de nos ennemis, et impénétrable pour celui de son maître, il remuoit de son cabinet les plus profonds ressorts dans les cours étrangères, pour tenir nos voisins toujours divisés. Constant dans ses maximes, et inviolable dans ses promesses, il faisoit sentir ce que peuvent la réputation du Gouvernement, et la confiance des alliés. Né pour connoître les hommes, et pour les employer selon leurs talens, il les attachoit par le cœur à sa personne, et à ses desseins pour l'Etat. Par ces puissans moyens il portoit chaque jour des coups mortels à l'im-

périeuse maison d'Autriche qui menaçoit de son joug tous les pays chrétiens. En même temps il faisoit au dedans du royaume la plus nécessaire de toutes les conquêtes, domptant l'hérésie tant de fois rebelle. Enfin (ce qu'il trouva le plus difficile) il calmoit une cour orageuse, où les grands, inquiets et jaloux étoient en possession de l'indépendance. Aussi le temps, qui efface les autres noms, fait croître le sien, et à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est mieux dans son point de vue. Mais parmi ces pénibles veilles il sut se faire un doux loisir, pour se délasser par le charme de l'éloquence et de la poésie. Il reçut dans son sein l'Académie naissante; un magistrat éclairé et amateur des lettres en prit après lui la protection. Louis y a ajouté l'éclat qu'il répand sur tout ce qu'il favorise de ses regards. A l'ombre de son grand nom, on ne cesse point ici de rechercher la pureté et la délicatesse de notre langue.

Depuis que des hommes savans et judicieux ont remonté aux véritables règles, on n'abuse plus comme on le faisoit autrefois de l'esprit, et de la parole; on a pris un genre d'écrire plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis. On ne s'attache plus aux paroles que pour exprimer toute la force des pensées; et on n'admet que les pensées vraies, solides, concluantes, pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition autrefois si fastueuse ne

se montre plus que pour le besoin ; l'esprit même se cache, parce que toute la perfection de l'art consiste à imiter si naïvement la simple nature, qu'on le prenne pour elle. Ainsi on ne donne plus le nom d'esprit à une imagination éblouissante ; on le réserve pour un genre réglé et correct qui tourne tout au sentiment, qui suit pas à pas la nature toujours simple et gracieuse, qui ramène toutes les pensées aux principes de la raison, et qui ne trouve beau que tout ce qui est véritable. On a senti même en nos jours que le style fleuri, quelque doux et quelque agréable qu'il soit, ne peut jamais s'élever au dessus du genre médiocre, et que le vrai sublime dédaignant tous les ornemens empruntés ne se trouve que dans le simple.

On a enfin compris qu'il faut écrire comme les Raphaëls, les Carraches et les Poussins ont peint, non pour chercher de merveilleux caprices et pour faire admirer leur imagination en se jouant du pinceau, mais pour peindre d'après nature. On a reconnu aussi que les beautés du discours ressemblent à celles de l'architecture ; les ouvrages les plus hardis et les plus façonnés du gothique ne sont pas les meilleurs. Il ne faut admettre, dans un édifice, aucune partie destinée au seul ornement ; mais visant toujours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties nécessaire à soutenir un édifice.

Ainsi, on retranche d'un discours tous les ornemens affectés, qui ne servent ni à démêler ce qui est obscur, ni à peindre vivement ce qu'on veut mettre devant les yeux, ni à prouver une vérité par divers tours sensibles, ni à remuer les passions qui sont les seuls ressorts capables d'intéresser et de persuader l'auditeur; car la passion est l'ame de la parole. Tel a été, Messieurs, depuis environ soixante ans, le progrès des lettres que M. Pélisson auroit dépeint pour la gloire de notre siècle, s'il eût été libre de continuer son Histoire de l'Académie.

Un ministre attentif à attirer à lui tout ce qui brilloit, l'enleva aux lettres et le jeta dans les affaires. Alors quelle droiture, quelle probité, quelle reconnoissance constante pour son bienfaiteur! Dans un emploi de confiance, il ne songea qu'à faire du bien, qu'à découvrir le mérite et à le mettre en œuvre. Pour montrer toute sa vertu, il ne lui manquoit que d'être malheureux: il le fut, Messieurs. Dans sa prison éclatèrent son innocence et son courage: la Bastille devint une douce solitude où il faisoit fleurir les lettres.

Heureuse captivité, liens salutaires, qui réduisirent enfin sous le joug de la foi cet esprit trop indépendant. Il chercha pendant ce loisir, dans les sources de la tradition, de quoi combattre la vérité; mais la vérité le vainquit, et

se montra à lui avec tous ses charmes. Il sortit de sa prison honoré de l'estime et des bontés du Roi ; mais ce qui est bien plus grand, il en sortit étant déjà dans son cœur humble enfant de l'église. La sincérité et le désintéressement de sa conversion lui en firent retarder la cérémonie, de peur qu'elle ne fût récompensée par une place que ses talens pouvoient lui attirer, et qu'un autre moins vertueux que lui auroit recherchée.

Depuis ce moment, il ne cessa de parler, d'écrire, d'agir, de répandre les graces du Prince pour ramener ses frères errans. Heureux fruit des plus funestes erreurs ! Il faut avoir senti, par sa propre expérience, tout ce qu'il en coûte dans ce passage des ténèbres à la lumière, pour avoir la vivacité, la patience, la tendresse, la délicatesse de charité qui éclatent dans ses écrits de controverse. Nous l'avons vu, malgré sa défaillance, se traîner encore aux pieds des autels jusqu'à la veille de sa mort, pour célébrer, disoit-il, sa fête et l'anniversaire de sa conversion. Hélas ! nous l'avons vu séduit par son zèle et par son courage, nous promettre d'une voix mourante qu'il acheveroit son grand ouvrage sur l'Eucharistie. Oui, je l'ai vu les larmes aux yeux, je l'ai entendu, il m'a dit tout ce qu'un catholique nourri depuis tant d'années des paroles de la foi, peut dire, pour se préparer à recevoir les sacremens avec ferveur. La mort,

il est vrai, le surprit venant sous l'apparence du sommeil; mais elle le trouva dans la préparation des vrais fidèles.

Au reste, Messieurs, ses travaux pour la magistrature, et pour les affaires de la religion que le Roi lui avoit confiées, ne l'empêchoient pas de s'appliquer aux belles lettres pour lesquelles il étoit né. Sa plume fut d'abord choisie pour écrire le règne présent. Avec quelle joie verrons-nous, Messieurs, dans cette Histoire, un Prince qui, dès sa plus tendre jeunesse, achève, par sa fermeté, ce que le grand Henri son ayeul osa à peine commencer! Louis étouffe la rage du duel altéré du plus noble sang des François; il relève son autorité abattue, règle ses finances, discipline ses troupes. Tandis que d'une main il fait tomber à ses pieds les murs de tant de villes fortes aux yeux de tous les ennemis consternés, de l'autre il fait fleurir, par ses bienfaits, les sciences et les beaux arts, dans le sein tranquille de la France.

Mais que vois-je, Messieurs? Une nouvelle conjuration de cent peuples qui frémissent autour de nous pour assiéger, disent-ils, le grand royaume comme une seule place. C'est l'hérésie presque déracinée par le zèle de Louis, qui se ranime et qui rassemble tant de puissances. Un Prince ambitieux ose, dans son usurpation, prendre le nom de libérateur: il réunit les protestans, et il divise les catholiques.

Louis seul, pendant cinq années, remporte des victoires et fait des conquêtes de tous côtés sur cette ligue, qui se vantoit de l'accabler sans peine et de ravager nos provinces. Louis seul soutient avec toutes les marques les plus naturelles d'un cœur noble et tendre, la majesté de tous les Rois, en la personne d'un Roi indignement renversé du trône. Qui racontera ces merveilles, Messieurs, mais qui osera dépeindre Louis dans cette dernière campagne, encore plus grand par sa patience que par sa conquête. Il choisit la plus inaccessible place des Pays-Bas, il trouve un rocher escarpé, deux profondes rivières l'environnent, plusieurs places fortifiées dans une seule, au dedans une armée entière pour garnison, au dehors la face de la terre couverte de troupes innombrables d'Allemands, d'Anglois, de Hollandois, d'Espagnols sous un chef accoutumé à tout risquer dans les batailles; la saison se dérègle; on voit une espèce de déluge au milieu de l'été; toute la nature semble s'opposer à Louis; en même temps il apprend qu'une partie de sa flotte, invincible par son courage, mais accablée par le nombre des ennemis, a été brûlée, et il supporte l'adversité comme si elle lui étoit ordinaire; il paroît doux et tranquille dans les difficultés, plein de ressources dans les accidens imprévus, humain envers les assiégés, jusqu'à prolonger un siége si périlleux pour épargner une ville qui lui ré-

siste et qu'il peut foudroyer. Ce n'est ni en la multitude de ses soldats aguerris, ni en la noble ardeur de ses officiers, ni en son propre courage, ressource de toute l'armée, ni en ses victoires passées qu'il met sa confiance, il la place encore plus haut, dans un asile inaccessible qui est le sein de Dieu même. il revient enfin victorieux, les yeux baissés sous la puissante main du Très-Haut, qui donne et qui ôte la victoire comme il lui plaît; et ce qui est plus beau que tous ses triomphes, il défend qu'on le loue.

Dans cette grandeur simple et modeste, qui est au-dessus, non seulement des louanges, mais encore des événemens, puisse-t-il, Messieurs, puisse-t-il ne se confier jamais qu'en la vertu, n'écouter que la vérité, ne vouloir que la justice, être connu de ses ennemis (ce souhait comprend tout pour la félicité de l'Europe), devenir l'arbitre des nations, après avoir guéri leur jalousie, faire sentir toute sa bonté à son peuple dans une paix profonde, être long-temps les délices du genre humain, et ne régner sur les hommes que pour faire régner Dieu au-dessus de lui.

Voilà, Messieurs, ce que M. Pélisson auroit éternisé dans son Histoire. L'Académie a fourni d'autres hommes dont la voix est assez forte pour le faire entendre aux siècles les plus reculés; mais une matière si vaste vous invite

tous à écrire. Travaillez donc tous à l'envi, Messieurs, pour célébrer un si beau règne; je ne saurois mieux témoigner mon zèle à cette compagnie que par un souhait si digne d'elle.

PORTRAIT DU CARDINAL DE RICHELIEU,

Par M. DE LA BRUYÈRE;

Dans le discours qu'il prononça le 15 *juin* 1693, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* DE LA CHAMBRE.

Messieurs,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au mileu de vous, d'avoir devant les yeux l'Académie Françoise, d'avoir lu l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, et sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel et qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coutume, par quelques traits où le grand Cardinal soit reconnoissable, et qui en renouvèlent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu et toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le

règne de Louis-le-Juste, c'est la vie du cardinal de Richelieu, c'est son éloge, et celui du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récens et si mémorables ? Ouvrez son testament politique, digérez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entière s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions, l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événemens qui ont paru sous son administration, l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement et si juste, a pu agir surement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du Gouvernement, il a connu le beau et le sublime du ministère ; il a respecté l'étranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance. Il a opposé des alliés à des ennemis, il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens. Une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs? Cette ame sérieuse et austère, formidable aux ennemis de l'Etat,

inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'hérésie, tantôt à concerter une ligue, et tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savant, et goûté les belles-lettres, et ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques, qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds. Apprenez que le cardinal de Richelieu a su; qu'il a lu; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés, qu'il leur a ménagé des priviléges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une Compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie Françoise. Oui, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissemens et sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés, et qui tendoient au bien public comme à la

gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations et ses veilles.

Il savoit quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole, qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entières ou la multitude. Il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire et de la Poésie: quelle est la nécessité de la Grammaire, la base et le fondement des autres Sciences, et que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il falloit dresser le plan d'une Compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassemblés par des suffrages. N'allons pas plus loin: voilà vos principes, Messieurs, et votre règle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez ce grand et premier Concile, où les Pères qui le composoient étoient remarquables, chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution; ils sembloient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale

de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, et qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée. Tels étoient ces grands artisans de la parole, les premiers maîtres de l'éloquence françoise. Tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir, ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

SUR LE PARALLELE

DES ANCIENS ET DES MODERNES;

Par M. Charpentier,

Dans sa réponse au discours de M. de la Bruyère.

L'agréable satire, Monsieur, que vous avez publiée depuis quelques années sur les mœurs de notre siècle, est un témoignage évident de l'excellence de notre langue. Vous nous donnez d'abord la traduction d'un auteur célèbre, qui nous a tracé une fidèle image des vices et des vertus de l'homme. Le style de votre version est noble, facile, coulant, et répond bien aux graces de l'auteur, que l'élégance de son discours avoit fait

surnommer le divin parleur. On ne peut pas s'empêcher, Monsieur, de vous admirer l'un et l'autre, lui pour avoir si bien représenté les inclinations de la nature humaine, quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette manière de peindre, dont-il avoit trouvé un fameux essai dans le second livre de la rhétorique d'Aristote; vous, Monsieur, pour avoir manié le même sujet d'une façon toute nouvelle, et pour avoir exprimé des caractères qui ne sont point imités des siens. Il a traité la chose d'un air plus philosophique; il n'a envisagé que l'universel, vous êtes plus descendu dans le particulier. Vous avez fait vos portraits d'après nature; lui n'a fait les siens que sur une idée générale. Vos portraits ressemblent à de certaines personnes, et souvent on les devine; les siens ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause que ses portraits ressembleront toujours, mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirés. Cependant, Monsieur, il vous sera toujours glorieux d'avoir attrapé si parfaitement les graces de votre modèle, que vous laissiez à douter si vous ne l'avez point surpassé. C'est ainsi qu'il falloit examiner la question qui s'est émue depuis peu touchant les anciens et les modernes. Loin d'affecter une préférence ambitieuse en faveur des auteurs de notre siècle, il fal-

loit se contenter de les comparer avec les auteurs des siècles passés, suivant les régles d'une critique désintéressée et appuyée de toutes les qualités nécessaires pour y réussir ; je veux dire d'une érudition profonde, d'une parfaite connoissance des langues des anciens, de leur histoire, de leur politique, de leurs mœurs, et de leur goût. Ainsi, au lieu de s'amuser à chercher dans leurs plus fameux poëtes, et dans leurs plus célèbres orateurs, des défauts qui n'y sont point, il falloit chercher la perfection où elle se rencontre parmi les nôtres, et en faire la comparaison, et peut-être auroit-on trouvé que les anciens ne nous laissent pas si loin derrière eux, que quelques-uns se l'imaginent. Car sans parler de mille inventions admirables qui ont été découvertes depuis deux cents ans, et qui ont échappé à la curiosité des anciens : à ne considérer que les choses qui nous environnent dans ce moment même, et qui nous frappent les yeux ; est-ce que ce magnifique bâtiment du Louvre n'est pas aussi beau que leurs plus superbes bâtimens ! Est-ce que l'on n'entend pas présentement l'art militaire aussi bien qu'eux ! Est-ce que les siéges de Luxembourg, de Mons et de Namur, ne sont pas aussi remarquables que ceux de Tyr, de Sagunte, ou de Carthage ! Pourquoi n'y auroit-il que l'éloquence, et que l'art de bien écrire où nous serions leurs inférieurs? C'est peut-être parce

qúe nous parlons une autre langue que la leur ! Mais cette objection n'est guère à craindre ; après que nous avons prouvé ailleurs (1), non-seulement par raisonnement, mais par exemple, que notre langue peut donner aux ouvrages de l'esprit autant de force et de délicatesse que celle des Grecs et des Romains. C'est donc parce que nous concevons quelquefois les choses d'une autre manière qu'eux, et que nous ne suivons pas servilement toutes les routes qu'ils nous ont tracées ; mais cette objection est encore moins raisonnable, et jette quelque soupçon d'ignorance sur ceux qui s'en servent, puisque les maîtres même de l'éloquence ont enseigné que la perfection de cet art n'est pas uniforme. *Y-a-t-il rien de si différent, disoit Cicéron, que Démosthène, Lysias, Hyperide, Eschine? Pourrez-vous vous attacher à l'un plutôt qu'aux autres, puisqu'ils sont tous éloquens? Pourrez-vous vous attacher à tous, puisqu'ils sont si dissemblables? O merveille de cet art! s'écrie-t-il, où deux personnes peuvent être dans le souverain degré de perfection sans se ressembler.* (2) S'il est donc vrai, que le but de l'éloquence soit de persuader, de plaire, d'enlever

(1) Dans le livre intitulé, *Défense de la langue Françoise pour l'inscription de l'arc de triomphe*, et dans les deux volumes *de l'Excellence de la langue Françoise*.

(2) *Cicero in Bruto.*

l'esprit par le discours, et s'il est vrai encore, comme on l'expérimente tous les jours, que nos orateurs font la même chose, il est inutile de révoquer en doute s'ils sont éloquens, et plus inutile encore de disputer, s'il le sont plus ou moins que les anciens? J'aimerois autant demander si la mer est aussi salée aujourd'hui que du temps de la république romaine; si le soleil est aussi lumineux, si les astres sont aussi brillans, après quoi il faudra mettre en question si les ressorts qui servent aux mouvemens des globes célestes ne se sont point usés avec le temps, et si la machine du monde ne menace point ruine. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; les siècles se suivent et se ressemblent; il y a eu dans l'antiquité des siècles stériles en grands personnages. Avant la guerre de Troie la Grèce étoit à demi barbare. Depuis Homère, le bel esprit y est entré et y a régné long-temps; il est passé de là en Italie, et s'y est conservé jusqu'à la ruine de l'empire romain; après cela il y a eu des siècles d'anéantissement; point de sciences, point de beaux arts; ce n'a été que confusion et que ténèbres. Les vertus en un autre temps ont repris le dessus, tout ce qui a donné de l'éclat à l'antiquité illustre s'est reproduit parmi nous par une résurrection miraculeuse; l'esprit humain s'est réveillé de ce profond sommeil avec de nouvelles forces, il a eu honte de son assoupissement; il a été chercher

dans les bons siècles des matières dignes de son imitation; il les a trouvées : Il en a senti la beauté, et a souvent été plus loin que ce qu'il vouloit suivre. Il arrivera peut-être une autre révolution où nous retomberons dans notre premier néant, où toutes les beautés qui nous charment s'évanouiront, où toutes les clartés qui nous environnent s'éteindront, et cette succession de lumières et d'obscurité, image en grand de ce que la vicissitude du jour et de la nuit est en petit, durera peut-être autant que le monde. Quoi qu'il en soit, (car qui peut pénétrer dans les abîmes de la providence divine ?) tandis que les belles-lettres fleurissent en France avec tant d'éclat; qu'elles sont cultivées avec tant de succès ; qu'elles sont aimées des peuples, honorées des favorables regards du Prince, moquons nous de ce vain dégoût des adorateurs de l'antiquité qui ne sont point encore contens de notre siècle, et qui lui préfèrent presque toujours des siècles évanouis. D'ailleurs soyons toujours en garde contre l'injustice d'une préoccupation contraire, qui tend à payer de mépris les fameux anciens qui nous ont laissé dans leurs ouvrages une idée de perfection accomplie, et qui ont eu jusqu'ici tant d'admirateurs, que c'est en quelque façon se révolter contre le genre humain, que de se révolter contre l'autorité qu'ils ont acquise à si juste titre. C'est en gardant ce tempérament entre les uns et les autres

qu'on peut mettre en parallèle les anciens et les modernes ; et que ce qui auroit pu dégénérer en contestations odieuses et pleines d'aigreur, se peut tourner en dissertations agréables, utiles et même nécessaires.

DISCOURS

Prononcé le 3 *mars* 1695 *par M. l'abbé* DE SAINT-PIERRE (1), *premier aumônier de S. A. R. Madame, lorsqu'il fut reçu à la place de* M. BERGERET.

DES AVANTAGES DES BELLES-LETTRES.

QUELQUE grand que soit un bienfait, Messieurs, il peut être égalé par des sentimens de reconnoissance, et heureusement pour ceux qui par leur

(1) M. l'abbé de Saint-Pierre fut exclu de l'Académie sous la régence de M. le duc d'Orléans, pour avoir répandu quelques traits contre Louis XIV, dans un ouvrage intitulé la *Polysynodie ou de la pluralité des conseils.* Son exclusion demandée avec éclat par quelques Académiciens décorés, fut prononcée tout d'une voix, à l'exception de celle de Fontenelle. M. le Régent, qui approuva la délibération, ne permit pas de nommer à la place de M. l'abbé de Saint-Pierre; elle demeura vacante pendant le reste de sa vie. Cette disgrace ne porta pas la moindre atteinte à sa réputation ni à l'amitié que ses confrères avoient pour lui. Cependant, à sa mort, M. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha par son crédit M. de Maupertuis, son successeur à l'Académie, et M. de Moncrif, alors directeur, de faire son éloge dans leurs discours, selon la coutume. Cet hommage littéraire lui fut rendu 33 ans après par M. d'Alembert, dans un éloge qu'il lut, à la réception de M. de Malesherbes. L'Académie n'avoit pas laissé

situation sont obligés de recevoir, ils ont dans leur cœur de quoi rendre, si leur cœur est assez sensible. Admis aujourd'hui par vos suffrages dans une compagnie qui tient le premier rang dans le monde pour les lettres, quel peut être mon devoir, Messieurs, si ce n'est d'employer toutes mes forces pour vous persuader que quelque considérable que soit la grace que vous m'avez faite, j'en connois parfaitement le prix, et que mes sentimens sont tels qu'ils peuvent m'en acquitter.

L'amour des lettres, aussi grand peut-être en moi que dans ceux qui leur ont le plus fait d'honneur par leurs écrits, la haute idée que

---

descendre au tombeau cet ami du bien, sans lui accorder le service funèbre qu'elle étoit en usage de faire célébrer pour ceux de ses membres qu'elle perdoit.

Furetière n'avoit pas été traité avec la même indulgence; ses manes furent privés du service. On sait qu'il avoit perdu sa place à l'Académie pour avoir offensé ses confrères par des libelles. « Furetière, dit M. l'abbé d'Olivet, non content « d'avoir oublié ce qu'il devoit à sa compagnie, oublia dès-« lors ce qu'un homme d'honneur se doit toujours à lui-même; « sa colère lui dicta des volumes de médisances, de railleries « contre ses anciens confrères, mais railleries grossières, « médisances brutales, qui ne donnent pas une bonne idée « de son esprit, et qui en donnent une bien plus mauvaise « de son cœur ». *Histoire de l'Académie.*

A la naissance de l'Académie, en 1636, l'abbé Granier, élu en 1635, fut déposé sur la proposition du Directeur, de la part de M. le cardinal de Richelieu.

j'ai des beaux arts, et une vénération qui m'est naturelle pour tout ce qui en porte le caractère, me font sentir le bonheur d'entrer dans une société dont les belles-lettres ont formé les liens et dicté les loix, qu'elles animent sans cesse de leur esprit, et à qui elles ouvrent tous leurs trésors.

Presque toutes les occupations des hommes portent la marque, ou de la misère de leur condition, ou de l'aveuglement de leurs passions; mais les connoissances qui servent à perfectionner la raison, sont exemptes de ces deux taches. Les plaisirs qu'on y trouve sont purs, personne ne nous les dispute, il s'en présente tous les jours de nouveaux, ils sont de tous les âges et de toutes les heures; enfin ils ne nous éloignent que des plaisirs trop vifs et toujours pernicieux; indépendans, on n'a besoin de personne pour les goûter; innocens, ils ne sont jamais sujets au repentir; dirai-je encore plus! ils conduisent à des plaisirs plus parfaits, aux plaisirs de la vertu, et jamais l'ame n'y est mieux préparée que lorsque les sciences y ont répandu des lumières et établi la tranquillité.

En vain la nature s'efforce de former de grands hommes, en vain elle les pare de ses dons et de ses richesses : son ouvrage demeurera toujours défectueux, si les lettres n'y mettent, pour ainsi dire, la dernière main. Que l'on jette les yeux sur les différens théâtres où s'exercent les talens,

sur les divers emplois de la société civile, je le dirai sans crainte, ceux qui y apportent la plus heureuse naissance, sont toujours vaincus quand ils rencontrent des rivaux qui ont fortifié du secours des lettres leurs avantages naturels.

Tel a été, Messieurs, celui dont j'occupe la place, et que vous regrettez avec tant de justice. Après avoir passé plusieurs années à soutenir avec gloire les droits de son prince dans un auguste parlement, employé dans des affaires encore plus importantes, admis dans les secrets que la politique semble ne confier jamais qu'à regret, il porta dans ses emplois un esprit d'application et de suite, source la plus sûre du succès des affaires; il fit sentir dans ses écrits une sorte de force que donne l'ordre, la netteté du discours, et une justesse qui retranchant sévèrement les ornemens superflus, ne présente à l'esprit que ce qu'il lui importe de bien voir.

Si je parlois ici de sa droiture, de son inclination bienfaisante, du goût qu'il avoit pour la vertu, peut-être cet éloge qui lui est dû si légitimement, paroîtroit-il étranger à mon dessein et inutile à la gloire des lettres. Il est certain cependant qu'elles servent à élever les sentimens, et que de l'esprit où elles brillent avec tout leur éclat, elles répandent jusques sur le cœur une salutaire influence.

Les exemples de leurs plus grands effets sont tous ici des exemples domestiques, ils sont tous

tirés du sein de l'Académie françoise ; si ce grand homme qui a si long-temps protégé cette compagnie, si ce chef de toute la magistrature donna au conseil une plus belle forme, si sous lui les lois du Royaume prirent une vigueur nouvelle; d'où nous vint à nous un si grand bonheur, et à lui une si grande gloire, si ce n'est de l'autorité qu'il s'étoit acquise par la force, la douceur, l'insinuation et l'agrément de son esprit? et toutes ces qualités si solides et si aimables, qui doute qu'il ne les dut, pour la plus grande partie, aux belles-lettres? aussi leur en marqua-t-il sa reconnoissance par l'application qu'il eut à les favoriser, par les honneurs qu'il leur rendit, sur-tout par le désir qu'il témoigna que son illustre héritier obtînt, comme un avantage considérable, la place qu'il occupe dans cette compagnie avec tant de distinction.

Je vois, Messieurs, le souvenir que ces grands noms vous rappèlent : l'idée de votre fondateur se présente à vous, brillante de l'éclat de l'immortalité. Quels talens pour les plus grandes affaires, c'est-à-dire, pour le gouvernement des hommes! Quelle capacité! quelle étendue! quelle force! Il formoit sans confusion, et suivoit sans lassitude un nombre presqu'infini de projets d'une nature toute différente ; il voyoit tout d'un coup dans chaque affaire, plus loin et plus distinctement que ceux qui eussent employé beaucoup de temps à la pénétrer, il en décou-

vroit toutes les faces, et après s'être déterminé avec sureté, il avoit l'art de porter les autres à son point de vue, et de leur faire voir les choses comme il les voyoit. Il persuadoit, et quelle supériorité que de savoir persuader!

De si grands talens percèrent au travers des obstacles les plus difficiles, et élevèrent une fortune éclatante qui excitoit l'envie des ames vulgaires; mais ce qui étoit en lui véritablement digne d'envie, ce fut le noble usage qu'il fit de cette grande fortune. Il ne s'en servit qu'à mettre la France à ce haut point d'élévation qui nous étonne encore, nous qui avons vu cette grandeur portée incomparablement plus loin par une main plus ferme, plus sage et plus hardie! Avec la puissance de ce ministre s'accroissoit incessamment celle de sa patrie, et ce qui n'est donné qu'aux grandes ames, il put avoir de l'ambition par vertu.

Que l'on donne au génie, à la nature, tout ce que l'on voudra, on ne peut disputer aux lettres l'honneur d'avoir contribué à former cet homme extraordinaire. Les obscurités qui rebutent dans les sciences, redoubloient son ardeur, et jamais il ne sentoit mieux ses forces, que là où les autres éprouvoient leur foiblesse. De là les progrès surprenans dont il nous a laissé des monumens éternels; ces ouvrages, où il donne des leçons à tous les hommes sur les devoirs les plus essentiels de la religion, et à tous les princes sur les maximes

les plus profondes de la politique : également instruit, et dans la sagesse qui conduit vers le ciel, et dans la sagesse qui rend les hommes heureux sur la terre.

Voilà, Messieurs, ce que peuvent les lettres pour le bonheur et pour l'élévation des particuliers qui les cultivent; mais que l'on interroge encore ces célèbres témoins des siècles passés, que l'on consulte ses propres yeux, et l'on sera persuadé qu'elles ne contribuent pas moins à l'élévation et au bonheur des états où elles fleurissent.

Nous ne verrons pas toujours nos voisins réunis contre nous, saisis comme par contagion, et violemment agités des fureurs de la guerre; nous n'aurons pas toujours à les vaincre; abattus de leurs pertes, las de se faire du mal pour la seule espérance de nous en faire; convaincus de l'inutilité de leurs efforts, instruits de leurs véritables intérêts, ils souhaiteront bientôt ardemment la paix, et l'obtiendront.

Le calme rappellera leur raison égarée, et avec des yeux que l'envie ne troublera plus, ils verront enfin que cette grande puissance du Roi, dont ils ont été si long-temps alarmés, a pour bornes insurmontables cette même sagesse et ces mêmes vertus qui l'ont formée. Heureux de n'avoir pu l'affoiblir, ils ne la regarderont plus que comme la tranquillité de l'Europe, et comme

l'unique asile contre l'oppression et l'injustice des ambitieux.

Alors, Messieurs, que pensez-vous qui distinguera la France des autres états? Il est une supériorité plus digne de l'homme que celle que nous tenons de la valeur et de l'art de la guerre; c'est la supériorité que donne la beauté et l'agrément de l'esprit. Heureusement pour nous, et graces à la prudence de celui qui nous gouverne, nous en sommes en possession, et loin que les autres peuples songent à nous la disputer, la curiosité qu'il auront toujours pour nos arts, les charmes qu'ils trouveront à goûter la douceur et la facilité de nos mœurs, l'étude qu'ils viendront faire parmi nous de notre langue et de nos manières, seront une espèce de tribut et d'hommage que nous recevrons d'eux; et au lieu de nos armes si long-temps victorieuses, nos ouvrages iront faire des conquêtes dans l'Europe, en assujétissant insensiblement les autres nations à nos opinions, à nos sentimens et à nos goûts.

Là ne se bornent pas les avantages que produisent les belles-lettres, j'en vois encore de plus solides. L'homme n'est attiré, n'est retenu que par le plaisir, c'est la porte du cœur, et la seule qu'il tienne toujours ouverte; la vérité, la vertu elles-mêmes ont besoin de parure, et n'est-ce pas à l'éloquence à les parer? Plus cet art sera porté à un haut point de perfection, plus elles seront en état de plaire, plus elles se

feront aimer; et quelle félicité est plus grande que d'aimer la vérité et la vertu, si ce n'est celle qui doit être la récompense de cet amour?

Vous l'avez bien reconnu, Messieurs, de quelle importance il étoit pour nos mœurs, pour le bonheur et pour la gloire de la France, de perfectionner l'éloquence. Vous avez judicieusement pensé que pour élever ce bel édifice, il falloit poser des fondemens fermes et durables, et pour cela fixer la valeur des termes, et faire connoître les constructions les plus simples et les plus naturelles de ces termes. Vous avez fini un de ces ouvrages, et vous travaillez à l'autre. Ce sont, à la vérité, de ces travaux dont les esprits vulgaires n'ont garde de tenir aucun compte, mais dont les esprits du premier ordre voyent la beauté, l'importance et la nécessité.

C'est ce qu'a vu ce génie que la providence a mis sur nos têtes; il sait qu'une partie du bonheur de son état tient à des choses peu importantes en apparence, et y tient par des liens très-forts, quoiqu'imperceptibles pour les esprits superficiels. Il sait, ce prince distingué entre les princes chrétiens par une piété pleine de raison, que les vices et les malheurs de la société sont des suites nécessaires de la barbarie et de l'ignorance; que le christianisme aussi spirituel, aussi pur et aussi élevé qu'il l'est, ne trouvera jamais plus de soumission que parmi les esprits les plus éclairés et les plus solides; et qu'en faisant fleurir

les lettres, en augmentant la lumière des esprits, on affermit l'empire de la religion, et on lui ouvre le chemin à de nouvelles conquêtes.

Rempli de ces vues, il récompense libéralement ceux qui excellent dans les beaux arts et dans les sciences ; il comble de ses bienfaits ces hommes rares qui ont mérité par leurs ouvrages la plus grande réputation d'éloquence ; il a pris le nom de protecteur de l'Académie françoise, nom qui la distingue de toutes les compagnies du royaume, et qui vous donne un droit plus particulier d'attendre des marques de sa bonté.

C'est ainsi, Messieurs, que sont estimées les belles-lettres par un Prince qui a reçu du Ciel le caractère du sage, le don précieux de mettre le juste prix à chaque chose. Pourrois-je craindre après cela de m'être trompé sur le rang que j'ai cru qu'elles méritoient dans le monde? Pourrois-je n'avoir pas une haute idée de cette compagnie qui en est le premier tribunal? et lorsque vous me donnez part à vos honneurs, à vos glorieux travaux et à vos avantages, pourrois-je n'être pas extrêmement sensible à cette grace? et vous, Messieurs, pourriez-vous douter de la grandeur de ma reconnoissance?

DISCOURS

Prononcé le 27 *juin* 1699, *par* M. DE VALINCOUR, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. RACINE.

ÉLOGE DE RACINE.

Messieurs,

C'EST la coutume de tous ceux qui ont l'honneur d'être reçus parmi vous, quelque distingués qu'ils soient par leur mérite, d'employer toujours une partie de leur discours à vous assurer qu'ils se reconnoissent très-indignes de la grace que vous leur accordez.

Mais ce que tant d'hommes illustres n'ont fait avant moi que par modestie et pour obéir à l'usage, je sens bien que je devrois le faire aujourd'hui par la force de la vérité.

Je crois cependant, Messsieurs, qu'il vaut encore mieux que j'essaye, autant qu'il me sera possible, de justifier votre choix, et que c'est le meilleur moyen de vous témoigner ma reconnoissance.

Je le dirai donc, Messieurs, et je le dirai avec confiance; lorsque vous avez jeté les yeux sur moi, vous m'avez connu tel que je suis, dé-

pourvu à la vérité des qualités nécessaires pour mériter d'être assis parmi vous; mais fort touché de ce qui fait l'objet de vos exercices, et digne, peut-être, d'y être admis, par le désir sincère que j'ai toujours eu d'en profiter.

Le besoin que j'ai de vos instructions vous a fait croire que vous me les deviez, et qu'ayant l'honneur d'être associé à l'un de vos plus illustres écrivains dans l'emploi le plus noble qui puisse jamais occuper des gens de lettres, il étoit de votre zèle, pour la gloire du Roi, de faire au moins tout ce qui dépendoit de vous pour me mettre en état de m'en acquitter dignement.

Ce n'est pas que j'ose me flatter de pouvoir jamais être utile à un si grand maître. Le Roi, il est vrai, lui a accordé le secours qu'il a demandé, et tel qu'il l'a démandé lui-même; mais ce grand Prince pouvoit-il mieux marquer l'estime qu'il fait des forces de cet habile écrivain qu'en lui donnant un si foible secours?

Et comment pourroit-il retrouver en moi ce qu'il perd dans l'illustre compagnon de ses travaux? Vous-mêmes, Messieurs, qui, pour remplir la place de M. Racine, à l'académie, pouviez choisir entre tout ce qu'il y a de plus excellens esprits dans le royaume, vous avez bien vu, quelque choix que vous fissiez, que vous ne pouviez réparer la perte que vous venez de faire, et désespérant avec raison de trouver ja-

mais un homme capable de remplacer dignement un académicien de ce mérite, vous avez voulu du moins en choisir un qui ayant été lié d'une étroite amitié avec lui durant sa vie, pût vous en renouveller continuellement la mémoire.

Je le ferai, Messieurs, aussi long-temps et aussi souvent que vous me le permettrez ; et si ce n'est avec des paroles dignes de vous et de lui, ce sera du moins avec le zèle et la fidélité d'un homme qui, ayant été près de vingt années son ami de toutes les heures, doit savoir et sentir mieux qu'un autre combien il mérite d'être regretté.

Jamais peut-être personne ne vint au monde avec un plus heureux génie pour les lettres, et cet heureux génie fut secondé par une excellente éducation.

Dès son enfance, charmé des beautés qu'il trouvoit dans les anciens, et qu'il a si bien imitées depuis, il s'enfonçoit tout seul dans les bois de la solitude où il étoit élevé, il y passoit les journées entières avec Homère, Sophocle et Euripide, dont la langue lui étoit déjà aussi familière que la sienne propre, et bientôt mettant en pratique ce qu'il avoit appris de ces excellens maîtres, il produisit son premier chef-d'œuvre dans un âge où l'on compte encore pour un mérite de savoir seulement réciter les ouvrages des autres.

Le fameux Corneille étoit alors dans sa plus

haute réputation. On traduisoit ses pièces en toutes les langues de l'Europe, on le représentoit sur tous les théâtres; ses vers étoient dans la bouche de tout le monde, *et cela est beau comme le Cid*, étoit une louange qui avoit passé en proverbe.

La France, avant lui, n'avoit rien vu sur la scène de sublime, ni même pour ainsi dire de raisonnable; et, transportée pour ses premiers ouvrages d'une admiration qui alloit, pour ainsi dire, jusqu'à l'idolâtrie, elle sembloit, pour l'en récompenser, s'être engagée en quelque façon à n'en jamais admirer d'autres que ceux qu'il produiroit à l'avenir.

Ainsi l'on regarda d'abord avec quelque sorte de chagrin l'audace d'un jeune homme qui entroit dans la même carrière, et qui osoit demander partage dans des applaudissemens dont un autre sembloit pour toujours avoir été mis en possession. Mais M. Racine conduit par son seul génie, et sans s'amuser à suivre ni même à imiter un homme que tout le monde regardoit comme inimitable, ne songea qu'à se faire des routes nouvelles. Et tandis que Corneille peignant ses caractères d'après l'idée de cette grandeur romaine, qu'il a le premier mise en œuvre avec tant de succès, formoit ses figures plus grandes que le naturel, mais nobles, hardies, admirables dans toutes leurs proportions; tandis que les spectateurs entraînés hors d'eux-mêmes,

sembloient n'avoir plus d'ames que pour admirer la richesse de ses expressions, la noblesse de ses sentimens, et la manière impérieuse dont il manioit la raison humaine.

M. Racine entra, pour ainsi dire, dans leur cœur et s'en rendit le maître ; il y excita ce trouble agréable qui nous fait prendre un véritable intérêt à tous les événemens d'une fable que l'on représente devant nous ; il les remplit de cette terreur et de cette pitié qui, selon Aristote, sont les véritables passions que doit produire la tragédie ; il leur arracha ces larmes qui font le plaisir de ceux qui les répandent ; et peignant la nature moins superbe peut-être et moins magnifique, mais aussi plus vraie et plus sensible, il leur apprit à plaindre leurs propres passions et leurs propres foiblesses, dans celles des personnages qu'il fit paroître à leurs yeux. Alors le public équitable, sans cesser d'admirer la grandeur majestueuse du fameux Corneille, commença d'admirer aussi les graces sublimes et touchantes de l'illustre Racine.

Alors le théâtre françois se vit au comble de sa gloire, et n'eut plus de sujet de porter envie au fameux théâtre d'Athènes florissante : c'est ainsi que Sophocle et Euripide, tous deux incomparables et tous deux très-différens dans leur genre d'écrire, firent en leur temps l'honneur et l'admiration de la savante Grèce.

Quelle foule de spectateurs, quelles accla-

mations ne suivirent pas les représentations d'Andromaque, de Mithridate, de Britannicus, d'Iphigénie et de Phèdre ! Avec quel transport ne les revoit-on pas tous les jours, et combien ont-elles produit d'imitateurs, même fort estimables, mais qui toujours fort inférieurs à leur original, en font encore mieux concevoir le mérite !

Mais, lorsque renonçant aux muses profanes, il consacra ses vers à des objets plus dignes de lui, guidé par des conseils et par des ordres que la sagesse même avoueroit pour les siens, quels miracles ne produisit-il pas encore !

Quelle sublimité dans ses cantiques, quelle magnificence dans Esther et dans Athalie, pièces égales, ou même supérieures à tout ce qu'il a fait de plus achevé, et dignes par-tout, autant que des paroles humaines le peuvent être, de la majesté du Dieu dont il parle, et dont il étoit si pénétré !

En effet, tous ceux qui l'ont connu savent qu'il avoit une piété très-solide et très-sincère, et c'étoit comme l'ame et le fondement de toutes les vertus civiles et morales que l'on remarquoit en lui : ami fidèle et officieux, et le meilleur père de famille qui ait jamais été ; mais surtout exact et rigide observateur des moindres devoirs du christianisme, justifiant en sa personne ce qu'a dit un excellent esprit de notre siècle : que si la religion chrétienne paroît ad-

mirable dans les hommes du commun par les grandes choses qu'elle leur donne le courage d'entreprendre, elle ne le paroît pas moins dans les plus grands personnages par les petites choses dont elle les empêche de rougir.

Mais il n'est pas étonnant qu'il fût si exact et si solide sur des devoirs aussi importans que ceux de la religion ; il l'étoit de même sur toutes les choses auxquelles il s'appliquoit, et il n'y en avoit aucune à quoi il ne s'efforçât de donner toute la perfection dont elle étoit capable ; de là vient qu'il travailloit tous ses ouvrages avec tant de soin.

Il les méditoit long-temps, il les retouchoit à diverses reprises, toujours en garde contre cette prodigieuse abondance de pensées et d'expressions que lui fournissoit la nature : n'y ayant rien, disoit-il, qui fasse plus de mauvais écrivains, et sur-tout plus de méchans poètes que cette dangereuse fécondité qui se trouve souvent dans les esprits les plus vulgaires, et qui les remplissant d'une fausse confiance, leur fait prendre pour génie une malheureuse facilité de produire des choses médiocres.

Avant que d'exposer au public ce qu'il avoit composé, il aimoit à le lire à ses amis pour en voir l'effet, recevant leurs sentimens avec docilité, mais habile sur-tout à prendre conseil jusques dans leurs yeux et dans leur contenance, et à y démêler les beautés ou les défauts dont ils

avoient été frappés souvent sans s'en apercevoir eux-mêmes.

Mais rien ne l'assuroit davantage sur ses doutes que les lumières de cet excellent critique avec qui il étoit lié d'une amitié si célèbre, et je dois, pour l'honneur de l'un et de l'autre, rapporter ici ce qu'il m'a souvent dit lui-même, qu'il ne se croyoit pas plus redevable du succès de la plupart de ses pièces aux préceptes d'Horace et d'Aristote, qu'aux sages et judicieux conseils d'un ami si éclairé.

Que n'aurois-je point à vous dire, Messieurs, des charmes inexprimables de sa conversation, et de cette imagination brillante qui rendoit les choses les plus simples, si aimables et même si admirables dans sa bouche? Mais les graces vives et légères qui sont comme la fleur de l'esprit, se sentent mieux qu'elles ne s'expriment, semblables à ces parfums qui font en nous une impression si douce et si agréable, dont nous pouvons bien conserver le souvenir, mais qu'il ne nous est jamais possible de bien faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas éprouvée.

Qui croiroit qu'un homme né comme lui avec un si prodigieux talent pour la poésie, eût pu être encore un excellent Orateur? On ne l'auroit pas cru dans Rome ni dans Athènes, mais l'Académie Françoise nous en fournit tous les jours d'illustres exemples. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, avec quelle force et avec quelle

grace il parloit dans vos assemblées, et ce lieu retentit encore des applaudissemens dont vous interrompîtes tant de fois le dernier discours qu'il y prononça. Que ne m'est-il permis, pour le louer dignement lui-même, d'emprunter ici ses propres termes, et de répandre aujourd'hui sur son tombeau les fleurs immortelles qu'il répandit à pleines mains sur celui de l'illustre Corneille!

Pourquoi faut-il qu'un homme si rare nous ait été enlevé dans le temps qu'il alloit porter l'histoire aussi loin qu'il avoit porté la tragédie, et surpasser peut-être ce fameux Romain, qui, après avoir comme lui fait admirer ses vers sur la scène, laissa comme lui reposer la muse tragique, pour écrire l'histoire des grands événemens de son siècle!

Pourquoi faut-il que le nôtre ait été si-tôt privé d'un écrivain qui lui étoit si nécessaire? Car enfin, Messieurs, je ne crains point de le dire, il n'y a peut-être rien de plus propre à faire comprendre toute la grandeur du règne du Roi, que d'avoir vu deux hommes si capables d'employer pour sa gloire toute la magnificence de ce qu'on appelle le langage des Dieux, renoncer à cet avantage pour transmettre à la postérité d'un style simple et sans fard cette histoire où la vérité toute pure sera encore plus merveilleuse que la fiction même soutenue de tous les ornemens de la poésie.

En effet, Messieurs, laissant là le prodigieux nombre de merveilles qui ont précédé la dernière guerre, tous ces monstres inventés par la fable et par les poètes, pour faire admirer la force d'Hercule, avoient-ils rien de plus terrible que cette ligue étonnante que nos voisins firent éclater au milieu de la profonde paix dont on jouissoit alors ?

Combien de Princes que tant de raisons sembloient devoir diviser pour toujours, se trouvèrent unis en un moment, et se donnant, pour ainsi dire, la main des extrémités de l'Europe, s'entr'exhortoient à renverser jusques dans ses fondemens un seul royaume qu'ils tenoient comme investi par mer et par terre?

Qui eût cru, Messieurs, que la France eût pu jamais se soutenir contre un si effroyable déluge d'ennemis? L'eût-elle pu faire autrefois, je ne dis pas dans ces temps de foiblesse, je dis dans les temps de sa plus grande force, dans ces temps même où soutenue des conseils du grand Cardinal, à qui les Lettres seront à jamais redevables de votre établissement, elle portoit déjà si haut la gloire et la réputation du nom François.

Qu'auroit fait lui-même cet habile Ministre contre tous les Souverains de l'Europe unis par la seule envie de nous détruire, et enivrés de l'espérance d'y réussir ?

Ses yeux ne se fussent-ils point troublés au milieu d'une tempête qui ne laissoit plus aucun

lieu, ni à l'art, ni à l'adresse du plus habile pilote ?

Oui sans doute, Messieurs, il eût avoué sa foiblesse ; il n'appartenoit qu'à *Louis-le-Grand*, de garantir la France d'un péril si terrible, et en même temps si digne de son grand courage.

Il voit bien d'abord que contre un si grand nombre d'ennemis, il ne falloit pas simplement songer à se défendre, et qu'à moins de se mettre en état d'attaquer l'Europe entière, il couroit risque d'en être accablé.

Il donne ses ordres, fait marcher ses troupes, et bientôt le Rhin, la Meuse, les Pyrenées, les Alpes, d'où les ennemis s'attendoient à pénétrer jusqu'à dans le cœur du royaume, deviennent le théâtre de ses victoires.

Que de villes prises ! que de batailles gagnées ! la mer jusques sur ses bords les plus reculés, couverte de nos vaisseaux, le commerce des ennemis interrompu, le royaume rempli de leurs dépouilles, la flotte d'Angleterre et celle de Hollande battue par la flotte de France seule. L'Europe entière est étonnée de se voir, si j'ose le dire, assiégée elle-même, et réduite à se tenir sur la défensive.

Le Roi anime tout, soutient tout par son courage et par sa prudence, tantôt tranquille au milieu de son royaume, il fait sentir sa force à ses ennemis sur toutes ses frontières, et jusques dans leur propre pays ; tantôt à la

tête de ses armées, il s'expose à tous les dangers comme le moindre de ses soldats, et voit blesser à ses côtés un jeune Prince, qui, tout occupé d'un si grand exemple, ne s'aperçoit pas lui-même de sa blessure. Ainsi, le fils de Jupiter étoit un héros dès le berceau.

Mais il falloit que le Roi eût encore à combattre au milieu de ses Etats même un ennemi cent fois plus terrible que tous ceux dont il étoit environné. Une stérilité imprévue jette tout-à-coup la famine et la consternation dans le royaume. Alors tout le monde commence à trembler pour le salut de la patrie. Le Roi seul demeure ferme au milieu de la frayeur publique, il rassure lui-même ses ministres justement étonnés d'un si grand péril, et ce n'est que par ses tendres soins, et par les sages ordres qu'il donne par-tout pour en prévenir les suites, qu'on peut juger qu'il en est ému.

Qui de nous, durant ces temps fâcheux, a pu jamais remarquer le moindre trouble ou la moindre altération sur son visage? N'y a-t-on pas vu toujours au milieu de la majesté dont il brille, cette tranquillité si difficile à conserver parmi tant de sujets d'inquiétudes, mais en même temps si nécessaire pour rassurer des peuples alarmés, qui, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du véritable état des affaires, cherchent à lire dans les yeux de leur Souverain ce qu'ils ont à espérer ou à craindre?

L'abondance revient bientôt après. Cependant il étoit temps de terminer une guerre ruineuse à toute l'Europe et à la France même, qui commençoit à acheter trop cher les avantages qu'elle remportoit tous les ans sur des ennemis aguerris par leurs propres défaites.

Mais en vain le Roi, pour épargner le sang de ses sujets, avoit offert plus d'une fois de finir la guerre en renouvelant la paix de Nimègue. Les ennemis regardoient cette proposition comme un outrage : ils vouloient, disoient-ils, abolir tous les articles de cette paix superbe, qui avoit été imposée comme un joug à toute l'Europe ; ils devoient ne poser les armes qu'après avoir rétabli les religionnaires dans le royaume. Les Espagnols sur-tout se voyant soutenus de tant d'alliés, avoient pour un peu de temps repris leur ancienne audace, nous n'avions plus, selon eux, d'autres conditions à espérer que celles de la paix de Vervins, trop heureux s'ils daignoient se relâcher jusques à celles des Pyrénées.

Le Roi entreprend donc, après une guerre de dix années soutenue contre toute l'Europe, de les forcer eux-mêmes à désirer cette paix qu'ils rejetoient avec tant de hauteur. Il fait attaquer Barcelone par mer et par terre, et avec Barcelone toutes les forces de l'Espagne, ou renfermées dans cette ville pour la défendre, ou campées à ses portes pour la soutenir.

L'ancienne jalousie de valeur, plus forte en-

core que la haine, se réveille entre les deux Nations, toute l'Europe suspendue attend avec frayeur le succès d'une si grande entreprise, la ville est emportée après la plus terrible et la plus opiniâtre résistance dont on ait jamais entendu parler.

Alors ceux qui nous redemandoient Lille et Tournay, tremblent pour Madrid et pour Tolède. Ils sont les premiers à presser nos plénipotentiaires ; tous les alliés changés en un instant, consentent à signer un traité, et que l'unique fondement de ce traité soit le renouvellement de de la paix de Nimègue ; le Roi cède les places qu'il avoit déjà offertes et qu'il n'avoit jamais en effet regardées que comme des gages et des conditions certaines de cette paix qui devenoit si nécessaire à toute la terre ; mais il oblige en même temps l'empire à lui faire une justice qu'on lui refusoit depuis tant d'années, et demeure pleinement maître de Strasbourg et de toute l'Alsace, c'est-à-dire, d'une ville et d'une province qui valent seules un très-grand royaume.

C'est ainsi que toute la chrétienté voit succéder un calme heureux à cette guerre effroyable, dont les plus habiles politiques ne pouvoient prévoir la fin ; et c'est pour offrir à Dieu des fruits dignes d'une paix qui est elle-même le fruit de tant de miracles, que le Roi n'est occupé jour et nuit que du soin d'augmenter le culte des autels, de procurer le repos et l'abondance à ses peuples, et

d'affermir de plus en plus la véritable religion dans son royaume, par son exemple et par son autorité.

Voilà, Messieurs, une partie de ces merveilles, dont le plus simple récit étonnera la postérité; voilà ce qui fait l'objet de vos plus chères occupations dans ce sacré palais où le Roi vous a reçus depuis la mort de ce grand magistrat dont la mémoire est si précieuse, et où vous vous êtes engagés, encore plus par admiration que par reconnoissance, à célébrer les actions immortelles de votre auguste protecteur.

Heureux! si pendant que vous vous acquittez si dignement de ce glorieux emploi, je puis par mes soins et par mon application en vous imitant et vous étudiant sans cesse, parvenir enfin à n'être pas tout-à-fait indigne de l'honneur que je reçois aujourd'hui.

RÉPONSE

De M. DE LA CHAPELLE, *directeur de l'Académie, au discours de* M. DE VALINCOUR.

DE CORNEILLE ET DE RACINE.

Monsieur,

Je vois déjà, je lis dans les yeux de ceux qui nous écoutent, qu'ils ne me demandent point raison du choix que nous avons fait de vous pour remplir dans ce tribunal des lettres la place qu'occupoit si dignement M. Racine.

Ce n'est pas qu'ils aient été séduits par le glorieux suffrage qui a précédé les nôtres en votre faveur : notre auguste protecteur, il est vrai, a daigné nous éclairer dans ces jours d'affliction, il vous a montré à nous ; et en vous choisissant lui-même pour travailler à son histoire, il a semblé nous dire de vous choisir aussi pour travailler avec nous à ramasser et à polir les termes et les expressions dont cet ouvrage, l'abrégé de tant de merveilles, sera composé.

Ce nouveau titre éclatant avec lequel vous vous êtes présenté ici, n'a été ignoré de personne ; et vos auditeurs rendus plus attentifs en étoient aussi bien instruits que nous-mêmes.

Cependant, n'en doutez point, lorsqu'ils sont

venus pour vous entendre, il s'interrogeoient, ils se demandoient où on trouveroit un autre génie sublime comme celui que nous venons de perdre! un autre, qui, comme lui, maître des esprits et des volontés par le charme de la parole et l'art d'écrire, sauroit produire ces enchantemens, ces ravissemens des ames! sauroit émouvoir, séduire, agiter les cœurs! les remplir à son gré de terreur ou de compassion! et comme lui, faire couler des pleurs véritables sur de feintes afflictions! Qui osera, disoient-ils, prendre sa place, et parler après lui à des hommes qu'il a tant de fois enlevés hors d'eux-mêmes pour les transporter dans les siècles et dans les pays les plus reculés de nous? Qui viendra avec les talens nécessaires, avec la douceur et l'élégance d'un Tite-Live, avec la force et la majesté d'un Thucidide, soutenir cette partie de l'important fardeau de l'histoire de *Louis* dont il étoit chargé?

Vous avez parlé, et leurs doutes se sont dissipés : au lieu du récit étendu de vos ouvrages et des raisons qui ont fixé nos vues sur vous, ils n'attendent plus de moi que des applaudissemens, qui viennent se confondre et se mêler avec les leurs.

Oui, Monsieur, l'éloge admirable que vous venez de faire de cet illustre mort, a convaincu, a persuadé tout le monde que vous étiez digne de lui succéder.

Votre modestie me désavoue, vous m'écoutez avec peine, et prêt à m'interrompre, s'il vous étoit permis, vous me diriez que la fortune a mis entre vos mains un trésor immense où vous avez puisé; que vous avez trouvé des richesses infinies, dont vous n'avez fait que vous parer, et dont peut-être un autre par un plus heureux arrangement se fût mieux paré que vous.

Mais ne vous enviez point à vous-même les louanges qui vous sont dues.

Ces grands, ces pompeux sujets, où l'on croit que l'art n'a rien à ajouter, accablent plutôt l'orateur qu'ils ne l'élèvent; ils embarrassent l'imagination, en même-temps qu'ils la remplissent d'une multitude d'idées brillantes; ils y laissent, s'il m'est permis de parler ainsi, une impression si lumineuse, qu'elle l'aveugle, qu'elle l'égaré au lieu de la conduire. Ce sont des diamans qui doivent à la main de l'ouvrier qui les taille, à son travail long et pénible, les feux vifs et éclatans dont ils frappent nos yeux, et qui avant que d'être parfaits, demandent plus d'art et de peine qu'ils ne promettent de gloire.

L'éloge sur-tout des grands hommes avec qui nous avons vécu, est d'autant plus difficile que nous avons moins eu le temps de nous accoutumer à les regarder avec ce respect que nous ne leur rendons qu'après leur mort.

Tant que ces Héros enfermés comme nous dans des corps mortels, nous ont paru comme nous

sujets aux misères humaines, souvent nous nous sommes comparés à eux, souvent nous avons cru les égaler : quelquefois nous nous sommes flattés de les surpasser. La mort qui les enlève nous tire en même-temps un voile de devant les yeux : alors ils se montrent tels qu'ils sont, ils nous étonnent, ils nous éblouissent. L'envie qui répandoit un nuage sur leurs vertus, et nous les cachoit, se dissipe et fait place à l'admiration.

Souffrez-donc que je vous dise, que c'est mériter de succéder au fameux Racine, que de l'avoir su louer aussi éloquemment que vous avez fait. Vous l'avez dépeint avec de si vives et de si belles couleurs, que même en vous admirant, même en nous applaudissant de vous avoir acquis, nous avons senti un regret plus violent de l'avoir perdu.

Et en même temps ce nom célèbre auprès duquel vous avez placé le sien, a renouvelé dans nos cœurs une plaie que rien ne peut plus fermer.

Car enfin tant que Racine a vécu, tant que nous avons vu parmi nous, le compagnon, le rival, le successeur de ce génie divin, qui né pour la gloire de sa nation, a disputé l'empire du théâtre aux Grecs et aux Romains, et l'a remporté sur tous les autres peuples de la terre, nous avons pensé le voir encore lui-même ; celui que nous possédions nous consoloit de celui que nous n'avions plus ; et ce n'est qu'en perdant Racine que nous croyons les perdre tous deux, et

que nous commençons à pleurer le grand Corneille.

Je ne veux ni imiter ici, ni condamner ceux qui les ont comparés : si l'un a suivi de plus près la nature, et si l'autre l'a surpassée ; si l'un a frappé d'avantage l'esprit, si l'autre a mieux touché le cœur, ou bien si tous deux ont su également saisir et enlever le cœur et l'esprit, les siècles à venir, encore mieux que nous, libres et affranchis de toutes préventions, en décideront ; mais dans celui-ci la fortune met entre eux après leur mort une extrême différence.

Lorsque le grand Corneille mourut, l'illustre Racine occupoit ici la place que je remplis aujourd'hui ; et de même qu'après la mort d'Auguste, celui qui fut l'héritier de sa gloire et de sa puissance, fit dans Rome l'oraison funèbre du premier Empereur du monde, Racine, cette autre lumière du Théâtre François, fut le panégyriste de celui que nous en regarderons toujours comme le fondateur et le maître ; ce fut lui qui recueillit, pour ainsi dire, qui enferma dans l'urne les cendres de Corneille : il sembla à la fortune qu'il n'y avoit qu'un grand poète tragique qui pût rendre dignement le triste devoir au grand poète tragique que nous perdions alors ; cette même fortune, trompée peut-être par quelque accueil favorable que le public a fait à des ouvrages que j'ai hazardés sur le théâtre, essaye aujourd'hui de faire en quelque

sorte le même honneur à Racine ; mais qu'en cette occasion elle signale bien son aveuglement, et la différence qu'elle met entre ces deux illustres confrères !

Qu'il fut glorieux pour Corneille d'être loué par Racine ! Qu'il est malheureux pour Racine qu'entre tant de poètes et d'orateurs excellens, dont le nom eût fait honneur à sa mémoire, le sort ait choisi celui qui étoit le moins capable de célébrer tant de vertus.

Quelle grandeur ! quelle majesté ! quelle sublimité de pensées et de style éclatèrent dans cet éloge magnifique dont vous nous avez fait souvenir ! Il est tel que quand tous les ouvrages de ces deux auteurs incomparables seroient perdus, échappé de l'injure des temps, seul il pourroit rendre leurs deux noms immortels.

Si celui que je consacre aujourd'hui à la gloire d'un homme qui savoit si bien louer, et qui est si louable lui-même, n'est pas soutenu de toute cette pompe et de toute cette éloquence digne de la compagnie au nom de qui je parle, j'espère au moins qu'il se fera distinguer par un sujet de douleur, le plus juste et le plus grand qui puisse affliger les lettres.

Car à présent que ces deux poètes célèbres ne sont plus, la muse tragique, ne craignons point de le dire, la muse tragique est ensevelie elle-même sous la tombe qui les couvre.

Vous connoissez, Monsieur, toute la grandeur

de cette perte, vous qui savez que la tragédie donnée aux hommes par les philosophes comme un remède salutaire contre leurs désordres, fut autrefois une école de vertus, où les esprits corrompus par les passions déréglées, trouvoient un plaisir innocent, qui les retiroit des plus criminels, où détournés de leurs vices, par un amusement noble et sérieux, ils devenoient peu-à-peu capables de goûter les plaisirs purs et solides de la sagesse : enfin où les tyrans les plus barbares étoient contraints quelquefois de se détester eux-mêmes, et de fuir un spectacle qui, en leur inspirant trop d'horreur de leurs propres cruautés, les dégoûtoit de leur tyrannie.

Je ne parle point ici de cette tragédie lâche et efféminée, qui n'a d'autre art ni d'autre but que celui de peindre et d'inspirer les amoureuses foiblesses, fille de l'ignorance et de la vertu indiscrète des jeunes écrivains, qui, sans étude et sans reconnoissance, apportent sur nos théâtres les productions crues et indigestes d'un génie qu'ils n'ont pas nourri des principes et de la lecture des anciens.

Je parle de la tragédie digne des soins d'Aristote et de Platon, telle que M. Racine l'envisageoit, lorsqu'il ne désespéroit pas de la reconcilier avec ses illustres ennemis. (1)

---

(1) Dans sa préface de Phèdre.

Qui est-ce qui entreprendra désormais cette grande réconciliation ? Qui est-ce qui aura la force, qui est-ce qui aura le courage de guérir le goût corrompu des hommes ? et de dépouiller cette reine des esprits, de ces ornemens indignes, de ces passions frivoles qui la défigurent au lieu de la parer ? Qui est-ce qui, pour parler la langue des poètes, fera sortir des enfers les ombres des personnages héroïques ? et ranimera tantôt Mithridate, pour nous faire admirer une vertu féroce et barbare, mais pure et grande ? tantôt Phèdre même, pour faire entrer dans nos cœurs, avec la compassion de son malheur, l'horreur et la haine de son crime ?

Je ne sais si mes préjugés m'aveuglent, et si mes craintes sont fausses ; mais il me semble du moins que si je consulte l'Histoire et l'exemple des siècles passés, elles ne sont que trop bien fondées.

On diroit qu'il y a une fatalité, ou, pour parler mieux, un ordre saint de la providence, qui fixe dans tous les arts, chez tous les peuples du monde, un point d'excellence qui ne s'avance ni ne s'étend jamais.

Ce même ordre immuable détermine un nombre certain d'hommes illustres, qui naissent, fleurissent, se trouvent ensemble dans un court espace de temps, où ils sont séparés du reste des hommes communs que les autres temps produisent, et comme enfermés dans un cercle, hors duquel il n'y a rien qui ne tienne, ou de

l'imperfection de ce qui commence, ou de la corruption de ce qui vieillit.

Ainsi Eschyle, Sophocle et Euripide qui portèrent la tragédie grecque à son plus haut degré de splendeur, furent presque contemporains, et n'eurent point de successeurs dignes d'eux; ainsi à Rome et dans Athènes toutes les autres sciences eurent une destinée semblable.

Que ne devons-nous donc point craindre à la fin d'un siècle si beau et si fertile en grands personnages que nous avons presque tous perdus!

Mais aussi que ne devons-nous point espérer, lorsque nous considérons celui qui fait le plus digne et le plus noble ornement de ce beau temps de la monarchie françoise, ce Roi qui, dans un règne déjà de plus d'un demi-siècle, compte plus de succès éclatans, et plus de victoires que d'années?

N'en doutons point, tant que le ciel, qui nous l'a donné, nous le conservera, il continuera pour lui ses miracles, et nous verrons renaître de tant de cendres précieuses, de nouveaux héros, de nouveaux Sophocles, de nouveaux Démosthènes.

Cependant, vous, Monsieur, qui êtes destiné à travailler sur l'Histoire de toute cette suite de prodiges que sa vie a fait voir, donnez tous vos soins à cet ouvrage immortel que l'Europe entière attend, afin que tous les hommes de toutes sortes de conditions, trouvent en un seul, des exemples de vertus, que chacun puisse imiter.

Dérobez néanmoins, s'il se peut, quelques momens à cette glorieuse occupation, et venez éclairer quelquefois de vos avis et de vos lumières, une compagnie qui vous reçoit avec toute l'estime que l'on doit à la beauté de votre esprit, et avec toute l'amitié que l'on ne peut refuser à la douceur de vos mœurs.

DISCOURS

Prononcé le 23 septembre 1706 par M. le marquis DE SAINT-AULAIRE, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. TESTU, *abbé de Belval.*

Messieurs,

Si je m'étois flatté de mériter l'honneur que je reçois aujourd'hui, rien ne seroit plus propre à me détromper, que l'obligation où je me trouve ici de vous en rendre graces. L'idée de perfection que j'ai prise dans vos ouvrages, le discours que vous venez d'entendre (1), ces lieux même où tout annonce l'éloquence, ne me font que trop sentir ce qu'exige de moi le glorieux titre dont vous m'avez chargé, et m'avertissent qu'il n'est plus temps d'espérer de l'indulgence pour des sentimens mal exprimés.

L'inclination que j'ai toujours eue pour les lettres, au milieu même des exercices et des devoirs qui semblent en éloigner le plus, vous a rendus favorables à des désirs que je n'ai point cachés. Mais puis-je espérer que le peu de temps que j'ai donné à l'étude me serve d'excuse, quand je prends la place d'un Académicien, dont l'élo-

(1) Le discours de M. l'abbé de Louvois, reçu dans la même séance, à la place de M. Testu de Mauroy.

quence naturelle vous charma tant de fois, sans avoir besoin de secours étranger.

Une santé délicate ne lui permit guère d'étudier que le monde et vous. La vivacité de son esprit, l'ardeur de son tempérament n'étoient pas compatibles avec beaucoup d'application; mais ce qu'il y perdoit n'étoit regretté que de lui seulement, on gagnoit à ne trouver en lui que lui-même, toujours assez paré de ses graces naturelles, assez riche de son propre fonds.

De cette source d'abondance coulèrent ces sermons remplis de l'onction qui touche le cœur; ces poésies accompagnées des graces qui charment l'esprit, ouvrages où ses mœurs étoient peintes, et qui l'acquittoient en même temps envers la religion et envers l'Académie: de là ces discours si dignes de l'attention, que l'on étoit comme contraint de lui donner quelquefois même aux dépens des droits naturels de la conversation.

Il sut mériter de bonne heure, par les qualités qui rendent le commerce agréable, et conserver toujours par celles qui le rendent sûr, l'amitié de plusieurs personnages illustres par leurs dignités, plus illustres encore par leurs vertus; et puisqu'on est semblable à ceux avec qui on aime à vivre, le nom seul de ses amis suffit à son éloge.

C'est trop vous arrêter, Messieurs, sur l'idée d'une perte que je suis si peu capable de réparer;

ce souvenir augmente tout à-la-fois votre douleur et ma honte; cherchons plutôt à les diminuer par l'espérance de me voir former sur votre modèle, et faire quelques progrès auprès de vous sur les pas d'un illustre confrère qui, au milieu des applaudissemens qu'il vous attire de la justice que vous lui avez rendue, fera peut-être oublier au public que vous m'avez fait trop de grace.

C'est par le moyen des sociétés savantes que les hommes ont trouvé le secret de mettre, pour ainsi dire, l'esprit en commun; par là s'est établi un commerce où l'intérêt que chacun en retire passe de beaucoup le fonds qu'il y porte, où personne ne perd la possession ni l'usage de ce qu'il donne, où le travail particulier devient le profit de tous.

Sans ce concours aussi agréable qu'utile, me permettrez-vous, Messieurs, de le dire, vous ne rempliriez pas si dignement les espérances de ce sublime génie, qui par le succès de ses grandes vues, prévoyant la gloire de ce règne, vous en confia le précieux dépôt, et se reposa sur vous du soin d'en consacrer le monument à la postérité.

Les fleurs immortelles de l'éloquence qu'il fit éclore, et qui furent ensuite cultivées de la même main qui tenoit la balance de la justice, eurent encore besoin de l'abri dont votre auguste protecteur les favorise, pour devenir entre vos mains, dignes de le couronner.

Il ne falloit pas moins que l'assemblage de tous les talens acquis et naturels pour parler d'un Roi en qui toutes les vertus se réunissent; et si, loin de vos savans concerts, j'osai faire entendre ma foible voix, lorsqu'il m'étoit permis de ne suivre d'autres règles que celles de mon zèle; daignez, Messieurs, vous en souvenir, mon ambition se bornoit à célébrer quelqu'une de ces vertus aimables, que le grand nombre de celles qui sont plus éclatantes dérobe aux yeux du public.

Vous le savez, Messieurs, plus on l'approche, plus on l'admire, et ce point de vue si fatal à la gloire des Princes les plus vantés, ajoute toujours quelque nouveau lustre à la sienne.

Jamais il n'est si grand ni si respectable, que lorsqu'il se laisse voir dépouillé de la pompe de la royauté et de l'éclat qui l'environne.

Quelques ennemis que la fortune lui suscite, quelques obstacles qu'elle oppose à ses desseins, ses efforts ne servent qu'à montrer toutes les faces du héros; elle met au jour des vertus qui demeuroient oisives et inconnues, et dans son inconstance même elle est constante à servir sa gloire.

Où m'emporte ce zèle dont j'ai tant de raisons de me défier! J'abuse de votre attention, Messieurs, quand celle que je vous dois m'est si nécessaire.

J'apprendrai, en vous écoutant, à exprimer

les sentimens d'admiration qui me sont communs avec vous; mais où puis-je apprendre à vous exprimer ceux de la reconnoissance dont personne du monde n'est touché aussi vivement que moi?

DISCOURS

Prononcé le 8 *février* 1710, *par* M. Houdart de Lamotte, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. Thomas Corneille.

DE L'INFLUENCE DES GRANDS ÉCRIVAINS SUR LA PERFECTION DES LANGUES.

Messieurs,

Que ne m'est-il permis de recueillir ici ce qu'on vous a dit de plus éloquent en de pareilles occasions! Pourquoi faut-il des expressions différentes pour des sentimens semblables? Ceux-mêmes que je remercie m'ont enlevé tout ce que j'aurois dû leur dire.

Tant de grands hommes ont eu à s'acquitter du devoir dont je m'acquitte, qu'il n'y a pas de honte à croire la matière épuisée : peut-être même y auroit-il de la justice à dispenser désormais ceux que vous recevrez parmi vous, d'un hommage tant de fois rendu, et auquel la reconnoissance la plus ingénieuse ne sauroit plus donner aucun air de nouveauté.

Je me trompe, Messieurs, mon insuffisance me rend injuste; maintenez un usage qui n'humiliera que moi : j'admirerai avec plaisir dans

ceux qui me suivront les ressources qui m'ont manqué.

Je puis du moins vous donner un garant bien sûr de la haute idée que j'ai de la place où vous m'élevez; c'est ce désir même d'être reçu parmi vous, si vif en moi dès sa naissance, tout chimérique que je l'ai cru; ce désir qui m'a tenu lieu de génie, qui m'a dicté les Essais Lyriques dont vous avez agréé l'hommage, et qui, sous vos auspices, ont trouvé grace devant le public; ce désir qui, industrieux à se servir lui-même, m'a fait tantôt orateur et tantôt poète pour mériter tous vos lauriers, qui m'a même enhardi plus d'une fois à vous remercier ici d'un suffrage unanime que j'osois regarder alors comme le présage de celui dont je vous rends graces en ce moment; ce désir enfin qui du moindre de vos élèves, me fait devenir un de vos confrères.

Je prononce ce mot avec transport, et j'oublie un moment ce que je suis, pour ne voir que le mérite de ceux à qui vous daignez m'associer.

Quelque naissance, quelque dignité qui distingue la plupart d'entre vous, ce n'est point par cet éclat emprunté qu'ils m'éblouissent; ils en ont un plus réel et plus indépendant. Qu'on rende ailleurs aux grands emplois et aux grands noms, ces hommages extérieurs que l'amour propre, habile à se dédommager, dément quelquefois en secret, on n'honore ici que les talens et la vertu; on n'y rend que ces respects sincères,

d'autant plus flatteurs pour ceux qui les reçoivent, qu'ils font le plaisir même de ceux qui les rendent.

Je sens ce plaisir, Messieurs, dans toute son étendue : il n'y en a pas un de vous, car j'ai brigué l'honneur de vous approcher et de vous étudier avant le temps, il n'y en a pas un de vous en qui je n'aye senti cette supériorité d'esprit si sure de son empire, mais dont la politesse sait rendre la domination si douce.

Oui, j'ose le dire, les titres sont ici de trop; le mérite personnel attire à lui toute l'attention. On remarque à peine que vous réunissez dans votre corps ce qu'il y a de plus respectable dans les différens ordres de l'état; on songe seulement, et c'est là votre éloge, que vous y rassemblez le savoir, la délicatesse, les talens, le génie, et surtout la saine critique, plus rare encore que les talens, aussi nécessaire à l'avancement des lettres que le génie même.

Mais à ne regarder que vos ouvrages, Messieurs, quelle source d'admiration! Peut-être en sommes-nous encore trop près pour en juger sainement : on n'est jamais assez touché de ce qu'on voit naître et de ce qu'on possède; on se familiarise avec le mérite de ses contemporains; l'antiquité seule y met le sceau de la vénération et de l'estime publique. Plaçons donc l'Académie dans son véritable point de vue, et voyons-la, s'il se peut, avec les yeux de la postérité.

Des historiens d'une simplicité élégante, d'une précision nette, et d'un ordre intéressant, non moins habiles à discerner les caractères, qu'à dévoiler les motifs, et qui par le charme des tours et de l'expression, semblent plutôt renouveler les événemens que les raconter; des orateurs également heureux à choisir et à placer leurs pensées, qui ne remuent les passions qu'en faveur de la vertu, et dont les beautés sont de tous les lieux et de tous les temps, parce que la raison est universelle et ne change point; des poètes exacts sans être froids, sublimes, mais qu'on entend toujours, souvent au-dessus de leurs modèles dans les genres déjà connus, et peut-être inimitables dans ceux qu'ils ont inventés; des traducteurs ingénieux, quoique fidèles, qui tiendront lieu la plupart des originaux qu'ils ont embellis; des philosophes enfin, et des théologiens solides, qui ont su parer les sujets les plus austères, et qu'on relit encore pour le seul plaisir, quand on croit les avoir assez lus pour s'instruire: voilà l'Académie, Messieurs, telle qu'elle paroîtra au jugement de l'avenir. Les imperfections légères et inséparables de l'humanité que la jalousie contemporaine grossit et multiplie à nos yeux disparoîtront alors dans la foule des beautés.

Alors on vous rendra toute la justice qui vous est due; on connoîtra tout ce que vous avez fait pour notre langue, ce qu'elle étoit avant vous et ce qu'elle est devenue entre vos mains.

On ne dira plus simplement comme on l'a dit jusqu'ici, que chaque langue a ses beautés différentes, et que le génie particulier de la nôtre est l'ordre, la netteté et la justesse. Vous le savez mieux que moi, Messieurs, les langues n'ont point de génie par elles-mêmes; ce sont les écrivains célèbres qui, par l'usage différent qu'ils en font, établissent ces préventions confuses, à qui, dans la suite, on laisse usurper le nom de principes.

Pourquoi notre langue n'admet-elle plus ces métaphores audacieuses qui défigurent les objets en voulant les agrandir? Pourquoi retranche-t-elle ces longues comparaisons chargées de circonstances inutiles, qui ne laissent pas discerner les véritables rapports des choses? Pourquoi veut-elle que dans un discours, les pensées naissent les unes des autres, ne forment toutes ensemble qu'un tissu de conséquences? Que par des transitions délicates on fasse passer l'esprit sans effort et sans précipitation d'un sujet à un autre? Manquons-nous donc d'expressions pour un style enflé et licencieux? Nous coûteroit-il tant d'arranger nos pensées selon que le hazard nous les présente, sans égard à ces rapports justes, ni à cet ordre naturel que le raisonnement exige? Non, sans doute, et nous n'avions que trop de pente à jouir de ces libertés: mais de sages écrivains se sont garantis de la contagion de l'usage; ils ont remonté aux sources du plaisir et de la persuasion, et ils nous ont accoutumés enfin à

une raison exacte dont nous ne saurions plus nous passer, mais que par une espèce d'ingratitude, nous nommons le génie de notre langue, pour ne la pas nommer votre ouvrage.

Qu'on voie cependant, quel étoit avant vous génie de la langue françoise; elle a aimé l'enflure dans Ronsard, les pointes et la licence dans Théophile, le faste des hyperboles dans les uns, les fausses plaisanteries dans les autres, le désordre presque dans tous : les auteurs même les plus sensés n'avoient pas seuls assez de force pour secouer, avec persévérance, le joug du mauvais goût ; il falloit une compagnie qui, par le concours des lumières, établît des principes certains, rendît le goût plus fixe, disciplinât le génie même, et en assujettît les fougues à la raison.

Voilà la gloire, Messieurs, de votre illustre fondateur, il a prévu les fruits de votre établissement; il a senti que les plus grands génies, abandonnés à leur goût particulier, s'égareroient toujours par quelqu'endroit; mais que réunis, ils seroient les maîtres les uns des autres, et que de tant d'esprits enrichis réciproquement de leurs lumières, il ne se formeroit bientôt qu'un seul esprit, dont les vues seroient plus vastes et les jugemens plus uniformes, capables enfin d'atteindre à la perfection et d'en donner des règles.

C'eût été trop peu pour ce sage Ministre, dévoué aux intérêts de son pays, de ne lui procurer que la sureté et l'abondance; il voulut,

par votre institution, lui assurer cette politesse des mœurs, ce commerce agréable des esprits, cet amour, ce goût du beau, qui fait sentir tous les autres biens, et qui assaisonne jusqu'à l'abondance même.

Les grands hommes ont les mêmes principes. Séguier succéda aux vues d'Armand ; il vous consola généreusement de sa perte ; et il soutint l'ouvrage d'un autre avec autant d'ardeur que si c'eût été le sien. Long-temps votre confrère, il en étoit devenu encore plus digne d'être votre protecteur ; et ce qui fait votre gloire et la sienne, Louis lui-même n'a pas dédaigné de lui succéder.

C'est de ce jour, Messieurs, que votre fortune eut tout son éclat ; les Muses vinrent s'asseoir aux pieds du trône, et le palais des Rois devint l'asile des Savans. Vous ne songeâtes alors qu'à immortaliser votre reconnoissance, et le tribut que vous exigeâtes de vos nouveaux confrères, fut l'éloge du Prince dont ils alloient partager la protection.

Ainsi, par autant de plumes immortelles furent écrites les annales de son règne ; monument précieux d'équité, de valeur, de modération et de constance ; modèle dans les divers événemens de cet héroïsme éclairé où le sage seul peut atteindre.

Mais quelque grand que Louis paroisse à la postérité par ses actions et par ses vertus, ne crai-

gnons point de le dire, il lui sera encore plus cher par la protection qu'il vous a donnée. Tout ce qu'il a fait d'ailleurs n'alloit qu'à procurer à ses peuples, à ses voisins et à ses ennemis même un bonheur sujet aux vicissitudes humaines ; par la protection des Lettres, il s'est rendu à jamais le bienfaiteur du monde ; il a préparé des plaisirs utiles à l'avenir le plus reculé, et les ouvrages de notre siècle, qui seront alors l'éducation du genre humain, seront mis au rang de ses plus solides bienfaits.

Multipliez donc vos ouvrages, Messieurs, par reconnoissance pour votre auguste protecteur ; quelque sujet que vous traitiez, vous travaillerez toujours pour sa gloire, et l'on ne pourra lire nos Philosophes, nos Historiens, nos Orateurs et nos Poëtes, sans bénir le nom de l'Auguste qui les a fait naître.

Je brûle déjà de contribuer selon mes forces, aux obligations que lui aura l'univers : heureux si mon génie pouvoit croître jusqu'à égaler mon zèle!

Je l'échauffe du moins de la plus vive émulation ; je me représente quel étoit l'homme dont je remplis ici la place : j'ai fait plus, Messieurs, pardonnez-moi cette vanité qui ne me sera peut-être pas infructueuse ; j'ai voulu compter tous mes aïeux académiques : c'est l'illustre personnage que vous regrettez, c'est son frère, le grand Corneille ; c'est Maynard,

dont le nom se soutient encore après celui du grand Corneille : filiation singulière, dont je ne fais gloire ici que pour m'engager davantage à ne pas dégénérer.

Je trouve dans ce nouvel ordre d'ancêtres, toutes les prééminences de la poésie. Maynard partagea les suffrages de son siècle avec les Malherbes et les Racans ; combien lui doit-on de ces vers heureux qu'on ne peut s'empêcher de retenir, ni se lasser de redire ?

Le grand Corneille est de ces hommes qu'on ne peut plus louer : pour soutenir l'idée que son nom réveille, il faudroit ce génie sublime, j'ai presque dit cet instinct divin qui n'a été donné qu'à lui, et qui ne l'abandonnoit presque jamais.

C'est au frère, c'est au rival de ce grand homme que je succède aujourd'hui. Je ne désespère pas, Messieurs, de recueillir quelques-uns de ses talens, soutenu par vos leçons et animé par l'exemple de son digne neveu (1), dont je serois tenté de mêler ici l'éloge, s'il pouvoit être court, et si je ne devois mon attention à mon prédécesseur.

Né avec un goût universel, il connoissoit également les beautés de l'une et de l'autre scène ; la France le comptera toujours entre ses Sophocles et ses Ménandres. Capable du grand,

(1) M. de Fontenelle.

il mérita plus d'une fois la noble jalousie de son frère qui eut la générosité de la lui avouer ; tendre et pathétique, il fit couler pour quelques-unes de ces héroïnes, des larmes que quarante ans de succès n'ont pas encore épuisées.

Mais s'il sut peindre heureusement les majestueuses douleurs de la tragédie, le badinage et les jeux instructifs du comique ne lui furent pas moins familiers : et ce qui le distingue dans les deux genres, c'est qu'il y posséda souverainement le don de l'intrigue et des situations ; peut-être ne connoîtroit-il point de maître au théâtre, si sa féconde facilité, si la foule de ses grands desseins lui eût laissé le soin scrupuleux du détail.

Combien d'ouvrages, cependant, devons-nous à cette heureuse fécondité ! Ces traductions, ces remarques sur la langue, ces dictionnaires, travaux immenses qui demandent d'autant plus de courage dans ceux qui les entreprennent, qu'ils ne peuvent s'en promettre un succès bien éclatant, et que le public qui prodigue toujours ses acclamations à l'agréable, jouit d'ordinaire avec indifférence de ce qui n'est qu'utile.

Vous ne me pardonneriez pas, Messieurs, de n'envisager mon prédécesseur que par ses talens ; je dois le regarder par ses vertus, l'objet indispensable de mon émulation.

Sage, modeste, attentif au mérite des autres, et charmé de leurs succès ; ingénieux à excu-

ser les défauts de ses concurrens, comme à relever leurs beautés; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages, et sur les ouvrages des autres; donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles; ne trouvant pas même à combattre en lui cette basse jalousie tant reprochée aux auteurs : voilà le modèle que j'ai à suivre. Croiroit-on que je peins un poète, si vous n'aviez encore parmi vous de pareils exemples!

Je vous en atteste, Messieurs, vous qui le connoissiez tout entier, et qui avez joui si long-temps de son assiduité; le plaisir de vous entendre l'attiroit ici autant que son devoir; vous l'avez vu fidèle à vos exercices, jusques dans une extrême vieillesse, tout infirme qu'il étoit et déjà privé de la lumière.

Ce mot me fait sentir tout-à-coup l'état où je suis réduit moi-même (1). Ce que l'âge avoit ravi à mon prédécesseur, je l'ai perdu dès ma jeunesse; cette malheureuse conformité que j'ai avec lui, vous en rappellera souvent le souvenir; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux sentir sa perte.

Il faut l'avouer cependant; cette privation dont je me plains, ne sera plus désormais pour moi un prétexte d'ignorance. Vous m'avez rendu

---

(1) M. de Lamotte étoit aveugle.

la vue, vous m'avez ouvert tous les livres, en m'associant à votre Compagnie. Aurai-je besoin de faits ? je trouverai ici des Savans à qui il n'en est point échappé. Me faudra-t-il des préceptes ? je m'adresserai aux Maîtres de l'art. Chercherai-je des exemples ? j'apprendrai les beautés des anciens de la bouche même de leurs rivaux. J'ai droit enfin à tout ce que vous savez ; et puisque je puis vous entendre, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. Jugez, Messieurs, de ma reconnoissance, par l'idée juste et vive que je me forme de vos bienfaits.

DISCOURS

Prononcé le 23 juin 1714 par M. le maréchal duc de Villars, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. de Chamillart, *évêque de Senlis.*

Messieurs,

Si l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'admettre dans une compagnie composée des plus rares et des plus sublimes génies, m'avoit été destiné par les raisons les plus propres à décider votre choix, j'aurois juste lieu de craindre que ce premier pas, qui doit être une preuve d'éloquence, ne vous portât à quelque repentir; mais j'ai pensé que votre assemblée, déjà remplie de tout ce que l'esprit a de plus illustre, et rassasiée de cette gloire, pouvoit ne plus songer à l'augmenter, et que principalement attentifs à celle du Roi, vous avez voulu avoir parmi vous un des généraux qui a le plus servi sous un si grand maître, et qui puisse par quelques récits fortifier les idées que vous avez déjà de sa grandeur et de sa gloire : et je crois devoir la grace que vous me faites aujourd'hui, au bonheur que j'ai eu de voir souvent, et dans la guerre et pour la paix, résoudre, ordonner, et

quelquefois exécuter par ce grand Roi, ce qui lui a si justement attiré notre amour, causé la jalousie des nations voisines, mais enfin l'admiration de toute la terre.

Dans la prospérité nous avons vu sa modération, sa sagesse. Dans les revers de la fortune, sa fermeté a dissipé les craintes, relevé les courages de tous ceux qui par zèle, prudence ou foiblesse, vouloient entrevoir les plus grands malheurs. Son intrépidité dans de pareils momens, cette grande science de pénétrer et de renverser les projets de ses ennemis, la véritable gloire, la grandeur de courage, ont été portées au point le plus héroïque; et la paix glorieuse qui a terminé cette longue et dangereuse guerre, est la récompense aussi bien que l'effet de toutes ces vertus.

Mais encore une fois, Messieurs, j'en parlerai comme témoin et non comme orateur, et en faveur de ces récits, qui n'ont pas besoin d'être relevés par le mérite de l'éloquence, vous me pardonnerez d'en manquer.

Ainsi, Messieurs, daignez me dispenser d'entreprendre aucun éloge; votre choix a déjà fait celui du prélat auquel je succède, et vous avez vu par vous-mêmes son application à remplir ses devoirs, la pureté de ses mœurs, et cette règle dans sa vie, souvent plus respectable que ce qui brille davantage.

Je sais les obligations qu'a votre compagnie à

un illustre chancelier qui, pour comble de mérite, s'en fit un de vous marquer la plus haute considération, et qui en soutenant votre établissement, crut augmenter sa gloire, et lier par là dans la postérité son nom à celui de votre illustre fondateur, le cardinal de *Richelieu*, dont la mémoire ne finira jamais, n'eût-il laissé pour la rendre immortelle que cet ouvrage si digne d'un grand ministre ; ce testament politique où brille l'élévation de son génie et l'ardeur de son zèle pour la gloire de son maître et pour celle des François. Il ne désiroit à notre nation qu'autant de constance et de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand ministre s'il avoit imaginé, que de nos jours, et sous le plus grand des Rois, les François par ces dernières vertus, jointes aux premières, l'emporteroient sur toutes les nations!

Nous les avons vus pendant une campagne entière, souffrir sans murmurer le manque d'argent et de pain, jeter même le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours pour courir plus légèrement au combat, et leur seule valeur leur tenir lieu de force et de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a vu couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, et ne leur laisser qu'un champ où les vivans pou-

voient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, Messieurs, cette légère marque de reconnoissance pour les vaillans hommes, auxquels l'état et le général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célèbres, et tout ce qui a le bonheur d'être consacré par les ouvrages de cette assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, et de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible et vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.

DISCOURS

Prononcé le 28 janvier 1715, par M. le duc DE LA FORCE, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. BRUSLART DE SILLERY, *évêque de Soissons.*

Messieurs,

LORSQUE vous élevez jusqu'à vous des hommes célèbres par leurs écrits, c'est une dette que vous acquittez, et justes arbitres des talens, la réputation la mieux établie entraîne nécessairement vos suffrages.

Mais lorsque vous ouvrez le sanctuaire des Muses à ceux qui n'ont d'autre mérite que de les aimer sans les avoir beaucoup servies, c'est une grace que vous faites, et la préférence semble être l'ouvrage tout pur de votre inclination.

Ce penchant si favorable pour moi, dois-je le justifier aujourd'hui? Comment rendre raison de mon bonheur? N'est-ce pas assez de le sentir avec la plus vive reconnoissance?

L'Académie, ornée plus que jamais de ce que la religion, les armes et la magistrature ont de personnages plus distingués, avoit-elle besoin d'un homme qui n'eût à y apporter que les avantages du rang et de la dignité?

Permettez-moi donc, Messieurs, de m'abandonner à une idée plus flatteuse: peut-être avez vous su combien j'ai été touché dès ma jeunesse de cet éclat indépendant du hasard, inséparable de nous-mêmes, de cette gloire délicate que vous possédez, et dont vous êtes les vrais dispensateurs? Peut-être avez-vous su que, sensible au commerce des gens de lettres, où l'on acquiert avec facilité ce qui leur a coûté tant de travail, je les ai aimés, je les ai recherchés, je les ai rassemblés?

Oui, Messieurs, j'ai osé fonder une colonie savante (1) dans une des premières villes du Royaume; ne devois-je point attendre votre aveu? Les Académies étrangères qui ne fleurissent que sous vos auspices, qui ne brillent que de la réflexion de vos lumières, doivent recevoir de vous leurs chefs, et non pas vous les présenter. Je puis cependant m'applaudir de mon impatience ou de ma témérité, puisque vous avez approuvé l'une et couronné l'autre.

En m'adoptant aujourd'hui, vous répandez sur cette compagnie que j'ai formée, un éclat qui lui manquoit; elle partagera, elle éternisera ma reconnoissance; vous me rendez plus digne d'elle; elle me reverra avec la même joie que les nations

---

(1) L'Académie royale de Bordeaux, établie en 1713 sous la protection de M. le duc de la Force.

les plus sages recevoient leurs Princes, lorsqu'ils revenoient chargés du nom glorieux d'ami, d'allié, de citoyen de Rome.

Heureux ceux à qui la fortune met en main les récompenses des arts! Heureux ceux qui placés entre Auguste et Virgile peuvent faciliter l'accès du trône aux Muses timides! Quelle fut donc la joie du grand Armand, lorsqu'il jeta les fondemens de cette compagnie? Quand il n'auroit pas étendu aussi loin les frontières du Royaume, quand il auroit abattu moins d'ennemis, cette époque seule eût assuré sa mémoire contre l'oubli, l'ignorance et l'envie; et sans cet événement peut-être tous les autres étoient perdus pour la postérité.

Ainsi, vivra à jamais avec son nom celui de ce sage chancelier que vous regardâtes comme votre second fondateur, lorsque par son heureuse entremise Apollon et Thémis se donnèrent la main.

C'est sur ces deux modèles si chers à votre mémoire, que sembloit formé l'Académicien dont je viens remplir la place. Issu d'une maison qui a donné à l'état un chancelier non moins illustre que Séguier, d'une maison qui a porté le respect du nom François, chez les ennemis, par la force des armes, et chez les alliés, par la sagesse des négociations, Sillery savoit accorder beaucoup de grandeur avec une extrême modestie; la justice chez lui n'avoit rien à reprocher à la dou-

ceur; au-dessus des autres sans faire sentir sa supériorité, protecteur généreux, ami fidèle.

Il avoit reçu du Ciel un amour et un talent égal pour la poésie, noble amusement, le seul peut-être que le grand Armand se permît; innocentes délices des Godeaux, des Fléchiers, et des prélats austères des siècles les plus reculés. Je parle avec transport d'un art dont j'ai toujours admiré l'excellence, et dont vous me découvrirez bientôt les richesses.

Agréable étude qui promettoit à Sillery d'infaillibles succès, si l'église de Soissons ne l'en eût détourné. Mais c'étoit peu d'un seul diocèse; son zèle se devoit à toute l'église de France, qui ne l'a pas inutilement employé dans ses derniers besoins.

Armand, vous le savez, avoit long-temps combattu l'hérésie par la doctrine, avant que de la combattre par la puissance. Dans ces derniers temps, ce monstre, toujours fécond à se reproduire, a reparu sous une nouvelle forme d'autant plus dangereuse, qu'il ne prenoit les couleurs de la vérité que pour la trahir plus surement.

Sillery est un des athlètes choisis pour le poursuivre. Avec quel courage ne l'a-t-il point attaqué? Avec quelle charité ingénieuse n'a-t-il pas travaillé à la réunion des esprits, qu'il voyoit uniquement divisés sur la manière de le terrasser? La mort seule a pu interrompre un si saint ouvrage.

Telle a été, Messieurs, la fin des travaux et des jours de ce grand homme. J'ai senti comme vous tout ce que vous perdiez en lui, et je le sens encore au moment même que vous me déférez sa succéssion. L'amitié nous avoit unis sous les yeux d'une princesse (1) également spirituelle et vertueuse, dans cet aimable séjour, dans ces riantes campagnes où elle n'admet de plaisirs que ceux qui lui sont offerts par les Muses. Là nous avons assez joui des derniers entretiens de M. l'évêque de Soissons pour le regretter longtemps.

Combien a-t-il versé dans mon cœur, d'amour, de respect et de zèle pour l'Académie! Il ne vous abandonnoit, m'a-t-il dit, que pour vaquer aux devoirs de son état.

Je rends graces au mien qui me permettra plus d'assiduité, uniquement partagé entre deux occupations, d'admirer mon maître, et d'apprendre de vous à exprimer mon admiration; témoin tour-à-tour et de ses vertus et de vos éloges.

Dans cette auguste retraite (2) où il daigne quelquefois m'admettre à ses délassemens, dans ces momens heureux où il tempère l'éclat qui l'environne pour descendre jusqu'à nous, je recueillerai plus soigneusement que jamais ses

(1) Madame la duchesse du Maine.

(2) Marly.

paroles, ses actions qui échappent à l'histoire; je vous les rapporterai; je sais le précieux usage que vous en pouvez faire.

Oui, Messieurs, les héros que la fable a imaginés ou que l'histoire a embellis, ont besoin pour paroître grands de l'appareil de toutes leurs victoires, de l'assemblage de tous les jours de leur vie; un seul jour du Roi vous fournit un panégyrique; je dis même un seul de ces jours paisibles, où il ne s'occupe que du bonheur de sa cour et de la félicité de ses peuples.

Il respire enfin, après tant de glorieux travaux, il compte avec impatience de quel moment ses sujets commenceront à goûter tous les fruits de la paix : toujours rempli des soins de cet heureux avenir, il ne travaille qu'à nous l'assurer. Sa tendresse paternelle se croit trop resserrée par les bornes de la plus longue vie; elle s'étend au-delà. Quel témoignage touchant nous en a-t-il donné, et quel spectacle à l'univers! Jamais il ne paroît moins homme, que lorsqu'il se souvient de l'être. Puisse le Ciel se contenter de cette pieuse et sage prévoyance! Puissions-nous n'avoir jamais besoin d'en ressentir les effets! Que son héritier croisse sous ses yeux et reçoive de sa bouche les instructions qu'il lui lègue.

Pour moi, Messieurs, si le titre d'Académicien me rend plus recommandable à votre auguste protecteur, mon zèle pour sa personne sacrée

me rendra plus cher à cette célèbre compagnie. Les bontés de ce monarque vous ont prévenu en ma faveur; j'ai ressenti de tous ses bienfaits le plus pur et le plus précieux. Il a brisé les funestes liens où m'avoit engagé le malheur de ma naissance, et c'est aux pieds de ces mêmes autels auxquels il m'a rappelé, que je dois former autant de vœux pour sa vie que vous élevez de monumens pour sa gloire.

DISCOURS

Prononcé le 23 février 1719, par M. Massillon, *évêque de Clermont, lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* de Louvois.

DES PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇOISE.

Messieurs,

Il faut que l'amitié ait sur le cœur des droits plus intéressans que la gloire même, puisque l'honneur que vous me faites aujourd'hui me laisse encore sensible au chagrin de ne le devoir qu'à la perte d'un ancien ami, et d'un de vos plus illustres confrères.

Vous ne me ferez pas un crime de cet aveu; la vanité est assez flattée de votre choix. Tout annonce ici ma reconnoissance, et ma douleur même la rend plus digne de vous.

Au sortir presque de l'enfance, et dès que M. l'abbé de Louvois fut en état de se choisir des amis, il me fit l'honneur de me mettre de ce nombre. Dès-lors il laissoit déjà voir tout ce qui lui attira depuis l'estime publique et les suffrages de la compagnie: une probité au-dessus de son âge, et digne d'un meilleur siècle; un

goût et un amour pour les lettres né avec lui, et qu'une excellente éducation avoit cultivé ; des talens auxquels il n'a manqué que des places; une fidélité dans le commerce, encore plus estimable que les talens ; des mœurs douces, le fruit de sa raison et de ses réflexions, et où l'on pouvoit dire que le tempérament n'en avoit pas tout l'honneur ; une maturité d'esprit capable de remplacer les grands hommes que sa famille avoit donnés à l'état. Il les vit passer devant lui comme des songes, et ne survécut à tant de pertes que pour s'assurer par ses qualités personnelles, ces égards publics qui ne survivent guères à la faveur. Sa modestie m'a laissé une place que le choix du Prince lui avoit d'abord destinée ; je ne m'attendois pas que sa mort me préparât celle que son mérite lui avoit acquis depuis long-temps parmi vous : Mais je sens que je passe les bornes, l'amitié n'en connoît point ; je rends un hommage à sa mémoire, et c'est un remercîment que je vous dois.

Vous m'associez aujourd'hui, Messieurs, à tout ce que notre siècle a vu et voit encore de plus illustre et de plus respectable. Je disparois au milieu de tous ces grands noms ; je ne saurois me faire honneur à côté de vous que de ma seule reconnoissance ; et vous souffrez que je la mette ici à la place du mérite. Vous avez eu égard, en me choisissant, à quelques suffrages publics, que mon ministère m'avoit attirés, et

9.

vous n'avez pas voulu faire attention que cette espèce de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos discours qu'à la piété de ceux qui nous écoutent.

L'utilité de votre établissement nous répond de sa durée; ce tribunal, élevé pour perpétuer parmi nous le goût et la politesse, est un secours qui avoit manqué aux siècles les plus polis de Rome et d'Athènes, aussi ne se sauvèrent-ils pas long-temps de la barbarie; mais le cardinal de Richelieu, à qui il étoit donné de penser au-dessus des autres hommes, le ménagea au sien. Il comprit que l'inconstance de la nation avoit besoin d'un frein, et que le goût n'auroit pas chez nous une destinée plus invariable que les usages, s'il n'établissoit des juges pour le fixer.

Repassez sur les règnes qui précédèrent la naissance de l'Académie : la naïveté du langage suppléoit, à la vérité, dans un petit nombre d'auteurs, à la pureté du style, au choix et à l'arrangement des matières; et toutes les beautés, dont notre langue s'est depuis enrichie, n'ont pu encore effacer les graces de leur ancienne simplicité.

Mais en général, quel faux goût d'éloquence! Les astres en fournissoient toujours les traits les plus hardis et les plus lumineux, et l'orateur croyoit ramper, si du premier pas il ne se perdoit dans les nues. Une érudition entassée sans choix, décidoit de la beauté et du mérite des

éloges, et pour louer son héros avec succès, il falloit presque avoir trouvé le secret de ne pas parler de lui.

La chaire sembloit disputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et le prédicateur croyoit avoir rempli le ministère le plus précieux de la religion, quand il avoit débité, ou quelques termes mystérieux et barbares qu'on n'entendoit pas, ou des plaisanteries qu'on n'auroit pas dû entendre.

Le barreau n'étoit presque plus que l'étalage de citations étrangères à la cause, et les plaidoyers finis, les juges étoient bien plus instruits et plus en état de juger du mérite des orateurs, que du droit des parties : le goût manquoit par-tout.

La poésie elle-même, malgré ses Marot et ses Regnier, marchoit encore sans règles et au hasard. Les graces de ces deux auteurs appartiennent à la nature, qui est de tous les siècles, plutôt qu'au leur; et le chaos où Ronsard, qui ne put imiter l'un, ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles qui échappèrent à un siècle malade, et généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe; il avoit vécu avec vos premiers fondateurs, il vous appartenoit d'avance : C'étoit l'aurore qui annonçoit le jour.

Ce jour, cet heureux jour, se leva enfin.

L'Académie parut, le chaos se développa; la nature étala toutes ses beautés, et tout prit une nouvelle forme.

La France n'eut plus rien à envier aux meilleurs siècles de l'antiquité. Le théâtre, la satyre, la poésie lyrique, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, le style épistolaire, les traités de piété, jusques-là informes, les traductions nobles et hardies, eurent parmi vous leurs héros. Dans tous les genres, on vit sortir de votre sein des hommes uniques, dont Rome et la Grèce se seroient fait honneur.

La chaire elle-même rougit de ce comique indécent, ou de ces ornemens bizarres et pompeux, dont elle s'étoit jusques-là parée, et substitua l'instruction à une pompe vide et déplacée, la raison aux fausses lueurs, et l'évangile à l'imagination; par-tout le vrai prit la place du faux.

Notre langue, devenue plus aimable à mesure qu'elle devenoit plus pure, sembla nous réconcilier avec toute l'Europe, dans le temps même que nos victoires l'armoient contre nous. Un François ne se trouvoit étranger nulle part; son langage étoit le langage de toutes les cours, et ne pouvant vaincre comme nous, nos ennemis vouloient du moins parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs; le goût qui régnoit dans les ouvrages d'esprit entra dans les bienséances de la vie civile, et nos manières comme nos ouvrages ser-

virent de modèles aux étrangers. Le goût est l'arbitre et la règle des mœurs, comme de l'éloquence ; c'est un dépôt public qui vous est confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller. Dès que le faux est applaudi dans les ouvrages d'esprit, il l'est bientôt dans les mœurs publiques. Tout change et se corrompt avec le goût; les bienséances de l'éloquence et celles des mœurs se donnent pour ainsi dire la main. Rome elle-même vit peu à peu ses mœurs reprendre leur première barbarie, et se corrompre sous le règne des Empereurs, où la pureté du langage et le goût des bons siècles commença à s'altérer ; et la France auroit sans doute la même destinée si l'Académie, dépositaire des bienséances, de la politesse et de la pureté du goût, ne nous répondoit aussi de celle des mœurs pour nos neveux.

Votre gloire est donc devenue la gloire et l'intérêt public de la nation. Le destin de la France paroît attaché au vôtre; ses prospérités ont pu éprouver des revers et en éprouveront peut-être encore; les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuse; mais tant que votre tribunal sera élevé, ils la verront toujours également polie.

Ce sera à vous et à ceux qui vous succéderont à publier ses victoires, ou à louer ses ressources et sa constance dans les adversités.

C'est par là qu'en immortalisant votre reconnaissance, vous avez immortalisé le règne de

Louis-le-Grand; ce Prince magnanime, qui vous reçut des mains d'un chef célèbre de la justice, et qui, au comble de sa gloire, crut y ajouter un nouvel éclat, en succédant dans la protection de la compagnie à un de ses sujets. Ses louanges, qui firent la plus douce et la plus brillante de vos occupations, feront aussi un des plus beaux monumens de l'histoire des François et de celle de l'Académie. Elles n'ont rien à craindre du temps ; sa gloire semble croître et se rapprocher de nous à mesure que le jour fatal de sa perte s'en éloigne; et la mort, qui efface d'ordinaire tous les éloges des Princes, en mettant aux siens le sceau de la vérité, y a mis celui de l'immortalité.

C'est dans votre école que se formèrent ces hommes célèbres, qu'il choisit pour présider à l'éducation des Princes ses enfans.

Il vous confioit la destinée de la monarchie, en vous confiant celle de la maison royale ; persuadé que, versés comme vous l'êtes dans l'art de louer les héros, c'étoit à vous à les former.

Heureusement pour la France, un de vos plus illustres Académiciens se trouve encore chargé du même soin. Ce soin glorieux semble se perpétuer parmi vous, et ce sera dans les siècles à venir une tradition bien honorable à l'Académie, que celle de l'éducation de nos Rois et de tous les Princes sortis de leur sang. Aussi, l'enfance de l'auguste monarque, que nous regardons comme

votre protecteur et votre élève, surpasse déjà les vœux de toute la nation. Les malheurs de la maison royale le placèrent sur le trône, le bonheur de la France l'y conservera ; le Ciel nous l'a fait acheter trop cher pour nous l'enlever ; ses châtimens ont fini à lui, et c'est par lui que doivent recommencer ses faveurs. David, le dernier de ses frères, choisi d'en haut pour régner, devint le plus grand Roi de la maison de Juda. Dieu affermit souvent les trônes en renversant l'ordre des successions, et ne fait précéder ses vengeances que pour nous annoncer un plus grand bienfait. Ses dons sont sans repentir, mais ils ne sont jamais sans amertume. Plus cet enfant précieux nous a coûté, plus nous en devons attendre ; tout nous montre de loin ses grandes destinées, et les dons heureux de la nature, qui se développent tous les jours en lui, et la sagesse respectable et héréditaire d'un des premiers sujets de l'état qui les cultive.

Que d'éloges vous préparent, Messieurs, des espérances si brillantes ! Notre tendresse va les chercher déjà dans l'avenir, et nous hâtons les temps, comme si nous pouvions hâter notre bonheur.

Qu'il croisse sous les soins infatigables du Prince glorieux, dépositaire de son autorité. La minorité de nos Rois avoit armé jusqu'ici contre nous, les nations jalouses de notre gloire ; la valeur du Prince qui nous régit les arrête ; la supério-

rité de ses lumières les éclaire; sa bonne-foi les rassure; les charmes de sa douceur et de son affabilité nous les concilient; leurs cœurs en l'approchant deviennent François; c'est un hommage d'amour que tous les hommes doivent à la bonté.

Et quel Prince le mérita jamais plus justement! Bienfaisant par goût, il ne paroît déplacé que lorsqu'il faut être sévère; les refus semblent lui coûter bien plus que les graces, et l'ingratitude même n'a jamais pu le corriger de sa bonté; accessible à tous, toujours gracieux, lors même qu'il ne lui est pas permis d'être libéral; son accueil tout seul tient lieu du bienfait même qu'il refuse.

Il sait que la fierté a toujours été la foible ressource et la vaine décoration de la médiocrité; qu'il n'appartient qu'aux héros et aux génies sublimes de savoir être simples et humains, et que plus on est grand, plus on néglige l'art et l'affectation de le paroître.

Voilà, Messieurs, des objets dignes des Muses et de vous. Heureux, si n'étant pas capable de partager avec vous la gloire de vos travaux, je pouvois du moins en être ici le témoin et l'admirateur, et si, appelé ailleurs par le devoir, le regret de ne pouvoir jouir long-temps de l'honneur que vous me faites, n'égaloit le plaisir que je sens de l'avoir reçu.

RÉPONSE

De M. l'abbé Fleury, *confesseur du Roi, et alors chancelier de l'Académie, au discours de M. l'évêque de Clermont.*

DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

Monsieur,

Il étoit donc dans l'ordre de la providence que comme vous remplissez si dignement le siége épiscopal, auquel avoit été destiné votre illustre ami, M. l'abbé de Louvois, vous prissiez aussi la place qu'il a laissée vacante parmi nous, réparant avantageusement notre perte. L'usage de la compagnie, et mon inclination particulière, m'engageroient à faire ici son éloge, mais vous m'avez prévenu en le faisant beaucoup mieux, et s'il me restoit quelque chose à dire, ce seroit de son père et de son aïeul, qui tiendront une si grande place dans l'histoire du dernier règne. Ce digne chancelier qui sut toujours se conduire avec tant de sagesse et de modération, même dans les temps les plus difficiles, et qui finit ses jours dans une heureuse vieillesse, avec la consolation de fermer la porte à l'hérésie, en scellant la révocation de l'édit de Nantes; son fils, ministre habile et vigoureux, fut en son temps un

des principaux instrumens des conquêtes de *Louis-le-Grand*, et des autres merveilles de son règne : Hardi dans ses entreprises, prévoyant et ingénieux pour l'exécution, d'une application infatigable dans le travail, d'une justice et d'une fermeté singulières dans la distribution des châtimens et des récompenses.

C'est le fils de ce grand homme dont nous regrettons aujourd'hui la perte. Ce fils, dont le beau naturel avoit été cultivé par les meilleurs maîtres, et qui, étant parvenu à la maturité de l'âge, nous a été enlevé lorsqu'il étoit prêt à employer ses grands talens utilement pour l'église. C'est l'occasion qui procure à l'Académie françoise l'honneur qu'elle reçoit aujourd'hui, Monsieur, en vous mettant au nombre des siens ; mais elle voit en même temps avec douleur que ce ne sera qu'un honneur pour elle ; et que cette acquisition si avantageuse ne lui produira pas l'utilité qu'elle avoit droit d'en espérer, si vous étiez assez-tôt entré dans son sein, pour avoir le temps de prendre part à ses travaux, et de lui communiquer vos lumières.

Maintenant nous voyons, hélas! que nous allons vous perdre, et que le devoir indispensable de la résidence va vous attacher pour toujours à cette chère épouse, à laquelle vous venez d'être uni par de si sacrés liens, en sorte que nous ne pouvons plus espérer de voir nos assemblées honorées de votre présence, que quand quelque

affaire fâcheuse vous arrachera malgré vous à votre église.

Cependant, vous arroserez l'heureuse province qui va vous posséder, de ce fleuve d'éloquence chrétienne que vous faites depuis tant d'années couler parmi nous, et vous la rendrez aussi fertile en biens spirituels, qu'elle est naturellement féconde en fruits terrestres. Vous y trouverez d'excellens esprits semblables à la bonne terre de l'évangile, qui n'a besoin que de culture, et vous y répandrez abondamment la semence de la parole céleste qui produira au centuple.

Car vous savez, Monsieur, que c'est le premier devoir des évêques. On vous a dit à votre sacre, vous mettant l'évangile en main : allez, prêchez au peuple qui vous est confié (1); et dans les premiers siècles l'évêque prêchoit en cette même cérémonie de son ordination, pour prendre possession de cette partie si importante de son ministère. Il nous reste plusieurs sermons des pères, prononcés en ces occasions; aussi le sauveur donnant aux apôtres leur mission, commence par leur dire : allez, instruisez.

L'étude de l'éloquence s'est formée chez les Grecs et les Romains par ceux qui parloient en public des affaires qu'ils estimoient les plus grandes ; c'est-à-dire, des affaires communes de l'état; car ignorant la véritable religion, ils ne

(1) Matth. XXVIII.

savoient pas que ce qui est le plus important à chacun des hommes, est de devenir le meilleur qu'il est possible, et le plus agréable à Dieu. Socrate, et peut-être quelques autres philosophes, à force de réflexions et de méditations, avoient aperçu cette grande vérité, et s'efforçoient par de longs raisonnemens d'en persuader ceux qu'ils en jugeoient capables. Pour nous, graces à Dieu, nous n'avons plus à chercher; l'autorité de la religion nous découvre d'abord ce grand principe de toute la morale, et l'éloquence de la chaire, consiste à le bien mettre en son jour, et en tirer des conséquences nécessaires, qui soient les règles de toute notre conduite.

Or, Messieurs, qui est l'homme, je ne dis pas chrétien, mais raisonnable, qui ne convienne que son plus grand avantage est de devenir meilleur de jour en jour, c'est-à-dire, plus sage, plus juste, plus docile à la droite raison? Qu'est-ce que les richesses et les plaisirs en comparaison d'un si grand bien? Tel est donc l'objet de l'éloquence chrétienne, et l'usage de la parole le plus digne, et par conséquent cette éloquence ne peut être trop solide. Il est honteux que Démosthènes et Cicéron aient parlé plus sérieusement des affaires de leurs républiques, que nous ne parlons du royaume des Cieux et de l'affaire de notre salut; j'en vois toutefois la cause : c'est, dira-t-on, que les vérités de la religion ne sont pas sensibles, et que notre imagination n'y trouve point de

prise. Mais c'est aux orateurs chrétiens à y suppléer, en faisant toucher au doigt, pour ainsi dire, ces importantes vérités, par des exemples singuliers et des images sensibles ; en faisant connoître aux hommes la grandeur de Dieu, par la magnificence de ses ouvrages, sa justice et sa bonté, par sa conduite à l'égard du genre humain. il ne faut qu'imiter le style de l'écriture, particulièrement de l'évangile, où l'on ne voit point de ces expressions générales, par lesquelles nous prétendons ennoblir le discours, et qui ne forment en effet que des idées confuses ; mais on y voit des objets particuliers qui frappent vivement l'imagination.

Or, entre les prédicateurs de l'évangile, les pasteurs, tant du premier que du second ordre, sont les plus propres à l'annoncer utilement. Ils connoissent leur troupeau mieux que tous les autres prédicateurs, et ils lui donnent la pâture convenable, soit pour les choses, soit pour la manière de les dire, qui sont, comme dit Platon, les deux points essentiels pour persuader : connoître parfaitement le sujet dont on parle, et les dispositions de ceux à qui on en parle ; aussi, dans les premiers siècles, la prédication étoit réservée aux seuls évêques, et quand ils commencèrent à confier à des prêtres cette importante fonction, ce fut à des hommes d'un mérite singulier, comme un Origène, un Saint Augustin.

Ces pasteurs, occupés de tant d'autres fonc-

tions, n'avoient pas le loisir de composer des discours étudiés et arrangés avec soin, suivant l'art des rhéteurs de profession; et c'est pourquoi les discours ecclésiastiques se nommoient en Grec homilies, et en latin sermons, car l'un et l'autre signifient un entretien familier; d'où je conclus que cette manière de parler naturellement et simplement, comme un père à ses enfans, est la vraie éloquence de la chaire, puisque c'est la seule qui convienne à ceux qui sont essentiellement obligés à prêcher; et qu'on ne dise point que les pasteurs n'ont pas tous le talent de la parole; ceux qui ne l'ont pas, ne doivent donc point être pasteurs, comme celui qui n'a pas le courage de marcher dans l'occasion à la tête de sa troupe, ne doit pas être capitaine.

Pour vous, Monsieur, il y a long-temps, graces à Dieu, que vous avez fait vos preuves, et le grand Prince qui nous gouverne avec tant de sagesse, a fait voir, en vous plaçant sur le chandelier, son discernement pour choisir les plus dignes sujets, et son amour pour l'église. Vous avez montré que vous connoissez toutes les parties de l'orateur chrétien; la pureté de la doctrine, la solidité des pensées, la force et la noblesse des expressions, les graces extérieures; enfin, vous avez fait voir combien vous savez vous accommoder à votre auditoire, dans les sermons du carême dernier, composés exprès pour notre jeune Roi; il semble que vous ayez voulu

imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite (1), se rapetissa, pour ainsi dire, mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'enfant; et l'ayant ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie; de même vous avez su proportionner vos discours, et pour la matière et pour le style, à la capacité du jeune Prince, véritablement grande pour son âge; vous avez su nourrir et augmenter ce feu divin qui commence à éclairer son esprit et à embraser son cœur, et qui nous donne de si grandes espérances de voir revivre en lui les lumières et les vertus que nous admirions dans le Prince son père, et que nous lui proposons continuellement pour modèle. Mais la place que j'ai l'honneur d'occuper auprès du Roi, ne me permet pas de m'étendre sur ce sujet.

Je reviens à vous, Monsieur, et je dis que vous donnerez à tous les pasteurs un illustre exemple de se régler sur la portée de leur auditoire, et de dire à chacun ce qui lui convient; de s'abaisser jusqu'aux moindres des fidèles, par une simplicité toujours noble et digne de la religion; de réserver l'élégance et les pensées plus relevées pour les auditeurs éclairés et délicats, retranchant toujours néanmoins les ornemens inutiles ou affectés, les questions curieuses, les subtilités de

(1) 4 Reg. v. 32.

l'école ; en un mot, tout ce qui est plus propre à flatter la vanité de celui qui parle, qu'à instruire ou toucher l'auditeur. Ainsi, vous travaillerez pour l'Académie françoise, même étant absent, puisque vous lui donnerez d'excellens modèles, pour composer quelque jour une réthorique également solide, utile et agréable.

COMPLIMENT

FAIT AU ROI LE 22 JUILLET 1719, LORSQU'IL HONORA L'ACADÉMIE DE SA PRÉSENCE.

Dès que Sa Majesté fut assise dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, M. le maréchal DE VILLEROI *prit la parole, et fit un discours plein d'éloquence et de dignité, très-honorable à la compagnie.* M. DE VALINCOUR, *directeur, adressa ensuite ce compliment à Sa Majesté :*

Sire,

L'ACADÉMIE françoise se crut au comble de sa gloire, lorsqu'il plut à VOTRE MAJESTÉ lui continuer la même protection dont elle avoit été honorée par le feu Roi, de glorieuse et d'immortelle mémoire ; elle n'auroit osé se flatter alors d'être un jour honorée de la présence de son Auguste Protecteur.

C'est aujourd'hui, Sire, le plus beau de nos jours ; il sera marqué en lettres d'or dans nos fastes ; nos actions, nos discours feront à jamais éclater notre joie ; mais comment témoigner notre reconnoissance à Votre Majesté ? Nous ne pouvons

que lui présenter des fruits de nos études ; elles nous ont appris, Sire, qu'Alexandre à votre âge aimoit comme vous les gens de lettres ; que sa magnificence alloit chercher le mérite dans les pays les plus éloignés ; que la science et la vertu étoient en honneur auprès de lui, et que c'est par là que son siècle devint si célèbre et produisit tant d'hommes illustres qui portèrent tous les beaux arts à leur dernière perfection.

A cela, Sire, nous reconnoissons nos engagemens, et si nos efforts peuvent jamais répondre à notre zèle et aux mouvemens de notre cœur, peut-être l'Académie françoise ne sera-t-elle pas jugée indigne de transmettre à la postérité les merveilles que les vertus naissantes de Votre Majesté promettent à la France durant un règne que nous souhaitons qui soit le plus long, le plus heureux, et le plus glorieux de tous les règnes.

DU VÉRITABLE USAGE

DE L'ÉTUDE DES BELLES-LETTRES,

Par M. de Valincour;

Dans sa réponse (1) *au discours de réception de* M. de Portail, *premier président, prononcé le* 28 *décembre* 1724, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* de Choisy.

C'est un grand sujet de joie pour l'Académie, de pouvoir aujourd'hui compter au nombre de ceux qui la composent, un Magistrat, que le Roi vient de mettre à la tête du premier Parlement de son Royaume. Mais accoutumée à voir les personnes les plus illustres par leur nais-

(1) Un des meilleurs discours qu'on ait jamais prononcés à l'Académie, a dit M. de Voltaire, est celui dans lequel M. de *Valincour* tâche de guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens qui, prenant leur fureur d'écrire pour du talent, vont présenter de mauvais vers à des Princes, inondent le public de leurs brochures, et qui accusent l'ingratitude du siècle, parce qu'ils sont inutiles au monde et à eux-mêmes; il les avertit que les professions qu'on croit les plus basses sont fort supérieures à celle qu'ils ont embrassée. *Siècle de Louis XIV.*

sance et par leur rang, se faire un plaisir d'oublier toute leur grandeur à sa porte, pour n'entrer ici qu'avec leur seul mérite, elle s'applaudit bien moins de l'éminente dignité dont vous êtes revêtu, que des grandes qualités qui vous en rendoient digne long-temps avant que vous l'eussiez obtenue.

Issu de tous côtés d'un sang qui fera éternellement honneur à la Magistrature, élevé par les soins d'un père qui sembloit lire dans l'avenir les honneurs qui vous étoient destinés; vous êtes l'héritier d'un nom que ses vertus ont rendu respectable. Mais les vertus ne sont pas héréditaires, comme les noms et comme les biens de la fortune, et l'on ne sauroit les posséder, sans avoir travaillé à les acquérir.

Aussi vous a-t-on vu de bonne heure, attentif à marcher sur les traces de cet illustre père, pénétrer et débrouiller ce ténébreux chaos de lois anciennes et modernes, de coutumes, d'ordonnances et d'arrêts, au travers desquels on a souvent de la peine à reconnoître la justice, et dont cependant la malice des hommes contraint tous les jours les Législateurs à augmenter le nombre.

Par-là vous êtes parvenu à exercer, avec un applaudissement universel, les charges les plus difficiles de la magistrature, dans un âge où l'on compte pour un mérite, aux hommes ordinaires, de songer seulement à s'en rendre capables.

Mais en remplissant votre esprit de ces con-

noissances si tristes, si fatigantes, et en même-temps si nécessaires, vous n'avez pas négligé de le cultiver par tout ce qui fait l'objet de nos exercices.

Vous aviez appris, dans les livres même de nos plus grands jurisconsultes, que l'austérité des lois à besoin d'être tempérée par la douceur des lettres humaines, et que l'éloquence n'est pas moins utile que la science à un bon magistrat, qui doit savoir rendre la justice aimable dans ses discours, comme il sait la faire craindre dans ses arrêts, et respecter dans sa conduite.

C'est ce que vous nous faites voir, Monsieur, par cette éloquence noble et majestueuse, qui, dès vos premières années, vous ayant fait tant de réputation, semble s'être accrue avec vos honneurs; et que dans ces derniers jours nous avons vue, avec admiration, s'élever, s'il est possible, plus haut encore que votre dignité. C'est ce que nous voyons aussi, dans ces graces qui paroissent attachées à toutes vos paroles; dans cette affabilité compatissante avec laquelle vous écoutez tant de malheureux, qui, sans vous, seroient les victimes de la chicane et de la violence, et qui croyent n'avoir plus besoin d'autres défenseurs, lorsqu'ils ont pu parvenir à vous faire entendre leurs plaintes. Qualités rares, mais absolument nécessaires à celui qui doit rendre la justice aux autres, et dont vous n'êtes pas seulement redevable à votre heureux gé-

nie, et à la bonté de votre cœur, mais encore à l'étude de ces lettres que nous appelons humaines; parce qu'en effet, en donnant de l'agrément et des lumières à ceux qui les cultivent, elles leur inspirent encore de la douceur et de l'humanité.

Que si, après cela, vous avez désiré d'occuper parmi nous une place, dans laquelle vous n'avez plus rien à acquérir, ça été à l'exemple de tant d'hommes illustres, qui ont cru qu'il manqueroit quelque chose à leur gloire, si leur nom n'étoit inscrit dans les annales de l'Académie; comme on crut autrefois à Rome ajouter quelque chose à la gloire de Germanicus, déjà célèbre par tant de batailles et par tant de triomphes, en le mettant, même après sa mort, au rang des fameux écrivains de son siècle.

Que ceux qui méprisent les lettres, apprennent donc aujourd'hui, par votre exemple, combien elles sont utiles dans les plus grandes places et dans les emplois les plus importans; mais que ceux qui s'y livrent sans mesure, et qui en font leur unique occupation, apprennent aussi quel en est le véritable usage.

Les premiers se privent d'un secours que rien ne peut remplacer, et qui devroit faire la douceur de leur vie et le délassement de leurs travaux.

Les autres, au contraire, enfermés dans l'obscurité d'un cabinet, se fatiguent vainement sur des

recherches, qu'ils appellent curieuses et qui, souvent, ne sont que pénibles. Tout leur but est de savoir quelque chose, que les autres hommes ne sachent pas ; et ils se croyent heureux, lorsqu'ils ont amassé un grand nombre de ces connoissances, rares et singulières, à la vérité, mais qui ne sont pas plus utiles, ni aux autres, ni à eux-mêmes, que s'ils étoient parvenus à savoir, combien il y a de feuilles sur un arbre, ou de grains de sable sur le rivage de la mer. Il ne leur reste plus qu'à dire, comme cet ancien, *plût à Dieu que ce fût là travailler!* Mais qu'ils apprennent ce que c'est que le véritable travail ; qu'ils voyent dans cette compagnie tant de grands personnages que l'amour des lettres n'empêche pas de se donner tout entiers aux pénibles et glorieuses fonctions de leurs emplois, et que ces mêmes fonctions n'empêchent pas de venir ici quelquefois prendre part à des exercices plus tranquilles.

Qu'il étoit beau de voir Scipion et Lélius, après avoir réglé les plus importantes affaires de la république, venir respirer sur ce rivage, qu'ils ont annobli par leurs promenades, et où n'étant, en apparence, occupés qu'à compter les vagues et à ramasser des coquilles, ils inspiroient à Térence ce que nous admirons le plus dans ses comédies.

Mais sans chercher des exemples si éloignés, qui de nous ne conserve pas une espèce de vénération pour cette maison, qui subsiste encore

aujourd'hui, et qui fut si célèbre du temps de nos pères ?

C'est celle où, durant les fureurs de la ligue, des magistrats, également respectables par leur savoir et leur vertu (vous en connoissez, Monsieur, et les noms et le mérite), composèrent cette satire ingénieuse, qui, couvrant d'un ridicule amer et judicieux la folie et l'insolence des ligueurs, retint tant de bons François dans les sentimens de respect et de fidélité, qu'ils devoient à leur Prince légitime.

C'est ainsi que les Lettres sont toujours utiles à ceux qui savent les employer; semblables à cet ami, que Cicéron appelle un ami de toutes les heures; qu'on est ravi de retrouver et dans les amusemens et dans les affaires les plus sérieuses. Mais bien des gens, trompés par la réputation des grands personnages, qui ont eu de l'amour pour les Lettres, s'imaginent, mal-à-propos, qu'il suffit d'aimer les Lettres, pour devenir de grands personnages.

Erreur d'autant plus dangereuse, qu'elle s'insinue plus aisément dans l'esprit des jeunes gens, qui n'ont encore aucune expérience des choses du monde. Séduits par les louanges, qu'on donne souvent aux Lettres avec trop de profusion, et qu'ils écoutent avec trop peu de discernement, ils se persuadent que cette étude est la seule digne d'occuper un homme qui se sent de l'esprit et des talens; qu'elle est la seule propre

à les distinguer dans le monde, à leur attirer l'admiration du public, et sur-tout la faveur des grands, sur laquelle ils fondent l'espérance d'une grande fortune.

Souvent il n'en faut pas davantage pour les dégoûter de toutes les professions solides et sérieuses, dont les commencemens sont toujours difficiles et laborieux. L'aversion pour le travail et la pente au plaisir, qui sont toujours dans notre cœur, leur persuadent aisément qu'il vaut mieux s'appliquer à plaire aux hommes, qu'à leur être utile. Ainsi ils tournent de ce côté-là tout le talent qu'ils s'imaginent avoir pour écrire. Si ce talent ne suffit pas, ils y joignent la malignité et la licence contre les mœurs, et souvent même contre la religion. Par-là il se font un petit peuple d'admirateurs, parmi l'espèce si commune en notre siècle, de ces gens qui, voulant avoir de l'esprit en dépit de la nature, qui leur en a refusé, et juger de tout, malgré la profonde ignorance où ils sont de toutes choses, se flattent d'en être venus à bout, lorsqu'au milieu du vin et de la débauche, ils décident avec hauteur sur des choses qu'ils ne sont pas même capables d'entendre, et qu'ils font profession publique de douter des vérités les plus certaines, et de soutenir les opinions les plus bizarres et les plus insoutenables.

Ce sont de pareils approbateurs, qui entretiennent dans la fureur d'écrire tant d'écrivains qui

leur ressemblent. De-là cette multitude d'écrits de toutes sortes, dont nous sommes tous les jours inondés, et qui ne contiennent presque jamais que de ces choses, ou que personne n'ignore, ou que tout le monde devroit ignorer. Malheureux ceux qui s'engagent témérairement dans une carrière si ingrate et si dangereuse! Citoyens inutiles à leur patrie, à leurs amis et à eux-mêmes; sans industrie, sans profession réglée, sans occupation, ou se faisant des occupations pires que l'oisiveté; courant sans cesse après une gloire qui les fuit; attendant toujours des récompenses qui n'arrivent jamais; ils passent leur vie à maudire l'ingratitude du siècle, le mauvais goût des lecteurs, et parviennent enfin à une vieillesse indigente, qui est la honte et la peine de leur inutilité.

Il est à la vérité des hommes extraordinaires qui naissent avec une inclination si dominante pour les Lettres, et avec des talens si singuliers pour y réussir, qu'on diroit que la Nature les ait uniquement destinés à en être les maîtres et les modèles.

Tels ont été ces grands personnages, que la Grèce admire dans le siècle d'Alexandre; Rome dans celui d'Auguste; que la France, justement rivale de l'une et de l'autre, a vu briller dans celui de Louis-le-Grand, et qu'elle admire encore sous le glorieux règne de son successeur. Ils se trouvoient Poètes ou Orateurs avant que d'avoir songé

à le devenir. Souvent ils ne travailloient pas d'après les règles, mais les observations qu'on faisoit sur leurs ouvrages, devenoient les règles de leur art. Permettons à ces esprits du premier ordre, quand le ciel en a fait naître, de se tracer eux-mêmes des routes particulières, et de suivre le génie qui les entraîne hors du chemin commun des emplois ordinaires de la vie civile.

Qu'ils soient l'ornement de leur pays et de leur siècle; que leurs aimables et solides écrits soient l'entretien et l'admiration de la postérité. Mais que leur gloire soit la confusion de ces écrivains licencieux, qui n'ayant jamais rien fait que des ouvrages également contraires au bon sens et aux bonnes mœurs, ont encore employé les restes d'une vieillesse insensée à donner au public les recueils, toujours frivoles, souvent scandaleux, des excès de leur jeunesse; et qui n'ont pas craint de faire voir aux hommes qu'avec un sang déjà glacé dans leurs veines, ils conservoient encore de la complaisance pour des choses, dont ils auroient dû rougir en les écrivant, et que la fougue de l'âge, l'emportement des passions, n'ont jamais pu rendre excusables. M. l'abbé de Choisi, dont nous regrettons la perte, nous a laissé sur cela un excellent exemple. Retiré du monde, et n'ayant plus d'autre emploi que celui de lire et d'écrire, il s'exerça d'abord sur quelques morceaux choisis de l'histoire de France. Mais bientôt, ayant pris des vues plus

convenables à son état et à son caractère, il entreprit l'histoire ecclésiastique, qu'il a eu la consolation d'achever avant sa mort.

Il étoit fort assidu aux exercices de l'Académie, et jamais homme ne fut plus propre à s'attirer l'estime et l'amitié de ses confrères. Officieux et plein d'une politesse qui n'avoit rien d'affecté, toujours prêt à louer les autres, ne parlant jamais de lui-même qu'avec modestie, il portoit sur son visage cette gaieté douce et tranquille, qui n'ayant rien de l'emportement d'une joie immodérée, se communique insensiblement à ceux à qui l'on parle, et fait toute la douceur de la conversation.

Ceux qui ne l'ont jamais vu, le trouveront tout entier dans ces aimables lettres, où l'on croit l'entendre parler, et où il raconte avec tant de graces et de naïveté, les particularités de son voyage de Siam. Mais ce qu'on ne sauroit assez louer en lui, c'est la candeur qui paroissoit dans tous ses entretiens, où son cœur parloit plus que sa bouche.

Vous vous souvenez encore, Messieurs, et pour moi je m'en souviendrai toujours, du dernier Discours qu'il prononça dans la place que j'ai l'honneur de remplir; duquel on peut dire, comme on le dit de la dernière action publique de Crassus, que c'étoit le chant du cygne, qui annonçoit sa mort. Il avoit eu la fièvre toute la nuit; à peine put-il se traîner jusqu'ici. Ses in-

firmités l'avoient rendu incapable de toute application ; et il y parut bien à son Discours, qui n'avoit certainement rien de tout ce qu'on met ordinairement en usage pour attirer l'attention. Mais comme ses paroles partoient du fond de son cœur, et qu'elles étoient animées par une tendre amitié pour celui de nos confrères, dont il faisoit la réception ; j'observai aveo plaisir que ce Discours, tout négligé qu'il étoit, fit plus d'impression sur l'esprit des auditeurs, qu'il n'en eût fait avec tous les ornemens et tout l'appareil que l'art auroit pu y ajouter.

Tant il est vrai, que c'est dans ces mouvemens du cœur, supérieurs aux règles et aux préceptes, que consiste la véritable éloquence, dont ni l'adresse, ni le travail des Rhéteurs ne sauroient approcher qu'imparfaitement.

Le peintre, le sculpteur peuvent bien dans une seule figure humaine rassembler toutes les beautés et toutes les proportions des divers originaux vivans, qui leur auront servi de modèle: ils y feront paroître à leur gré la joie ou la douleur, la terreur ou la compassion, mais ils ne parviendront point jusqu'à animer leur ouvrage; et ces passions exprimées avec tant d'art, tant d'études et tant de recherches, ne nous toucheront jamais autant que celles que nous voyons sur le visage d'un enfant qui les ressent avant de les connoître, et qui les exprime, sans le savoir, par les simples mouvemens de la Nature.

DISCOURS

Prononcé par M. DE CHALAMONT DE LA VISCLEDE, *l'un des députés de l'Académie de Marseille, au sujet de l'adoption de cette Académie par l'Académie françoise.*

Messieurs,

Nous recueillons les premiers fruits de l'honneur que vous faites à l'Académie de Marseille. Nous permettre de venir parmi vous recevoir en son nom votre adoption, et vous en remercier, c'est nous faire jouir d'une des plus intéressantes prérogatives que vous lui accordez en l'adoptant.

Rien ne seroit plus flatteur pour moi, que de porter la parole, pour mes confrères, dans une occasion si glorieuse, si je ne sentois tout le poids attaché à cet honneur. Tant que je n'ai eu à vous exprimer que mes sentimens particuliers, l'effusion naïve d'un cœur pénétré de vos bontés, m'a tenu lieu d'esprit auprès de vous, et vous m'avez pardonné de manquer d'éloquence, en faveur de mon respect et de ma reconnoissance, que vous avez démêlés à travers la foiblesse de mes expressions.

Mais je parle aujourd'hui pour un Corps duquel vous êtes en droit d'attendre ce que vous

n'avez pas dû attendre de moi. C'est peu pour lui de vous remercier de la gloire où vous l'élevez, s'il ne vous en remercie d'une manière digne de vous. Pourquoi faut-il que le hasard ait choisi son orateur? Que n'y perdez-vous pas, Messieurs, et que n'y perdroit-il pas lui-même, si la réputation que plusieurs de ses membres se sont acquise ne mettoit sa gloire à couvert? Cette idée me rassure : mes confrères ne risquent rien à s'exprimer par ma bouche. Vous ne jugerez point de leurs talens, par la médiocrité des miens, je le dis, à ma honte; mais je dois cet aveu à la vérité, je ne les égale que par les sentimens.

Je sens, comme eux, Messieurs, combien il est glorieux, je sens combien il est avantageux de vous appartenir. Je sais qu'en nous honorant de votre adoption, vous faites, en quelque sorte, réjaillir sur nous toute la gloire de l'Académie, et vous nous y donnez le même droit que les enfans ont sur celle de leurs pères.

Quelle gloire, soit que nous jetions les yeux sur le passé, soit que nous regardions le présent! Que de talens réunis, quels talens, et quelle supériorité de talens! De combien de chef-d'œuvres, dans tous les genres, n'avez-vous pas enrichi et n'enrichissez-vous pas chaque jour la nation? Trésors précieux qui la rendent respectable aux étrangers, monumens immortels qui transmettront à la dernière postérité votre gloire et la sienne!

Cet éclat littéraire fait disparoître, en quelque sorte, l'éclat extérieur qui vous environne, et fait presque oublier que l'Académie réunit les premières dignités de tous les Etats; mais pourroit-il faire oublier un avantage, qui est la récompense du mérite le plus solide, c'est la protection de l'auguste Monarque, sous les lois duquel nous avons le bonheur de vivre.

Ce Roi, fidèle imitateur de son glorieux bisaïeul, dont la mémoire sera immortelle, et héritier de ses vertus, comme de son trône, s'est, comme lui, déclaré votre chef et votre protecteur; comme lui, il vous honore de son estime, de son affection, de ses bienfaits; comme lui, il veut que son palais soit le temple des beaux arts, à qui vous consacrez toutes vos veilles.

Ces marques éclatantes de ses bontés comblent vos vœux, et excitent en vous les sentimens de la plus vive reconnoissance; mais avouez-le, Messieurs, elles ne vous surprennent point. Pouviez-vous ne pas les attendre du petit-fils de Louis-le-Grand, et de l'élève de ce sage et savant Prélat (1) qui, insensible à tous les autres titres, se fait honneur de celui de votre confrère, et fait revivre, en votre faveur, le grand Cardinal, à qui vous devez votre établissement. Occupé, comme lui, du bonheur public, il sait trouver des momens, pour vous donner des

(1) M. le cardinal de Fleury.

marques de son attachement et de son zèle pour vos intérêts, qu'il croit communs avec ceux de l'Etat, persuadé que les Lettres que vous cultivez avec tant de succès ne contribuent pas moins à le soutenir qu'à l'orner.

C'est à ces glorieux avantages, Messieurs, que vous voulez bien, en quelque sorte, nous associer par votre adoption : quelle gloire pour nous, et quels motifs plus puissans pour nous soutenir dans nos travaux littéraires ! N'en doutez point : le noble désir de marcher sur vos traces, nous anime tous de la plus vive ardeur. Quels efforts ne tenterons-nous pas, pour nous rendre moins indignes de la grace que nous recevons ; chacun de nous s'élevera au dessus de lui-même, pour tacher de vous suivre de plus près ; vos exemples feront notre force ; nous nous rappellerons, à chaque instant, l'obligation que nous contractons aujourd'hui, de justifier vos bontés aux yeux du public.

Mais nos efforts seroient inutiles, si les secours nous manquoient. L'elévation, la grandeur de nos modèles ne serviroient qu'à nous décourager et qu'à nous inspirer le désespoir de les imiter. Votre adoption nous répond de ces secours ; je ne parle point de ceux que nous puiserons dans la lecture de vos Ouvrages, ils nous sont communs avec le public ; l'honneur que nous recevons, nous en assure de plus particuliers.

Vous nous donnez aujourd'hui le droit de vous

exposer nos difficultés, de vous consulter dans nos doutes; vous nous promettez de nous instruire, de nous éclairer, de nous guider; vous nous assurez des lumières pour découvrir les défauts de ces productions informes que le génie enfante, mais qu'il ne sauroit perfectionner, s'il n'est aidé de ce goût délicat qui vous caractérise.

Nous ferons valoir, Messieurs, toute l'étendue de ce droit, toujours assurés qu'il n'est point pour vous de plus doux plaisir, que celui d'être utiles, toujours assurés que vous êtes moins sensibles à la gloire d'être les premiers hommes, qu'à celle de former des hommes qui vous ressemblent, et que l'immortalité que vous vous êtes acquise, vous flatte moins que l'espoir de la partager avec eux.

Eh qui peut mieux que moi rendre un témoignage public de vos bontés, pour ceux qui ont quelque goût pour les Lettres? Je suis venu avec confiance me jeter entre vos bras, vous demander vos avis et vos leçons: j'ai connu le besoin que j'en avois, et cette connoissance m'a tenu lieu de mérite. Avec quelle générosité m'avez-vous reçu, m'avez-vous excité, m'avez-vous animé, tantôt par des éloges qui ne m'étoient point dus, mais que vous avez cru nécessaires pour m'encourager à les mériter, tantôt par des espérances capables de faire naître la plus vive émulation dans un cœur sensible à la gloire? Qui de vous n'a point interrompu avec joie ses occupa-

tions pour m'instruire? Qui de vous ne m'a point sacrifié une partie considérable de ce trésor fugitif, dont on ne peut réparer la perte, et que l'usage que vous en faites, vous rend infiniment plus précieux?

Aussi, Messieurs, je dois le dire, le public ne connoît qu'une partie de votre gloire : il ne sauroit voir en vous un genre de mérite, plus rare encore que celui des grands talens, et d'autant plus admirable, qu'il n'est point, comme eux, soutenu par l'admiration; c'est les qualités du cœur. Tant qu'on ne vous connoît que par vos ouvrages et par votre réputation, on se forme de vous une grande idée, il est vrai; mais qu'elle est différente de celle que s'en forment ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de vous approcher et de lier avec vous un commerce plus particulier!

La gloire de la plupart des grands hommes a besoin de l'éloignement pour conserver son éclat: il perdent à être vus de près. Vous y gagnez, Messieurs; l'estime, le respect, la vénération redoublent à mesure que l'on commence à vous mieux connoître. Il vous est avantageux qu'on voye en vous l'homme dépouillé de la qualité d'Académicien; on ne cherchoit que l'esprit et le génie, et avec cet esprit et ce génie, que de vertus ne trouve-t-on point! Quelle élévation d'ame, quelle générosité, quelle politesse, quelle modestie, quelle bienveillance pour la moindre

lueur de mérite! Est-il un préjugé plus favorable au savoir, et quand on le trouve accompagné de tant de vertus, peut-on s'empêcher de croire qu'il en est la source, et que les hommes ne sauroient devenir plus éclairés, sans devenir meilleurs?

Je les ai vues de près ces vertus, Messieurs, souffrez que je m'applaudisse aujourd'hui devant vous d'un avantage qui peut seul m'attirer de la considération parmi mes confrères; je les ai vues de près, je les ai admirées, et j'en ai recueilli le fruit; c'est à elles que je dois les bontés dont vous m'honorez, et que mes confrères vont partager avec moi.

Nous allons nous hâter de répondre aux vues qui vous portent à nous les accorder; heureux si nous pouvions un jour, sous vos auspices et par votre secours, rendre à notre patrie une partie de l'ancien lustre qu'elle reçut autrefois des Lettres. Vous le savez, Messieurs, l'ancienne Académie de Marseille fut la digne rivale de celle d'Athènes et de Rome. Sa réputation lui attiroit des élèves de toutes les parties du monde, et pour dire encore plus, lui en attiroit de Rome même, et ces élèves, devenus des maîtres, portoient dans leur patrie les trésors littéraires dont elle les avoit enrichis; toutes les sciences, tous les genres de littérature y fleurissoient également. Quels hommes n'a-t-elle pas produits! Les Euthymenès, les Pithéas, mille autres que

leur savoir à immortalisés, sont sortis de son sein. Elle a été pour les Gaules une source féconde de lumières; elle leur a communiqué les sciences et les belles-lettres. Ce n'est pas assez, elle les leur a communiquées, accompagnées de ces agrémens et de cette politesse qui les accompagnent si rarement, et sans lesquels pourtant elles s'attirent plutôt le mépris et l'aversion des hommes, que leur estime et leur amour.

Je ne parlerai point ici de nos anciens troubadours, on sait qu'ils ont été les inventeurs de la rime et les premiers poètes de la nation, et il suffit qu'elle leur doive les commencemens de cet art divin dans lequel elle s'est si glorieusement signalée, pour que leur mémoire lui soit toujours chère.

Quel bonheur pour nous, si quelque étincelle du beau feu qui animoit nos pères, avoit pu passer jusqu'à nous, et s'ils avoient pu nous transmettre leur génie avec leur sang et leur héritage! mais c'est le ciel qui distribue à son gré les talens des hommes. Contens de ceux qu'ils en ont reçus, c'est à eux à les cultiver, quels qu'ils soient, et c'est ce que je vous promets au nom de mes confrères. Témoin de leur application, de leur assiduité au travail, de leur goût pour l'étude, j'ose vous assurer, Messieurs, qu'ils ne négligeront rien pour ne point rendre vos bienfaits inutiles; je n'oserois vous garantir de grands succès, mais je puis vous promettre de grands efforts.

Tout conspire à nourrir en nous cette noble ardeur ; à l'honneur de votre affiliation, se joint un autre motif, qui n'est pas moins intéressant : c'est la protection de ce héros (1) qui ne sera jamais assez loué, quoique la renommée lui prépare des éloges dans tous les siècles, de cet homme qui, peu content d'avoir soutenu le trône, d'avoir rendu à la France l'éclat de sa première gloire, que des temps malheureux avoient obscurci, de lui avoir sacrifié les intérêts les plus chers à un guerrier, en lui procurant la paix par sa prudence, après l'avoir rendue triomphante par sa valeur, veut bien, par ses soins, par ses bienfaits, par sa libéralité, faire fleurir les Lettres dans les lieux que nos Rois ont confiés à sa vigilance, tandis qu'il les cultive lui-même si glorieusement dans ces lieux qui leur sont consacrés.

Je le vois, Messieurs, assis au milieu de vous, et il me semble voir renaître ces temps héroïques de l'ancienne Rome, où l'on trouvoit dans le même personnage le guerrier, l'homme d'état et le savant, et où les Scipions, les Lucullus, les Césars venoient se délasser dans le temple des Muses, de ces fameux exploits qui ont étonné l'univers. C'est à l'exemple de ces grands hommes, qu'il favorise ces illustres dispensa-

(1) M. le maréchal duc de Villars.

trices de la gloire ; et qui fut jamais plus intéressé que lui à les favoriser ?

Ne nous sera-t-il point permis, Messieurs, de compter parmi les avantages qui doivent nous encourager, celui d'être adoptés en votre nom par votre illustre (1) Directeur ? Quel présage, en effet, plus heureux pour nous, que d'être initiés dans les mystères des Muses par un de ces hommes rares, que la nature a faits pour être des modèles dans tous les genres ? Génie universel, ou plutôt, assemblage de tous les génies, il ne cessera d'être admiré, que lorsque l'ignorance et la barbarie auront pris dans la nation la place du savoir et de la délicatesse. Son style, qui est celui des graces même, sait rendre aimable ce que les sciences abstraites ont de plus rebutant, et sait prêter de nouveaux charmes, aux objets à qui la nature sembloit les avoir tous prodigués ; il semble fait uniquement pour chaque genre d'écrire qu'il traite, et cependant il les traite tous avec un succès égal. Je n'ose en dire davantage : c'est se louer soi-même, que de se déclarer son admirateur.

Mais est-ce à moi de faire votre éloge, Messieurs, c'est de vous que je dois apprendre à louer, avant que d'oser vous louer vous-mêmes ; que mes confrères publient vos louanges et celles

---

(1) M. de Fontenelle.

de leur illustre protecteur, leurs talens leur en donnent le droit, et doivent les encourager. C'est assez pour moi, Messieurs, de vous assurer que nous recevons l'honneur que vous voulez bien nous faire aujourd'hui, avec la plus vive et la plus respectueuse reconnoissance.

RÉPONSE

De M. DE FONTENELLE, *doyen de l'Académie françoise, et alors directeur, au discours de* M. DE LA VISCLÈDE.

Messieurs,

Si l'Académie Françoise avoit, par son choix, adopté l'Académie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous reviendroit de cette adoption, nous recevrions avec plaisir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous savons trop nous-mêmes que c'est votre Académie qui a choisi la nôtre pour sa mère, nous n'avons sur vous que les droits que vous nous donnez volontairement, et à cet égard nous vous devons des remercîmens de notre supériorité.

Ce n'est pas que nous ne puissions nous flatter d'avoir quelque part à la naissance de votre compagnie. Un de ceux qui en ont eu la première

idée, celui qui s'en est donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur nécessaire pour commencer un ouvrage, est un homme que nos jugemens solennels avoient enflammé d'un amour pour les lettres encore plus grand, que celui qu'il tenoit de son heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de suite, et d'une double couronne à chaque fois, honneur unique jusqu'à présent; et combien un pareil honneur, aussi singulier en son espèce, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide! Combien Pindare l'eût-il célébré! Nos lois ne donnoient pas à ce vainqueur, comme celles des Grecs, des priviléges dans sa patrie, mais lui, il a voulu multiplier dans sa patrie, il a voulu y éterniser les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté le crédit, qui vous a obtenu de l'autorité royale les graces nécessaires pour votre établissement, ça été celui d'un des membres de l'Académie Françoise. Sous une qualité si peu fastueuse et si simple, vous ne laissez pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le général d'armée qui rendit à la France la supériorité des armes qu'elle avoit perdue, et qui ensuite par une glorieuse paix, dont il fut le négociateur, termina cette même guerre qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre Académicien?

Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content du pouvoir d'être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de rechercher des raisons qui vous liassent à l'Académie Françoise, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites? Attendez de nous, Messieurs, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Académie sera plutôt une sœur de la nôtre qu'une fille : cet ouvrage que vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un présent que vous nous ferez, comme un gage de notre union, semblable à ces marques employées chez les anciens, pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déjà vu naître des Académies dans quelques villes du royaume, et l'Académie de Marseille, qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espèce de production ne s'arrête point. Si, lorsque le grand Cardinal de Richelieu eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans la province, on eût pu croire que l'esprit d'imitation et de mode, si reproché à notre Nation, agissoit, et s'il eût agi, il est certain qu'il ne se fût pas soutenu. Mais les Académies nées après l'Académie Françoise, sont

nées en des temps assez différens; ce n'est donc plus une mode qui entraîne la Nation, une utilité réelle et solide se fait sentir, mais lentement, parce qu'elle ne regarde que l'esprit, et en récompense elle se fait toujours sentir. La pure raison ne fait pas rapidement ses conquêtes, il faut qu'elle se contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les villes, si les provinces du royaume, s'étoient disputé le droit d'avoir une Académie, quelle ville l'eût emporté sur Marseille par l'ancienneté des titres? Quelle province en eût produit de pareils aux vôtres, Messieurs? Marseille étoit savante et polie dans le temps que le reste des Gaules étoit barbare, car il n'est pas à présumer que le savoir des Druides y répandît beaucoup de lumières. Marseille a eu des hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoissoient pour leur appartenir, non-seulement par le sang, mais par le génie. Il est sorti de la Provence soumise à l'Empire Romain, des Orateurs et des Philosophes que Rome admiroit. Et dans des temps beaucoup moins reculés, lorsque cette épaisse nuit d'ignorance et de barbarie qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la poésie françoise, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première? Alors la Nature y

enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poètes, dont elle avoit seule tout l'honneur ; l'art, les règles, l'étude des Grecs et des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs, qui n'avoient que de l'esprit sans culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Savans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la poésie ; ce sont ceux que les anciens poètes de cette Nation si spirituelle, et le grand Pétrarque lui-même ont regardés comme leurs maîtres, ou du moins comme des prédécesseurs respectables. La gloire de Pétrarque peut encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit, il fut inspiré par une Provençale. Vous aviez aussi dans ces mêmes siècles une Académie d'une constitution singulière ; le savoir, à la vérité, n'y dominoit pas, mais en sa place, l'esprit et la galanterie. L'élite de la Noblesse du pays, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse Cour d'Amour, où se traitoient avec méthode et avec une espèce de régularité académique, toutes les questions que peuvent fournir ou les sentimens, ou les aventures des amans ; questions si ingénieuses pour la plupart, et si fines, que celles de nos Romans modernes, ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas ; mais il est vrai que sur ces sortes de sujets l'étude des anciens, et les livres ne sont pas si nécessaires.

Vous n'avez pas voulu, Messieurs, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos ancêtres, mais avec ceux qui ne font pas valoir leur noblesse, on est d'autant plus obligé à s'en souvenir, et à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certainement un avantage; ou c'est un don du climat, s'il y en a de privilégiés; et quel climat le devroit être plus que le vôtre? ou c'est un motif qui anime et qui encourage, c'est une gloire déjà acquise qui devient la semence d'une nouvelle.

Combien de talens semés assez indifféremment en tous lieux, périssent faute d'être cultivés! Les Académies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque sorte confié le soin, elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût presque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les provinces de son Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tous formés; mais chez nous il se formera des Romains, pour ainsi dire, loin de Rome, et qui sait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enviera, et qu'elle enlevera même aux provinces.

DISCOURS

Prononcé le 24 janvier 1728, par M. le président DE MONTESQUIEU, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. DE SACY.

Messieurs,

En m'accordant la place de M. de Sacy, vous avez moins appris au public ce que je suis, que ce que je dois être.

Vous n'avez pas voulu me comparer à lui, mais me le donner pour modèle.

Fait pour la société, il y étoit aimable, il y étoit utile, il mettoit la douceur dans les manières, et la sévérité dans les mœurs.

Il joignoit à un beau génie une ame plus belle encore; les qualités de l'esprit n'étoient chez lui que dans le second ordre, elles ornoient le mérite, mais ne le faisoient pas.

Il écrivoit pour instruire, et en instruisant il se faisoit toujours aimer; tout respire dans ses ouvrages la candeur et la probité; le bon naturel s'y fait sentir, le grand homme ne s'y montre jamais qu'avec l'honnête homme.

Il suivoit la vertu par un penchant naturel, et il s'y attachoit encore par ses réflexions. Il

jugeoit qu'ayant écrit sur la morale, il devoit être plus difficile qu'un autre sur ses devoirs; qu'il n'y avoit point pour lui de dispenses, puisqu'il avoit donné des règles; qu'il seroit ridicule qu'il n'eût pas la force de faire des choses dont il avoit cru tous les hommes capables, qu'il abandonnât ses propres maximes, et que dans chaque action il eût en même temps à rougir de ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit dit.

Avec quelle noblesse n'exerçoit-il pas sa profession? Tous ceux qui avoient besoin de lui, devenoient ses amis; il ne trouvoit presque pour récompense à la fin de chaque jour que quelques bonnes actions de plus; toujours moins riche, et toujours plus désintéressé, il n'a presque laissé à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un si illustre père.

Vous aimez, Messieurs, les hommes vertueux; vous ne faites grace au plus beau génie d'aucune qualité du cœur, et vous regardez les talens sans la vertu comme des présens funestes, uniquement propres à donner de la force, ou un plus grand jour à nos vices.

Et par là vous êtes bien dignes de ces grands protecteurs qui vous ont confié le soin de leur gloire, qui ont voulu aller à la postérité, mais qui ont voulu y aller avec vous.

Bien des orateurs et des poètes les ont célébrés, mais il n'y a que vous qui ayez été établis pour leur rendre, pour ainsi dire, un culte réglé.

Plein de zèle et d'admiration pour ces grands hommes, vous les rappelez sans cesse à notre mémoire; effet surprenant de l'art! Vos chants sont continuels, et ils nous paroissent toujours nouveaux.

Vous nous étonnez toujours quand vous célébrez ce grand ministre qui tira du chaos les règles de la monarchie, qui apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa foiblesse, ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles, brisa tour-à-tour toutes les puissances, et destina, pour ainsi dire, Louis-le-Grand, aux grandes choses qu'il fit depuis.

Vous ne nous ressemblez jamais dans les éloges que vous faites de ce chancelier, qui n'abusa de la confiance des Rois, ni de l'obéissance des Peuples, et qui, dans l'exercice de la magistrature, fut sans passion comme les lois, qui absolvent et qui punissent sans aimer ni haïr.

Mais on aime sur-tout à vous voir travailler à l'envi au portrait de Louis-le-Grand; ce portrait, toujours commencé et jamais fini, tous les jours plus avancé, et tous les jours plus difficile.

Nous concevons à peine le règne merveilleux que vous chantez; quand vous nous faites voir les sciences par-tout encouragées, les arts protégés, les belles-lettres cultivées, nous croyons vous entendre parler d'un règne paisible et tranquille; quand vous chantez les guerres et les victoires, il semble que vous nous racontiez l'histoire

de quelque peuple sorti du nord, pour changer la face de la terre; ici nous voyons le Roi, là les héros; c'est ainsi qu'un fleuve majestueux va se changer en un torrent, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage; c'est ainsi que le ciel paroît au laboureur pur et serein, tandis que dans la contrée voisine il se couvre de feux, d'éclairs et de tonnerres.

Vous m'avez, Messieurs, associé à vos travaux, vous m'avez élevé jusqu'à vous, et je vous rends grace de ce qu'il m'est permis de vous connoître mieux, et de vous admirer de plus près.

Je vous rends graces de ce que vous m'avez donné un droit particulier d'écrire la vie et les actions de notre jeune monarque; puisse-t-il aimer à entendre les éloges que l'on donne aux Princes pacifiques; que le pouvoir immense que Dieu a mis entre ses mains soit le gage du bonheur de tous; que toute la terre repose sur son trône; qu'il soit le Roi d'une nation et le protecteur de toutes les autres; que tous les peuples l'aiment, que ses sujets l'adorent, et qu'il n'y ait pas un seul homme dans l'univers qui s'afflige de son bonheur et craigne ses prospérités; périssent enfin ces jalousies fatales qui rendent les hommes ennemis des hommes; que le sang humain, ce sang qui souille toujours la terre, soit épargné, et que pour parvenir à ce grand objet, ce ministre nécessaire au monde, ce ministre, tel que le peuple françois auroit pu le demander au Ciel,

ne cesse de donner ces conseils qui vont au cœur du Prince, toujours prêt à faire le bien qu'on lui propose, ou à réparer le mal qu'il n'a point fait, et que le temps a produit.

Louis nous a fait voir que comme les peuples sont soumis aux lois, les Princes le sont à leur parole sacrée; que les grands Rois qui ne sauroient être liés par une autre puissance, le sont invinciblement par les chaînes qu'ils se sont faites, comme le Dieu qu'ils représentent, qui est toujours indépendant et toujours fidèle dans ses promesses.

Que de vertus nous présage une foi si religieusement gardée! Ce sera le destin de la France, qu'après avoir été agitée sous les Valois, affermie sous Henri, agrandie sous son successeur, victorieuse ou indomptable sous Louis-le-Grand, elle sera entièrement heureuse sous le règne de celui qui ne sera point forcé à vaincre, et qui mettra toute sa gloire à gouverner.

DISCOURS

Prononcé le 16 *mars* 1730, *par* M. DE LA FAYE, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. DE VALINCOUR.

Messieurs,

L'AMITIÉ dont plusieurs d'entre vous m'honorent, et qui pourroit seule, en tout autre que moi, faire présumer quelque mérite, m'a valu l'indulgence avec laquelle vous avez daigné me choisir. Comment pourrois-je ne pas sentir toute la grace que vous me faites, et n'être pas pénétré de la reconnoissance la plus respectueuse, quand vous m'accordez la place d'un homme qui possédoit tous les talens que je ne fais qu'aimer, et que je n'ai pas assez cultivés.

Son assiduité à vos assemblées, seul mérite que je lui disputerai, perfectionna en lui un talent aussi nécessaire que le génie même; je veux dire, l'art de juger, plus rare encore que celui d'écrire, et d'autant plus difficile, que le vulgaire le croit plus aisé.

Ce fut ce goût judicieux et éclairé qui lui fit discerner, dans un ouvrage célèbre (1), des dé-

(1) La Princesse de Clèves.

fauts qui avoient échappé à la délicatesse de la Cour. On lit avec un plaisir toujours nouveau plusieurs de ses ouvrages, dans le seul recueil de vers, dont le choix ait été fait avec quelque sévérité.

Histoire, Eloquence, Poésie, tout étoit du ressort de son génie heureux et facile. A la beauté, à la solidité de son esprit, se joignoient la candeur et la probité. Un homme qui pense toujours juste doit nécessairement avoir de la vertu.

M. de Valincour fut incapable de feindre ou de flatter, et c'est par-là qu'il mérita l'honneur d'être choisi par *Louis le-Grand* pour écrire les annales d'un règne qui n'avoit besoin que d'un historien fidèle.

Quel autre, mieux que lui, nous eût peint avec le style de la vérité, des faits qui sont autant d'éloges : un Roi toujours occupé de la gloire de sa nation, et la France devenue, comme son maître, l'admiration des étrangers.

Puisse la carrière de son successeur être aussi glorieuse! Elle a déjà commencé plus heureusement; il se voit l'arbitre de l'Europe dès les premiers jours de son règne; l'esprit de religion et de sagesse qui a éclairé son enfance, qui préside à ses conseils, nous assure avec la paix, ces doux loisirs si favorables aux lettres.

Mais ce n'est pas assez qu'elles soient tranquilles; que leur serviroit ce repos sans la protection dont il les honore? Si les talens naissent avec les hommes, les regards du souverain peu-

vent seuls les faire éclore. Il a fallu des Princes tels que Léon X, pour rendre à l'Italie le siècle d'Auguste; et qu'étions-nous avant François Ier.?

Toute notre politesse consistoit à imiter le goût romanesque que les Maures avoient introduit en Espagne; la science des magistrats, et même du clergé, se bornoit à parler une langue barbare, qu'ils croyoient être celle des Latins. La noblesse faisoit gloire d'une ignorance profonde, ses fêtes et ses plaisirs n'avoient rien que de grossier, et la vivacité qui brille aujourd'hui dans nos écrits, n'étoit alors que dans nos manières.

Ce Roi, le père des lettres et de la politesse, ouvrit la carrière des Arts, des Sciences, jusqu'alors fermée; mais la plupart de ceux qui y entrèrent n'étoient encore que savans, il leur manquoit de parler notre langue.

Les lettres ne furent naturalisées Françoises que par le grand Cardinal votre fondateur, dont la politique supérieure aux obstacles, imagina, exécuta tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la France. L'illustre Séguier soutint cet ouvrage, et il fût porté à son comble par Louis XIV, sous qui tout étoit destiné à devenir parfait.

Cette perfection, Messieurs, au moins en ce qui regarde l'esprit, c'est vous qui y avez conduit les François; c'est vous qui ayez assigné à chaque genre d'écrire son style et ses bienséances.

L'histoire vous doit sa noble simplicité; l'éloquence, débarrassée de citations et d'hyperboles,

se renferme à toucher et à convaincre; la Poésie reçoit ses ornemens de la raison, et n'en est que plus belle.

Qu'il me soit permis de célébrer une propriété que vous avez assurée à notre langue. C'est cet ordre naturel et clair, dans lequel elle nous présente les idées; avantage qu'elle a peut-être sur des langues célèbres, qui font acheter par quelque contention d'esprit, les agrémens qu'elles ont d'ailleurs.

A quelles sciences, à quelles recherches, ne suffit-elle pas? De ces deux compagnies qui ont mérité comme vous l'honneur d'être admises dans l'enceinte de ce Palais, l'une éclaircit avec toute la politesse du style, ce que la littérature et la critique ont de plus obscur.

Avec quelle facilité dans l'autre, le Géomètre démontre-t-il en François ses laborieuses, ses utiles découvertes? L'Astronome nous en dévoile les cieux avec plus de clarté; le Physicien, le Naturaliste, jusques dans les moindres détails, conservent une élégance lumineuse.

Graces à la langue Françoise qui, par vos soins, est devenue la langue de la raison, toutes ces sciences, autrefois si rebutantes, nous deviennent de jour en jour plus familières; vous y avez tous contribué, Messieurs; plusieurs de vous réunissent ces connoissances, et tel, qui par d'autres talens s'est rendu célèbre, a osé inventer l'art d'y répandre des graces.

Et ce changement, Messieurs, que vous avez apporté dans les lettres, ne croyez pas qu'il soit borné à la France. Tant d'ouvrages sortis du sein de l'Académie, après avoir poli cette nation, servent à l'instruction des autres.

Je les ai vus ces ouvrages, avec la joie que l'amour de la patrie donne à un François, chez les peuples les plus éclairés de l'Europe, faire leur étude indispensable et leur admiration unanime; plus ils se polissent, plus ils goûtent vos écrits, et nous sommes pour eux, j'ose le dire, ce que les Grecs furent un temps pour les Romains.

Que l'envie et l'ignorance souffrent donc ces justes louanges que votre usage décerne aux grands hommes qui ont protégé et illustré cette compagnie. Les éloges que vous donnez, semblables à ces monumens que l'antiquité consacroit à la mémoire des hommes illustres, pour célébrer et encourager les vertus et les talens, sont le plus digne hommage que vous puissiez rendre à vos bienfaiteurs, et qui pourroit le rendre aussi dignement que vous?

RÉPONSE

De M. DE LAMOTTE, *au discours de* M. DE LA FAYE.

ÉLOGE DE M. DE VALINCOUR.

Monsieur,

Les jours solennels de l'Académie sont pour elle des jours de douleur et de joie. Nous avons fait des pertes, et nous les réparons; plus heureux si nous pouvions acquérir et ne rien perdre!

Nous regrettons, Monsieur, un de nos plus illustres confrères, et ce sera déjà faire votre éloge que de peindre l'homme dont vous nous consolez.

Il ne nous reste de ses ouvrages que ceux de sa première jeunesse; mais il y rassembla les perfections de deux âges, la vivacité du génie, et la maturité de la raison. La critique qu'il nous a laissée de ce roman célèbre qui, avec quelques défauts, demeure encore le modèle des autres, est elle-même le modèle d'une critique raisonnable. Il loue avec plaisir, il censure avec modération, et paraissant toujours douter quand il condamne, il approuve au contraire sans hésiter, et pour ainsi dire jusqu'à l'admiration.

Qui ne sent pas le beau comme il doit être senti, n'est ni digne, ni capable de reprendre les fautes.

Le mérite du jeune auteur fut bientôt remarqué par nos plus illustres écrivains; les Bossuet, les Racine et les Despréaux, sentirent dans ce qu'il étoit déjà tout ce qu'il pouvoit devenir, et ce qui est la vraie récompense d'une ame comme la sienne, ils furent ses amis.

Mais ce génie, tout flatté, tout excité qu'il étoit par de pareils suffrages, fut bientôt arrêté dans sa course. Prévenu de l'estime d'un grand Prince, M. de Valincour fut appelé dans sa maison, où des fonctions importantes le demandèrent tout entier; dès lors la gloire personnelle d'Auteur céda aux engagemens de sa place, et il aima mieux par un service zélé, mériter la confiance du Prince, que d'aspirer aux acclamations publiques par des travaux déplacés. Le génie, tout rare qu'il est, est commun auprès de cette force de raison qui sait lui marquer ses temps et ses usages.

Malgré ce sacrifice qu'il avoit fait de ses talens à ses devoirs, ne doutons pas cependant que M. de Valincour n'ait encore beaucoup écrit. *Louis-le-Grand* l'avoit nommé son historien à la place de M. Racine. Sans doute par le principe même du devoir, toujours si puissant sur lui, il avoit travaillé à cette vie brillante qui doit être à jamais l'étonnement des peuples et l'instruction

des Rois, et qui, pour notre félicité, fait la plus vive émulation de son successeur. Il avoit fait des réflexions sur tout ce qu'il lisoit; eh! que ne lisoit-il point? recueils toujours précieux, quand ils partent d'un homme instruit, et qui sait penser. Le feu nous a tout ravi; tout périt dans cet incendie (1) qui pensa l'envelopper lui-même. Les lettres y perdirent beaucoup, lui seul n'y perdit rien. Il ne regretta point le fruit de ses veilles, dont il pensoit trop modestement, pour craindre que les autres y perdissent. Ces trésors qui étoient si bien à lui, puisque c'étoit son esprit même, lui coûtèrent à peine quelques soupirs; et qui sait trouver dans sa perte l'exercice d'une vertu si rare, acquiert sans doute beaucoup plus qu'il n'a perdu.

Ami passionné du mérite et des talens, encore plus ami de la paix entre les gens de lettres, M. de Valincour étoit le conciliateur de ceux qu'avoit pu désunir la diversité des sentimens. Quelle misère, selon lui, que d'aimer assez son opinion, pour s'aigrir contre ceux qui n'en sont pas! La République des lettres n'est-elle pas un état libre où chacun a sa voix? C'est même de cette liberté de penser que s'accroissent ses trésors; la vérité y demeure toujours chancelante, tant qu'elle n'a pas essuyé l'épreuve des contradictions.

M. de Valincour ne connoissoit point cette

(1) De sa maison de Saint-Cloud.

hauteur tyrannique, qui donne ses sentimens pour des lois, et il savoit ramener les autres à sa propre modération. Qu'il me soit permis de le rappeler ici avec reconnoissance : dès qu'il eut parlé, les panégyristes d'Homère me pardonnèrent de lui avoir trouvé des défauts, et je m'en flatte, ils me rendirent leur amitié, quoiqu'ils ne m'eussent pas soumis.

Ce caractère de bonté ne se bornoit pas à ses confrères : il suffisoit d'avoir besoin de son secours pour lui devenir cher, et pour ainsi dire, on avoit un droit sur lui dès qu'il pouvoit être utile : Oui, Messieurs, et c'est le plus beau trait de son éloge. On sait l'amitié dont l'honoroit depuis long-temps cet illustre Cardinal, né pour la gloire du Prince et la paix des Nations ; cette amitié particulière étoit devenue en quelque façon un bien public. M. de Valincour ne l'employa qu'à protéger le mérite, et il ne croyoit pas moins servir le ministre en lui donnant lieu de bien placer les graces, que ceux pour qui il les sollicitoit. Fort de son désintéressement pour lui-même, il alloit jusqu'à l'importunité pour les autres : Un tel ministre méritoit bien un pareil ami.

C'est à cet homme que vous succédez, Monsieur ; eh! quelles qualités ne suppose pas en vous le choix de l'Académie, après une pareille perte ! Je m'imagine que vous sentez déjà quelque émotion, et que vous n'écouterez plus si tran-

quillement ce qui me reste à vous dire. Mais, Monsieur, il faut subir la loi de l'usage; il a établi pour chaque Académicien deux jours de louanges, qui ont tous deux leur inconvénient : Nous sommes trop présens aux premières, et les secondes ne nous touchent plus. Tout votre ami que je suis, je ne saurois vous ménager. Je suis chargé des sentimens d'une compagnie qui s'applaudit de son choix, et il ne me conviendroit pas d'en dissimuler les raisons, par égard pour votre délicatesse.

Nous retrouvons en vous des talens qui ne vous ont servi, comme à votre prédécesseur, que de délassement dans des fonctions importantes; mais sur ces Poésies même qui vous sont échappées dans vos momens de loisir, il y a un témoignage bien flatteur à vous rendre : Vous n'y avez admis qu'un badinage élégant et des graces mesurées. Ce tour enjoué de vers que notre siècle se plaît à nommer du nom de son inventeur, ce sentiment si vif et si délicat du ridicule, les expressions naïves et fortes, si propres à le peindre d'un trait durable, toutes les avances pour la satire, trop bien accueillie de nos jours, ne vous ont jamais tenté. Vous avez fui cette gloire injuste, dont la malignité des hommes est si prodigue pour ceux qui la flattent. Vous n'avez fait que vous jouer des mêmes armes dont tant d'autres n'ont cherché qu'à blesser, et vous avez sacrifié aux droits de la société tous ces traits qui

ne font honneur à l'esprit qu'aux dépens du cœur. Le vrai mérite des hommes est souvent le plus inconnu ; il consiste en bien des occasions, plutôt dans les choses qu'ils se défendent, que dans celles qu'ils se permettent.

Nous retrouvons ces qualités solides qui vous ont obtenu la confiance d'un Prince, ami de la vérité ; et n'êtes-vous pas encore aussi bien que votre prédécesseur, une preuve que l'amitié peut subsister dans les disputes, et que la contrariété des opinions n'aliène point des cœurs bien faits. Mais je me hâte, Monsieur, pour éviter ce qui me regarde, dans un jour où je parle au nom d'une compagnie respectable, je me hâte de vous envisager par un avantage qui vous est plus propre, et qui a beaucoup influé dans son choix.

Cette science du monde, qui n'est pas toujours familière aux gens de lettres, si agréable, toute profonde qu'elle est, sans laquelle les autres sciences ne seroient que d'un commerce sec et rebutant, et qui seule se passeroit de toutes les autres ; ce sentiment prompt des convenances qui fait rendre à chacun avec grace ce qui lui est dû, qui sait mesurer si juste les différens degrés de respect, d'amitié, d'affabilité, selon les personnes et les circonstances. Tout cela ne paroît-il pas en vous un don de la nature? J'ajoute le génie de la conversation qui semble vous inspirer toujours : Vous savez l'animer sans vouloir y briller ; plus content d'avoir mis en mouvement l'esprit des

autres, que d'avoir fait remarquer le vôtre même.

C'est cette politesse, ces graces, cette gaîté françoise qui, pour ainsi dire, vous ont rendu chez les étrangers l'apologie de notre nation. Une jeunesse indiscrète leur avoit donné quelquefois une fausse idée de notre caractère. Ils nous accusoient de légéreté, d'imprudence, et d'un dédain ridicule pour des manières éloignées des nôtres : Vous leur avez donné, Monsieur, une idée bien différente. Ils vous ont vu joindre l'enjouement à la raison, la liberté aux égards, et la prudence à la vivacité même.

Nous jouirons désormais, Monsieur, de tant d'aimables qualités. Vous êtes notre bien, et nous sommes devenus le vôtre. Nous nous promettons quelque assiduité de votre part, et j'ose vous y inviter pour votre propre avantage. Venez prendre place à ces assemblées où préside l'égalité Académique, où les rangs et les dignités font gloire de se confondre; en un mot, où règne la politesse autant que les lumières.

Nous ne sommes pas toujours de même avis, mais nous nous éclairons toujours par les discussions. Chacun a ses richesses particulières, mais tout est en commun, et l'estime s'accroît, l'amitié s'entretient par l'utilité réciproque.

Vous tiendrez bientôt le même langage, et voilà, Monsieur, ce que je désirois depuis longtemps. J'attendois, comme un de mes plus beaux

jours, celui où je vous verrois au milieu de nous, mais je ne prévoyois pas qu'à cette joie dût se joindre le plaisir sensible de vous y recevoir moi-même. Tout autre se seroit acquitté de cette fonction avec plus d'honneur pour l'Académie, mais personne ne le pouvoit faire avec plus de zèle.

DISCOURS

Prononcé le 25 août 1735, par M. l'abbé D'OLIVET, *directeur, avant la distribution des prix* (1).

CONSEILS AUX JEUNES ORATEURS.

Messieurs,

TOUTES les fois que nous voyons revenir ce jour solennel où l'orateur et le poète sont couronnés de nos mains, il n'est rien de si flatteur pour nous que de remonter à la naissance de l'Académie; rien qui prouve mieux le progrès de ces deux Arts, dont nous faisons le principal objet de nos travaux.

Jamais la France ne fut stérile en beaux génies; et depuis le règne de François Ier., elle avoit disputé avec succès aux nations voisines, la palme de l'érudition. Mais autrefois nos Savans, pauvres en leur langue, ne connoissoient que celle d'Auguste, qui pût donner à leurs ouvrages un mérite d'éclat. Ainsi, les ignorans étoient alors presque les seuls à qui l'on permît d'écrire en François,

(1) C'étoit l'année séculaire de l'Académie.

et par conséquent nul style, nul goût dans la plupart des auteurs, qui sont venus avant l'Académie.

Quelle heureuse révolution ! Car y a-t-il quelque genre de beautés dont aujourd'hui notre langue n'ait pas fourni d'excellens modèles? Harmonie et majesté dans Balzac; naïveté et délicatesse dans Voiture; exactitude et netteté dans Vaugelas; précision et vivacité dans Ablancourt; politesse et pureté dans Patru; abondance et facilité dans Pélisson; douceur et noblesse dans Bussy; élévation et force dans Bossuet; élégance et justesse dans Fléchier; graces et variété dans Fénélon.

Je ne parle que de ceux qui ont écrit en prose, et c'est à dessein que je supprime un détail qui ne seroit pas moins glorieux à la poésie; car, souffrez, Messieurs, que l'Académie vous fasse part de sa juste douleur. Par les pièces qui ont été soumises à notre examen, et dont il convient que je parle avec une candeur digne de la place où j'ai l'honneur d'être assis, il nous paroît que la poésie se soutient, mais que l'éloquence décline insensiblement. On auroit pu depuis quelques années vous faire ce triste aveu; vous-mêmes, à la lecture des pièces que nous avions jugées les moins mauvaises, vous en avez souhaité de meilleures, et plus d'une fois nous avons cru lire dans vos yeux que le souvenir de tant d'orateurs célèbres, qui de nos jours ont été si

justement admirés, vous faisoit déplorer le présent, vous effrayoit pour l'avenir.

Plus le mal continue, plus il est nécessaire d'en rechercher les causes. A quoi donc l'attribuerons-nous? Au défaut d'émulation? Mais ce qui fait voir que l'émulation n'est point refroidie, c'est que le nombre des pièces qui concourent pour nos prix, a été aussi grand cette année qu'il le fut jamais. Au défaut de génie? On auroit tort certainement d'en accuser les auteurs dont nous venons d'examiner les ouvrages; et bien loin qu'ils manquent d'esprit, c'est un reproche que nous avons eu souvent à leur faire, d'en montrer plus qu'il ne faut.

Je ne sais, Messieurs, si je me trompe; mais il me semble que la chute de l'éloquence, s'il est vrai que nous en soyons menacés, ne pourra être imputée qu'au goût de nos jeunes orateurs, qui se plaisent à marcher dans une nouvelle route inconnue à leurs pères, dont le bon sens avoit pris pour guide l'ancienne antiquité. Puisque la nature est toujours la même, comment l'art, qui n'est autre chose qu'une imitation de la nature, ne seroit-il pas toujours le même? Ainsi, ne nous rebutons point d'établir toujours les mêmes principes, de rappeler sans cesse les mêmes règles. Peut-être nous suffira-t-il pour acquérir des Démosthènes et des Cicérons, de montrer à une jeunesse laborieuse, et qui connoît le prix de la gloire, par quel chemin ils y sont arrivés.

Parler purement, c'est la première loi de l'orateur. Qui ne croiroit, je vous prie, qu'elle est inviolablement gardée dans une nation où l'on a eu tant de bons écrivains depuis un siècle? J'en reviens toujours à cette époque, qui répond à l'établissement de l'Académie. Vous êtes trop équitables, Messieurs, pour m'en faire un crime. Quand je dis que la pureté, que la perfection de notre langue est l'ouvrage de nos premiers Académiciens, c'est de quoi la critique la plus maligne et la plus jalouse tomberoit d'accord, comme d'une vérité purement historique, si elle ne nous soupçonnoit pas d'en tirer des conséquences qui flattent notre orgueil. Mais qu'elle nous rende plus de justice; qu'elle apprenne, car nous le pensons et nous le publions, que c'est une humble reconnoissance qui nous dicte les louanges que nous donnons nous-mêmes à nos aïeux. Plus nous exaltons leur mérite, moins nous piquons-nous de les valoir, et autant d'éloges que nous faisons d'eux, ce sont autant d'instructions pour nous.

Qui ne croiroit, dis-je, que dans l'état où les veilles de nos pères ont mis la langue Françoise, il n'y a plus personne qui ne parle, qui n'écrive purement? Et cependant nos jeunes orateurs ne font point scrupule de s'en dispenser. Je ne dis pas qu'il leur échappe communement des fautes grossières; aussi n'est-ce pas dans l'observation seule des règles grammaticales que nous renfermons la pureté du style; mais elle rejette absolu-

ment tout ce qui n'est pas François, c'est-à-dire, toute manière de parler qui n'est pas constamment autorisée par l'usage, ce maître souverain, ou, si l'on veut, ce tyran de toutes les langues vivantes. Or, n'est-ce pas aujourd'hui le caprice des particuliers qui s'érige en législateur, qui attache de nouvelles idées aux mots anciens, qui chaque jour nous fait des phrases nouvelles; et jamais à cet égard la licence fut-elle plus outrée?

Hors le cas de nécessité, qui est lorsqu'il s'agit d'une chose tout à-fait inconnue, et dont on parle pour la première fois, jamais nouveauté ne sera introduite que par la paresse ou la vanité de l'écrivain. Quant à la vanité, inutilement lui donnerions-nous des conseils, le neuf a pour elle trop d'attraits; laissons-lui donc un ridicule de plus; mais traitons plus humainement ceux qui croyent faire des mots par besoin; car, qui de nous n'a pas éprouvé que la bonne expression n'est pas toujours la plus prompte à s'offrir? On ne veut pas cependant recevoir à sa place un terme impropre ni une périphrase. C'est donc pour sortir d'embarras que la paresse nous inspire de faire un mot, ou d'en lier ensemble plusieurs que l'usage n'avoit pas faits l'un pour l'autre. Mais n'en accusons point l'indigence de notre langue; c'est qu'alors l'imagination n'est pas secondée par la mémoire; il ne falloit qu'attendre un moment, et bientôt cette expression, qui, quoique peut-être des plus communes, avoit

paru nous fuir, seroit venue d'elle-même nous chercher.

A la pureté du style joignons la clarté. Qu'est-ce qu'un discours qui ne s'entend point? Ce n'est pas même assez qu'on nous puisse entendre aisément, il faut, quand on le voudroit, qu'on ne puisse pas ne nous pas entendre. Rien par conséquent ne seroit plus capable de porter un coup mortel à l'éloquence, que l'imitation de ce verbiage imposteur, qui a dans Paris et ses maîtres et ses partisans. Avec un tissu d'expressions, la plupart Françoises, mais qui cessent de l'être par la manière dont elles sont rapprochées, ces gens-là trouvent le secret de parler à un lecteur oisif, sans lui rien dire, et c'est en effet parce qu'ils n'ont rien à dire qu'ils ont recours à ce jargon, et à ces phrases décousues, qui suffiroient pour gâter les plus solides ouvrages, mais qui font au contraire le mérite des leurs.

Un langage pur et clair n'est pas à beaucoup près tout ce que nous attendons d'un orateur, dont la noble ambition veut franchir les bornes de la médiocrité. A qui donc nos suffrages, nos applaudissemens sont-ils réservés, à qui sont destinées nos couronnes? A celui qui donne à ses pensées, et de la grace et de la force, par un choix heureux d'expressions vives et coulantes; qui, par des figures également hardies et sages, met de la variété, de la noblesse et de l'énergie dans son discours; qui, dans l'arrangement de ses

paroles, nous fait sentir une cadence, une harmonie dont l'oreille est agréablement flattée ; qui, toujours maître de son style, mais esclave des bienséances, sait le diversifier à propos, et qui enfin, par un art encore plus merveilleux et non moins nécessaire, réussit à effacer jusqu'aux moindres vestiges de l'art, pour ne laisser paroître que la simple nature.

Quelque solidité, quelque beauté même qu'il y ait dans nos pensées, n'espérons pas qu'elles charment, qu'elles transportent l'auditeur, si elles n'empruntent des mots un nouveau mérite; car il est certain, et l'étymologie le dit assez, que l'éloquence, qui est l'art en général, dépend fort de l'élocution, qui n'est qu'une de ses parties. Aussi, voit-on que c'est par où, de deux orateurs, l'un l'emporte sur l'autre; que c'est principalement ce qui décide du bon ou du mauvais goût. Mais n'outrons rien, et souvenons nous toujours qu'il ne faut rien faire pour l'amour des mots; les mots eux-mêmes ayant été inventés en faveur des choses. Voilà cependant l'écueil ordinaire de ceux qui entrent aujourd'hui dans la carrière de l'éloquence. Pour embellir une pensée, ils la fardent, et au lieu de l'éclaircir, ils l'offusquent. Une chose qui en seroit plus intelligible si elle n'étoit dite qu'une seule fois, ils la redisent de cent façons; ils enveloppent dans un grand circuit de paroles étudiées, ce qui pouvoit se dire tout uniment; ils nous dérobent la naïveté du

mot propre par les épithètes dont ils le chargent. Rien de naturel ne leur paroît assez élégant; rien de simple, assez délicat; ce qu'un autre eût pu dire comme eux, c'est pour eux du trivial; il leur faut du léger, du poétique, du guindé, mais sur-tout rien de trop clair, car ils aiment qu'on les devine, et ils se croient enfin parvenus à être spirituels, quand on a besoin d'esprit pour les entendre.

Oublierois-je de leur parler des figures, la principale richesse du style oratoire, mais dont l'abus est le plus dangereux? Plus elles sont éclatantes, plus elles doivent être placées de loin en loin. J'aime, disoit Cicéron, que souvent l'auditeur s'écrie : *cela est bien*, mais je n'aime pas à entendre dire trop souvent, *cela est beau*. Pourquoi? Parce que les grandes figures excitent dans l'ame de l'auditeur un plaisir trop vif, et qui deviendroit insupportable, si ces sortes de traits étoient, ou trop étendus, ou trop fréquens, au lieu que l'élégance, la politesse, la justesse, l'énergie, l'harmonie, sources inépuisables d'un agrément qui ne sauroit se tourner en dégoût, doivent être indistinctement et continûment répandues dans tout le discours.

Mais cette harmonie tant recommandée, nos critiques modernes disputent si c'est quelque chose de réel, sous prétexte qu'on auroit peine à en donner une idée précise. Rien de ce qui est goût et sentiment, ne devroit être défini. On de-

mandoit à un ancien philosophe, *qu'est-ce que la beauté?* Une définition ne lui eût pas coûté beaucoup; je parle d'Aristote; mais pour toute réponse, *laissons*, dit-il, *laissons faire cette question à des aveugles.* De même, lorsqu'on nous demande ce que c'est que l'harmonie, laissons faire cette question à des sourds : et trop généreux pour insulter à leur disgrace, plaignons-les de ce qu'ils sont mal organisés.

Oui sans doute, la nature, dont le dessein a été de nous rendre agréable tout ce qui nous est nécessaire, nous fait sentir dans l'arrangement des mots un plaisir délicat, qui cesseroit par le changement ou le dérangement seul de ces mêmes mots. Pourquoi, si cela n'étoit point, la poésie auroit-elle tant de charmes? Quel est le barbare dont l'ame n'ait pas été délicieusement remuée par certains endroits de Malherbe, de Despréaux, de Racine? Or, ce n'est point la rime seule qui opère ces miracles. Jamais on n'accusa Chapelain d'avoir mal rimé ses vers, ou manqué au nombre prescrit des syllabes. Il y a donc indépendamment, et de la rime et de la mesure, une harmonie réelle, tantôt grave et majestueuse, tantôt légère et rapide, tantôt rude et âpre, tantôt douce et coulante, suivant la différence des idées que l'oreille doit peindre à l'esprit.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas éteindre tout le feu d'un écrivain que de l'obliger en quelque manière à compter et à peser des syllabes? Quoi!

les Démosthènes et les Cicérons manquèrent-ils de chaleur, parce que leur oreille s'étoit faite à un style plein et nombreux? Tout ce que la nature nous dicte, elle prend soin de le rendre facile, et plus l'art consulte la nature, plus il en est aidé.

Ajoutons, et ceci embrasse toutes les parties de l'éloquence, ajoutons que plus l'art sera parfait, moins il se laissera voir. Un ouvrage qui paroît travaillé ne l'est point assez; il y manque un dernier effort, qui eût fait disparoître l'empreinte du travail. Quelquefois même, c'est à des négligences, mais habilement dispensées, que l'on reconnoît la plume des plus grands maîtres. Tout le mystère de l'art, en un mot, consiste en ce qu'il ne fasse qu'un avec la nature. Voilà en effet ce qui caractérise tous ceux des anciens que la constante admiration de tous les siècles, que les suffrages unanimes de toutes les nations savantes ont placés sur le trône de l'éloquence, ou sur celui de la poésie; rien de si travaillé, ni de si correct que leurs écrits, mais en même temps rien de si naturel.

Pour finir donc par où j'ai commencé, prions, conjurons notre jeunesse d'avoir toujours les yeux sur les chef-d'œuvres de l'antiquité. Aucun de ces hommes éloquens, dont les talens ont été cultivés dans le sein de cette fameuse compagnie, au nom de laquelle je lui parle, ne s'est proposé d'autres modèles que ceux-là. Aucun n'a prétendu

se frayer un nouveau chemin. Aujourd'hui que nous voyons expirer le siècle qui a produit ces hommes illustres, verrions-nous aussi expirer leur goût? Ah! du moins, au défaut de leurs talens, s'il arrivoit que la nature en devînt plus avare, leur goût se perpétuera dans leurs successeurs. Oui, Messieurs, le même esprit régnera toujours dans l'Académie; puisse-t-elle dans tous les siècles, que sa glorieuse destinée lui réserve, puisse-t-elle par ses leçons, mais sur-tout par ses exemples, maintenir l'éloquence et la poésie dans ce haut point de perfection, où son premier siècle les a portées!

DISCOURS

Prononcé le 6 mars 1738, par M. DE LA TREMOUILLE, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. le maréchal duc* D'ESTRÉES.

Messieurs,

JE sens combien il est glorieux d'être adopté par des hommes accoutumés à en trouver peu qui soient véritablement dignes d'eux. Le bonheur d'avoir réuni vos suffrages me flatte autant qu'il m'honore, mais ne m'aveugle pas; et je conçois aisément que mon assiduité à venir m'instruire près de vous, pourra seule justifier votre choix. L'égalité précieuse qui règne dans votre Académie, rassure ceux qui n'ont pas les talens qu'elle est en droit d'exiger; les lumières supérieures y prêtent leur éclat à celles qui ne le sont pas. Parmi vous l'homme de la cour et le Savant semblent marcher d'un pas égal à la gloire, par l'amour des sciences et des beaux arts qui les réunit. Ainsi Athènes et Rome avoient-elles formé cette harmonie politique entre les gens de lettres, et les courtisans amateurs des lettres: harmonie qui, confondant par un

heureux accord le mérite des uns et des autres, faisoit la force des florissans états : harmonie qui m'a toujours paru l'image de celle que je vois régner dans un Corps enfanté par un génie sublime, et porté au plus au point de perfection par un héros supérieur aux éloges que vous-mêmes en avez fait tant de fois.

Armand, l'ame de la monarchie, pour ne pas dire de l'Europe entière, avoit mérité le titre de soutien du trône. Il crut devoir y joindre celui de protecteur des lettres. Il ne lui fallut, pour l'obtenir, que le seul établissement de l'Académie ; mais ce désir de donner à la France des poètes et des orateurs égaux à ceux qu'Athènes et Rome avoient vu naître, ne fut pas son unique objet. Un intérêt plus cher le pressoit encore. On croyoit que votre origine étoit l'ouvrage de sa vanité : elle le fut, et de son amour pour son maître, et de son dévouement à sa patrie. Richelieu, juste appréciateur des vertus de son Roi, sentit qu'elles n'étoient pas faites pour n'être que l'ornement du siècle où il vivoit. Il les jugea dignes de l'immortalité, et vous créa pour les y conduire. Il connut qu'un état qu'il préparoit par ses grandes vues à porter sa splendeur jusques dans les derniers temps, n'auroit jamais de principes plus certains que sa durée, que l'avantage de perpétuer dans son sein ce goût qui a fait l'ame des anciens états tant qu'il y a subsisté, et qui donne une sorte de vie

aux corps politiques, par une influence secrète et cachée aux yeux du vulgaire, mais aperçue et ménagée par les génies supérieurs.

Vous remplissiez dès votre naissance même, les desseins augustes de votre fondateur, quand Louis-le-Grand, ne dédaignant pas de succéder au chancelier Séguier, vint vous offrir, et de nouvelles vertus à célébrer, et de nouveaux moyens de vous rendre utiles à la patrie. Vos plumes savantes étoient faites pour traiter un si grand sujet; elles lui assurèrent, dans la postérité la plus reculée, la place qu'il occupe aujourd'hui dans les cœurs de tous les François. Oui, Messieurs, tant qu'il y aura des hommes vertueux et capables de sentir les traits propres à peindre la vertu, des amateurs de l'héroïsme, et des juges délicats de cette noblesse avec laquelle il faut définir le héros, ce grand Roi recueillera le fruit de la protection qu'il vous avoit accordée. Vous lui devez le degré d'excellence où vous êtes, et sa mémoire vous devra la sûreté de ne périr jamais. Il vivra parmi vous, semblable au Dieu que les poètes nous représentent aussi grand dans le cercle des Muses, dont il ne cesse d'animer les travaux, que lorsqu'environné de toute sa gloire, il parcourt l'univers, pour y répandre tout son éclat. Quelle heureuse destination, Messieurs! Quelle noble fonction que la vôtre! Qu'il est beau d'être chargé du soin d'immortaliser des héros, et de

s'acquitter de ce devoir, en s'immortalisant soi-même.

Rien, sans doute, n'a plus contribué à la gloire de Louis XIV, que le talent admirable qu'il avoit reçu du Ciel, de savoir mettre à leur véritable place les grands hommes dont il semble que la nature avoit pris plaisir d'enrichir la France sous son règne. Ce fut ce Prince sage et pénétrant qui confia à M. le maréchal d'Estrées les différens emplois qu'il a remplis d'une façon si brillante. Toute la France sait qu'il étoit digne des honneurs où les bontés de son Roi l'avoient élévé. On le voyoit sans envie, décoré des premières dignités du Royaume; elles étoient la juste récompence de son mérite et de sa vertu. Vous lui aviez accordé une place que ses talens et son esprit, son goût pour les Lettres et la variété de ses connoissances lui avoient fait mériter. Vous me procurez le même avantage, sans que j'ose me flatter de vous dédommager de ce que vous perdez en lui. Ce seroit vous faire trop sentir cette différence, que d'en entreprendre un éloge plus étendu. Je ne dirai de lui, que ce qu'il m'est impossible de taire. Grand dans le noble métier qu'il a fait toute sa vie, plein d'érudition parmi vous, sage dans les conseils de son maître, voilà celui que vous avez perdu. Vous le regrettez, et vos récens regrets me paroissent d'autant plus justes, que j'ai été à portée de le connoître plus intimement,

lorsqu'à la tête des états d'une province qui lui étoit chère, il savoit, par un sage tempérament de grandeur et d'affabilité, se concilier les esprits et entraîner tous les cœurs. J'ai partagé avec lui les témoignages de tendresse qu'il y a reçus. Que n'ai-je pu les mériter comme lui !

Je viendrai désormais, à son exemple, jouir de vos savantes conversations. Le bonheur d'avoir vécu près du Roi dès m'a plus tendre enfance, l'honneur de l'approcher tous les jours, les vertus aimables que je lui vois posséder au même degré où l'Europe entière sait qu'il réunit celles qui font un grand Prince ; mon devoir, mon inclination, tout m'engage à venir former avec vous des vœux assidus pour le bonheur de ses jours et pour ceux du sage Ministre que nos alarmes passées semblent ne nous rendre que plus précieux. Vous me verrez, Messieurs, vous égaler en tendresse et en zèle. C'est par-là seulement que j'ose espérer de me montrer digne de vous. Heureux si profitant des sujets d'admiration que vous m'offrirez chaque jour, je puis parvenir à exprimer dignement les sentimens dont mon cœur est pénétré !

RÉPONSE

De M. le marquis de Saint-Aulaire, *directeur de l'Académie, au discours de* M. de la Tremouille.

Monsieur,

Ce n'étoit pas assez pour la gloire de M. le maréchal d'Estrées, que l'Académie lui choisit un successeur digne de lui; il falloit encore que le nouvel académicien, puisque j'étois destiné à le recevoir, pût se charger seul du tribut d'éloges que nos usages consacrent à la mémoire de ceux qui nous sont enlevés.

Vous venez, Monsieur, de satisfaire à cette obligation avec la politesse que nous étions en droit d'attendre de vous, et en même-temps avec une élégance que nous n'avons pas l'injustice d'exiger.

Je ressens comme je le dois le service personnel que vous m'avez rendu, en prenant sur vous la principale partie d'un fardeau qui m'auroit accablé.

Une voix affoiblie par les années étoit peu propre à célébrer tant de différens genres de mérite, dont l'heureux assemblage formoit à-la-fois, dans celui que nous pleurons, l'homme

d'esprit, l'homme de lettres, l'homme de goût, l'homme d'état, l'homme de guerre.

Quelle foule d'images ce dernier mot retrace à mon souvenir ! Des courses rapides qui portent tour-à-tour, dans toutes les parties du monde, la terreur du pavillon françois ; des entreprises périlleuses, où le fer et le feu sont les ennemis les moins redoutables ; les mers purgées des pirates qui les infestoient ; des peuples séditieux châtiés dans leurs propres foyers ; des villes forcées, des victoires remportées ; par-tout des actions brillantes, dont la prudence et le courage se disputent l'honneur.

C'est beaucoup pour moi d'avoir conservé une idée confuse de ces grands événemens. Il appartient à des bouches plus éloquentes (1) de les raconter ; et quand les orateurs seroient muets, la gloire de M. le maréchal d'Estrées n'en souffriroit pas. Elle est si étroitement liée à celle des Princes qu'il a servis, que les écrivains de leur histoire publieront nécessairement la sienne.

Oui, son nom mille fois répété dans les annales de deux puissantes Nations, passera, sans le secours des panégyristes, jusqu'à la postérité la plus reculée.

Foible consolation pour notre douleur !

---

(1) Les secrétaires des Académies des Belles-Lettres et des Sciences.

Il s'éteint dans la nuit du tombeau, ce nom illustre, qu'une longue suite de personnages rares nous avoit accoutumés à ne trouver, dans les fastes de notre monarchie, que décorés des titres les plus éminens de l'État et de l'Église.

Je sens que je m'attendris à cette triste réflexion. Eh pourquoi le dissimulerois-je! Il me convient d'arroser de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons est assortie à celle de nos âges.

Le mien ne me permet pas de me flatter d'être long-temps témoin des progrès que vous allez faire dans la carrière où vous entrez. Hâtez-vous, Monsieur, de remplir vos grandes destinées; tout concourt à vous préparer les plus éclatans succès.

Vous n'avez qu'un pas à faire pour atteindre aux emplois de confiance, aux commandemens importans, aux distinctions de toute espèce.

Le Souverain qui les dispense est éclairé par la justice et guidé par la sagesse.

Poursuivez, recueillez le fruit du zèle que vous aurez montré pour la patrie. Le célèbre Louis de la Trémouille vous a marqué la route qui conduit au faîte des honneurs.

Ce ne sont pas là, Monsieur, des vœux stériles que je forme pour vous; ce sont des présages, j'ai pensé dire des oracles. Eh pourquoi ne les regarderions-nous pas comme tels! Déjà

le voile qui dérobe la connoissance de l'avenir, est prêt à se déchirer devant mes yeux (1)!

L'Académie ne craint point qu'au milieu des titres dont vous allez être environné, vous perdiez jamais de vue ni le titre d'Académicien que vous n'avez pas jugé au-dessous de vos désirs, ni l'obligation qu'il vous impose d'aimer et d'honorer plus particulièrement les Muses.

Vous leur êtes cher, et ce que vous leur devez, Monsieur, nous répond de ce que vous ferez en leur faveur : elles vous reçurent des mains des Graces qui vous avoient doué de leurs plus beaux dons. Elles vous adoptèrent, et personne n'ignore de quels effets leurs soins ont été suivis.

Pouvoient-elles mieux s'acquitter de ce qu'elles devoient elles-mêmes à cette femme incomparable, dont le nom qui s'est perdu dans votre maison, fut encore moins fameux par les grands hommes qui l'ont porté, qu'elle ne l'a rendu célèbre par les deux chef-d'œuvres immortels, dont chacun seroit regardé comme inimitable,

---

(1) M. de la Trémouille mourut avant M. de Saint-Aulaire, à l'âge de 33 ans, victime de l'amour conjugal. Son épouse devenoit malade de la petite vérole ; pour lui persuader qu'elle n'étoit point attaquée d'une maladie qu'elle redoutoit beaucoup et qu'il devoit craindre pour lui-même, il ne voulut pas se séparer d'elle, et il lui rendit seul les soins que son état exigeoit : ce fléau l'atteignit et l'enleva au bout de quelques jours.

si l'autre n'existoit pas ? La princesse de Clèves et Zaïde, les délices de tout homme de goût, le charme de tout homme sensible, le modèle que doivent se proposer tous les écrivains du même genre, et le désespoir de ceux qui voudroient les égaler.

Sans y penser, je viens de vous rappeler les droits que l'Académie avoit sur vous, et le titre de l'engagement que vous avez contracté par votre naissance, de chérir les lettres.

Il sera bien digne de vous de partager entre le soin de les cultiver, et celui de les protéger, le loisir que vous laisseront des devoirs plus importans.

DISCOURS

Prononcé par M. DE FONTENELLE, *doyen et directeur de l'Académie françoise, à l'ouverture de l'assemblée publique du* 25 *août* 1741.

Messieurs,

Avant que de faire en public les fonctions de la place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solennel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une loi toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre vous à votre tête, et vous avez voulu me déférer cette dignité, indépendamment du sort, en considération des cinquante années que je compte présentement depuis ma réception. Un demi-siècle, passé parmi vous, m'a fait un mérite ; mais je l'avouerai, Messieurs, je me flatte d'en avoir encore un autre, et plus considérable, et qui vous a plus touché ; c'est mon attachement pour cette Compagnie, d'autant plus grand que j'ai eu plus de temps pour la bien connoître. Je dirai plus, ceux qui la composent présentement, je les ai vus tous entrer ici, tous naître dans ce monde littéraire, et il n'y en a absolument aucun, à la naissance de

qui je n'aie contribué. Il m'est permis d'avoir pour vous une espèce d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verroit des enfans fort élevés au-dessus de lui, et qui n'auroit guère d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'hommes que Nestor avoit vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie qui s'est renouvelée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérite, tous singulièrement estimables en quelque point, tous différens entr'eux, se sont succédés les uns aux autres ; et en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un corps également digne dans tous les temps de prétendre à l'immortalité, selon qu'il a osé le déclarer dès sa naissance ! Tantôt la poésie, tantôt l'éloquence, tantôt l'esprit, tantôt le savoir, ont eu la plus grande part à ce composé toujours égal à lui-même, et toujours divers ; et j'ose prédire, sur la foi de ma longue expérience, qu'il ne dégénérera point, et soutiendra cette haute et noble prétention dont il s'est fait un devoir.

J'ai vu aussi de fort près, et long-temps, une autre Compagnie célèbre dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique sans une absolue nécessité, mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Académie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres Confrères, il lui inspira le

dessein de répandre, le plus qu'il seroit possible, le goût de ces sciences abstraites et élevées qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine langue sacrée entendue des seuls prêtres et de quelques initiés. Leur nouveau législateur vouloit qu'elles parlassent, autant qu'il se pourroit, la langue commune, et il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur interprête, parce qu'il compta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole.

Cet art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Académie Françoise ne s'occupe que des mots; mais à ces mots répondent souvent des idées fines et déliées, difficiles à saisir, et à rendre précisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des langues n'a pas été fait par des raisonnemens et des discussions académiques, mais par l'assemblage, bisarre en apparence, d'une infinité de hasards compliqués; et cependant il y règne au fond une espèce de métaphysique fort subtile qui a tout conduit; non que les hommes grossiers qui la suivoient se proposassent de la suivre; elle leur étoit parfaitement inconnue, mais rien ne s'établissoit généralement, rien n'étoit constamment adopté

que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des esprits, et c'étoit là l'équivalent de nos assemblées et de nos délibérations; elles ne font plus qu'avec assez de travail ce qui se fit alors sans aucune peine, de la même manière à-peu-près qu'un homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même langue qu'un enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Académie est de développer dans notre langue cette métaphysique qui se cache et ne peut être aperçue que par des yeux assez perçans; l'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes sciences, pourvu qu'on l'y applique de la manière qui leur convient; et j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce savoir que les maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presqu'inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, et se laisser amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, Messieurs, car je cesse enfin d'abuser des priviléges de Nestor, c'est l'Académie françoise qui m'a formé la première; c'est elle qui, en mettant mon nom dans sa liste, y a la pre-

mière attaché une prévention favorable ; c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles sociétés, et je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer ma vive reconnoissance. La cérémonie du renouvellement des vœux au bout de cinquante ans, se pratique dans de certains corps ; et si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la première place pour me remettre à celle de récipiendaire, et y prendre de nouveau les mêmes engagemens que j'y pris il y a si longtemps. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis présentement plus redevable que jamais à cette respectable compagnie.

DISCOURS

Prononcé le 7 mars 1743, par M. DE MAIRAN, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. le marquis* DE SAINT-AULAIRE.

DE L'UNION DE L'ÉRUDITION AVEC LE TALENT DE LA PAROLE.

Messieurs,

L'IDÉE que j'ai conçue des occupations de cette Académie, et du mérite de ceux qui la composent, me fait sentir vivement combien il est glorieux d'être admis parmi vous.

Je ne regarde pas seulement l'Académie Françoise, comme une compagnie d'hommes éloquens, d'excellens poètes et d'ingénieux écrivains, particulièrement occupés à cultiver, à maintenir dans toute sa pureté une langue qui, par la noblesse et par la clarté de ses expressions, aussi bien que par ses graces, a porté la réputation du nom François au-delà même des bornes où les héros de la nation l'avoient portée par leurs conquêtes. Je considère principalement aujourd'hui, Messieurs, tout ce que ses qualités et vos travaux supposent de lumières, et comment les unes et

les autres se lient ensemble et concourent au même objet.

Que devient en effet le talent de la parole, si on le sépare des connoissances qui doivent l'exercer, et qu'à son tour il doit animer et embellir? Où le trouver sans elles? Seroit-ce parmi les plus fameux orateurs, ou chez les plus grands poètes de l'antiquité? Mais leurs ouvrages sont enrichis des connoissances les plus précieuses de leur siècle, tant historiques que philosophiques et naturelles. Seroit-ce parmi les orateurs et les poètes modernes qui se sont le plus signalés? Ils ne cèdent pas aux anciens, même dans cette partie. Ne séparons donc point l'art de parler, du fonds nécessaire pour parler dignement; le Dieu de l'Eloquence et de la Poésie est celui-là même qui préside aux sciences, qui connoît les mouvemens et la structure des Cieux, et qui les chante sur sa lyre.

Mais si l'art de parler, d'énoncer et d'orner ses pensées, dénué du savoir, s'évanouit ou n'a qu'un éclat frivole, il n'est pas moins certain que les connoissances les plus sublimes, que les matières dogmatiques les plus sérieuses et les plus abstraites ne sauroient se passer de son secours; plus elles sont profondes, plus on a besoin de méthode et de clarté pour se faire entendre; plus elles sont utiles, plus il devient important de les faire goûter; et d'employer, pour parvenir à ce but, toute l'énergie du discours, toutes les finesses de l'art

d'écrire. Le Savant, le Philosophe, le Théologien, le Jurisconsulte, le Négociateur, l'Homme d'Etat, sur qui j'ose ici porter mes regards, ont fourni mille exemples de ce que je viens d'avancer; et ceux d'entre vous, Messieurs, qui, par la nature de leurs ouvrages, et par le charme qu'ils y répandent, semblent s'être entièrement voués aux genres de pur agrément, ne m'en dédiroient pas.

Ce que les pensées et les expressions peuvent se communiquer réciproquement de force et de noblesse, de tour et de variété, je dirois presque de nuance et de couleur, n'est que trop sensible lorsqu'on s'est imposé la loi de les assortir. Cependant, quelque difficile qu'en soit la pratique, elle ne suppose souvent qu'un heureux naturel; mais il n'appartient qu'à un goût sûr et éclairé d'en dicter les leçons. Vous l'avez éprouvé mille fois, Messieurs, dans ces discussions délicates de la propriété des mots et de l'élégance du style, combien il est nécessaire de connoître la nature des sujets, l'ordre et la liaison des idées, la marche, et pour ainsi dire la mécanique de l'esprit humain.

Non, Messieurs, ne croyons pas que votre illustre fondateur, le cardinal de Richelieu, ce génie élevé dont rien ne limitoit les projets, ait borné l'utilité de cette Académie au seul objet que semble nous présenter son institution. Il savoit trop ce que la sagesse du gouvernement, ce que les grands hommes que protège un Etat,

les sciences et les arts qu'on y cultive, et la langue qui doit en perpétuer la mémoire, sont capables d'influer mutuellement les uns sur les autres. Soyons plutôt persuadés que cet esprit pénétrant qui lisoit dans l'avenir, y voyoit déjà naître de votre établissement et du sein de l'émulation, l'Académie des Sciences, celle des Belles-Lettres, et toutes les autres Académies du Royaume, brillante postérité de l'Académie françoise.

Et n'est-ce pas en suivant ces vues et le même plan, qu'après la mort du cardinal de Richelieu, le chancelier Séguier, digne chef de la justice et de la littérature, mérita le titre de votre protecteur? titre désormais destiné aux plus grands Rois, puisque Louis-le-Grand et son auguste petit-fils, qui nous retrace les vertus de ce Monarque, n'ont pas dédaigné de le porter.

C'est à la lumière que l'Académie françoise répand de tous côtés, par ses leçons et par ses exemples, que sont dus tant d'excellens ouvrages, où brillent cette pureté de diction, cette bienséance de style, ce fonds de raison sagement orné que l'on ne connoissoit point avant elle. Attaché depuis long-temps à la compagnie célèbre qui a pour objet la nature et les arts, j'ai vu de près et avec admiration ce que peuvent les talens réunis de ces deux illustres corps dans un de vos membres (1). Plus prudent sans doute, et plus sage si,

(1) M. de Fontenelle, à qui M. de Mairan avoit succédé dans la place de secrétaire de l'Académie des sciences, en 1741.

content d'admirer, je m'étois mieux défendu d'entrer avec lui dans la même carrière. Aurai-je toujours à redouter le dangereux honneur de succéder à des hommes auxquels je me reconnois si inférieur dans les genres où ils excellent !

Celui que vous regrettez aujourd'hui, Messieurs, et dont je n'ose dire que je vais remplir la place, étoit un de ces hommes rares, qui joignent à des talens singuliers, qu'ils ne doivent qu'à la nature, toutes les qualités aimables de la société. M. le marquis de Saint-Aulaire avoit apporté en naissant un esprit fin et délicat, une imagination féconde et fleurie, une humeur douce et tranquille, une ame inaccessible au trouble des passions, et où la gaieté même ne se faisoit sentir que sous la forme de la simple sérénité. Les leçons de la philosophie, trop souvent inutiles pour le commun des hommes, étoient pour lui superflues. Sa modestie lui laissoit ignorer tous ces talens, et s'ignoroit elle-même. Il avoit atteint cet âge où la vivacité de l'esprit et les graces de l'imagination, si elles ne sont tout-à-fait éteintes, ne se montrent d'ordinaire que pour annoncer leur déclin, lorsqu'il s'allia par son fils à une (1) maison qui avoit pour chef une personne illustre par son mérite et par ses écrits. C'est là, qu'exposé à des regards clairvoyans et environné d'excellens

(1) Madame la marquise de Lambert.

juges, il ne put tenir plus long-temps son génie captif. On le contraint à faire l'essai de ses forces, et dès ce moment il est poète. Le tour noble et naïf, les fictions riantes caractérisent ses poésies, et comme sa muse ne faisoit alors que de naître, nous l'avons vu encore jeune et en vigueur, lorsqu'il étoit près d'accomplir son vingtième lustre. Désiré à la cour d'une Princesse (1) dont les lumières égalent l'auguste naissance, il est initié dans ces fêtes où elle sait faire régner à l'envi l'esprit et le goût; le voilà instruit de tout ce qui doit composer ces ingénieux divertissemens, il en partage l'ordonnance et l'exécution : ce palais des sciences et des beaux arts devient sa demeure ordinaire; il l'a habité jusqu'au tombeau. Enfin, toujours courtisan et toujours libre, parce qu'il ne fit jamais sa cour qu'au mérite, il entre dans les délassemens de ce sage Ministre (2) dont la mort vient de faire couler les larmes du maître et des sujets, et l'on voit aussitôt paroître de part et d'autre des lettres que Voiture n'auroit pas désavouées. Tous deux chéris des graces immortelles, l'un avoit le loisir et l'indépendance sur son rival, l'autre avoit l'avantage de conserver à son esprit toute sa liberté et toute sa fleur au milieu des plus nombreuses et des plus importantes occupations.

---

(1) Madame la duchesse du Maine.

(2) M. le cardinal de Fleury.

On ne sauroit dire quels talens eussent manqué à M. de Saint-Aulaire, si l'occasion de les mettre en œuvre se fût offerte : Il fut orateur parce qu'il eut à parler devant cette compagnie et en son nom. La nature qui se plaît à vous favoriser, vous a fourni quelquefois, Messieurs, les exemples en sont récens, des sujets distingués par leur rang et par leur naissance, et qui ayant à peine atteint la jeunesse, se trouvent doués des qualités d'esprit que les années seules et une longue suite de réflexions ont coutume de procurer.

Quel spectacle touchant de voir M. de Saint-Aulaire à la tête de l'Académie, tendre les bras à un de ces jeunes favoris des Muses, qu'une mort trop prompte vous a enlevé (1)! Ce contraste du plus grand âge avec la plus brillante jeunesse, loin de refroidir son éloquence, lui prête une nouvelle chaleur : Les traits les plus vifs, les figures les plus hardies, viennent se placer sur ses lèvres ; la vue du terme fatal dont il approche, capable de glacer les ames communes, ne sert qu'à l'animer. Déjà il se flatte de voir les événemens futurs : *Le voile*, dit-il, *qui dérobe la connoissance de l'avenir, est prêt à se déchirer devant mes yeux.*

Je serois plus en état, Messieurs, de vous entretenir des sentimens du cœur de M. de Saint-

(1) M. le duc de la Trémouille.

Aulaire, que de vous peindre les talens de son esprit. Quelles richesses une amitié et une liaison non interrompue de plus de vingt ans, ne m'ont-elles point fait découvrir dans son ame! Quelle simplicité de mœurs! Quelle candeur dans les procédés! Quelle douceur dans le commerce! Ce lieu même et cette respectable assemblée me rappellent les tendres mouvemens dont il étoit capable pour ceux qu'il aimoit. Je le reçois aujourd'hui cet honneur dont il me parloit sans cesse; accablé du poids des années, il eût voulu se faire transporter ici pour me donner sa voix; précieux suffrage que vous venez, Messieurs, de couronner par le vôtre, et dont le souvenir, étroitement lié à la reconnoissance que je vous dois, ne s'effacera jamais de mon cœur.

DISCOURS

Prononcé le 27 juin 1743, par M. DE MAUPERTUIS, *de l'Académie des sciences, lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* DE SAINT-PIERRE.

DES RAPPORTS ET DE LA DIFFÉRENCE QUI EXISTENT ENTRE LE GÉOMÈTRE ET L'ACADÉMICIEN.

Messieurs,

POURQUOI me trouvé-je ici transporté tout-à-coup? Pourquoi m'avez-vous tiré de la sécheresse et de l'obscurité des sciences qui ont jusqu'ici fait ma principale étude, pour m'accorder une place si éclatante? Avez-vous voulu, par la récompense la plus flatteuse, couronner des travaux étrangers à cette illustre compagnie, seulement parce que vous croyez que ce que j'avois fait étoit utile? Ou (ce qui me flatteroit bien davantage) avez vous voulu ne point regarder mes travaux comme étrangers?

Je m'arrête, Messieurs, à cette dernière idée; elle me fait trop d'honneur pour qu'on ne m'excuse pas, si je m'en laisse éblouir. Mes occupations

et les vôtres étoient du même genre, et ne différoient que par le plus ou le moins d'étendue des carrières que nous parcourons, et par l'inégalité de nos talens. Celui qui ne connoît l'Académicien françois que comme appliqué à adopter ou à proscrire des mots harmonieux ou barbares, n'a pas d'idée de ses occupations. Mais on fait tort au Géomètre, si l'on croit que tout son art se borne à mesurer des lignes, des surfaces et des corps, lors même qu'on lui accorde d'élever ses recherches jusques dans les Cieux, et de calculer les distances et les mouvemens des astres.

Ce n'est ni sur les mots ni sur les lignes, c'est sur les idées que l'Académicien et le Géomètre travaillent; c'est à examiner leurs rapports que l'un et l'autre s'appliquent: Etude immense, et le fondement de toutes nos connoissances.

La seule différence, Messieurs, que je trouve entre ces deux genres de savans, c'est que l'un renfermé dans des bornes étroites, ne se permet l'usage que d'un petit nombre d'idées, qui sont les plus simples, et qui frappent le plus uniformément tous les esprits; l'autre, dans le champ le plus vaste, exerce ses talens sur les idées les plus subtiles et les plus variées.

Il faut l'avouer, (c'est une justice que l'éclat de vos occupations ne peut m'empêcher de rendre à mes anciennes études) cette timidité du Géomètre, cette simplicité des objets qu'il considère, fait qu'il marche d'un pas plus sûr. Une lumière

médiocre, si elle n'est pas suffisante pour faire des découvertes, lui suffit pour éviter l'erreur; et quelle lumière ne faut-il pas pour porter sur les sujets les plus compliqués, des jugemens tels que ceux que vous portez?

Si l'on admire celui qui découvre la force, qui fait mouvoir les corps, qui en calcule les effets, et qui détermine tous les mouvemens qu'elle doit produire; quel problême, ou plutôt quelle foule de problêmes n'a pas résolu celui qui connoît bien toutes les forces qui font mouvoir le cœur, qui en proportionne l'action aux différens sentimens qu'il y veut exciter; qui peut y faire naître l'amour ou la haine, l'espérance ou le désespoir; y verser comme il veut la tristesse ou la joie?

L'un exerce une espèce d'empire sur la matière; l'autre domine sur les esprits, mais sans doute l'un et l'autre a des règles, et ces règles sont fondées sur les mêmes principes. Ce ne sont ni les lignes ni les cercles tracés, par le géomètre; c'est la justesse de ses raisonnemens qui lui découvre les vérités qu'il cherche. Ce n'est point le son des mots ni une syntaxe rigoureuse; c'est la même justesse qui fait que le Poète ou l'Orateur dispose des cœurs à son gré, et ce qu'on appelle du terme obscur de *génie*, est-ce autre chose qu'un calcul plus rapide et plus sûr de toutes les circonstances d'un problême.

Le Géomètre et l'Académicien se servent des mêmes moyens pour parvenir à leur but; cepen-

dant, ils ne doivent pas donner la même forme à leurs ouvrages. L'un peut montrer ses calculs, parce qu'ils ne sont pas plus arides que l'objet qu'il considère; l'autre doit cacher son art, et ne doit pas laisser apercevoir les traces d'un travail qui terniroit l'éclat des sujets qu'il traite.

Si tout ce que j'ai dit, Messieurs, pour rapprocher de vos occupations l'étude du Géomètre, ne suffisoit pas, j'en appellerois à l'expérience; et en m'oubliant tout-à-fait ici (car je n'ai garde de penser que je puisse être comparé à ceux dont je vais parler) je ferois remarquer que les plus grands hommes de l'antiquité, les Platons et les Aristotes, étoient à-la-fois Poètes, Orateurs, Philosophes, Géomètres, et réunissoient ces différentes parties, que l'insuffisance des esprits tient d'ordinaire séparées; sans que ce soit aucune incompatibilité qui les sépare. Dans les mêmes volumes où nous admirons la science de ces grands hommes en mathématiques et en physique, nous trouvons des Traités excellens sur la Poésie, sur l'Eloquence, et nous voyons qu'ils possédoient tous les genres d'écrire.

Après la longue nuit dans laquelle les lettres et les sciences furent éclipsées, depuis ces temps reculés jusqu'à nous, on les vit tout-à-coup reparoître, et presque toujours réunies dans les grands hommes.

Descartes, Géomètre profond et Métaphysicien sublime, nous a laissé des ouvrages dans lesquels

on auroit admiré le style, si le fond des choses ne s'étoit emparé de toute l'admiration.

Loke, après avoir lié le plus intimement avec la Logique la science de l'esprit humain, a presque réduit l'une et l'autre à n'être qu'une espèce de grammaire, et a fait voir que c'étoit dans ce préliminaire de toutes les sciences, qu'il falloit chercher la solution de la plupart des questions qu'on regarde comme les plus sublimes.

Je trouverois bien d'autres exemples de ces hommes qui n'étoient pas moins éloquens que grands Philosophes et excellens Géomètres.

Je citerois, peut-être, Newton même, comme un homme éloquent; car, pour les matières qu'il traite, la simplicité la plus austère et la précision la plus rigoureuse, ne sont-elles pas une espèce d'éloquence? Ne sont-elles pas même l'éloquence la plus convenable?

Je parcours ici les différens pays; car ces esprits destinés à éclairer les autres, paroissent comme les astres qui sont répandus dans les différentes régions du Ciel; ces esprits en effet au-dessus de la mesure ordinaire, ne représentent ceux d'aucune nation, et n'appartiennent qu'à l'univers.

Un de ces grands hommes, un de ceux qui a le plus réuni de sciences différentes, Leibnitz, avoit formé le projet d'une langue universelle, d'une langue que tous les peuples parlassent, ou du moins dans laquelle les savans de toutes les nations pussent s'entendre. Alexandre ne trouva

pas le monde entier assez grand, il auroit voulu des royaumes et des peuples plus nombreux pour multiplier ses conquêtes; Leibnitz, non moins ambitieux, sembloit vouloir multiplier ses lecteurs.

Projet véritablement vaste et digne de son génie! Mais se peut-il exécuter, et même retireroit-on d'une langue universelle les avantages qu'il semble qu'on en doive attendre?

Les Mathématiciens ont une espèce de langue qu'on peut regarder comme universelle. Dans les langues ordinaires, chaque caractère est l'élément d'une infinité de mots qui représentent des idées qui n'ont rien de commun entr'elles. Dans l'algèbre, chaque caractère représente une idée, et les idées, selon qu'elles sont plus ou moins complexes, sont exprimées par des combinaisons plus ou moins chargées de ces mêmes caractères.

Tous les Géomètres, de quelques pays qu'ils soient, entendent cette langue, lors même qu'ils ne sont pas en état de juger de la vérité des propositions qu'elle exprime.

Mais cet avantage qu'elle a d'être si facilement entendue, elle ne le doit pas seulement au principe sur lequel elle est fondée, elle le doit aussi au petit nombre d'idées qu'elle entreprend de représenter. Un langage aussi borné ne suffiroit pas pour les peuples les plus grossiers.

Une nation fameuse se sert d'une langue, ou

plutôt d'une écriture qui paroît fondée sur le même principe que l'algèbre, et propre comme elle à être une langue universelle; mais l'esprit de cette nation, et la longue suite de siècles pendant lesquels elle a cultivé les sciences, ont tellement multiplié et compliqué ses caractères, qu'ils sont pour celui qui les veut déchiffrer, une étude trop longue et trop pénible.

Si la stérilité rend la langue des uns peu utile pour un commerce général d'idées, l'abondance rendra la langue des autres d'un usage trop difficile, et il semble qu'on trouvera toujours l'un ou l'autre de ces deux obstacles qui s'opposeront à l'établissement d'une langue universelle.

Mais sans s'arrêter à ces grands projets, qui semblent toujours avoir quelque chose de chimérique, une langue dont l'usage soit si étendu, qu'il n'y ait aucune contrée dans les quatre parties du monde, où l'on ne trouve des gens qui la parlent, ne procurera-t-elle pas à-peu-près les mêmes avantages?

Fixer la signification des mots, rendre simples et faciles les règles de la grammaire, produire dans cette langue d'excellens ouvrages en tout genre: Ce sont là, Messieurs, des moyens sûrs pour y parvenir, et des moyens que vous pratiquez avec le plus heureux succès. Si de plus cette langue est celle d'une nation puissante qui, par ses conquêtes et par son commerce, force ses voisins et les peuples éloignés à l'apprendre, ce

sont encore de nouveaux moyens qui la rendront plus étendue. C'est ainsi que le cardinal de Richelieu, par votre établissement autant que par le haut degré de puissance où il porta la monarchie, avoit destiné la langue françoise à être la langue de tous les peuples, elle le devint sous le règne de Louis-le-Grand, règne sous lequel la nation devint la première nation de l'univers.

Les lettres et les sciences, si l'on ne veut pas les regarder comme des causes, seront toujours des marques de la grandeur et de la félicité des peuples, et l'ignorance et la barbarie, des signes certains de leur misère.

J'ai vu ces peuples qui habitent les dernières contrées du monde vers le pôle arctique, à qui l'intempérie du Ciel ne laisse ni la tranquillité, ni le loisir nécessaire pour cultiver et multiplier leurs idées, sans cesse occupés à se défendre d'un froid mortel, ou à chercher dans les forêts de quoi soutenir une misérable vie; leur esprit est aussi stupide que leur corps est difforme; ils connoissent à peine les choses les plus communes. Combien de nouvelles idées auroit-il fallu leur donner pour leur faire entendre que ce que nous étions venus chercher dans leur pays, étoit la décision d'une grande question sur la figure de la terre; de quelle utilité seroit cette découverte, et de quels moyens nous nous servions pour y parvenir? Ces habitans de la zône glacée, qui ne savoient pas le nom de leur Roi, apprirent celui

de Louis; mais étoient-ils capables de comprendre quels sont les avantages des peuples soumis à un Roi qui, par de sages lois, assure leurs biens et leur repos, qui emploie les uns à défendre ou à étendre les frontières de ses provinces, qui charge les autres du commerce et des arts, qui veut qu'il y en ait qui ne soient occupés que des spéculations et des sciences, et qui, en les rendant tous utiles, sait les rendre tous heureux?

DISCOURS

Prononcé le 9 mai 1746, par M. DE VOLTAIRE, *Historiographe de France, lorsqu'il fut reçu à la place de M. le président* BOUHIER.

DES EFFETS DE LA POÉSIE SUR LE GÉNIE DES LANGUES.

Messieurs,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse et la grandeur de son ame ; il voulut que vous fussiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance, des hommes qui étoient au-dessus de l'intérêt, et qui, aussi généreux que lui, faisoient aux Lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. Il étoit peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun Académicien, qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appeloient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendoient toujours présens parmi vous;

car ce seroit violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu M. le président Bouhier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie et lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, et où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisoit ressouvenir la France de ces temps où les plus austères Magistrats, consommés, comme lui, dans l'étude des lois, se délassoient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables; que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidoit encore les causes des citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des philosophes; qu'il alloit au théâtre; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Esopus et de Roscius, et laissoit aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

M. le président Bouhier étoit très-savant; mais il ne ressembloit pas à ces savans insociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues

anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connoissances des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'Eschyle, et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles.

Il traduisit le poème de Pétrone sur la guerre civile ; non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage et élégante noblesse de Virgile : il savoit que la satire de Pétrone, quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût et de volupté, estiment tout dans Pétrone ; et M. Bouhier, plus éclairé, n'estime par même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, et qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poème, sur l'hymne à Venus, sur Anacréon, pour montrer que les poètes doivent être traduits en vers : c'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur, et on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer aux progrès des

arts ; et j'aimerois mieux prononcer devant vous un discours utile, qu'un discours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace sont-ils heureusement traduits chez les Italiens et chez les Anglois? Pourquoi ces Nations n'ont-elles aucun grand Poète de l'antiquité en prose, et que nous n'en avons encore eu aucun en vers? Je vais tacher d'en démèler la raison.

La difficulté, surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses, sans de grandes peines ; et il n'y a point de Nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la poésie ancienne.

Les premiers Poètes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs et les Romains employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui flatte les yeux ; les François, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame.

Nous nous sommes interdit nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres Nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur

des Géorgiques, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connoissons-nous ; et notre mollesse orgueilleuse dans le sein du repos et du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres et au détail de ces arts utiles, que les maîtres et les législateurs de la terre cultivoient de leurs mains victorieuses.

Si nos bons Poètes avoient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde, pour les charmes de la conversation et pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur et le style du théâtre ont entièrement prévalu. Ils ont embelli la langue françoise ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu étroites.

Et quand je dis ici, Messieurs, que ce sont les grands Poètes qui ont déterminé le génie des langues, je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après Homère. La langue grecque reçut, de ce grand peintre de la nature, la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie et de l'Europe : c'est Térence qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante : c'est Pétrarque qui, après le Dante, donna à la langue italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toujours conservées. C'est à Lopez

de Vega que l'Espagnol doit sa noblesse et sa pompe : c'est Shakespear, qui*, tout barbare qu'il étoit, mit dans l'anglois cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis sans l'outrer, et par conséquent, sans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la poésie, de former et de fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux même qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire, à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers ; les hommes, qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, et même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, Messieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid et de Cinna?

Montagne, avant lui, étoit le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient savoir le françois ; mais le style de Montagne n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble : il est énergique et familier : il exprime naïvement de grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît ; on aime le caractère de l'auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de Montagne, c'est son ima-

gination qu'il faut regretter : elle étoit forte et hardie ; mais sa langue étoit bien loin de l'être.

Marot, qui avoit formé le langage de Montagne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie. On écrivoit dans ce style les tragédies, les poèmes, l'histoire, les livres de morale.

Le judicieux Despréaux a dit : imitez de *Marot l'élégant badinage ;* j'ose croire qu'il auroit dit : *naïf* badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit : et chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut, long-temps après lui, qu'un jargon familier, dans lequel on réussissoit quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries ; mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

> Enfin Malherbe vint, et le premier en France
> Fit sentir dans les vers une juste cadence,
> D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant ;* mais quelques stances

harmonieuses suffisoient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ! Ils lisoient le poëme admirable de la Jérusalem, l'Orlando, le Pastor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque, pouvoit-on associer à ces chef-d'œuvres un très-petit nombre de vers françois, bien écrits à la vérité, mais foibles et presque sans imagination.

La langue françoise restoit donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers Académiciens ; c'est Corneille seul qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de Richelieu commençoit à faire respecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe.

Après Corneille, sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à-la-fois plus passionné et plus correct ; moins varié, mais moins inégal : aussi sublime quelquefois, et toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, et du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un et l'autre ; laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poète de la raison, commença malheureu-

sement par écrire des satires ; mais bientôt après il égala et surpassa peut-être Horace dans la morale et dans l'art poétique ; il donna les préceptes et les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satire meurt avec ceux qui en sont les victimes, et que la raison et la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes que la nature fit naître comme dans le siècle de Léon X et d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire ; et graces en partie aux soins du cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue, comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque, illustre chez tous les hommes, par vingt victoires, et plus encore chez les sages par ses vastes connoissances, fait de notre langue la sienne, celle de sa Cour et de ses Etats ; il la parle avec cette force et cette finesse que la seule étude ne donne jamais, et qui est le caractère du génie ; non-seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours et ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux hommes foibles. Il est dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste ; elle fait le même hon-

neur à notre langue. Le françois est cultivé dans Rome, où il étoit dédaigné autrefois; il est aussi familier au souverain Pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne; plus d'un Cardinal italien écrit en françois dans le Vatican, comme s'il étoit né à Versailles.

Vos ouvrages, Messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Asie, et le plus vaste de l'univers; dans cette ville, qui n'étoit, il y a quarante ans, qu'un désert habité par des bêtes sauvages; on y représente vos pièces dramatiques; et le même goût naturel, qui fait recevoir dans la ville de Pierre-le-Grand et de sa digne fille, la musique des italiens, y fait aimer votre éloquence!

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satiriques qui prétendent en secret justifier leur propre foiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celles de nos lettres; mais le feu qui nous éclairoit n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de Chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des siècles? ouvrage qui, s'il

étoit séchement instructif, comme tant d'autres, seroit le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur a encore trouvé le secret de plaire ; partage, réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès et de la chûte de l'empire romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle et rapide qui approfondit tout, en paroissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans et plus fidèles; de vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent et profond (1) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables que Tibulle et Ovide eussent regardés comme leurs disciples et dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chûte prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la carrière : je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand Molière, achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienséance ; école qui mériteroit, chez les François, la con-

(1) M. de Vauvenargues, auteur de l'Introduction à la connoissance de l'esprit humain.

sidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre qui, le premier, orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il est encore l'honneur et la consolation du nôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, sur-tout quand le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme ces forêts où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses et beaucoup de misère; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est présisément, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue, devenue si belle, et qui doit être fière par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si long-temps notre alliée, où le françois est la langue dominante au milieu des factions contraires à la France; mais si elle s'altère dans ces pays, par le mélange des idiômes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles.

Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux et instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style marotique dans les sujets les plus nobles, c'est revêtir un Prince des habits d'un savetier. On se sert de termes nouveaux qui sont inutiles, et qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Messieurs, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède s'étoit donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce Consul parloit la sienne. Mais c'est sur-tout celui (1) qui a fait ses études particulières des ouvrages de ce grand orateur, et qui étoit l'ami du président Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à-la-fois un ami à regretter et à célébrer; un ami à recevoir et à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres; combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; com-

---

(1) M. l'abbé d'Olivet.

bien elle inspire à l'ame cette joie douce et recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette Académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de Richelieu même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable et par le goût des beaux arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, et non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres; elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, et serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent ainsi indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserois m'étendre, Messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur et sur vos protecteurs; mais pourrois-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de

nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes, et qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de Richelieu et Louis XIV, un Séguier, un Colbert, un Turenne, un Condé; c'est dire à haute voix : *Rois, Ministres, Généraux à venir, imitez ces grands hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu? et Marc-Aurèle, le premier des Empereurs et des hommes n'avoua-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin? Lorsque Henri IV entendit dans le Parlement nommer Louis XII *le père du peuple*, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, et il le surpassa.

Pensez-vous, Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance. On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes; l'un et l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnoissance, et peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, et ont commandé leurs armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit; il l'appeloit à lui du haut de son trône; il en étoit suivi dans ses

conquêtes, dans ses entreprises, il en remplissoit le monde; il déployoit une ame sublime dans le bonheur et dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe et de l'Asie; les terres et les mers rendoient témoignage à sa magnificence; et les plus petits objets, sitôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère, et recevoient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des Empereurs et des Rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, et y vole du sein de la mort dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire: il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher; et il ne peut en affoiblir les rayons, qui, en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguoit. O vous, son auguste successeur, vous l'avez déjà imité, et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaisans qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la

même province où commencèrent ceux de votre bisaïeul, et vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu, dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée.

Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui; plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels et intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous, l'objet de nos vœux et de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même sans être troublé, et le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreurs et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux; vous embrassiez ce général (1), qui n'avoit souhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus et les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers et les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire; et cette récompense est la plus belle pour des François.

(1) Le maréchal de Saxe, après la bataille de Fontenoi.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'Académie, ce qui est précieux à chacun de vous, Messieurs, ce fut l'un de vos confrères (1) qui servit le plus votre protecteur et la France dans cette journée: ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner et exécuter le conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le Roi, dont la vue discernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément.

Jouissez, Messieurs, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu de votre fondateur sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe les démarches pacifiques que fit Louis XV après ses victoires? Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir; s'ils pouvoient connoître le fond de son cœur, ils le feroient leur arbitre au lieu de le combattre; et ce seroit peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages. Les vertus qui le font craindre leur ont été connues dès qu'il a commandé; celles qui doivent ramener leur

(1) Le maréchal de Richelieu.

confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné; nous avons pensé comme pensèrent tous les peuples et tous les siècles; jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé: tous nos cœurs le sentent, et vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce, éternisent ses triomphes et notre bonheur. Puissé-je voir dans nos places publiques le Monarque humain, sculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les symboles de la félicité publique! Puissé-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs : *Au père de la patrie.*

DU PERFECTIONNEMENT DES LANGUES,

Par M. Duclos;

Dans le discours qu'il prononça, lorsqu'il fut reçu à la place de M. Mongault, *le* 26 *janvier* 1747.

Le soin de polir et de perfectionner la langue n'a d'autre objet que de rendre l'esprit exact et précis.

Les langues, qui paroissent l'effet du hasard et du caprice, sont assujéties à une logique d'autant plus invariable, qu'elle est naturelle et presque machinale. C'est en les développant qu'on éclaircit les idées; et rien ne contribue tant à les multiplier, que de les ranger dans leur ordre naturel. En remontant aux principes communs des langues, on reconnoît, malgré le préjugé contraire, que leur premier avantage est de n'avoir point de génie particulier; espèce de servitude qui ne pouvoit que resserrer la sphère des idées. La langue françoise, élevée dans Corneille, élégante dans Racine, exacte dans Boileau, facile dans Quinault, naïve dans La Fontaine, forte dans Bossuet, sublime aussi souvent qu'il est permis aux hommes de l'être, prouve

assez que les langues n'ont que le génie de ceux qui les emploient. Quelque langue que ces hommes illustres eussent adoptée, elle auroit reçu l'empreinte de leur génie ; et si l'on prétend que le caractère distinctif du françois est d'être simple, clair et naturel, on ne fait pas attention que ces qualités sont celles de la conversation, qu'elles sont nécessaires au commerce intime des hommes, et que le françois est de tous le plus sociable. Quelques peuples paroissent avoir cédé à leurs besoins naturels, en formant des sociétés ; il semble que le françois n'ait consulté que le plaisir d'y vivre.

C'est par-là que le françois est devenu la langue politique de l'Europe. Des nations policées ont été obligées de faire des lois, pour conserver leur langue naturelle dans les actes publics. La nécessité fait étudier les langues étrangères ; on se fait même honneur de les savoir : il seroit honteux d'ignorer le françois, qui, chez ces mêmes peuples, fait partie de l'éducation commune. Je suis très-éloigné de vouloir fonder notre gloire sur la destruction de celle de nos rivaux, et d'abuser de leur exemple en l'imitant ; mais il m'est permis de ne pas dissimuler ici de pareilles vérités.

On ne sauroit donc trop, Messieurs, reconnoître le soin que vous prenez de perfectionner une langue si générale et dont l'étendue même est le plus grand obstacle au dessein de la fixer,

du moins autant qu'une langue vivante peut être fixée; car il faut avouer que le caprice, qui ne peut rien sur les principes généraux, décide continuellement de l'usage et de l'application des termes. Les auteurs de génie doivent, à la vérité, ralentir les révolutions du langage; on adopte et on conserve long-temps les expressions de ceux dont on admire les idées, et c'est l'avantage qu'ils ont sur des écrivains qui ne seroient qu'élégans ou corrects; mais enfin tout cède au temps et à l'inconstance: un travail aussi difficile que le vôtre renaît continuellement, puisqu'il s'agit de déterminer l'état actuel et l'état successif de la langue. Que d'objets ne faut-il pas embrasser à-la fois, lorsqu'on voit dans un même peuple les différentes conditions former presque autant de dialectes particuliers! Il faut l'attention la plus suivie, la discussion la plus fine, le discernement le plus sûr pour découvrir et faire apercevoir le véritable usage des termes, assigner leur propriété, distinguer des nuances qui échappent à des yeux ordinaires, et qui ne sont saisies que par une vue attentive, nette et exercée. Il arrive nécessairement alors que les idées se rangent dans un ordre méthodique; on apprend à distinguer les termes qui ne sont pas faits pour s'unir, d'avec ceux dont l'union naturelle modifie les idées et en exprime de nouvelles. C'est ainsi qu'un petit nombre de couleurs primitives en forment

une infinité d'autres également distinctes ; en s'appliquant à parler avec précision, on s'habitue à penser avec justesse.

Tels sont, Messieurs, les services que vous rendez aux lettres, aux sciences et aux arts ; vos lumières se communiquent de proche en proche à ceux même qui ne croient pas vous les devoir. Il est vrai que les services continus sont ceux qui conservent le moins d'éclat ; mais les bienfaiteurs généreux ne s'informent pas s'il y a des ingrats, et l'ingratitude marquée ne sert pas moins que la reconnoisance de monument aux bienfaits.

Quelque grands que soient les vôtres, on ne devoit pas moins attendre d'une compagnie où Corneille, Racine, Bossuet, Fénélon, La Fontaine, Boileau et La Bruyère, et tant d'autres grands hommes dictoient les préceptes, et prodiguoient les exemples dans leurs ouvrages qui sont les vrais Mémoires de l'Académie françoise ; et ce qui fait le comble et la preuve de leur gloire, leurs disciples ont été des hommes dignes d'être leurs successeurs.

Le premier (1), dont les jours sont si chers, je ne dis pas à l'Académie, un tel homme appartient à l'Europe, semble n'avoir pas assez vécu pour la quantité et le mérite de ses ouvrages. Esprit trop étendu pour pouvoir être renfermé

(1) Fontenelle.

dans les bornes du talent, il s'est maintenu au milieu des lettres et des sciences dans une espèce d'équilibre propre à répandre la lumière sur tout ce qu'il a traité; il mérita, presque en naissant, des jaloux; mais ses ennemis ont succombé sous l'indignation publique, et s'il en pouvoit encore avoir, on les regarderoit comme des aveugles qui n'exciteroient plus que la compassion.

Corneille et Racine sembloient avoir fixé les places, et n'en plus laisser à prétendre dans leur carrière. Vous avez vu l'auteur d'Electre, de Radamiste et d'Atrée, s'élever auprès d'eux. Quand les places sont une fois marquées, l'esprit peut les remplir; il n'appartient qu'au génie de les créer.

Les étrangers jaloux de la littérature françoise et qui semblent décider la supériorité en notre faveur, par les efforts qu'ils font pour nous la disputer, ne nous demandoient qu'un poème épique. L'ouvrage qui fait cesser leur reproche doit augmenter leur jalousie.

Molière et Quinault avoueroient les ouvrages de ceux qui ont marché sur leurs traces; quelques-uns ont ouvert des routes nouvelles, et leurs succès ont réduit les critiques, à n'attaquer que le genre.

Des savans qui connoissent trop les hommes pour ignorer qu'il ne suffit pas d'être utile pour leur plaire, et que le lecteur n'est jamais plus attentif que lorsqu'il ne soupçonne pas qu'on veuille l'instruire, présentent l'érudition sous une forme agréable.

Des philosophes, animés du même esprit, cachent les préceptes de la morale sous des fictions ingénieuses et donnent des leçons d'autant plus sures, qu'elles sont voilées sous l'appât du plaisir ; espèce de séduction nécessaire pour corriger les hommes à qui le vice ne paroît odieux que lorsqu'ils le trouvent ridicule.

Ceux qui unissent ici un rang élevé à une naissance illustre, seroient également distingués, si le sort les eût fait naître dans l'obscurité. Occupé de leurs qualités personnelles, on ne se rappelle leurs dignités que par réflexion, et l'Académie n'en retire pas moins d'utilité que d'éclat ; semblables à ces palais d'une architecture noble, où les ornemens font partie de la solidité.

Tant de talens divers, des conditions si différentes doivent avoir pour lien nécessaire et pour principes d'égalité, une estime réciproque qui vous assure celle du public. Vous faites voir qu'il faut être digne de l'attention, quand on en devient l'objet. L'admiration n'est qu'un mouvement subit que la réflexion cherche à justifier et souvent à désavouer ; les hommes n'accordent une estime continue que par l'impossibilité de la refuser, et leur sévérité est juste à cet égard. L'esprit doit être le guide le plus sûr de la vertu ; on ne pourroit la trahir que par un défaut de lumières, quelques talens qu'on eût d'ailleurs, et ce n'est qu'en pratiquant ses maximes, qu'on obtient le droit de les annoncer.

DISCOURS

Prononcé le 25 août 1753, par M. DE BUFFON, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. LANGUET DE GERGY, *archevêque de Sens.*

SUR LE STYLE.

Messieurs,

Vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne; et je ne me persuade pas que quelques essais, écrits sans art et sans autres ornemens que ceux de la Nature, soient des titres suffisans pour oser prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les hommes éminens qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms célébrés aujourd'hui par la voix des Nations, retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, Messieurs, d'autres motifs, en jetant les yeux sur moi; vous avez voulu donner à l'illustre Compagnie (1), à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis long-temps, une nouvelle marque

(1) L'Académie des Sciences.

de considération. Ma reconnoissance, quoique partagée, n'en sera pas moins vive ; mais comment satifaire au devoir qu'elle m'impose en ce jour? Je n'ai, Messieurs, à vous offrir que votre propre bien, ce sont quelques idées sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages ; c'est en vous lisant, c'est en vous admirant qu'elles ont été conçues ; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au-dehors, et par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvemens, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquens, des paroles rapides et sonantes. Mais pour le petit nombre de ceux

dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, Messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées et des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner; il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'ame et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur de mots, quelque élégans qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connoîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse les premiers linéamens qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir. Par la force du génie on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement on distinguera les pensées stériles, des idées fécondes;

par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup-d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie ; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées ; plus on leur donnera de substance et de force, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois ; sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers, et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il employe, quelques beautés qu'il seme dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera point sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des

pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différens temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un; et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours; les interruptions, les repos, les sections ne devroient être d'usage que quand on traite des sujets différens, ou lorsqu'ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement, le grand nombre des divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paroît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel, dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence le germe de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout

être vivant ; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu, et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer, il n'ordonne qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation. Ses connoissances sont les germes de ses productions ; mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un système par la réflexion, il établira sur des fondemens inébranlables des monumens immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire ; il aperçoit un grand nombre d'idées ; et comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres. Il demeure donc dans la perplexité ; mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les idées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire ; les pensées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression ;

tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur, que le désir de mettre par-tout des traits saillans; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instans, que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres; ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition, l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces, et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence, que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité; aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que

cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire des petites choses devient peut être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel, que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes, d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles ; ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre ; le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui

donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style, c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité ; et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. S'il l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la Majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait par-tout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il me sembloit en vous lisant que vous me parliez, que vous m'instruisiez ; mon ame qui recueilloit avec avidité ces oracles de la sagesse, vouloit prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts ! les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au gé-

nie ; s'il manque, elles seront inutiles ; bien écrire, c'est tout à-la-fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même-temps de l'esprit, de l'ame et du goût ; le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles ; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille, pour éviter les dissonances des mots ; et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des Poètes et des Orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé ; aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vuides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet ; il ne doit jamais être forcé : il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paroîtra s'élever à la même hauteur ; et si en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessein, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien ter-

minée, et former, de chaque suite d'idées, un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Ici, Messieurs, l'application seroit plus que la règle, les exemples instruiroient mieux que les préceptes ; mais comme il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages, je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connoissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de surs garans de l'immortalité ; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront ; parce que les connoissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer ; s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or, un beau style n'est tel, en effet, que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus precieuses pour l'esprit

humain, que celles que peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut être que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature ; la poésie la peint et l'embellit ; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les dieux; l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est ; ainsi, le ton de l'historien ne deviendra sublime, que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvemens, les plus grandes révolutions ; et par-tout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'ame, de l'esprit humain, des sentimens, des passions ; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé ; mais le ton de l'orateur ou du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'il est le maître de joindre à la grandeur des sujets, autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il lui plaît ; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, il doit aussi par-tout

employer toute la force et déployer toute l'étendue de son génie.

Que de grands objets, Messieurs, frappent ici mes yeux! et quel style et quel ton faudroit-il employer pour les peindre et les représenter dignement? L'élite des hommes est assemblée : la sagesse est à leur tête ; la gloire, assise au milieu d'eux, répand ses rayons sur chacun et les couvre tous d'un éclat toujours le même et toujours renaissant ; des traits d'une lumière plus vive encore partent de sa couronne immortelle, et vont se réunir sur le front auguste du plus puissant, du meilleur des rois. Je le vois ce héros, ce prince adorable, ce maître si cher. Quelle noblesse dans tous ses traits! Quelle majesté dans toute sa personne! Que d'ame et de douceur naturelle dans ses regards! Il les tourne vers vous, Messieurs, et vous brillez d'un nouveau feu; une ardeur plus vive vous embrase; j'entends déjà vos divins accens et les accords de vos voix ; vous les réunissez pour célébrer ses vertus, pour chanter ses victoires, pour applaudir à notre bonheur ; vous les réunissez pour faire éclater votre zèle, exprimer votre amour et transmettre à la postérité des sentimens dignes de ce grand Roi et de ses descendans. Quels concerts! Ils pénètrent mon cœur ; ils seront immortels comme le nom de Louis.

Dans le lointain, quelle autre scène de grands

objets ! Le génie de la France qui parle à Richelieu, et lui dicte à-la-fois l'art d'éclairer les hommes et de faire régner les Rois. La justice et la science qui conduisent Séguier, et l'élèvent de concert à la première place de leurs tribunaux. La victoire qui s'avance à grands pas et précède le char triomphal de nos Rois, où Louis-le-Grand, assis sur les trophées, d'une main offre la paix aux nations vaincues, et de l'autre rassemble dans le palais les Muses dispersées. Et près de moi, Messieurs, quel autre objet intéressant. La Religion en pleurs, qui vient emprunter l'organe de l'éloquence pour exprimer sa douleur et semble m'accuser de suspendre trop long-temps vos regrets sur une perte que nous devons tous ressentir avec elle.

DE MOLIÈRE ET DE DESTOUCHES,

Par M. Gresset;

Dans sa réponse au discours prononcé le 25 *août* 1754, *par* M. de Boissy (1), *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. Destouches.

Des succès éclatans et toujours légitimes ont marqué presque tous les pas de M. Destouches dans la carrière dramatique; tous les théâtres de l'Europe sont remplis de sa renommée; la France placera toujours au rang des plus grands maîtres, le peintre immortel qui traça le *Glorieux*, et qui, par ce tableau sublime, fait pour toutes les nations et pour tous les temps, sut étendre et couronner la réputation brillante qu'il devoit au succès du *Curieux impertinent*, du *Philosophe marié*, et de tant d'autres caractères si bien vus et si heureusement peints. Son nom seul suffit sans doute à son éloge; et je ne pourrois rien ajouter à sa gloire, si les hommes n'étoient estimables que par l'éclat des talens, si la célébrité suffisoit au sage, si l'on ne devoit un hommage éternel à la vertu, comme au seul bien réel qui

(1) M. de Boissy prononça son remercîment en vers; cet exemple avoit été donné par M. de Crébillon et suivi par M. de la Chaussée, lors de leur réception à l'Académie.

nous survit, et si la mémoire des morts illustres n'étoit une leçon pour leur siècle et un modèle dû à la postérité.

Né avec un esprit élevé, une ame ferme, des sentimens nobles, et cette supériorité de talens qui s'étend à tous les genres, M. Destouches sut remplir également bien tous ceux auxquels il fut appliqué. Chargé des affaires de France à Londres, il sut rendre son ministère également utile et agréable à son maître et à l'Angleterre. Son talent singulier de connoître, d'approfondir, d'apprécier les hommes, et de lever d'une main prompte et sure tous les voiles dont l'intérêt, l'amour-propre et la fausseté s'enveloppent, ce talent, qu'il a si bien prouvé, l'auroit conduit plus long-temps et plus loin dans la carrière des négociations et des emplois les plus distingués, si l'esprit philosophique, insensible à l'ambition, le penchant impérieux du génie, ne l'avoient ramené dans le sein du loisir que demandent les arts. Philosophe, sans en être moins citoyen, accoutumé à ne voir la gloire réelle des talens que dans l'utilité dont ils peuvent être à la société, il tourna toutes ses vues vers ce but respectable, et montra que la comédie, quand elle est instructive et noble, bien loin d'être enveloppée dans la proscription autrefois prononcée contre le crime et la bassesse de la farce antique, doit être regardée comme l'école de la raison et des mœurs; école

plus utile par le pouvoir de l'agrément ; que ne le sont tant de traités de morale qu'on lit sans goût, ou qu'on ne lit pas. Il savoit qu'il est des temps où la dépravation et le délire peuvent être portés à un si haut point, que ni le respect des mœurs, ni le frein des bienséances, ni les lois du bon sens lui-même, ne conservent presque plus d'empire sur les hommes, et que dans ces temps funestes où la raison se tait, où la vertu est également muette, le ridicule, ce tyran universel et si nécessaire, peut seul élever encore, avec quelque fruit, une voix impérieuse, commander aux esprits égarés, couvrir le vice d'un opprobre salutaire, et rétablir les barrières de la raison et de la vertu. Tels furent ses principes, ses travaux y furent conformes, et le succès dut répondre à ses travaux. Censeur toujours vrai, toujours fort, mais sans aigreur, incapable d'odieuses personnalités, il n'attaqua que les défauts et les vices; ennemi austère et courageux de tous les travers qui déparent ou dégradent les hommes, il n'en étoit que plus sociable avec ceux dont le caractère honore l'humanité ; toujours vertueux et sensible, il mérita un trésor bien rare, des amis sincères; philosophe chrétien enfin, (et c'est ici le titre le plus intéressant de son mérite, et tout ce qui lui reste de ses avantages et de notre encens) pénétré des vérités sublimes de la religion, il en fit l'occupation la plus chère de sa retraite, le sujet de plusieurs écrits, l'entretien

de sa raison, la consolation de ses derniers momens. Heureux, après quarante années de succès et de gloire, d'avoir conservé jusqu'à la fin de sa carrière, je ne dis pas seulement sa gloire et ses succès, mais ses amis et sa religion!

La mort de M. Destouches nous rappelle nécessairement la perte que l'Académie avoit faite quelques mois auparavant, d'un autre écrivain dramatique (1), aussi noble qu'intéressant, et fait pour peindre le sentiment et la vertu. Après leur avoir rendu les derniers honneurs, les muses de Térence et de Plaute sont-elles condamnées à demeurer en silence près de ces deux tombeaux, et obligées d'y attendre une génération nouvelle? L'art de peindre aux hommes les hommes eux-mêmes, pour les instruire et leur plaire, va-t-il rester abandonné? Non, Messieurs, je pourrois parler des ressources qui nous restent, et des espérances qui nous raniment, si je ne savois qu'il faut laisser dans le silence les noms des vivans, pour ne blesser ni la modestie, ni la jalousie de personne. Mais si la place que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui, me donne quelque droit de parler de l'art du théâtre, et de proposer mes craintes à ceux qui entrent dans la carrière, il en peut résulter une vérité salutaire, capable de garantir notre scène, la première de l'Europe, de la décadence dont elle est me-

(1) M. de la Chaussée.

nacée; c'est uniquement un conseil de citoyen zélé que je vais offrir, d'autres plus heureux donneront les modèles. Les limites du temps que l'usage me prescrit, ne me permettent point de développer ma pensée dans toute l'étendue qu'elle semble exiger; mais je ne parle point au bel esprit uniquement avide de détails, de superficies et de petits ornemens; je parle au génie, dont la vue perçante et rapide reconnoît la vérité au premier trait qui l'annonce, en prévoit, en embrasse toute la marche dès les premiers pas qu'elle fait, et la voit briller de tous ses rayons, là même où des yeux vulgaires ne sont frappés qu'à peine d'un foible crépuscule.

L'émulation ne peut s'élever à des progrès nouveaux, qu'en marchant sur les traces des plus grands modèles. Je sais que le vol sublime de Molière ne peut être égalé, que l'admiration est le seul sentiment que ce grand homme nous laisse, et qu'il faudra toujours adorer la trace lumineuse de l'aigle de Thalie, sans espoir de l'atteindre. Plus profond, plus élevé, plus créateur que les maîtres renommés des théâtres d'Athènes et de Rome, législateur enfin et souverain de l'empire dramatique, Molière y donna des lois invariables, y laissa des monumens immortels, et parut fait pour éclairer, soumettre et charmer son siècle et l'avenir. C'est le sort des génies supérieurs, ils paroissent, ils donnent

la loi ; l'éclat de leurs prédécesseurs s'efface, ils règnent sans rivaux, et meurent sans successeurs. Mais s'il nous est interdit, ainsi qu'à ceux qui doivent nous suivre, de pouvoir atteindre à l'essor de l'auteur du Misantrope, osons du moins contempler son exemple, considérons le point d'où il est parti, les principes qui l'ont guidé, et les sources de sa gloire. Malgré le ton de raison et de bienséance dont la comédie du *Menteur* venoit de crayonner un modèle, le théâtre, quand Molière parut, étoit encore livré à la bouffonnerie, aux pointes et à l'obscénité. Du sein de cette bassesse et du mauvais goût, Molière, éclairé par la nature, osa s'élancer courageusement loin des routes communes, et porté par les ailes du génie, il sut bientôt s'élever à une sphère nouvelle, d'où il donna aux hommes des préceptes, des modèles et des plaisirs. Voilà son exemple, que nous enseigne-t-il ? L'invariable principe de ne point se laisser subjuguer par le goût du temps, quand le vrai goût s'altère, s'éclipse et touche au moment de sa chûte. Il est à craindre que la manie des nouveautés, pour qui le luxe de nos jours multiplie si laborieusement les colifichets et les riens, et fait servir la magnificence à la petitesse, ne vienne également usurper au théâtre la place des objets vraiment nobles, vraiment utiles, n'y fasse succéder la gentillesse à la grandeur, les phosphores à la lumière, le néant à l'existence ; il est à craindre que n'offrant plus sur

la scène qu'une foule de petits tableaux plus ou moins neufs, on ne néglige totalement de peindre les grands caractères. Les demi-connoisseurs, qui nient tout ce qui les passe, prétendront que tous les grands caractères sont épuisés; qu'il n'est plus de ces couleurs primitives à offrir, et qu'il ne reste que des nuances légères à crayonner, langage de l'ignorance et de la médiocrité. Si l'on n'a plus à caractériser de ces ridicules grossiers d'un siècle moins éclairé, un monde tout nouveau ne reste-t-il point à peindre, à instruire, depuis qu'à la honte des hommes, les vices les plus funestes se sont polis, colorés, embellis au point de n'être plus que des sujets de plaisanterie? La carrière du comique ne s'étend-t-elle point de jour en jour, depuis que la déraison s'accrédite sous le nom d'esprit, que les prétentions de toute espèce font tant de petites renommées sans mérite, et que les ridicules même se croyent l'air et le ton des graces? Osons donc arracher d'une main courageuse tous ces voiles imposteurs; portons le jour de la vérité par-tout où il manque encore; et si la révolution du théâtre et du goût est inévitable, ainsi que celle des mœurs, retardons-en du moins le moment funeste.

C'est à vous, Monsieur, qu'on peut, avec confiance, en déférer l'emploi, et c'est à vous que j'en adresse les vœux et l'augure. La raison et la patrie nous appellent; éclairés par l'étude du

monde, échauffés par l'amour du vrai, et réunis à ceux de nos contemporains qui se sont illustrés dans la carrière de Thalie, redoublons nos efforts pour y ramener ce bon sens, cette noblesse, cette chaleur, enfin cette *force comique* que les caractères peuvent seuls donner, par leur vérité, leurs effets et leurs contrastes. Mais comme la leçon utile n'est jamais plus sure de son succès, que quand elle est présentée par le plaisir, cherchons à rappeler sur la scène le vrai ton de plaisanterie noble, heureuse et sans effort, dont on se pique si aisément sans l'avoir, et ramenons cette véritable joie de l'ame, cette gaieté naturelle et sincère qui est si bonne et si rare. Par le choix de nos tableaux, par l'utilité de leur objet, par l'énergie et les graces de l'exécution, méritons, s'il se peut, le suffrage éclairé de notre auguste maître; méritons, qu'au sortir des travaux qui occupent chaque jour pour la félicité publique le père de la patrie, ses regards sublimes s'abaissent sur nos jeux. Quel succès plus intéressant pour nos ouvrages, quel prix plus cher et plus glorieux de nos veilles, que de délasser quelquefois, et de pouvoir amuser, dans ses nobles loisirs, le plus grand, le plus cher et le plus heureux des Monarques!

DISCOURS

Prononcé le 19 décembre 1754, par M. D'ALEMBERT, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. DE SURIAN *évêque de Vence.*

RÉFLEXIONS SUR L'ÉLOQUENCE.

Messieurs,

LIVRÉ dès mon enfance à des études abstraites, obligé depuis de m'y consacrer, par l'adoption qu'a daigné faire de moi une Compagnie savante et célèbre, je me contentois d'aimer et d'admirer vos travaux. C'est donc moins à mes écrits que vous avez accordé vos suffrages qu'à mes sentimens pour vous, à mon zèle pour la gloire des lettres, à mon attachement pour tous ceux qui à votre exemple les font respecter par leurs talens et par leurs mœurs. Tels sont les titres que j'apporte ici ; ils m'honorent et ne me coûteront point à conserver.

Mais c'est trop vous parler de moi, Messieurs ; le premier devoir que la reconnoissance m'impose, est de m'oublier moi-même, pour m'occuper de ce qui vous intéresse, et pour partager

vos justes regrets sur la perte que vous venez de faire. M. l'évêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui ; il ignora la souplesse du manége, la bassesse de l'intrigue, et tous ces moyens méprisables qui mènent aux dignités par l'avilissement ; il fut éloquent et vertueux, et ces deux qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos suffrages. Permettez-moi, Messieurs, de commencer l'hommage que je dois à sa mémoire par quelques réflexions sur le genre dans lequel il s'est distingué; j'ai puisé ces réflexions dans vos ouvrages, et je les soumets à vos lumières.

L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité et d'imprimer avec force dans l'ame des autres le sentiment profond dont on est pénétré. Ce talent sublime a son germe dans une sensibilité rare pour le grand et pour le vrai; la même disposition de l'ame qui nous rend susceptibles d'une émotion vive et peu commune, suffit pour en faire sortir l'image au dehors; il n'y a donc point d'art pour l'éloquence, puisqu'il n'y en a point pour sentir. Ce n'est point à produire des beautés, c'est à faire éviter les fautes que les grands maîtres ont destiné les règles. La nature forme les hommes de génie, comme elle forme au sein de la terre les métaux précieux, bruts, informes, pleins d'alliage et de matières étrangères. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux, il n'ajoute rien à leur sub-

stance, il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger, et découvre l'ouvrage de la nature.

Suivant ces principes qui sont les vôtres, Messieurs, il n'y a de vraiment éloquent que ce qui conserve ce caractère en passant d'une langue dans une autre; le sublime se traduit toujours, presque jamais le style. Pourquoi les Cicérons et les Démosthènes intéressent-ils celui même qui les lit dans une autre langue que la leur, quoique très souvent dénaturés et travestis? Le génie de ces grands hommes y respire encore, et, si on peut parler ainsi, l'empreinte de leur ame y reste attachée. Pour être éloquent, même sans aspirer à cette gloire, il ne faut à un génie élevé que de grands objets. Descartes et Newton, (pardonnez, Messieurs, cet exemple à un géomètre qui ose parler de l'éloquence devant vous), Descartes et Newton, ces deux législateurs dans l'art de penser, que je ne prétends pas mettre au rang des orateurs, sont éloquens lorsqu'ils parlent de Dieu, du temps et de l'espace. En effet, ce qui nous élève l'esprit ou l'ame est la matière propre de l'éloquence, par le plaisir que nous ressentons à nous voir grands. Mais ce qui nous anéantit à nos yeux n'y est pas moins propre, et peut-être par la même raison. Car quoi de plus capable de nous élever en nous humiliant, que le contraste entre le peu d'espace que nous occupons dans l'univers, et l'étendue im-

mense que nos idées osent parcourir en s'élançant pour ainsi dire du centre étroit où nous sommes placés.

Rien n'est donc, Messieurs, plus favorable à l'éloquence que les vérités de la religion; elles nous offrent le néant et la dignité de l'homme. Mais plus un sujet est grand, plus on exige de ceux qui le traitent; et les loix de l'éloquence de la chaire compensent par leur rigueur les avantages de l'objet. Presque tout est écueil en ce genre; la difficulté d'annoncer d'une manière frappante, et cependant naturelle, des vérités que leur importance a rendues communes; la forme sèche et didactique, si ennemies des grands mouvemens et des grandes idées; l'air de prétention et d'apprêt que décèle un orateur plus occupé de luimême que de Dieu qu'il représente; enfin le goût des ornemens frivoles qui outragent la majesté du sujet. Des différens styles qu'admet l'éloquence profane, il n'y a proprement que le style simple qui convienne à celle de la chaire; le sublime doit toujours être dans le sentiment ou dans la pensée, et la simplicité dans l'expression.

Telle fut, Messieurs, l'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets; elle fut touchante et sans art comme la religion et la vérité; il sembloit l'avoir formée sur les modèles de ces discours nobles et simples par les-

quels un de nos illustres confrères (1) inspiroit au cœur tendre et sensible de notre Monarque encore enfant, les vertus dont nous goûtons aujourd'hui les fruits.

Qu'il seroit à souhaiter que l'église et la nation, après avoir joui si long-temps de l'éloquence de mon prédécesseur, pussent en receuillir les restes après sa mort! La lecture de ses ouvrages en eût sans doute assuré le succès. Mais M. l'évêque de Vence, par un sentiment que nous oserions blâmer, si nous n'en respections le principe, se défia, comme il le disoit lui-même, de sa jeunesse et de ses partisans. Il fut trop éclairé pour n'être pas modeste; son ame ressembloit à son éloquence, elle étoit simple et élevée. La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentimens, parce que la simplicité consiste à se montrer tel que l'on est, et que les ames nobles gagnent toujours à être connues.

Enfin, ce qui honore le plus, Messieurs, la mémoire de M. l'évêque de Vence, c'est son attachement éclairé pour la religion. Il la respectoit assez pour vouloir la faire aimer aux autres; il savoit que les opinions des hommes leur sont du moins aussi chères que leurs passions, mais

(1) M. Massillon, évêque de Clermont, dans son Petit Carême, prêché devant le Roi durant sa minorité.

sont encore moins durables quand on les abandonne à elles-mêmes; que l'erreur ne résiste que trop à l'épreuve des remèdes violens; que la modération, la douceur et le temps détruisent tout, excepté la vérité. Il fut sur-tout bien éloigné de ce zèle aveugle et barbare, qui cherche l'impiété où elle n'est pas, et qui moins ami de la religion qu'ennemi des sciences et des lettres, outrage et noircit des hommes irréprochables dans leur conduite et dans leurs écrits. Où pourrois-je, Messieurs, réclamer avec plus de force et de succès contre cette injustice cruelle, qu'au milieu d'une compagnie qui renferme ce que la religion a de plus respectable, l'état de plus grand, les lettres de plus célèbre? La religion doit aux lettres et à la philosophie l'affermissement de ses principes; les souverains l'affermissement de leurs droits combattus et violés dans des siècles d'ignorance; les peuples cette lumière générale qui rend l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidèle.

Quel est notre bonheur, Messieurs, de vivre sous un prince humain et sage qui sait combien les lettres sont propres à faire aimer à la nation ce que lui-même chérit le plus, la justice, la vérité, l'ordre et la paix? Des dispositions si respectables dans notre auguste Monarque, doivent nous être du moins aussi chères que tant d'actions éclatantes, dont une seule suffiroit pour immortaliser son règne: la grandeur de sa maison

augmentée, deux provinces conquises et deux victoires remportées en personne, la paix rendue à l'Europe par sa modération, la noblesse accordée aux défenseurs de la patrie, l'école des héros élevée à côté de leur azile, la terre mesurée de l'extrémité de l'Afrique à la mer Glaciale, le goût pour l'agriculture et pour les arts utiles encouragé par les opérations le plus sagement combinées, le commerce le plus nécessaire rendu libre entre nos provinces, la subsistance accordée par ce moyen à vingt millions d'hommes qui vont l'appeler leur père. C'est donc à nous, Messieurs, (le zèle pour la patrie m'autorise à me mettre du nombre), c'est à nous à répondre aux intentions si droites et si pures du Prince équitable qui nous gouverne, en inspirant à tous les citoyens, dans nos écrits, l'amour paisible de la religion et des lois. Ce fut aussi principalement dans cette vue, ce fut pour fixer dans la nation par vos écrits la manière de penser bien plus que la langue, que votre illustre fondateur vous établit. Il connoissoit toute la considération et par conséquent toute l'autorité qu'un homme de lettres peut tirer de son état. *Richelieu*, vainqueur de l'Espagne, de l'hérésie et des Grands, sentoit au milieu des hommages qu'il recevoit de toutes parts, que si le sage honoroit en lui le grand homme, la multitude n'honoroit que la place, et que les applaudissemens arrachés par Corneille à la multitude et aux sages, n'étoient donnés

qu'à la personne. La forme et les lois que votre fondateur vous prescrivit, Messieurs, étoient une suite de l'idée qu'il avoit de la dignité de vos travaux; il vous fit le présent le plus précieux et le plus juste que puisse faire un grand ministre à une société d'hommes qui pensent et qui s'assemblent pour s'éclairer mutuellement, l'égalité et la liberté; par là il écarta de vous cet esprit de fermentation et d'intrigue qui est le poison lent des Sociétés Littéraires; par-là il prépara l'honneur que vous ont fait, et celui que se sont fait à eux-mêmes les premiers hommes de l'état, en venant parmi vous sacrifier aux lettres un rang qu'elles respectent toujours dans les Grands même qui s'en souviennent, et à plus forte raison dans ceux qui l'oublient. Ainsi autrefois Pompée (1) vainqueur de Mithridate, de l'Afrique et de l'Asie, prêt à disputer à César l'empire du monde, déposoit ses faisceaux, son ambition et ses lauriers à la porte d'un philosophe avec lequel il alloit s'entretenir, et donnoit lieu de douter aux sages même quel étoit le plus grand en cette occasion, du philosophe ou du conquérant.

Mais l'honneur le plus distingué que vous ayez jamais reçu, Messieurs, est la protection immé-

(1) *Pompeius*, dit Pline, *intraturus Possidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more a lictore vetuit; et fasces litterarum januæ submisit is, cui se oriens occidensque submiserat.* (Hist. natur., VII, 30).

diate de vos souverains; ce titre est devenu trop grand pour tout autre que pour eux: les lettres ne peuvent être dignement protégées que par les Rois, ou par elles-mêmes. L'Académie françoise verra à la tête de ses protecteurs ce Prince si célèbre dans les fastes de la France, de l'Europe et de l'Univers, à la gloire duquel l'adversité même a concouru; plus grand, lorsque pour le soulagement de ses peuples, il engageoit à la paix les nations liguées contre lui, que lorsqu'il les forçoit à la recevoir; enfin qui mérita de ses sujets, des étrangers et de ses ennemis, l'honneur de donner son nom à son siècle.

Tels sont, Messieurs, les objets immortels que vous devez célébrer; tels sont les engagemens de tous ceux que le talent appelle parmi vous. Pour moi je me bornerai à vous entendre et à vous lire; je sentirai croître par votre exemple mon attachement pour ma patrie, déjà éprouvé par un Prince, l'allié et sur-tout l'ami de notre nation, et que l'Europe et ses actions me dispensent de louer; j'apprendrai enfin de vous ce que les jeunes Lacédémoniens apprenoient de leurs maîtres, le respect pour les lois, l'amour de la vertu, l'horreur de toute action lâche et odieuse. Je finis, Messieurs, pénétré à la vue de vos bontés et de mes devoirs; les sentimens dont mon ame est remplie, impatiens de se montrer, se nuisent les uns aux autres; et je ferai une exception à la règle, qu'il suffit de sentir pour être éloquent.

RÉPONSE

De M. Gresset, *directeur de l'Académie françoise, au discours de* M. d'Alembert.

DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Messieurs,

Les esprits d'un ordre supérieur appartiennent à tout ; également citoyens de l'empire des lettres et de celui des sciences, ils passent du portique et du lycée au temple des Muses et des beaux Arts, sans en ignorer la langue, et sans y paroître étrangers. Appelés par la nature, éclairés par le génie, ils s'élancent au-delà des barrières où rampe la foule des beaux esprits sans études, et des savans sans graces; nés pour être utiles et chers aux hommes, ils ouvrent des routes nouvelles dans le Labyrinthe de la nature, ils étendent la sphère des idées, ils perfectionnent les Arts, ils élèvent des monumens immortels; et réunissant le savoir à l'agrément, la force et l'élégance, le don de bien penser et le talent de bien écrire, leurs ouvrages les annoncent, leurs succès parlent, et il ne peut être pour eux de plus éloquent éloge que leur renommée.

Telle est, Monsieur, la brillante destinée des

grandstalens, et la vôtre; et quand non-seulement la France littéraire, mais toute l'Europe savante applaudit aux suffrages qui vous placent ici, la renommée ne me laisse rien à dire; d'ailleurs la véritable philosophie ne reçoit qu'impatiemment le tribut des louanges. Supérieure à la vanité qui les désire, à l'adulation qui les prodigue, à la médiocrité qui les dispute, elle ne sait que les mériter, elle craint de les entendre, et par-là même elle force quelquefois l'envie à reconnoître le mérite et à le pardonner.

Dans un jour consacré à la gloire des talens et des succès, pourquoi faut-il mêler la voix de la douleur au langage des applaudissemens? Vous avez tracé, Monsieur, avec autant de vérité que d'énergie, l'image de l'illustre prélat que l'Académie Françoise vient de perdre; mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles et trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. Quelle perte l'éloquence vient de faire! Et quel génie lumineux viendra dissiper les profondes ténèbres qui la couvrent?

Notre siècle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ces talens subalternes, qui se croyant sublimes ne peuvent manquer de se trouver éloquens, et d'être pris pour tels par le Vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les tribunes, ainsi que dans la plupart des sociétés, on n'a que trop à essuyer ou de cette froide éloquence prétendue, qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un

vain étalage de raisonnemens sans principes et sans objet, un chaos d'idées et de sentimens sans force et sans chaleur, ou de cette éloquence ridicule qui n'est que le langage foible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse, et la manie puérile de mettre tout en épigrammes. Pour assurer à notre siècle une suite nombreuse de pareils déclamateurs, il ne faut que deux qualités qui malheureusement ne sont pas prêtes à manquer, la merveilleuse facilité de parler long-temps sans avoir rien à dire, et la confiance intrépide qui accompagne toujours les talens médiocres et les beaux esprits sans génie.

Mais qui nous rendra le vrai talent de parler avec raison, avec force, avec utilité, le génie mâle et majestueux, sensible et pénétrant, simple et sublime, dont Athenes et Rome ont laissé des monumens que le dernier siècle a peut être surpassés parmi nous, et que le nôtre n'atteint plus? Qui nous rendra sur-tout l'éloquence de la chaire, ce talent si rare, si difficile et si souvent usurpé, ce talent le premier de tous, par la nécessité, la grandeur et la supériorité de son objet? Qui nous rappellera les orateurs puissans, les modérateurs de l'esprit humain, les maîtres des passions elles-mêmes, les Ministres vraiment dignes d'annoncer aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la terre doit rester en silence avec ses maîtres et ses sages? Enfin, qui ranimera les cendres de l'orateur illustre que nous regrettons

aujourd'hui, le dernier qui nous restoit du siècle de l'éloquence véritable, et dont les talens avoient balancé quelquefois les succès de Massillon? Il avoit comme lui recueilli, dans cette compagnie l'héritage et la place de Bossuet et de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes, que les dédommagemens sont devenus plus rares, et que l'éloquence sacrée attend encore ici un restaurateur.

Malgré le faux axiome respecté dans les écoles, et proscrit par le goût, vous avez eu raison de dire, Monsieur, qu'on ne doit la grande éloquence qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la nature, et non au pesant secours des règles, ni au pédantisme des préceptes. Le génie ne s'apprend ni ne se copie. Mais à cette vérité j'en dois ajouter une plus essentielle encore, et que la mémoire de M. l'Evêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire et pour l'instruction de ses imitateurs. Les dons de la nature, à quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffisans. Le génie lui-même n'est point encore assez pour un Ministre de la parole sainte; il n'a rien, il n'arrive à rien, s'il ne joint aux talens et au génie l'autorité de l'exemple et l'éloquence des mœurs. On n'inspire point ce qu'on ne sent pas vivement; il faut être convaincu pour convaincre, et agir pour persuader. Avec toute l'élévation des idées, toutes les graces de l'expression et toute la force du sentiment, on est bien foible contre les pas-

sions d'autrui, quand on est soupçonné de les partager, quand on n'est annoncé que par la vanité, le désir de plaire, et la profonde ambition.

Ce ne fut point sous de pareils auspices que M. l'Evêque de Vence entra dans la carrière. Rempli des grandes vérités du christianisme, nourri de l'étude des livres saints, il n'eut de guide que la religion elle-même. Ses talens pour la chaire furent bientôt proclamés par la voix publique, et ses succès décidés. Il n'étoit point de ces prédicateurs frivoles et méprisables, qui à la face des autels même, cherchant moins les palmes du sanctuaire, que les lauriers des spectacles, viennent montrer qu'ils ne savent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, et n'emportent de nos temples aux yeux du christianisme et de la raison, qu'une gloire sacrilège et des succès ridicules. Ses discours énergiques et sensibles, embellis par toutes les graces extérieures du talent, recevoient un nouveau poids, une autorité nouvelle, de la réputation de sa vertu. Solitaire paisible, philosophe chrétien, sans cabale, sans protecteurs, attendu par un peuple nombreux, et sans avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite il venoit apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour-propre, les petitesses de la grandeur, la foiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine; il venoit consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux

incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à s'aimer; il étoit pénétré, il touchoit. Il n'appartient qu'à la vertu réelle que donne et consacre la religion, d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur, et commande le devoir.

La gloire qu'il ne cherchoit pas, vint le trouver dans la solitude, et l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'Episcopat sans brigues, sans bassesses et sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur et sans négligence. Ce ne fut point de ces talens qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, de ces bouches que la fortune rend muettes, et qui se fermant dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions. Dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses talens, tous ses soins, tous ses jours. Pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais, il en étoit plus connu. Louange rarement donnée, et bien digne d'être remarquée. Dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, M. l'Evêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse, que quand il fut appelé par son devoir à l'assemblée du clergé. Enfin plein d'années, de vertus et de gloire, il est mort pleuré des siens, comme un père tendre, honoré et chéri, expire au milieu des gémissemens d'une famille éplorée, dont il emporte l'estime, la reconnoissance et les regrets.

L'éloge des morts ne seroit pas plus utile que la critique des vivans, s'il n'étoit une leçon pour ceux qui restent. Souvenons-nous donc, en regardant ce tombeau, que les lettres et les talens n'ont de réelle et durable gloire que quand la raison et la religion y sont unies. A la voix de ces cendres encore éloquentes, que la noble émulation s'enflamme dans tous ceux qui osent se destiner à l'éloquence, en quelque genre que ce soit. On se plaint qu'elle dégénère ; mais que la nature seule soit consultée et suivie, que le goût de l'étude renaisse, que le cœur inspire, que la raison parle, alors l'éloquence véritable s'élevera dans toutes les tribunes. Laisserions-nous enlever cette palme du génie à la splendeur d'un empire, qui sous les lois heureuses du plus grand des Monarques, réunit tous les lauriers des talens et des Arts, et tous les titres immortels qui consacrent la gloire du maître et le bonheur des sujets?

PORTRAIT DE M. DE MONTESQUIEU,

Par M. de Chateaubrun,

Qui lui succéda dans la place d'Académicien, le 5 mai 1755.

Dès sa jeunesse, son imagination si noble, si riante, si féconde se déploye; nouvel Amphion, au son d'une lyre qu'Apollon même prend pour la sienne, il élève un temple enchanteur (1). Les Graces se hâtent d'en poser les fondemens, leurs mains légères lui présentent les matériaux de ce charmant édifice, elles en ordonnent la symétrie, elles l'embellissent de Peintures où elles se représentent par-tout; et reçoivent du sentiment ce coloris immortel, dont le seul sentiment possède le secret.

La scène change: M. de Montesquieu paroît dans ces climats d'où la lumière s'annonce à toute la nature. Quel est ce nouveau genre de correspondances (2)?... Mais lui-même les couvre d'un voile et les cache à mes regards. Je ne les réclame

(1) Le temple de Gnide.

(2) Les Lettres persanes.

point, la gloire de M. de Montesquieu peut faire des sacrifices sans s'appauvrir.

Il marche à pas de géant dans la carrière du génie; je le vois aux prises, pour ainsi dire, avec les maîtres du monde. Il demande compte aux Romains (1) de leur agrandissement et de leur décadence; la fortune aveugle n'a point d'autels aux yeux de cet examinateur judicieux et sévère. Chaque effet a son principe, et il sait le trouver. Il analyse les événemens, il décompose le cœur de l'homme, qui n'a rien d'obscur pour lui; l'apparence du vrai n'est jamais le vrai devant lui; il distingue le prétexte du véritable motif. La politique du Sénat de Rome, quelque profonde qu'elle soit, n'échappe point à ses regards; il pénètre tout, il démasque tout. Il regarde les vaincus d'un œil attentif comme il a regardé les vainqueurs. Toutes les nations passent successivement devant lui; il se donne l'expérience de plusieurs siècles, et s'ouvre la route à un autre ouvrage plus admirable encore. Vous me prévenez, Messieurs, c'est *l'Esprit des Lois.*

D'anciens législateurs crurent avoir pourvu au bonheur de leurs concitoyens, et même à celui de tous les hommes; mais leurs lois dans l'exécution devinrent un nouveau mal. Dracon donna tout à la terreur, et ne fit que des esclaves. Solon

(1) Considérations sur les causes de la grandeur des Romains, et de leur décadence.

accorda tout à la liberté, et ne produisit que l'anarchie. Lycurgue ôta tout à la nature, et ne fit que des malheureux. Les Romains établirent des lois pour étendre ou pour assurer leurs conquêtes, et non pour rendre les hommes meilleurs. L'ouvrage de M. de Montesquieu étoit nécessaire à l'humanité.

Il laisse au despotisme de l'Asie des principes qu'il ne pourroit détruire sans bouleverser une partie de la terre; mais il l'environne d'écueils et de précipices, il le trouble, il l'épouvante, et lui montre à chaque moment des bras levés pour le renverser. Ce despotisme est le fléau des hommes; M. de Montesquieu n'a pas voulu qu'il pût être heureux.

C'est à des gouvernemens où l'empire est légitime, où l'obéissance est honorable, où le bonheur des maîtres et des sujets est toujours en proportion de la fidélité qu'ils apportent à remplir leurs devoirs respectifs; c'est à ces Gouvernemens que M. de Montesquieu a consacré ses veilles et son travail. Il en a établi les principes avec une solidité incroyable; il en a saisi les différences avec un discernement exquis; il a tracé à chacun la route qu'il doit tenir pour être heureux : Le remède est toujours à côté de l'inconvénient. Il a connu tous les mobiles qui déterminent les hommes au bien et au mal. Il a mesuré les degrés de force que les passions peuvent opposer à l'éducation, à l'honneur, à la vertu; il a

enchaîné les passions par les passions même, quand elles rompoient l'équilibre. Jamais les ressorts du monde moral n'ont été combinés avec tant de justesse, ni n'ont eu des directions si certaines.

Que l'ame est belle à considérer dans ces ouvrages où elle s'élève au-dessus d'elle-même! Partout ailleurs elle n'est que l'homme : mais dans ses essors heureux, et dans les ouvrages de génie, elle est véritablement l'image de l'intelligence suprême.

Mais M. de Montesquieu, que je viens de regarder dans un point de vue si élevé, ne perdoit-il point quelque chose à être vu de près dans le cours de la vie privée? Non, Messieurs, il y gagnoit encore; il avoit les qualités du cœur, si préférables au génie même.

Heureusement né, son éducation, ses propres réflexions, le grand usage du monde embellirent son ame, sans altérer en lui les dons de la nature. Simple comme elle, il n'avoit point de prétention, et ne manquoit jamais de plaire; il avoit un goût juste qui le mettoit toujours au ton de ceux avec lesquels il se trouvoit; une politesse noble qui l'assortissoit à tous les états; une bonté qui lui gagnoit tous les cœurs. Homme de condition et homme de lettres, il sut toujours allier l'un à l'autre, sans affecter ni l'un ni l'autre. Aimé de tous, il n'en devint que plus aimable.

Les mêmes sentimens qui le rendirent bon

mari, bon père et bon ami, s'étendirent jusques sur ses compatriotes, et même sur le genre humain. Son dernier ouvrage est une preuve à jamais subsistante de la ferveur et de l'immensité de ses désirs pour le bonheur des hommes. Aussi a-t-il échauffé toutes les nations de l'Europe d'un amour tendre pour l'auteur. Il les avoit presque toutes parcourues, et il avoit également réussi chez toutes.

Propre à faire les délices de la société dans laquelle il se comptoit pour rien, ses vertus étoient sincères, il étoit avec lui-même ce qu'il paroissoit aux autres. On ne lui a point trouvé de défaut, et ce qui comble son éloge, personne n'a jamais désiré de lui en trouver.

DE LA NÉCESSITÉ D'ORNER

LES VÉRITÉS ÉVANGÉLIQUES,

Par M. l'abbé de Boismont,

Dans le discours qu'il prononça le 25 octobre 1755, lorsqu'il fut reçu à la place de M. Boyer, *évêque de Mirepoix.*

Pourquoi, lorsqu'il s'agit de commander aux passions des hommes, dédaigneroit-on le charme le plus puissant qui les soumette et qui les captive? J'appelle ainsi cet heureux art d'embellir la raison, en lui conservant sa dignité, et d'adoucir la rudesse de ses traits, de lui donner une teinture vive et pénétrante, de la dépouiller de cette sécheresse qui révolte, de cette monotonie qui dégoûte, de cette pesanteur qui attiédit et qui fatigue! Que produit-elle sans le secours de cet art? Une attention morte, une conviction froide, un hommage aride et inanimé; quelquefois la tentation de se venger de l'ennui, de tourner en mépris pour la loi le dégoût que l'on prend pour son interprète. La morale, qui ne s'établit que sur les ruines de la nature a besoin

de tromper, en quelque sorte, et de séduire pour triompher.

Mettons à part ces touches divines qu'on ne définit point, et qui restent dans le secret de Dieu; nous découvrirons que pour affecter sensiblement les hommes, il faut leur plaire; la raison seule traîne tristement après elle les principes et les conséquences; c'est à l'imagination à les arracher, pour ainsi dire, de l'esprit où elles languissent sans mouvement et sans vie, pour les reproduire jusques au fond du cœur, et intéresser le sentiment à leurs succès; c'est elle qui rend redoutable tout ce qu'il faut craindre, sensible tout ce qu'on doit aimer, pathétique tout ce qui doit attendrir; elle seule met en action les maximes et les préceptes, donne aux objets le ton des circonstances, les peint des couleurs propres à l'effet qu'ils doivent produire, les décompose, les divise, les réunit, et par le mélange heureux des impressions douces ou terribles, forme ce précieux intérêt qui pénètre et qui saisit; elle seule enfin passe, si j'ose ainsi parler, à travers tous les sens qu'elle enchaîne, porte son trône au milieu de l'ame, l'excite ou la calme, et dans le silence qu'elle impose aux passions, appelle à son gré le frémissement ou le désir, le respect ou l'amour, le remords ou l'espérance. Utile et bienfaisante séduction! On est attaché par le charme de l'éloquence, et cette innocente magie fixe quelquefois aux pieds de la vérité.

On regrette tous les jours la *simplicité* des premiers défenseurs de la religion ; on veut que dans ces temps heureux tout pliât sous le poids de la vérité seule, et que pour la rendre victorieuse il ait suffi de la montrer *sans parure et sans art*. Mais que prétend-on par cette supposition chagrine? Se persuade-t-on que les premiers panégyristes de la foi dédaignèrent les ressources du génie, abandonnèrent la vérité à son austérité naturelle, repoussèrent d'une main superstitieuse tous les ornemens qu'elle avoue, et qu'en un mot un zèle brûlant et impétueux leur tint lieu de tout! Illusion démentie par les précieux monumens qui nous restent de ces grands hommes. Qu'on écoute Saint Paul foudroyant la raison humaine au milieu de l'Aréopage ; quelle critique délicate, quelle philosophie sublime, quel tableau brillant de l'immensité du premier être! Non, quels que fussent alors les succès de la foi, les moyens humains entrèrent, je ne dis pas dans la composition, mais dans la propagation successive de cette œuvre divine. Alors, comme de nos jours, les controverses, les écrits, les discours publics, prirent la teinture du caractère personnel de l'esprit dominant du siècle, et si j'ose m'exprimer ainsi, de l'impulsion générale des mœurs. Tertullien fut sévère et bouillant, Saint Augustin profond et lumineux, Saint Chrysostome pompeux et solide, Saint Bernard sensible et fleuri ; leur zèle ne porte nulle part l'em-

preinte d'une raison sèche et décharnée ; ils l'enrichissent, ils la parent de tous les trésors de l'imagination, moins déliée peut-être, moins minutieuse que celle de nos jours, parce que leur âge étant plus simple, les vices avoient, pour ainsi dire, plus de corps et plus de consistance ; la corruption étoit moins adroite, moins mystérieuse ; elle ne forçoit point, par conséquent, à ces détails et à ces nuances qui ressemblent quelquefois à un soin affecté de l'art, et qui n'appartiennent cependant qu'à l'esprit d'exactitude et d'observation. Lorsque le vice est devenu ingénieux, il a fallu le devenir avec lui pour le combattre.

J'avouerai que dans les écrits de ces grands modèles, la peinture des mœurs est plus sombre, plus naïve, plus ferme ; que le vice n'étant point encore dénaturé, pour ainsi dire, et travesti en talent, ils ont eu moins besoin de l'art d'analyser les passions, d'en étudier les rafinemens, d'en surprendre les délicatesses ; art qui paroît tenir au frivole, parce qu'en effet les ruses des passions sont puériles. Mais lorsqu'il s'agit des grands objets de la foi, leur style s'élève et s'échauffe, ils savent que l'homme est tout entier dans le cœur, et que l'imagination est beaucoup plus près du cœur que la raison ; tout coule alors de ce principe ; les traits hardis, les figures vives, les ornemens utiles se multiplient ; peines, espérances, bonheur, tout est présenté sous les images les

plus nobles et les plus frappantes; la raison n'y perd rien, l'art en conserve toute l'énergie, et la vérité en reçoit plus d'éclat.

C'est en effet par de semblables ressorts qu'on remue les hommes, qu'on les attendrit ou qu'on les enflamme, qu'on les précipite ou qu'on les arrête. Le raisonnement prouve tout et ne persuade rien. Ce n'est point en démontrant froidement aux Spartiates qu'il faut mourir pour la patrie, que ce chef célèbre (1), inspiré par les Muses, ranime leur valeur consternée; c'est en les échauffant par l'image même d'une mort si belle : Il peint à leurs yeux un guerrier enseveli sous ses trophées, confondant sur son front l'ardeur du combat, la fierté du triomphe, l'enthousiasme du patriotisme, et Lacédémone est victorieuse. Ce ne fut point par la majesté didactique de ses raisons que (2) l'Hérésiarque du XVe. siècle ébranla toute l'Allemagne; ce fut par la poésie audacieuse de ses portraits : Elle embrasa tous les esprits, et le Ciel permit que la vérité demeurée seule entre des mains pesantes et sans graces, cédât à ce torrent, tandis que l'erreur proclamée par l'imagination, s'étendit, s'accrut, et usurpa tout. Pourquoi les ressources de l'erreur ne deviendroient-elles pas les ressources de la vérité ?

---

(1) Tyrthée.

(2) Luther.

Ne consacre-t-elle pas tout ce qui sert à son triomphe? On pare tous les mensonges, on prête quelquefois à la licence tous les charmes de l'invention et de la finesse, et le vrai seul et l'honnête ne pourront s'offrir que sous des couleurs tristes et sauvages; on n'osera donner à ses pensées ce tissu brillant, ce caractère de vie et de nouveauté qui les rend plus piquantes, et qui par cette raison peut les rendre plus utiles; quel paradoxe! Comme si pour instruire ou réformer les hommes, il étoit décent de les rebuter, et que le mérite de plaire ne pût être compté que lorsqu'il favorise le projet de séduire.

Ce n'est pas que je prétende tout accorder à ce mérite seul; je connois et j'avoue les droits naturels de la vérité; je sais que les ornemens qui l'accablent, la défigurent, que la pompe qui l'énerve, l'outrage; que le luxe de l'esprit en est l'abus, et que l'art le plus heureux est celui qui ressemble le moins à l'art même. Mais je désirerois que tous les moyens de rendre les devoirs aimables, fussent précieux, parce que ceux qui servent à les établir n'en seroient que plus sûrs; je souhaiterois qu'un ministère, dévoué au plus grand de tous les intérêts, ne négligeât pas les secours qu'on emploie pour conserver les plus petits; je voudrois, en un mot, qu'il fût permis de croire que l'expression des mêmes vérités peut souffrir des différences que les temps amènent, et que le génie des peuples conseille; que, lors-

qu'il s'agit d'instruction, la manière qui plaît n'est pas du moins plus nuisible que celle qui dégoûte, et qu'enfin l'art de persuader pourroit bien n'être autre chose que le *don de sentir et le talent de peindre*.

DE L'ÉGALITÉ,

Par M. DE MONTAZET, Évêque d'Autun;

Dans le discours qu'il prononça le 14 mars 1757, lorsqu'il fut reçu à la place de M. le cardinal DE SOUBISE.

L'HONNEUR qu'on a ici d'être associé aux personnes du premier rang, a été donné plus d'une fois comme un moyen propre à animer les talens et à exciter l'émulation. Quoi qu'il en soit de cette manière d'envisager votre égalité, ce n'est pas celle qui me touche le plus; me seroit-il permis de le dire? J'ai peine à reconnoître les droits de la solide gloire dans la petitesse de la vanité, à estimer comme un grand bien celui qui ne feroit éclater notre vertu qu'en annonçant notre foiblesse.

L'égalité qui a de justes droits sur mon admiration, n'enfante pas plus l'orgueil que la confusion: elle est fille de la sagesse. C'est elle qui dans le plus bel âge du monde fit la grandeur, les délices de l'homme, et qui mérite d'autant plus ses regrets, qu'elle semble ne lui avoir été enlevée que pour punir et multiplier les injustices.

Si les hommes avoient toujours été sages, ils

n'auroient jamais connu d'autres biens que les lumières et la vertu; et tous ayant le même penchant, la même facilité à se procurer les seuls avantages qu'ils pouvoient estimer, l'indistinction des rangs se seroit perpétuée parmi nous avec celle du mérite. Mais l'ignorance et la corruption ne tardèrent pas à obscurcir l'idée, à affoiblir le goût de la véritable grandeur; la nécessité de la récompenser dans les uns, de l'encourager dans les autres, de la faire respecter par tous, entraîna celle d'y attacher des honneurs, et dès lors fut exilée de la terre l'égalité qui faisoit notre plus bel ornement, mais qui ne pouvoit survivre à notre sagesse.

Qu'est-ce donc, quand on les considère dans ce point de vue, que les titres et les dignités, sinon de tristes témoins qui déposent trop haut de notre misère, qui flattent notre amour propre et qui ne devroient qu'humilier notre raison? C'est tout au plus un mal devenu nécessaire, un piége utile que l'intérêt commun tend à notre vanité, une récompense pour le mérite sans doute, mais qui, lors même qu'elle ne dégénère point de sa première institution, honore moins l'homme qu'elle ne flétrit l'humanité tout entière.

Encore si instruits par nos malheurs, nous nous étions appliqués à retirer de la seule ressource qui nous restoit, tous les avantages auxquels elle étoit destinée; mais nous avons éprouvé la double humiliation d'y être réduits, et d'en abuser. Des

distinctions qui sont une espèce de trésor public, parce qu'elles ne furent établies que pour l'utilité commune sont devenues la proie des désirs particuliers; la faveur les a obtenues, la naissance les a perpétuées, les voies les moins pénibles ont été bientôt les voies les plus ordinaires pour y arriver : à force de séparer le rang et le mérite, on a dégradé l'un, et fait oublier l'autre. Un nouveau genre d'idolâtrie s'est introduit sur la terre: à la véritable, à la seule divinité que la multitude n'a pu reconnoître, a succédé une foule de Dieux que les sages n'ont pu adorer.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je prétende caractériser notre siècle par un reproche qu'il mérite sans doute moins que ceux qui l'ont précédé. Les maux que je déplore sont ceux de la nature entière. Mais si au milieu de cette séduction générale il se trouvoit une société d'hommes que la contagion eût respectée; qui ne fût occupée qu'à étendre, qu'à répandre ses lumières, et qui ne pensât à éclairer les esprits que pour régler plus sûrement les cœurs, dont l'émulation ne fût autre chose que le désir de se rendre utile, et les récompenses qu'une gloire innocente peu différente de la satisfaction d'avoir mérité; qui ne connût d'autre empire que celui de la raison pure, d'autre supériorité que celle des connoissances et de la vertu; où les Grands fussent admis, mais ceux-là seulement qui n'ont besoin pour l'être ni de leur naissance, ni de leurs titres,

et qui placés au milieu des sages, sont moins flattés des distinctions qu'ils y portent que de l'égalité qu'ils viennent y chercher; si, dis-je, il se trouvoit encore une société d'hommes qui reunît tous ces caractères, qui fût gouvernée par ces lois, quel spectacle plus capable de nous étonner et de nous instruire! avec quels transports ne devrions-nous pas y découvrir, y révérer l'image de notre première grandeur!

Vos contemporains, Messieurs, sont trop près de vous pour ne pas chercher à vous méconnoître dans cette peinture. C'est un de nos malheurs les plus ordinaires que celui de ne vouloir pas assez estimer les biens dont nous jouissons; mais laissons le temps effacer ces tâches légères dont n'est jamais exempte ici bas la gloire la plus pure. La postérité ne connoît ni les exagérations de la jalousie, ni les dégoûts de l'habitude: elle est sans passion, elle vous verra avec les mêmes yeux que moi.

Il importe peu, Messieurs, que vous vous soyez présentés sous le même point de vue à tous ceux dont vous avez éprouvé les empressemens. Quand chacun auroit eu sa manière d'ambitionner l'honneur de vous appartenir; quand vous auriez fait naître autant de désirs différens qu'il y a de fleurs qui vous couronnent, vous n'en avez que plus surement rassemblé tout ce que les différens ordres de l'état ont eu de plus distingué depuis la naissance de l'Académie. Qu'on parcoure vos fastes et ceux de la Nation, on n'y trouvera point

de génie sublime, d'écrivain vertueux, à qui vos ouvrages n'aient servi de modèles, dont vos honneurs n'aient échauffé l'émulation, qui n'ait regardé comme une récompense de pouvoir réunir ses lumières à leur source. On n'y verra point d'homme, qualifié de grand ami des lettres, qui n'ait cru honorer son nom en le plaçant à côté des vôtres.

DISCOURS

Prononcé le 21 *mars* 1757, *par* M. SÉGUIER, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. DE FONTENELLE.

ÉLOGE DE FONTENELLE.

Messieurs,

QUAND le célèbre Académicien que vous regrettez fut admis dans votre illustre Compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand Corneille. Mais si le hasard de la naissance l'attachoit par les liens du sang au père du théâtre, cet éclat héréditaire disparoissoit auprès des titres personnels qui l'avoient rendu digne de votre choix.

Combien suis-je plus obligé, Messieurs, de faire un âveu aussi modeste que le sien? Je dois au nom que je porte, l'honneur de m'asseoir aujourd'hui parmi vous; le souvenir du chancelier Séguier vous a été transmis, il vit dans vos cœurs, vous avez voulu l'honorer dans un héritier de son nom, vous avez étendu sur moi les sentimens que vous lui conservez et qu'il mérita, ils ont fait mon titre. Je me hâte de rendre à sa mémoire un hommage public; et

dans les transports que vous aviez droit d'attendre de ma reconnoissance, c'est à moi seul Messieurs, qu'il étoit permis de le nommer ici avant le cardinal de Richelieu, ce génie profond et sublime, qui, le premier, rassembla les talens dispersés, à qui les lettres doivent autant que cet empire, dont le nom vit encore parmi vous avec une nouvelle splendeur dans un héros de sa race. Le chancelier Séguier ajouta à l'éloge de votre fondateur en l'imitant, il se crut heureux de seconder ses vues, en concourant à la gloire des muses, et de pouvoir, en mêlant son nom avec les vôtres, se promettre l'immortalité.

Eh! sur quoi pouvoit-on mieux fonder cette vaste et flatteuse espérance, que sur une Compagnie éclairée, faite pour représenter l'esprit de la nation, pour ajouter à son titre de guerrière, celui de savante; pour la préserver de la barbarie, pour perpétuer son existence par les lumières, et tandis que d'autres peuples, autrefois éclairés comme elle, n'existent plus que dans les monumens qui nous restent de leur génie, lui garantir une immortalité, en fixant dans son sein l'empire du génie et de la raison?

Un de ses plus grands Rois, Louis XIV, protecteur du mérite qu'il sut connoître, mit le comble à la gloire de cet établissement, en lui imprimant la sienne. Sous ses regards créateurs, on vit se multiplier les génies : il a transmis sa grande ame à notre auguste Monarque; et la

même faveur a renouvelé parmi vous les prodiges. Pourquoi ne puis-je qu'admirer? Que votre choix ne peut-il créer en moi tout ce qui me manque pour le justifier?

D'autres plus heureux sont entrés dans ce temple des muses, précédés par d'immortels écrits, nommés dès long-temps par la voix publique. Leurs talens supérieurs étoient venus, pour ainsi dire, reconnoître avant eux la place où ils devoient s'asseoir. Je parois devant vous, Messieurs, sous les auspices d'un nom qui vous est cher, mais auquel je n'ai rien ajouté; vous décernez à ma jeunesse le prix des travaux d'une longue carrière: vous avez violé pour moi cette loi sévère et juste, qui ne permet d'entrer ici que les lauriers à la main; je me vois sous ceux qui vous couvrent, associé à vos honneurs, sans l'être à votre renommée, et voici le premier moment où, choisi par vous, je commence à exciter l'envie.

Je sens a-la-fois le prix et le motif de vos bontés, Messieurs; aussi sages dans vos bienfaits, qu'éclairés dans vos récompenses, c'est en m'honorant que vous avez voulu m'encourager; vous avez senti combien dans le sanctuaire de la justice où je suis placé, j'ai besoin de cette éloquence mâle et victorieuse, digne interprête de la vertu et de la vérité: combien le maintien des lois et la défense des opprimés exige de moi cette raison persuasive, cette énergie, cette force, cet esprit

d'ordre et de sagesse qui se réfléchit dans vos ouvrages, et qu'en m'approchant de vous, vous me ferez puiser dans sa source.

Mais à qui succédé-je, Messieurs, à un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur siècle, pour produire d'heureuses révolutions dans l'empire des lettres, et dont le nom sert d'époque dans les annales de l'esprit humain; à un génie vaste et lumineux, qui avoit embrassé et éclairé plusieurs genres, universel par l'attrait de ses goûts, par l'étendue de ses idées, et non par ambition ou par enthousiasme; à un esprit facile qui avoit acquis et qui communiquoit, comme en se jouant, toutes les connoissances; à un bel esprit philosophe fait pour embellir la raison, et pour tenir d'une main légère la chaîne des sciences et des vérités.

Il falloit, dit M. de Fontenelle, décomposer Leibnitz, pour le louer; c'est un moyen que, sans y penser, le panégyriste préparoit, dès-lors, pour le louer lui-même; en effet, que de différens mérites dans le même écrivain! La philosophie, affranchie par Descartes des épines de l'école, restoit encore hérissée de ses propres ronces. M. de Fontenelle acheva de la dépouiller de ce langage abstrait, de ces surfaces énigmatiques qui étoient un voile de plus pour ses mystères; voile épais imaginé par l'ignorance pour dérober l'absurdité des systèmes, ou par la vanité, pour se réserver à elle seule la connoissance de la vérité. Il fit plus, il substitua les

fleurs aux épines : c'est ainsi qu'il embellit Copernic, et Descartes lui-même, dans la Pluralité des Mondes, ouvrage adroitement superficiel, appât qu'il présenta à son siècle, pour inspirer le goût de la philosophie. Eh! quelle magie de style ne falloit-il pas pour faire descendre les corps célestes sous les yeux du vulgaire, pour lui en développer toute l'économie d'une manière si agréable, avec autant d'ordre qu'ils se meuvent, pour proportionner l'instruction à tous les esprits! c'est un Orphée qui diminue sa voix dans un lieu resserré qui ne permet point de plus grands éclats.

Il la déploie cette voix savante, propre à tous les tons, dans ces extraits raisonnés, dans ces profondes analyses, dans ces sublimes résultats de tant d'ouvrages de l'Académie des Sciences, lorsque semblable au Destin de la Fable*, qui ne rendoit ses oracles que pour les Dieux, il ne parle que pour se faire entendre aux Savans.

Vos lumières m'ont déjà précédé, Messieurs; elles suppléent à ce que je ne puis exprimer pour son éloge. On regarda comme un prodige dans le même homme de parler à chaque Savant son langage, de passer si facilement d'une sphère à l'autre. Ne faudroit-il pas que le même prodige se renouvelât en moi, pour le louer d'une manière digne de ses connoissances et des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il approfondissoit ?

C'étoit au milieu de ces vastes spéculations que né pour l'agrément, il en étendoit l'empire. Le même génie qui mesuroit les cieux avec Galilée, qui calculoit l'infini avec Newton, ressuscitoit encore l'art de Théocrite, ou devenoit le rival de Quinault. Entraîné par la diversité de ses pensées, il évoquoit les morts célèbres dans ces dialogues philosophiques, où il se plaît à présenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choses les idées accoutumées, non par un esprit dangereusement systématique, qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les méprises de la raison même, et nous apprendre à nous méfier d'une sagesse qui n'est si présomptueuse, que parce qu'elle est bornée.

Mais quels éloges rendus à M. de Fontenelle, pour ses éloges si estimés, où non-seulement il sut vaincre le dégoût de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus justes, mais encore se faire de l'art de louer un caractère particulier et un talent nouveau? Il me semble en ce moment les entendre en foule, tous ces morts fameux, me presser d'acquitter ici leur reconnoissance. Doués d'un différent mérite et d'une réputation inégale, ils furent portés presque tous au même degré de célébrité, par l'éloquence et les lumières du panégyriste, orateur qui savoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la philosophie des sciences, cette philosophie de raison supérieure encore au savoir, cette sage liberté de penser, qui, d'un côté, s'élève au-dessus des erreurs communes, et, de l'autre, se renferme dans de justes bornes. Il eut assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, et assez de sagesse pour en dégager les esprits, en évitant de les heurter de front, plus sûr de les gagner que de les subjuguer. C'est ainsi que dans l'histoire des oracles il sépara, peu-à-peu, la vérité de la superstition. C'est ainsi qu'exempt de passions, et d'enthousiasme, il jugea tous les anciens, comme Descartes en avoit jugé un d'entre eux, posant les limites du respect qui leur étoit dû, ne reconnoissant d'autorité que le génie, de loi que le sentiment, ramenant les esprits à eux-mêmes, et les debarrassant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du parti des modernes, la plupart ses contemporains, il vit leur gloire sans jalousie, quelque près qu'il fût d'eux; il la défendit sans vanité, quelque avantage qu'il assurât à leur parti: le mérite de ses ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité, quand même il se seroit déclaré pour elle.

Attaché au Cartésianisme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraisemblable dans ce système, et non par superstition, ou par opiniâtreté, il ne refusa point son admiration au grand Newton;

il ne fut point au rang de ses sectateurs, mais il fut son plus illustre panégyriste.

Qui l'auroit cru, Messieurs? la critique qui se déchaîne ordinairement contre les écrivains célèbres, ne lui lança que quelques traits. On put, il est vrai, lui reprocher dans plusieurs de ses écrits plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel; d'affecter pour ainsi dire une certaine galanterie d'esprit, et même trop d'esprit; exemple dangereux, en ce qu'il savoit plaire par tant d'autres faces, et peut-être par ses défauts même. Mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oser le poursuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La supériorité de ses talens couvrit tout; il put compter ses ennemis, et non ses admirateurs; l'envie le respecta, la renommée ne tint sur lui qu'un langage; il jouit de sa réputation, il jouit de l'avenir même: il vit toute la postérité dans ses contemporains.

Eh! comment, avec un mérite si éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie? Il dut cet heureux privilége à sa philosophie, à sa modération, au respect que ses mœurs inspirèrent, à ce caractère doux et liant, qui ne révoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de sa supériorité, à la justice qu'il rendit au mérite; enfin, il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'auteur qu'on attaque expose autant sa gloire en voulant

la défendre, que la critique cherche à la ternir en l'attaquant: guerres honteuses entre la malignité et l'amour-propre, qui déshonorent les lettres, le cœur et l'esprit.

Le nom de M. de Fontenelle ne pouvoit être resserré dans les bornes de son pays; la réputation des grands hommes part d'auprès d'eux, mais c'est au loin qu'elle paroît briller davantage; elle ne parle jamais plus haut, que lorsqu'ils ne sont pas à portée de l'entendre; du même essor dont la gloire franchit les temps, elle franchit les lieux; elle n'est guère immortelle qu'autant qu'elle est générale; son étendue est le sceau de sa durée. Tel fut le triomphe de M. de Fontenelle: les étrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur Patrie, je l'ai vu. Un d'eux arrive à peine aux portes de la Capitale, il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ses concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand Prince qui, doué comme lui d'un génie universel, étoit le juge le plus éclairé du mérite; admis, si on ose le dire, dans sa familiarité, il ne fit point servir à son ambition ou à sa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'esprit d'intrigue, inaccessible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du désir de plaire, sachant jouir de tout, et de lui-même; né plutôt pour la société que pour un

commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaisons particulières, à ces penchans estimables, mais dangereux, passions des ames nées trop sensibles, sujettes à s'égarer, dès qu'elles ne sont plus surveillées par la raison.

Il eût été publiquement révéré à Sparte par son âge; ses talens eussent été négligés peut-être par le peuple austère qui n'estimoit que la vertu; il fut respecté parmi nous dans tout le cours de sa vie, et à tous les titres.

La vieillesse, ce temps d'affoiblissement qui n'est ni la mort, ni l'existence pour le reste des hommes, mérite d'être comptée dans sa vie; le ciel en lui accordant un esprit si étendu et de si longs jours, sembla reculer pour lui toutes les bornes humaines, et n'enlever qu'à regret à la terre un sage, placé sous deux règnes pour être à-la-fois la lumière et l'ornement de deux siècles, pour pouvoir en comparer les merveilles sous deux augustes Monarques, dont l'un fut la terreur de l'Europe, et l'autre en a été l'arbitre; l'un passionné pour la gloire, l'autre se partageant entre elle et l'humanité; l'un fameux par son courage dans les revers, l'autre par sa modération dans les triomphes; l'un justement surnommé le *Grand*, l'autre plus grand encore par le titre de *Bien-Aimé*.

RÉPONSE

De M. le duc DE NIVERNOIS, *au discours de* M. SÉGUIER.

CONSIDÉRATIONS SUR FONTENELLE.

VOTRE entrée à l'Académie françoise rappelle le souvenir de ce bel âge du monde où la reconnoissance unissoit les hommes par des nœuds indissolubles ; de ces temps où le droit sacré de l'hospitalité offroit aux héros une patrie par-tout où leurs ancêtres avoient répandu leurs bienfaits. Nous vous recevons aujourd'hui parmi nous, Monsieur, et notre empressement à vous posséder a dû attendre vos désirs ; mais vous êtes Académicien né, pour ainsi dire, et vous auriez pu réclamer, à titre de patrimoine, la place que nous vous déférons en ce jour à tant d'autres titres : car il ne vous a pas suffi, Monsieur, d'être annoncé, désigné par la gloire de votre nom, vous avez voulu être précédé par votre réputation personnelle, et j'oserai presque m'en plaindre à vous, au nom de l'Académie. Distingué comme vous l'êtes par des talens rares dans l'exercice d'une charge qui exige tant de talens, nous ne satisfaisons en vous adoptant que la justice : il ne reste rien pour la reconnoissance que nous devons à notre second fondateur, et vous nous

avez mis dans l'impuissance de nous acquitter envers lui, en nous imposant la nécessité de nous acquitter envers vous. Il n'y a personne qui ne connoisse et qui ne révère les importantes fonctions du Ministère public que vous remplissez, Monsieur, avec tant d'éclat.

Etre en même temps la voix publique et la voix du législateur; être le défenseur nécessaire de toutes les causes qui intéressent le Prince, et de toutes celles qui intéressent le public; être l'organe toujours secourable de ceux à qui leur âge ou leur état ne permettent pas de se faire entendre au pied des tribunaux; être dans les affaires contentieuses le dépositaire, l'interprète, l'arbitre des preuves, des argumens, des moyens respectifs, et par-là prévenir souvent et faciliter toujours le jugement du sénat respectable dont on s'attire la confiance; tels sont les droits qui caractérisent la charge d'Avocat-Général, telles sont les fonctions de son Ministère. L'imagination s'effraye, et l'émulation se décourage en considérant toutes les qualités qu'un esprit doit rassembler pour fournir glorieusement une si vaste carrière. Il faut une étendue qui suffise à la multitude toujours renaissante des affaires, une pénétration capable de les approfondir toutes, une perspicacité qui atteigne jusqu'à la substance intime d'une affaire obscure, pour en arracher les moyens décisifs et victorieux qui auroient échappé à l'œil perçant de l'intérêt,

aux parties elles-mêmes ; il faut enfin réunir les sentimens du citoyen, les vues de l'homme d'état, l'érudition du jurisconsulte, l'ordre et la netteté dans les idées qui caractérisent le grand magistrat, l'éloquence vive et en même temps judicieuse de l'orateur le plus consommé.

L'art de bien dire, celui de bien écrire, celui de bien composer, dont vous venez de faire, Monsieur, un si bel usage, ne rempliroient qu'imparfaitement les devoirs d'un Avocat-Général. Forcé souvent par des circonstances aussi soudaines qu'imprévues, à être éloquent sans préparation, avouez-le, Monsieur, vous avez besoin de ce talent inné que la nature seule peut donner et dont elle est si avare ; vous avez besoin de ce rare et admirable instinct du génie, qui entraîné par une inspiration toujours heureuse, saisit et embrasse à la fois le vrai, le beau et le sublime ; vous avez besoin de cette énergie du style que l'étude ne donne point, qui semble participer de l'enthousiasme, et qui présentant les objets sous le point de vue le plus frappant, pénètre rapidement l'auditeur du sentiment dont l'orateur est pénétré.

Je n'en dirai pas davantage ; que votre modestie se rassure, Monsieur, je la respecterai, et je laisse au public le soin facile de trouver dans l'énumération des talens qui vous sont nécessaires, celle des talens que vous possédez. Cet éloge vraiment digne de vous a déjà prévenu celui que

je pourrois faire, et telle est ma destinée aujourd'hui, qu'ayant à traiter des sujets qui seront à jamais célèbres dans l'histoire de l'Académie, je ne puis rien dire qui n'ait été dit, je ne puis rien louer qui n'ait été loué, je ne puis que rappeler au public ses propres idées et ses propres sentimens.

En effet, si l'heureuse acquisition que nous faisons en vous adoptant, Monsieur, est un triomphe public, la perte que nous déplorons en même temps est une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel vous succédez; dans nos fastes nous jouissions de sa gloire, dans notre société de ses vertus; il étoit fait pour être l'oracle de nos assemblées, il se contentoit d'en être l'ornement; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous, mais nous ne nous flattons pas qu'il fût notre bien propre et particulier; il étoit le bien commun de l'humanité; il appartenoit à quiconque aime les lettres, les talens et la philosophie; il est pleuré, il sera révéré par-tout où il y a des hommes qui pensent.

L'antiquité vit toutes les nations adorer l'astre qui féconde tous les climats, et dont les influences bienfaisantes se répandent sur toutes les productions de la nature; ainsi tous les talens, toutes les sciences réclament M. de Fontenelle, et tous les temples de la littérature consacrent son culte. Sa réputation n'est pas la réputation d'un homme; elle est un glorieux amas de toutes les réputations

possibles, et on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois Caton le Censeur en qui Tite-Live (1) admire cette rare et flexible fécondité qui fait embrasser tous les genres, et qui fait réussir dans tous, au point de paroître successivement né pour chacun en particulier ; et il semble qu'en formant le génie de M. de Fontenelle, la nature ait eu attention à le former tel pour les circonstances dans lesquelles ce grand homme devoit paroître. A son entrée dans la noble carrière des lettres, la lice étoit pleine d'athlètes couronnés, tous les prix étoient distribués, toutes les palmes étoient enlevées, il ne restoit à cueillir que celle de l'universalité. M. de Fontenelle osa y aspirer, et il l'obtint. Semblable à ces chef-d'œuvres d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il réunit l'élégance et la solidité, la sagesse et les graces, la bienséance et la hardiesse, l'abondance et l'économie ; il plaît à tous les esprits, parce qu'il a tous les mérites ; chez lui le badinage le plus léger et la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée et ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination et les résultats de la réflexion, tous ces effets de causes presque contraires se trouvent quelquefois fon-

(1) Tite-Live, liv. 39.

dus ensemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses, contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là, dans ces admirables éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non-seulement il s'incorpore tour-à-tour avec chacun d'eux ; non-seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en sorte que, suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successivement tout ce qu'il a lu*; mais encore il embellit chaque matière qu'il traite, par les richesses de toutes les autres qu'il possède. Il ne se contente pas d'être métaphysicien avec Malebranche, physicien et géomètre avec Newton, législateur avec le czar Pierre, homme d'état avec M. d'Argenson, il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion, il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. Leibnitz projetoit la création d'une langue universelle, et M. de Fontenelle a regardé ce projet comme une belle chimère ; il ne s'apercevoit pas qu'il étoit lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée : et comment s'en seroit-il aperçu ? Cette langue qu'il parloit étoit sa langue naturelle, il ne l'avoit pas apprise, et elle ne s'enseigne pas.

Oserai-je parler, Messieurs, de cet ouvrage immortel, qui, faisant l'histoire des sciences, et substituant souvent à leurs hiéroglyphes sacrés le langage commun, a si bien étendu leur

empire, en leur attirant le juste hommage de ceux même qui ne les connoissent pas? De grands hommes qui m'écoutent (et que le sort plus juste auroit dû me permettre d'écouter), ces grands hommes dont la gloire a fourni de si beaux matériaux à celle de M. de Fontenelle, seroient seuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie, et je dois craindre de profaner un sujet trop au-dessus de ma portée. Mais dans cet aveu sincère de mon incapacité, je puis me permettre les expressions de la reconnoissance, et je ne me refuserai pas le plaisir de rendre graces au génie bienfaisant qui m'a mis en état d'entrevoir d'augustes mystères qu'une laborieuse initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abîme qui séparoit les philosophes et le vulgaire. La sagesse n'habite plus les déserts, on arrive à son temple en parcourant des chemins faciles, où tous les esprits se tiennent par une chaîne non-interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoissance publique? Quel homme rendit jamais un plus grand service à l'humanité?

Le fameux chancelier d'Angleterre connut et attaqua les prestiges de la fausse philosophie qui régnoit impérieusement de son temps; il pressentit, il devina qu'il existoit une méthode pour connoître; il en avertit son siècle, et mit les siècles suivans en état de la trouver. Descartes naquit pour recueillir ce trait de lumière; il

apprit aux savans à ignorer, aux philosophes à douter, aux physiciens à observer, et par-là il forma de vrais savans, de vrais philosophes, de vrais physiciens. Il étendit la raison de tous ceux à qui il parla ; mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la société, que le vulgaire ignorant croit oisive, comme il croit les astres immobiles, parce que leur mouvement lui échappe, les hommes studieux, les gens de lettres profitèrent seuls de la révolution causée par Descartes dans les connoissances humaines. Il étoit réservé à M. de Fontenelle de généraliser l'ouvrage de Bâcon et de Descartes, de familiariser le public entier avec la philosophie, de rendre la raison d'usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres et dans tous les esprits.

L'exécution de cette grande entreprise demandoit bien de l'art et des talens. Les hommes consentent à savoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail ; et il faut la conduire par des chemins semés de fleurs : c'est ce qu'a fait M. de Fontenelle, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, et apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie, c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent entre ses mains des matières de goût parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les

sublimes spéculations de Descartes sur le système planétaire ne paroissent qu'un badinage, qui, développant au lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste et brillante hypothèse, entrevue par les anciens (1), de la multiplicité des mondes. Les compilations laborieuses du docte Vandale, sur les prestiges imposteurs du Paganisme, ne sont plus qu'un précis élégant, qui force l'inapplication même à s'instruire, parce que l'instruction n'est jamais séparée du plaisir.

Ce soin de plaire en enseignant n'étoit, à vrai dire, qu'une restitution que M. de Fontenelle faisoit à la raison et au savoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs trésors pour en enrichir ses ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent Ovide et Lucien se voir revivre dans ses écrits? Le premier y reconnoîtroit tout le brillant de son coloris, toute la délicatesse de son pinceau, toutes les finesses de sa touche; mais il s'étonneroit de se trouver encore moins peintre que philosophe. Le second reconnoîtroit tout le piquant de ses idées et de ses expressions; mais il s'étonneroit de se trouver toujours aussi riche, aussi varié que neuf et hardi: tous deux aimeroient à être Fontenelle.

---

(1) Xénophane a enseigné que la Lune est habitée. *Cic. in Lucullo;* Démocrite a enseigné la multiplicité des mondes. *Ibid. et de nat. deor., lib.* 1.

Quelques fruits peut-être précoces de sa jeunesse littéraire, ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chef-d'œuvres dont ils ont été suivis de près. Loin de nous une semblable pensée : rendons graces, soit à la modestie, soit à l'amour paternel de M. de Fontenelle : applaudissons avec reconnoissance à un sentiment qui, l'empêchant d'effacer des fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, a permis que les hommes vissent le Nil foible et naissant. C'est après lui que j'emprunte de Lucain (1) cette image, et je voudrois n'employer dans ce discours que des expressions de M. de Fontenelle ; ce seroit peut-être la seule manière de le louer, qui fût digne de lui.

Est-ce dans le sein de sa patrie ? est-ce à un tel homme, qu'on a pu reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ses contemporains, de ses compatriotes, dans cette fameuse et éternelle dispute de la prééminence des siècles ? Ce que Cicéron avoit dit à l'antiquité, on a osé faire un crime à M. de Fontenelle de le penser. Gardons-nous de cette témérité sacrilége ; et si notre goût de prédilection pour l'énergie, le feu, la fécondité, le naturel des ouvrages anciens nous fait

(1) *Non licuit populis parvum te, Nile, videre. Luc. ph. l.* 10, *v.* 296. M. de Fontenelle, éloge de Newton.

traiter d'erreur et de prévention dans M. de Fontenelle la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuse, à la fine précision qui caractérisent les ouvrages modernes; respectons cette prévention, cette erreur, et regardons-les comme un patriotisme, comme un zèle de nationalité littéraire. Eh! comment M. de Fontenelle se seroit-il dépouillé de ce sentiment dans les matières soumises au goût, lui qui l'a porté jusques dans les mathématiques!

Je parle de cette ténacité inflexible avec laquelle il persévéra constamment dans le Cartesianisme. Accoutumé à croire le vide et l'attraction bannis pour jamais de la physique par le plus grand génie de la France, il ne put se résoudre à les y voir revenir sous les auspices du plus grand genie de l'Angleterre. Lent à s'assurer des vérités, parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échappassent quand il croyoit s'en être assuré. Il doutoit long temps avant de voir; il ne revenoit pas au doute après avoir vu; mais en se fixant avec une espèce de religion aux principes de physique générale qu'il avoit adoptés, il vit sans aigreur le nouveau système se répandre comme un torrent; il fit mieux que d'adopter le Newtonianisme, il imita la conduite de Newton, *qui auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par des orages littéraires*. C'est ainsi que M. de Fonte-

nelle (1) nous peint le grand Newton aussi modéré que sublime, et tel a été M. de Fontenelle lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adversaires redoutables, il essuya des critiques amères, piquantes, humiliantes même, si un tel homme pouvoit être humilié; aux traits les plus perçans et les plus envenimés, il n'opposa jamais que l'égide du silence; il ne montra ce qu'il pensoit des armes dont il étoit blessé, qu'en ne les employant jamais. Occupé, par préférence à tout, de soigner son propre bonheur, et de respecter le bonheur d'autrui, il se vit souvent contredit, et il s'abstint toujours de contredire: il fut offensé, et il n'offensa jamais: il sembloit qu'il fût impassible, et il porta la patience jusqu'à souffrir qu'on prît sa patience même pour un orgueil déguisé. On l'accusa d'approuver pour qu'on l'approuvât; de louer tout, afin que tous le louassent. On l'accusa d'être doux, d'être indulgent, d'être sage par vanité. Quel est donc cet amour-propre nouveau dont le caractère est de servir l'amour-propre d'autrui? Quel est cet orgueil approbateur qui s'accorde toujours si bien avec l'orgueil des autres? Et à quels traits reconnoîtra-t-on désormais la bienfaisance, la douceur et la raison?

Tels furent les traits distinctifs du caractère de

---

(1) Éloge de Newton.

M. de Fontenelle ; la nature lui avoit donné cet assemblage rare d'un caractère et d'un esprit assortis l'un pour l'autre. Les hommes pensent selon leur esprit, ils agissent selon leur caractère, et de la discordance trop commune de ces deux facultés naissent toutes les inégalités, les variations, les contrariétés qui étonnent souvent le public. M. de Fontenelle n'offrit jamais ces spectacles honteux pour l'humanité, et plus encore pour la philosophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit ; la raison dominoit dans toute son existence ; la raison régloit ses sentimens comme ses idées, et elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'est ainsi que la vie de ce grand homme, aussi longue, et plus digne encore de l'etre, que celle de Démocrite (1), présente dans tout son cours le rare tableau de cette belle et constante uniformité qu'accompagne le bonheur ; il étoit cet heureux qu'il peint si bien dans un de ses ouvrages (2), reconnoissable entre tous les hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation ; mais, s'il est possible, M. de Fontenelle fit plus que d'être heureux ; il accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur, il se le fit pardonner. On convient qu'il étoit heureux, et qu'il méritoit de l'être. Et comment

(1) Démocrite a vécu au moins cent ans.

(2) Traité du bonheur.

n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux et conciliateur, lors même qu'il n'étoit pas impartial; un homme qui, flexible à toutes les manières, observateur de tous les égards, respectant tous les devoirs, indulgent pour toutes les fautes, et inaltérable au milieu des offenses, n'a jamais heurté ni ses inférieurs, ni ses égaux, ni ses supérieurs, ni même ses ennemis?

Je l'avouerai, Messieurs, et je crois que toute cette respectacle assemblée éprouvera le même sentiment, je ne saurois, sans en rougir pour notre siècle, me rappeler que M. de Fontenelle eut des ennemis. Mais que dis-je, et de quoi peut-on s'étonner en ce genre? N'est-ce pas l'histoire de tous les siècles du monde et de toutes les conditions humaines? Le bannissement d'Aristide, la condamnation de Socrate, les fers de Galilée, et pour passer dans un autre ordre d'exemples, Marc-Aurele, Charles-le-Sage, Henri-le-Grand, sans cesse inquiétés par des sujets factieux, ou assaillis par des voisins jaloux: Quels monumens! Quelles traces ineffaçables de l'injustice des hommes! Et ne voyons-nous pas notre auguste Protecteur, ce Roi sans orgueil et sans ambition, qui n'a jamais vaincu que pour pacifier, ne le voyons-nous pas aujourd'hui contraint à reprendre les armes qu'il s'étoit flatté de déposer pour jamais? Que lui ont servi sa douceur, sa modération, sa patience? En le forçant à se défendre, on l'accuse d'être agresseur. On a osé lui supposer

des vues d'usurpation, des projets d'envahissement, tandis qu'on abusoit de sa réserve à publier ses droits les plus légitimes: on a osé peindre comme un conquérant perturbateur ce Prince que les conquêtes n'ont jamais énorgueilli. En vain la fortune a mis sa modération à la plus forte épreuve, par le succès brillant d'une expédition qui sera une merveille parmi les merveilles de ce siècle. Les statues érigées au vaincu pour éterniser l'honneur de la résistance, déclarent assez la gloire du vainqueur et le prix de la conquête. Réservons à la majestueuse simplicité de l'histoire un événement trop supérieur aux éloges contemporains, puisqu'il est digne de l'admiration de la postérité, et contentons-nous d'applaudir à la sagesse d'un Roi que les victoires ne peuvent enivrer, parcequ'il est toujours moins flatté de l'honneur d'avoir vaincu, qu'affligé de la nécessité de vaincre : Un Roi que les triomphes ne rendent point heureux, parce qu'il ne sauroit l'être que quand il ne lui est pas permis de faire jouir son peuple des douceurs de la paix. Si pour la conserver il n'avoit fallu que le sacrifice de sa propre gloire, ce sacrifice auroit peu coûté à son cœur; mais sa gloire est celle de la nation, le bonheur public y est attaché, et c'est par là seulement qu'il en est jaloux. L'honneur de ce pavillon respectable qui porte notre renommée jusqu'aux bornes de l'univers, la sécurité de cette navigation qui nous fait participer aux richesses

des deux mondes, la protection de ces établissemens qui fournissent à la navigation un aliment nécessaire; voilà les seuls motifs qui le font nous appeler aux combats. Ce n'est pas un père qui arme ses enfans pour sa querelle, c'est un père qui ne s'arme que pour la querelle de ses enfans. Je n'entreprendrai pas, Messieurs, je crois devoir m'abstenir de faire son éloge; le bonheur que j'ai d'être admis à l'approcher souvent, m'interdit une fonction dont l'exercice me seroit si cher. Je sens que je ne pourrois me livrer au sentiment de mon cœur sans me laisser soupçonner de flatterie; je sais que je ne pourrois peindre tant de vertus sans blesser celle qui relève le prix de toutes les autres. Falloit-il, hélas! que pour développer en entier la grandeur de son ame, il nous en coutât les larmes les plus amères, les inquiétudes les plus cruelles! Que ne pouvons-nous ignorer, que ne puis-je oublier jusqu'où il sait porter ses vertus presque sur-humaines qui se déployent dans les circonstances les plus critiques et les plus accablantes pour l'humanité, le mépris du danger, le sacrifice de soi-même, l'accord si difficile de la résignation et de la sensibilité! Nous en sommes l'objet permanent de cette sensibilité qui caractérise le meilleur des Rois. Ce n'est pas un vain titre pour lui que le nom de père commun, c'est l'expression du sentiment qui domine en lui; nous occupons dans son cœur la même place que ses enfans, nos droits s'y confondent

avec les leurs, et ils aiment à disputer avec nous d'obéissance et de respect, comme ils nous permettent de disputer avec eux d'amour et de filialité. Ainsi cette vaste et heureuse monarchie n'est qu'une famille immense qui, toujours réunie dans un sentiment commun, n'a besoin que de son union même pour être la puissance la plus florissante et la plus respectée de l'univers.

DE L'UNIVERSALITÉ

DE LA LANGUE FRANÇOISE,

Par M. DE LA CONDAMINE;

Dans le discours qu'il prononça le 12 janvier 1761, lorsqu'il fut reçu à la place de M. DE VAURÉAL, *évêque de Rennes.*

PERMETTEZ-MOI de supprimer l'expression des sentimens dont mon cœur est rempli. Ces voûtes retentissent depuis plus d'un siècle des remercîmens des hommes les plus illustres et des plus beaux génies de la nation : Après tout ce que leur a dicté la reconnoissance, pourriez-vous être flattés des témoignages de la mienne?

L'honneur de vous appartenir est l'objet des vœux secrets de tout François qui se dévoue aux lettres en quelque genre que ce soit. L'écrivain le plus applaudi par la voix de la renommée, croit qu'il manque encore quelque chose à sa gloire, tant qu'il n'est pas appelé dans le sein de cette compagnie, l'unique en Europe, où les rangs et les dignités ne donnent aucune prééminence, où les titres disparoissent, où le mérite seul attire et fixe l'attention.

Le désir de partager ces avantages est commun au Poète, à l'Orateur, à l'Historien, au Philosophe, au Mathématicien. Mais si les Corneilles, les Bossuets, les Pélissons, les Fontenelles, les Maupertuis, se sentirent honorés d'un choix qui perpétuoit votre gloire en augmentant la leur, jugez, Messieurs, combien je suis touché de la grace qui m'élève aujourd'hui jusqu'à vous.

Cet honneur ne me fait point illusion, et je sens tout le prix de votre indulgence. Vous n'avez pas voulu qu'une infirmité contractée dans le cours de travaux Académiques, me privât de la distinction la plus flatteuse à laquelle je puisse aspirer. Vos faveurs me mettent en droit de me comparer à ces guerriers que des blessures reçues au service de l'état, n'excluent point du degré suprême des honneurs militaires.

Peut-être avez-vous pensé, Messieurs, que la comparaison réfléchie de plusieurs langues, dont je dois la connoissance à mes longs voyages, avoit pu me donner quelques lumières sur la mienne. Par-tout où j'ai trouvé des hommes, j'ai rencontré vos ouvrages. J'ai vu dans le centre de l'Amérique ceux du Nestor que notre siècle dispute au siècle précédent, faire la lecture ordinaire et les délices des jeunes personnes qui s'étoient rendu notre langue familière. Par tout examinant la ressemblance et la diversité des sons employés par les différens peuples pour exprimer nos idées, je croyois apercevoir des traces d'une langue pri-

mitive, dont toutes les autres ne seroient que des dialectes, et dont la plus philosophique étoit celle que vous avez perfectionnée.

Cette justesse d'expression qu'on admire dans la langue Françoise, cette précision, cette élégance, ce goût qui proscrit l'enflure, les jeux de mots, les métaphores outrées et les trop longues périodes, cette construction nette qui suit le fil des idées, qui porte la clarté dans les spéculations les plus abstraites : tous ces avantages qui semblent distinguer notre idiome ne sont point ce qu'on appelle abusivement le génie de la langue. Il est prouvé que c'est le résultat des réflexions des grands écrivains qui l'ont maniée : En un mot, Messieurs, c'est votre ouvrage.

Quelle étoit en effet la langue Françoise avant l'institution de l'Académie? En quoi se distinguoit des autres langues, celle qu'il étoit question, suivant le projet de votre établissement (1), *de tirer du nombre des langues barbares*? et quelle autre l'emporte sur elle depuis que ce dépôt vous est confié. Telle est, à compter de cette époque, la multitude d'excellens ouvrages en tout genre qu'a produits notre langue, que les étrangers se sont vus forcés de l'apprendre, par l'impossibilité d'égaler en traduisant, la rapidité avec laquelle les chef-d'œuvres se succédoient en françois.

---

(1) Projet d'établissement de l'Académie françoise. (Voyez son Histoire, par *Pélisson*, pag. 2.

Tous ces faits sont si publics, que l'envie même ne peut feindre de les ignorer, elle seroit démentie par le cri des Nations.

Me sera-t-il permis, Messieurs, d'interrompre un concert de louanges si justement méritées, pour vous exposer les regrets de la plus grande partie de l'Europe? C'est trop peu dire: Je suis témoin que les étrangers qui cultivent la langue Françoise dans l'ancien et le nouveau monde, se plaignent unanimement de votre modestie, qui les empêche d'attendre la résolution complète de leurs doutes, du seul tribunal dont ils reconnoissent l'autorité. Ils s'étonnent qu'une compagnie instituée pour polir et perfectionner notre langue, se borne à se donner pour témoin d'un usage souvent incertain, quelquefois vicieux, et presque toujours bizarre, tandis qu'elle pourroit le diriger et le fixer; à plus forte raison arrêter les progrès des abus qui n'ont pas encore entièrement prévalu. Ils prétendent qu'on ne peut contester aux meilleurs écrivains de la nation réunis, le droit d'adopter, de créer même des mots nouveaux, quand ils sont nécessaires. Ils avouent que votre réserve pouvoit avoir quelque fondement, tant que la langue Françoise n'appartenoit qu'à la France, mais ils soutiennent qu'aujourd'hui qu'elle domine dans la plupart des Cours de l'Europe, qu'elle est devenue la langue des négociations et des traités; en un mot, le lien de la correspondance des nations, l'Académie ne

peut plus refuser de prononcer sur les questions indécises, sûre que ses jugemens seront respectés, et serviront de barrière contre l'abus des exemples, qui ne sert qu'à perpétuer les erreurs.

Écho de mille voix qui n'ont pu parvenir jusqu'à vous, j'ai cru, Messieurs, que ces réflexions méritoient de vous être communiquées.

Sans doute elles sont plus dignes de votre attention que les déclamations vagues de ces esprits superficiels, qui ne sentent ni l'importance, ni l'étendue, ni la noblesse de vos occupations.

La métaphysique des langues vous appartient de droit, et elle est si vaste qu'on y réduiroit peut-être toute la métaphysique des sciences humaines. Mais sans remonter si haut, votre art est l'art de parler et d'écrire; l'art en un mot de communiquer ses idées, art qui distingue l'homme en société de l'homme sauvage et solitaire: art le premier et le plus nécessaire de tous, puisque tous les autres le supposent.

Un peuple, dont la langue manque de termes et de tours, est incapable de faire des progrès en aucun genre : chez lui les arts et les talens se borneront à l'imitation la plus grossière. Si, parmi le peuple, quelqu'un inspiré par un heureux génie, a le germe d'une idée neuve, elle doit infailliblement avorter sur ses lèvres, faute de signes représentatifs pour l'exprimer et la faire passer dans l'esprit des autres. Donnez à cet homme les moyens de la développer, ce qu'il a

pensé va devenir propre à celui qui l'écoute; de nouvelles idées vont naître qui, bien rendues, approuvées ou contredites, en feront éclore ailleurs un grand nombre d'autres. Par cette communication, la sphère de vos perceptions s'étend, le trésor des connoissances humaines s'accroît; tel esprit qui n'avoit rien produit s'ouvre; il devient susceptible de culture; le fonds s'améliore, et rendra bientôt au centuple.

L'homme le plus fertile en idées, s'il ne sait pas les produire au-dehors, est une espèce de muet inutile à la société. Qu'il acquière le talent de s'exprimer avec énergie, il deviendra capable de perfectionner les Arts et les Sciences, à proportion du degré de lumière qu'il y répandra par ses écrits.

Et qu'on ne dise pas que les sciences qu'on nomme exactes ne sont pas de votre ressort. Tous les genres d'écrire vous appartiennent. Depuis quand Uranie et Calliope ont-elle cessé d'être sœurs? Vous êtes institués, Messieurs, et j'en atteste vos lettres d'établissement, *pour rendre le langage François, non-seulement élégant, mais capable de traiter de tous les Arts et de toutes les Sciences* (1), et vous y avez réussi. La matière est-elle abstraite, vous la rendez sensible; obscure,

(1) Projet d'établissement de l'Académie françoise, par *Pélisson*, pag. 37.

vous l'éclairez en la présentant sous le jour le plus favorable ; compliquée, vous enseignez à la décomposer ; hérissée d'épines, vous la parez de fleurs. N'est-ce pas chez vous que l'illustre Fontenelle puisa cet heureux talent qui seul l'eût immortalisé? Ce ne fut que huit ans après son adoption parmi vous, qu'il devint secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. C'est à ses ingénieux et solides extraits que cette compagnie dont je ne prononce le nom qu'avec respect, doit une grande partie de sa gloire et de la réputation dont elle jouit en Europe. Son immense collection de savans mémoires étoit un trésor enfoui ; c'étoit du moins une mine profonde que peu de gens savoient fouiller. M. de Fontenelle en tira l'or le plus pur, et sa main libérale sut le répartir entre tous ses lecteurs. Le génie de l'historien futur des Sciences avoit percé dans ses premiers ouvrages, et ne vous avoit pas échappé. L'auteur de la *Pluralité des mondes* auroit-il eu moins de droit à vos suffrages, que l'auteur de *Thétis et Pélée?*

RÉPONSE.

De M. DE BUFFON, *au discours de* M. DE LA CONDAMINE.

Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité; voilà ce que vous connoît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois.

Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continens et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes, dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir plus fait, en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, que l'on ne fit jamais par la soif de

l'or : Voilà ce que connoît de vous l'Europe, et ce que dira la postérité.

Mais n'anticipons, ni sur les espaces, ni sur les temps ; vous savez comme moi que le siècle où l'on vit est sourd . que la voix du compatriote est foible. Laissons donc à nos neveux le soin de répéter ce que dit de vous l'étranger, et bornez aujourd'hui votre gloire à celle d'être assis parmi nous.

La mort met cent ans de distance entre un jour et l'autre ; louons de concert le prélat auquel vous succédez ; sa mémoire est digne de nos éloges, sa personne digne de nos regrets. Avec de grands talens pour les négociations, il avoit la volonté de bien servir l'état; volonté dominante dans M. de Vauréal, et qui dans tant d'autres n'est que subordonnée à l'intérêt personnel. Il joignoit à une grande connoissance du monde le dédain de l'intrigue ; au désir de la gloire, l'amour de la paix qu'il a maintenue dans son diocèse, même dans les temps les plus orageux. Nous lui connoissions cette éloquence naturelle, cette force de discours, cette heureuse confiance, qui souvent sont nécessaires pour ébranler, pour émouvoir, et en même temps cette facilité à revenir sur soi-même, cette espèce de bonne-foi si séante, qui persuade encore mieux, et qui seule achève de convaincre. Il laissoit paroître ses talens, et cachoit ses vertus ; son zèle charitable s'étendoit en secret à tous les indigens ; riche par son pa-

trimoine, et plus encore par les graces du Roi, dont nous ne pouvons trop admirer la bonté bienfaisante, M. de Vauréal sans cesse faisoit du bien, et le faisoit en grand; il donnoit sans mesure, il donnoit en silence, il servoit ardemment, il servoit sans retour personnel; et jamais ni les besoins du faste, si pressans à la Cour, ni la crainte si fondée de faire des ingrats, n'ont balancé dans cette ame généreuse le sentiment plus noble d'aider aux malheureux.

DU PARADOXE QUI ATTRIBUE AUX LETTRES

LA CORRUPTION DES MOEURS,

Par M. Saurin,

Dans le discours qu'il prononça le 13 *avril* 1761, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* du Resnel.

Richelieu, en faisant lever sur les lettres un jour brillant et nouveau, dont le crépuscule avoit lui un instant sous François Ier, auroit-il pu penser qu'on regrettât jamais cette nuit d'ignorance et de barbarie, si long-temps répandue sur nous? Auroit-il pu penser que les Muses auxquelles il élevoit un temple, et dont, après sa mort, un illustre Magistrat fut le consolateur et l'appui, que ces Muses, dis-je, seroient un jour traitées de corruptrices des mœurs; qu'on s'armeroit contre elles de leurs propres dons; qu'on emploieroit à les décrier, une éloquence digne d'une meilleure cause; et que ce paradoxe étrange, avidement reçu par l'ignorance et par l'envie, deviendroit en quelque sorte un problême.

Ce ne sont point les lettres, c'est le luxe qui est le corrupteur des mœurs, et qui précipite la

chute des empires. Les Muses, il est vrai, sont contemporaines du luxe; elles ont une origine commune avec lui, la grandeur et la tranquillité des états; mais loin que les lettres contribuent à la corruption, elles s'opposent à cette corruption autant qu'il est en elles, jusqu'à ce que les mœurs corrompues par le luxe, corrompent les lettres elles-mêmes, dont alors la décadence est prochaine.

Quel est en effet le temps où les lettres fleurissent? c'est le temps où ceux qui les cultivent, se proposent la gloire pour le noble prix de leurs travaux. Or, le dispensateur de la gloire, c'est le public, et on ne l'obtient de lui, qu'en prenant en main la cause de la vertu, qu'en faisant valoir les droits de l'humanité, qu'en vengeant le mérite humble et pauvre du riche qui l'insulte, ou du puissant qui l'opprime. Le public, quoiqu'il participe plus ou moins à la corruption, a intérêt qu'on s'élève contr'elle, parce qu'il en est la victime, et qu'en faisant le bien privé de quelques-uns, la corruption fait le mal général de tous! L'homme de lettres qui veut plaire au public doit donc se faire l'organe des mœurs et de la vertu : Et en effet, qu'on se transporte aux lieux où le public assemblé fait entendre sa voix, qu'y a-t-il de plus applaudi que les traits qui font honneur à l'humanité? Quelle horreur pour Narcisse! quelle tendre admiration pour Burrhus! et, s'il m'est permis de citer mes foibles productions,

l'indulgence du public pour Spartacus, ne l'ai-je pas due aux traits nobles et vertueux dont j'ai tâché de peindre mon héros.

Il est vrai que lorsque la corruption est plus exaltée, que l'amour des richesses est devenu l'esprit dominant d'une nation, qu'elles sont seules considérées ; que l'estime publique est un bien stérile, et l'amour de la gloire un ridicule, j'avoue, dis-je, que cet amour s'éteint dans toutes les conditions, et fait place au désir des richesses. Il n'arrive que trop souvent alors que les Muses se prostituent à la flatterie ; que des gens à talens perdent à faire leur cour le temps qu'ils devroient employer à les cultiver, qu'ils deviennent gens du monde, corrompus, et bientôt avilis.

Les hommes qui portent envie au mérite personnel, (et ce sont tous ceux qu'il humilie, parce qu'ils n'en ont qu'un d'emprunt) tous ces hommes, dis-je, triomphent de cet avilissement de quelques gens de lettres ; ils en prennent droit contre tous. On recueille alors avec soin tout ce qui peut noircir les Muses ; on leur fait un crime de ce que ceux qu'elles favorisent sont hommes. On ne veut rien pardonner au génie qui a l'imprudence et la candeur de l'enfance. Il arrive dans la république des lettres ce qui est arrivé dans la république d'Athènes ; elle encourageoit de vils orateurs à décrier les grands hommes qui l'avoient servie, elle décernoit l'ostracisme contre ceux à qui elle devoit des statues.

L'époque de la corruption des lettres est donc celle de leur décadence ; moins considérées, bientôt elles dégénèrent ; le luxe règne seul, le bon goût périt, et sur les débris des beaux-arts rampent une infinité de petits arts fantasques et ridicules, nés de la richesse et du mauvais goût.

Je n'examinerai point si nous sommes encore loin de ce terme, ou si nous en approchons. Je ne veux point faire le procès à mon siècle; il me suffit de montrer que celui qu'on fait aux lettres est injuste, et qu'elles n'ont aucune part aux maux que le luxe amène, et qui sont une suite nécessaire de la puissance et de la durée des Etats : elles ont au contraire quelquefois contrebalancé tous ces maux. L'empire Romain a-t-il jamais été plus heureux que sous les Empereurs philosophes? aussi, si l'on en excepte quelques conquérans barbares, on ne trouvera point dans l'histoire de grands Rois, de grands Capitaines, de grands Ministres, qui n'aient aimé les lettres et qui ne les aient protégées. Ceux qui font de grandes choses veulent de grands hommes pour les célébrer.

DISCOURS

Prononcé le 22 janvier 1767, par M. THOMAS, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. HARDION.

DE L'HOMME DE LETTRES CONSIDÉRÉ COMME CITOYEN.

Messieurs,

LA plupart de ceux que vos suffrages ont appelés parmi vous, vous ont apporté des titres pour ainsi dire étrangers. En adoptant ces hommes célèbres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez pas fait naître. Pour moi, je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je suis votre ouvrage, Messieurs. S'il m'étoit permis un jour d'aspirer à quelque gloire, c'est vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos suffrages ont encouragé ma jeunesse. Mon cœur, avec plus de transport, reconnoît parmi vous ceux qui m'ont dirigé par leurs conseils, et qui m'honorent de leur amitié. Vous récompensez donc en moi vos propres bienfaits, Messieurs; et je ressemble à ces soldats romains, qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux généraux, pour gage de leur valeur, les javelots et les couronnes

que ces généraux même leur avoient plus d'une fois donnés sur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'imposent les bienfaits, c'est de s'en rendre digne. Mon zèle sera le garant de ma reconnoissance. Associé à vos assemblées, Messieurs, j'observerai de plus près votre génie. A votre exemple, je tâcherai de rendre mes travaux utiles ; car vous pensez que les talens ne sont rien, s'ils ne servent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter sur cet objet. Je vais considérer un moment avec vous l'homme de lettres comme citoyen. Dans un sujet si étendu, je ne choisirai que quelques idées. Je parle devant vous, Messieurs ; et le souvenir de tout ce que vous avez fait, suppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme est éclairé par la raison, quand ses lumières commencent à se joindre à ses forces, et que l'ouvrage de la nature est achevé, la patrie s'en empare ; elle demande à chaque citoyen, que feras-tu pour moi ? Le guerrier dit, je te donnerai mon sang ; le Magistrat, je défendrai tes lois ; le ministre de la religion, je veillerai sur tes autels ; un peuple nombreux, du milieu des ateliers et des campagnes, crie, je me dévoue à tes besoins, je te donne mes bras ; l'homme de lettres dit, je consacre ma vie à la vérité, j'oserai te la dire. La vérité est un besoin de l'homme ; elle est sur-tout un besoin des états. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou pu-

blic, n'est qu'un faux calcul de l'esprit. Il y a un degré de connoissances où le bien seroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même-temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, et leur ame n'a pas le temps de s'arrêter sur elle-même. On a donc établi, on a protégé par-tout une classe d'hommes dont l'état est de jouir en paix de leur pensée, et le devoir, de la rendre active pour le bien public; des hommes qui, séparés de la foule, ramassent les lumières des pays et des siècles, et dont les idées, doivent, sur tous les grands objets, représenter, pour ainsi dire, à la patrie les idées de l'espèce humaine entière. Voilà, Messieurs, la fonction de l'homme de lettres citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide. Elle suppose un sentiment plus tendre et la vertu la plus digne de l'homme, le désir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre le citoyen généreux méditant dans son cabinet solitaire. La patrie est à ses côtés. La justice et l'humanité sont devant lui. Les fantômes des malheureux l'environnent, la pitié l'agite, et des larmes coulent de ses yeux. Alors il aperçoit de loin le puissant et le riche. Dans son obscurité, il leur envie le privilége qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les soulager; je n'ai que ma pensée; ah! du moins

rendons-la utile aux malheureux. Aussitôt ses idées se précipitent en foule; et son ame se répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémissent. Il attaque les erreurs, source de tous les maux. Il entreprend de diriger les opinions. Il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des peuples, et qui sont un ressort pour la vertu, mais contre les préjugés honteux qui, sans élever l'ame, rétrécissent la raison, et asservissent l'esprit humain pendant des siècles à des erreurs héréditaires. Il remue ces ames indolentes et froides qui, gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé; qui ne connoissent que des usages et jamais des principes, pour qui c'est une raison de plus de faire le mal, lorsqu'il se fait depuis des siècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles, cette superstition politique qui s'attache invinciblement à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, et proscrit le bien même qui ne s'est pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, tout se perfectionne par le temps : le temps soulève lentement le voile qui couvre les vérités. Il en laisse échaper une ou deux pour chaque siècle. Voulez-vous repousser les présens qu'il fait à l'homme? Voulez-vous détruire le plan de la nature? les mœurs changent. Les besoins d'un siècle ne sont pas ceux d'un autre. Osez donc admettre

tout ce qui sera utile. Que parlez-vous de nouveauté? Tout ce qui est bon est de tous les âges: tout ce qui est vrai est éternel.

Tels sont les sentimens et les vœux de l'homme de lettres citoyen. Tous ceux qui comme lui sont animés du même zèle, travailleront sur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correspondra à une partie des travaux politiques. L'homme d'état a besoin de l'expérience des siècles: que parmi les gens de lettres il y en ait donc qui s'appliquent à l'histoire, mais qu'ils vous imitent, Messieurs; qu'ils ne se traînent pas sur des événemens stériles; qu'ils offrent le tableau raisonné des gouvernemens et des nations; qu'ils fixent les grandes époques qui sont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaste étendue de faits enchaînés l'un à l'autre; qu'ils nous expliquent comment une seule idée d'un homme de génie a quelquefois changé un siècle. La législation occupe l'homme d'état: quel sera l'homme de lettres digne de le précéder ou de le suivre? S'il en est un, qu'il se livre à l'étude des lois, qu'il y porte cet esprit étendu et libre qui ne voit rien par les préjugés, et cherche tout dans la nature, qui s'élève au dessus de tout ce qui est, pour voir tout ce qui doit être, qui dans chaque cause voit les effets, dans chaque partie l'ensemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les lois simples à la fois et profondes, leur donner du poids contre

la mobilité du temps, leur imprimer sur-tout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les lois ne fait qu'une loi. Tandis qu'il méditera sur la législation, que d'autres creusent les fondemens de la morale, de la politique, de la science du commerce, de celle des finances; qu'ils cherchent dans les sillons et les trésors des princes et la grandeur des peuples. Ainsi les idées se multiplient, et de toutes les lumières dispersées, il se forme une masse générale de lumières. Alors vient l'homme d'état: il descend de la hauteur où il est placé, et promène ses regards sur le vaste dépôt des connoissances publiques. C'est le génie qui éclaire, mais ce sont les ames fortes qui gouvernent. Le philosophe, par sa vie obscure, doit mieux juger les choses que les hommes. L'homme d'état exercé par les événemens, accoutumé à voir les projets se choquer contre les passions, à sentir les résistances, à trouver des grains de sable qui arrêtent les mouvemens d'une roue, occupé tantôt de résultats qu'on ne peut bien voir que d'où il est, tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point; l'homme d'état seul choisira, dans la foule immense des idées, tout ce qui peut s'appliquer aux besoins du gouvernement et de la patrie.

La gloire de l'homme qui écrit, Messieurs, est donc de préparer des matériaux utiles à l'homme qui gouverne. Il fait plus, en rendant les peuples

éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande n'est alors que celui de la force. Alors il se fait un choc continuel d'un seul contre tous. C'est alors que le sang coule, que les trônes se renversent, que des pouvoirs rivaux s'élèvent; c'est alors le temps des grandes impostures qui trompent les nations et les siècles, des maximes qui arment les peuples contre les rois, et les rois contre les peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des lois, ni les rapports de la nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remède, ni l'abus. Le peuple insensé et barbare est à chaque instant prêt à égorger l'homme d'état qui veut lui être utile; et qui ose lui présenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumières, voilà le tableau de l'ignorance! Mais chez un peuple éclairé, la force du pouvoir n'est pas dans le pouvoir même; elle est dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la source de l'autorité, et plus on la respecte. On adore dans la loi la volonté générale: on se soumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'homme altier sait qu'en obéissant il sacrifie une portion de sa liberté pour conserver l'autre; l'homme avare, que l'impôt qu'il paye est le garant de sa propriété; l'homme robuste et méchant, qu'il ne seroit plus que foible et malheureux, s'il ne mettoit ses forces

en dépôt dans la masse publique. Les lumières apprennent qu'il n'y a dans l'état qu'une loi, qu'une force, qu'un pouvoir; elles adoucissent les mœurs, et ôtent aux ames cette activité inquiète et féroce, qui ose tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Aussi, Messieurs, les grands hommes d'état ont-ils toujours protégé la philosophie et les lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la patrie, le citoyen qui contribuoit à étendre les connoissances. Mais, je ne puis le dissimuler, Messieurs, cet état si noble a ses dangers. La vérité ressemble à cet élément utile et terrible, qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrase, et qui peut dévorer celui même qui ne s'en sert que pour le bien public. Le jeune homme vertueux et simple, et dont le cœur honnête conserve encore toutes les illusions du premier âge, croit imprudemment qu'il est toujours permis d'être utile, et se livre sans défiance au doux sentiment qui l'entraîne. Souvent la vérité même lui inspire une ardeur généreuse. Alors l'enthousiasme s'empare de son ame, ses idées s'élèvent, ses expressions s'animent; il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, et briser les barrières qui se trouvent sur son passage. Vaine erreur d'un cœur séduit! Tout s'arme; les passions s'irritent, l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt; alors la vérité s'enfuit et ne laisse dans le cœur flétri de celui qui

l'annonçoit, que le sentiment triste et profond de son imprudence et du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer sans fanatisme comme sans foiblesse. Que son langage soit donc simple et touchant comme elle; qu'elle ne cherche point à étonner, qu'elle ne parle point aux hommes avec empire; qu'elle n'insulte pas avec dédain aux erreurs même qu'elle combat. Elle a déjà assez de tort d'être la vérité; qu'à force de douceur elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle se défende sur-tout de cette impatience du bien, qui en est la plus dangereuse ennemie. Regardons la nature: rien ne s'y fait par secousses, ni par des fermentations précipitées; tout se prépare en silence; tout se mûrit par des progrès insensibles et lents. Ainsi la vérité agit. Jetée au milieu du peuple, elle y travaille d'abord en secret; elle mine sourdement les opinions; elle se glisse à travers les préjugés; elle s'insinue comme les eaux qui se filtrent sans être aperçues, et déposent lentement à travers le limon les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces eaux éparses et souterraines pourront enfin se rassembler et rouleront avec bruit sur la terre. Que dis-je! Un jour viendra peut-être, où de tous les points de l'univers les hommes réuniront leurs travaux, et où toute la force de l'entendement humain développé, sera par-tout appliquée au grand art des sociétés. Quel spectacle présenteroit alors le

globe de la terre ! L'Amérique, l'Afrique et l'Asie éclairées comme l'Europe, toutes les villes florissantes, toutes les campagnes fécondes, les déserts peuplés, les Gouvernemens sages, les peuples libres, les chefs heureux du bonheur de tous, le concert et l'harmonie admirables de tout le genre humain, et la terre digne enfin des regards de Dieu. O douce et sublime espérance ! O la plus touchante des illusions ! Quoi, cette idée consolante ne seroit-elle qu'un vain songe ! Quoi, seroit-il donc vrai que par une loi éternelle, l'ignorance dût toujours couvrir une partie de la terre, semblable à la mer qui fait lentement le tour du globe et qui, à mesure qu'elle se retire et découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde et engloutit successivement les anciens ! Si tel est le malheur de l'humanité ; si l'écrivain dans ses travaux, ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa nation ; c'est la gloire d'étendre les lumières dans son pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, Messieurs, agissent continuellement sur les mœurs des peuples ; le Gouvernement, qui donne une impulsion générale, les lois qui, en servant de frein, dirigent les habitudes ; l'exemple des chefs, espèce de législation fondée sur la foiblesse et l'intérêt ; le commerce, qui mêle les nations et les vices ; le climat, force toujours active et toujours cachée ;

enfin, le plus puissant des ressorts, la religion, qui pénètre où les lois ne vont pas, juge la pensée, éternise dans l'idée de Dieu le bien comme le mal; mais chez une nation où le goût des lettres est répandu, l'esprit général de ceux qui l'éclairent, peut et doit aussi influer sur la partie morale.

Il est sur-tout, il est un pouvoir qui distingue l'homme de génie et le grand écrivain, c'est celui d'attacher son ame à ses écrits, de peindre sa pensée avec les expressions brûlantes, qui sont le langage de la persuasion et le cri de la vérité: alors le sentiment qu'il a se communique, il pénètre, il embrase, le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent; l'ame, portée hors d'elle-même, ne sent, ne vit, n'existe plus que dans l'ame de l'écrivain qui l'anime et qui lui dicte avec empire tous ses mouvemens. Quel usage, Messieurs, fera-t-il d'un pouvoir si noble et presque divin? La vertu le réclame; elle parle à son cœur, elle lui dit: ton génie m'appartient; c'est pour moi que la nature te fit ce présent immortel. Etends mon empire sur la terre. Que l'homme coupable ne puisse te lire sans être tourmenté; que tes ouvrages le fatiguent, qu'ils aillent dans son cœur remuer le remords; mais que l'homme vertueux, en te lisant, éprouve un charme secret qui le console; que Caton, prêt à mourir, que Socrate, buvant la cigüe, te lisent, et pardonnent à l'injustice des hommes.

Docile à cette voix, Messieurs, son cœur enflammé tracera tous les devoirs que la nature et la morale nous imposent. Heureux qui, pour les peindre, n'a qu'à descendre dans son cœur! Heureux l'écrivain qui, dans la douceur de la vie domestique, peut épurer son ame, dont la maison est le sanctuaire de la nature; qui tous les jours peut aimer ce qu'il honore; qui tous les jours peut serrer dans ses bras une mère qui répond à ses caresses, et dont la vieillesse adorée n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus et le souvenir attendrissant des bienfaits! C'est parmi des devoirs si tendres que son ame se forme aux devoirs sublimes du citoyen; c'est là qu'il apprend à écrire pour son pays. Malheur aux écrivains mercenaires qui trahiroient la cause de la patrie et de l'humanité! Malheur sur-tout à ceux qui aviliroient les ames! ils seroient les lâches complices de la corruption de leur siècle. L'amour des lois, la sainteté de la justice, le zèle éclairé dans les magistrats, les dévouemens généreux dans la noblesse; voilà les objets dignes d'être présentés à la nation. Ainsi, Démosthènes troublant le sommeil de ses concitoyens, les rappeloit sans cesse à leur ancienne grandeur. Il est vrai que le poison fut sa récompense, mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chute de sa patrie, si en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, Messieurs, et par la constitution

de l'état, l'homme de lettres n'est point appelé à discuter de grands intérêts en présence des peuples. Il ne parle point aux citoyens assemblés. Il ne peut confier son ame qu'à des écrits, interprêtes muets de ses sentimens. Il faut donc qu'un but moral anime tous ses ouvrages. Il faut que ceux même qui paroissent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raison, et que le plaisir même paie un tribut à l'utilité publique. C'est par-là, Messieurs, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence sur le caractère moral des nations. C'est là que le sentiment se communique par des secousses promptes et rapides et que les impressions profondes qu'on reçoit se fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent; semblables aux flots de la mer, qui, précipités par l'orage, pèsent les uns sur les autres.

L'histoire, par des moyens différens, produira encore les mêmes effets. L'histoire est trop souvent un appel que la vertu fait à la postérité. L'historien prononce les jugemens de l'univers, non plus de l'univers foible et corrompu, de l'univers esclave, mais de l'univers libre et juste, pour qui tout disparoît, hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, son cœur vienne se reposer sur la touchante image des vertus: ainsi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron; ainsi, fatigué de malheurs et de crimes, las de peindre ou des tyrans, ou des esclaves, il réservoit pour le charme et la

consolation de sa vieillesse, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainsi, parmi vous, Messieurs, ceux qui transmettront à la postérité les événemens de ce règne, aimeront à s'arrêter sur l'ame de votre auguste protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme; ils peindront la sensibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute puissance, l'amitié même sur le trône Ils peindront cette bonté qui repousse la crainte et ne laisse approcher que l'amour; ces détails de bienfaisance pour tous ceux qui l'entourent, besoins toujours nouveaux d'un cœur toujours sensible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux peuples dans ces crises violentes où les états se heurtent et se choquent; le chef d'une nation guerrière, ami de la paix, un Roi ennemi de cette fausse gloire qui séduit tous les Rois; dans les guerres nécessaires, le calcul du sang des hommes mis à côté des espérances et des projets; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur sur le champ de bataille; dans la paix, l'agriculture encouragée, le laboureur levant sa tête affoiblie, osant enfin regarder la richesse, et l'or englouti trop long-temps par les artisans du luxe, refluant, par le commerce des grains, vers la cabane et les sillons du pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéresseront toujours l'homme de lettres citoyen qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, Messieurs, que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprète

de la morale et de la vertu ! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable homme de lettres est donc vertueux : son ame est pure, sa probité austère : tout ce qui agite les autres hommes, n'a point d'empire sur lui : il ne court point après les récompenses, la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage : si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté ; souvent même il dédaigne la fortune qui le cherche. Un Roi (1) appelle Socrate à sa Cour, et Socrate reste pauvre dans Athènes. Dans le monde, simple et sans faste, il parlera aux hommes sans les flatter, comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'ame est à tout le monde ; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle ; que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis il opposera le courage et la douceur ; à l'envie, le développement de ses talens ; à la satire, le silence ; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu dans un cœur noble, se nourrit par la liberté : il sera donc libre ; et sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les lois.

(1) Archélaüs, roi de Macédoine.

Ces sentimens sont les vôtres, Messieurs, c'étoient ceux de l'Académicien estimable à qui j'ai l'honneur de succéder. A la Cour, où l'homme de lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ses travaux, il vécut sans intrigue ; il se tint à une égale distance et de la fierté qui peut nuire, et de la bassesse, qui avilit. Il crut, comme vous, que les connoissances ne devoient servir qu'à orner la probité ; que la gloire des mœurs est encore préférable à celle des talens ; que le génie, peut-être, a droit d'étonner les hommes ; mais que la vertu seule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des anciens, il avoit puisé ce goût moral, aussi nécessaire à l'écrivain qu'à l'homme, et cette simplicité antique, si louée de nos pères, dont nous parlons encore, mais que nous ne sentons plus, et que notre luxe, peut-être, n'a pas moins éloignée de nos écrits, que de nos mœurs. Ce fut cette sagesse de caractère qui lui mérita l'honneur d'instruire des personnes royales, en achevant de cultiver leur esprit par le goût, et leur raison par l'histoire. Par cet honorable emploi, Messieurs, l'homme de lettres s'acquitta, envers la patrie, des devoirs de citoyen ; car si les lumières sont utiles aux Etats, c'est servir la patrie que de répandre le goût des connoissances autour des trônes. Peut-être même l'exemple des augustes Princesses auxquelles il eut le bonheur de rendre ses tra-

vaux utiles, a contribué parmi nous à dissiper, en partie, ce préjugé barbare qui défendoit à la plus belle moitié du genre humain de s'éclairer. Peut-être c'est à elles que nous devons, en partie, l'usage qui commence à s'établir, de rapprocher, par l'éducation, des ames qui se ressemblent par leur nature ; usage que le préjugé combat encore, mais que la raison autorise, et qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes instruites, sans vanité, comme sans faste, qui font aimer la raison qu'elles embellissent, et joignent le doux empire des lumières, à l'empire non moins touchant de la beauté et des mœurs.

C'est dans ces vues si sages, Messieurs, c'est en même-temps pour obéir à des Princesses dignes de s'instruire, que mon prédécesseur a composé le plus grand nombre de ses ouvrages. C'est pour elles qu'il a tracé ce tableau de la mythologie ancienne ; objet intéressant pour la philosophie même, parce que, sous le voile des allégories et des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des Arts, l'origine des opinions, l'esquisse, pour ainsi dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, et dont plusieurs ne sont pas encore effacés par les siècles. C'est dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu et plus vaste, celui d'une histoire universelle qui devoit embrasser toute la suite du genre humain, depuis la naissance du monde

jusqu'à nous; tableau immense, où tout ce qui a existé dans tous les points de l'espace, se presse sous un seul de nos regards, où nous tenons à-la-fois dans nos mains les deux extrémités de la chaîne du temps, où un seul homme voit d'un clin-d'œil les états s'élever, se choquer, et tomber, où l'on ne marche qu'au bruit de la chute des empires. M. Hardion, Messieurs, dans tous ces ouvrages utiles, se défendit avec sévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fussent que l'expression et jamais la parure de la pensée. Son style eut la modestie de sa personne. Il sut se défendre, et de cette espèce de force qui trop souvent touche à l'excès, et de cette rapidité qui, en pressant les objets, les confond, et de cette finesse qui supprime trop d'idées intermédiaires, pour en faire deviner d'autres, et de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une pensée le germe de vingt pensées. Il s'élevoit sur-tout contre ce luxe de l'esprit qui n'aime à jouir de ses richesses, qu'en les prodiguant. Dans ce siècle, il eut le courage de la simplicité. Il fut sage, voilà son caractère; il voulut être utile; voilà sa gloire.

C'est cette idée d'utilité, Messieurs, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'est elle qui présida à votre établissement. Votre institution fut presque une institution politique. Richelieu, après avoir resserré l'Espagne, abaissé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit

qu'il ne manquoit plus à la grandeur de sa nation que les lumières : il vous fonda, Messieurs. Peut-être cette ame altière et grande et qui avoit le besoin de commander aux hommes, sentant que le fardeau de l'état échappoit à ses mains affoiblies, fut-elle flattée en secret de l'idée de diriger encore les esprits, quand il ne seroit plus. Après lui, c'est le chef de la magistrature qui vous adopte, et qui place les lettres à côté des lois, tout près du sanctuaire de la justice. Enfin, je vous vois adoptés par le chef suprême de l'état, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées, qui à de grands événemens mêla toujours un grand caractère, qui par ses succès fit la gloire de son pays, qui par ses revers, fit la sienne ; plus grand sans doute, lorsqu'en mourant il avouoit ses fautes, que lorsque ses flatteurs et son siècle l'enivroient d'éloges qu'il eût tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms fameux nous rappèlent nos devoirs. Un grand homme d'état pour fondateur, nous avertit que les lettres doivent être utiles à l'état ; le souvenir du chancelier Séguier, que l'harmonie doit régner entre les lettres et les lois ; le nom des Rois pour protecteurs, que, distingués comme citoyens, nous devons l'exemple du zèle à la patrie.

Si je jette les yeux sur vos fastes, Messieurs, je retrouve dans tous les temps parmi vous, cet esprit de vos fondateurs. Je vois que tous vos grands hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce

Corneille qui ouvrit au génie une école de politique, et à l'ame une école de grandeur; Bossuet qui instruisoit les Rois et qui en étoit digne; Fénélon qui le premier à la Cour osa parler des peuples. Plus près de vous, Messieurs, je vois cet homme célèbre, qui fut votre confrère et votre ami, le legislateur des nations, et dont le livre bien médité peut-être, pourroit retarder la chute des Etats. Au milieu de vous, et dans cette assemblée, je trouve le même usage des mêmes talens : l'histoire qui parle encore aux peuples et aux Rois; la philosophie tranquille et sage qui fait le dénombrement des vérités et qui en crée de nouvelles; les orages des grandes passions mis sur le théâtre à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs ou discutés avec profondeur, ou déguisés sous des fictions riantes; les Arts embellis par le charme des vers; les principes du goût analysés; le tableau immense de la nature, tracé; l'art de communiquer la pensée par la parole, perfectionné; l'éloquence aux pieds des autels et dans les tribunaux; les lettres consacrées à la politique, à la guerre, aux intérêts d'état, à l'éducation des Princes; et sur votre liste, Messieurs, un homme qui du fond de sa retraite, sera toujours par son grand nom, présent parmi vous, qui le premier a mis sur notre théâtre la morale sensible, comme Corneille y avoit mis la morale raisonnée, qui n'a employé l'art des Homères que pour combattre la tyrannie et la ré-

volte, et dont presque tous les ouvrages ne sont que le cri d'un ame sensible et forte qui réclame par-tout, pour le bonheur des hommes, la sureté des Rois, et la tranquillité des états.

Attirés par votre gloire, Messieurs, les titres viennent se placer parmi vous à côté des lettres. Je vois les premiers hommes de l'état et de l'église satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment l'héritier d'un grand nom, et dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, Messieurs, dernier citoyen de cette illustre république, je n'apporte ici aucun de ces grands talens qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays et sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire; elle est trop au-dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous; c'est celle de la vertu et des mœurs; c'est de ne rien faire, c'est de ne rien écrire dans le cours de ma vie, qui ne puisse m'honorer à vos yeux et à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier serment, Messieurs, en entrant dans cette illustre compagnie; si j'y manque un instant, puisse ce discours que je viens de prononcer devant vous, et qui est l'interprète le plus fidèle des sentimens de mon ame, s'élever contre moi, et m'accuser aux yeux de mon siècle et de la postérité.

RÉPONSE

De M. le prince Louis de Rohan, *au discours de* M. Thomas.

Monsieur,

Monsieur le comte de Clermont devoit, en sa qualité de directeur, présider à l'assemblée d'aujourd'hui; mais le dérangement de sa santé l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir sa place, et sur-tout d'être l'interprète de ses regrets et de ses sentimens inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je suis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, et ce sentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le public qui vient de vous entendre, Monsieur, applaudit, et comme votre juge et comme le nôtre, aux suffrages qui vous ont appelés parmi nous. Vous venez vous-même d'exposer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec distinction les devoirs de son état, on en parle toujours dignement. Une ame sensible se pénètre des objets vers lesquels son goût l'entraîne, et les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle sait les présenter. Apelle intéressoit en parlant de son art, et Cicéron, en faisant

le portrait de l'orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent?

En peignant l'homme de lettres citoyen, vous n'avez eu, Monsieur, qu'à exprimer les sentimens gravés dans votre cœur. Vous vous êtes sur-tout attaché à faire envisager les lettres sous leur rapport avec le bien public. Il est beau sans doute d'étendre les lumières de son siècle et d'en perfectionner les mœurs; mais ce rôle intéressant et sublime n'est confié qu'à ces hommes rares pour qui l'Être Suprème a réservé les dons du génie. Les lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus universel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des lettres, dit l'Orateur romain, est propre à tous les temps et à tous les âges. La jeunesse y trouve l'aliment de son activité, la vieillesse l'oubli des biens qu'elle a perdus, et le soulagement des maux qui l'assiègent. Le favori d'Auguste s'arrachoit souvent au tumulte des affaires et aux troubles de la Cour, pour venir respirer auprès de Virgile et d'Horace. L'homme d'état envioit dans ces momens le sort de l'homme de lettres, et le courtisan avoit quelquefois besoin d'être consolé par le philosophe.

Le sage ne connoît ni le vide, ni le cruel ennui de soi-même; il sait le prix du temps, et l'emploie à cultiver en paix les lettres et sa raison. Il ne s'expose ni à l'orgueil du crédit qui veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'ir-

rite de ce qu'on le dédaigne. La vérité fait son étude et sa force. Il s'est formé avec la chaîne de ses pensées un caractère de grandeur et d'immobilité que rien n'ébranle et que rien n'altère. Toujours calme au sein des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs, sans les craindre ni les braver, et, tandis que tout s'agite ou se bouleverse autour de lui, son ame tranquille se livre aux douceurs de l'étude, et jouit des consolations de la vertu.

Vous avez des droits, Monsieur, et à la gloire que donnent les lettres, et au bonheur qu'elles assurent. L'Académie, en vous accordant ses suffrages, a voulu récompenser des talens utiles et couronner des vertus connues. Des prix remportés avec éclat, des applaudissemens mérités, l'heureux talent de la poésie réuni à celui de l'éloquence, l'estime publique, celle des gens de lettres, tout sollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talens, dans ces monumens durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands hommes. Vous avez fait plus, par l'enthousiasme avec lequel vous avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoît pas aisément les vertus sublimes, et si elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, Monsieur, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes

que vous avez loués, s'élever en votre faveur, et nous dire : « Il nous a peints comme s'il eût » veçu auprès de nous et avec nous. Il a parlé » de nos travaux comme s'il les eût partagés lui-» même. Il nous a jugés comme nous demandons » que la postérité nous juge. Notre gloire est » devenue la sienne, puisqu'il a su la célébrer! »

Il vous falloit tous ces titres, Monsieur, pour nous consoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien estimable que nous regrettons, cultiva les lettres avec succès; il en recueillit la gloire, et fut heureux par elles. Il les fit aimer à la Cour, et y inspira le goût de l'étude à d'illustres Princesses qui savent unir à l'éclat du rang et des vertus, le mérite de la culture de l'esprit. M. Hardion porta dans sa conduite la simplicité noble qui fait le caractère de ses écrits. Cette simplicité si louable est peut-être la seule ressource des grands écrivains, depuis que les raffinemens de l'art semblent épuisés. Rien de plus rare, mais aussi rien de plus beau que l'accord du naturel et du sublime, de la noblesse et de l'aménité.

Vous nous montrerez, Monsieur, cet heureux accord. Une imagination hardie et féconde a caractérisé les premiers essais de votre plume énergique et brillante. Ces premiers ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent si précieux que la nature donne, il est vrai, mais qui se perfectionne par la reflexion et par l'étude;

je parle de ce goût sage et épuré qui empêche le génie de s'égarer dans son essor, et qui le contient dans les bornes du naturel et du vrai. L'Académie a vu avec satisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés ; et dans ce poème si désiré, où, marchant sur les traces de Virgile et d'Homère, vous avez de grandes passions à mettre aux prises avec de grands obstacles, les ressorts d'une politique sublime à développer et à faire mouvoir, les mœurs d'une nation nouvelle à peindre, toutes les finesses de l'art à cacher sous les traits du génie créateur, le public attend que tout y sera subordonné aux règles du goût, et que la sévère critique y applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talens perfectionnés. Ainsi, lorsqu'une plante vigoureuse a jeté avec surabondance ses premières productions, la sève se calme, et l'arbre, conservant toujours la même vigueur, ne se couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

DISCOURS

Prononcé le 22 décembre 1768, par M. l'abbé de Condillac, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* d'Olivet.

DU DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT HUMAIN.

Messieurs,

Je ne me fais point illusion, c'est à votre indulgence que je dois l'honneur de prendre place parmi vous. Quoique vivement touché de ce bienfait, je ne chercherai pas à vous en témoigner ma reconnoissance; l'expression en paroîtroit bien foible, dans une circonstance et dans un lieu où l'éloquence a coutume de vous présenter un hommage digne de vous. Il sera de ma part plus prudent de ne pas me hasarder au-delà des bornes que me prescrit mon genre d'études.

Après avoir essayé de faire l'analyse des facultés de l'ame, j'ai tenté de suivre l'esprit humain dans ses progrès. D'un côté j'ai observé ces temps de barbarie, où une ignorance stupide et superstitieuse couvroit toute l'Europe; et de l'autre, j'ai observé les circonstances qui, dissipant l'ignorance et la superstition, ont concouru à la renaissance des lettres : deux choses qui s'éclairent

mutuellement, lorsqu'on les rapproche. Permettez moi, Messieurs, de vous communiquer quelques reflexions sur ce sujet, et de vous offrir un développement dont le dernier terme est la gloire des Académiciens.

Les peuples chez qui l'histoire montre des vertus dirigées par les lois, sont ceux qui s'agrandissent par degrés, et qui, conduits seulement par les circonstances, apprennent de l'expérience à se gouverner. L'ignorance d'une multitude de besoins superflus les garantit long-temps d'une multitude de vices. La corruption n'arrive qu'après plusieurs siècles, et lorsqu'elle arrive, elle trouve des ames amollies par le luxe, et par conséquent des hommes trop timides pour faire tout le mal qu'ils se permettroient avec plus de courage.

L'établissement des Nations modernes de l'Europe présente un tableau bien différent. Ce sont des barbares qui, au sortir des forêts, fondent des Royaumes. Chaque jour, dans des circonstances où tout est nouveau pour eux, ils ne paroissent pas s'en apercevoir; ils se conduisent comme ils se sont toujours conduits; ils répètent continuellement les mêmes fautes; ils croient que des états se gouvernent comme des hordes. Enfin, ne trouvant dans les débris de l'empire qu'ils ont renversé, que les vices qui en ont preparé la chute, ils prennent ces vices; et sans passer par la mollesse, ils arrivent tout-à-coup à la corruption.

Ils sont donc corrompus sans être moins courageux, et le courage ne leur reste que pour devenir l'instrument de leurs vices. C'est qu'ayant conservé tous les préjugés de leur premier genre de vie, ils sont incapables de chercher dans les lois un frein qui leur devient tous les jours plus nécessaire. Toujours jaloux de tout devoir à la force, toujours armés, leur avidité croît avec leurs succès, et elle croît d'autant plus, qu'ils mettent toute leur gloire à l'assouvir par la violence. Ainsi, leurs ames, humaines et généreuses, lorsqu'ils habitoient les forêts, deviennent féroces dans l'enceinte des villes, et cette férocité est l'effet des besoins superflus, de ces mêmes besoins qui adoucissent les mœurs des peuples civilisés.

L'Europe, après la ruine de l'Empire romain, nous offre donc tout à-la-fois, et les vices des nations barbares, et les vices des Nations polies; mélange monstrueux, qui ne permet plus aux peuples de se gouverner par des lois; et c'est-là le principe de cette inquiétude qui pousse successivement les générations de désordre en désordre.

Il semble que la religion chrétienne, donnée aux hommes pour établir parmi eux la justice, la paix et l'union, devoit opposer une digue à ce torrent; mais l'instinct aveugle et brutal qui conduisoit les peuples, profana cette religion sainte, et en pervertit la morale. La superstition, qui prit sa place, devint une arme de plus, et il en naquit de nouveaux troubles. Bientôt on ne vit

que des sujets de dissentions entre l'état et l'église, la nation et le souverain, le clergé, la noblesse et le peuple. Cependant cette superstition, née de l'ignorance, l'entretenoit et la devoit faire durer.

Lorsque les beaux temps de la Grèce ou de Rome s'éloignoient par une révolution lente, la corruption, qui avançoit par degrés, laissoit quelques vestiges des anciennes mœurs; si le souvenir s'en affoiblissoit d'une génération à l'autre, il ne s'effaçoit pas entièrement. Les pères qui les retraçoient aux enfans, les faisoient au moins respecter. On les admiroit, on les regrettoit, on les réclamoit; quelquefois même on se livroit à l'illusion de les voir renaître.

Mais les peuples de l'Europe, corrompus dès leur établissement, étoient sans regrets comme sans espérance. Les pères, en disant aux enfans ce qu'ils avoient vu, ne disoient que ce qu'on voyoit encore, des vices et des calamités. L'expérience du passé ôtoit donc jusqu'à l'illusion sur l'avenir, et les peuples étoient malheureux, comme ils l'auroient été, si c'étoit la nature qui les eût condamnés à l'être.

C'est que l'opinion seule les gouvernoit. Ils respectoient en elle, ils adoroient, si j'ose le dire, jusqu'aux abus qu'elle consacre. Cette puissance aveugle, semblable à cette ame universelle que des philosophes ont imaginée dans le chaos, agitoit l'Europe par des mouvemens convulsifs, et entretenoit des désordres qui devoient durer

après elle. Les peuples ne voyoient donc que des objets de terreur et de désespoir lorsque, succombant sous leurs calamités, ils crurent que la fin du monde pouvoit seule en être le terme, et ils jugèrent que tout la leur annonçoit. Alors commençoient les querelles entre le Sacerdoce et l'Empire, et bientôt après les Croisades portèrent en Asie les inquiétudes et les vices de l'Europe.

Cette double époque est remarquable : c'est le temps où les désordres sont à leur comble, et c'est aussi celui où les causes qui préparent un meilleur ordre de choses commencent à se montrer.

L'Europe étoit un corps vicié jusques dans les principes de la vie. Il falloit l'affoiblir, pour lui faire un nouveau tempérament : c'est à quoi les Croisades contribueront.

Elle étoit viciée, parce qu'elle étoit ignorante et superstitieuse, il falloit donc l'éclairer : ce sera l'effet des querelles entre le Sacerdoce et l'Empire. Mais des siècles passeront avant que cette révolution soit achevée, parce que moins les préjugés trouvent d'obstacles quand ils se répandent, plus on en trouve quand on les veut détruire. Pour les attaquer avec succès, il faut avoir appris à les combattre, il faut même trouver dans les esprits des dispositions favorables ; il faut qu'ils soient préparés de loin, et qu'ils aient adopté, sans en avoir prévu les conséquences, des maximes avec lesquelles leurs préjugés ne pourront plus subsister.

Il y avoit environ un siècle qu'on alloit chercher des connoissances dans les écoles des Arabes, et on en avoit rapporté un jargon qu'on prenoit pour une science. La dialectique, qui ne porte que sur des mots, paroît tout prouver. Favorable par conséquent aux opinions d'un siècle où, pour avoir des titres il suffisoit d'avoir des prétentions, elle fut accueillie et protégée; elle ouvrit la route aux honneurs, aux richesses, à la célébrité. De là tant de questions plus frivoles encore que subtiles, tant de disputes de mots, tant d'erreurs ou d'hérésies. La manie de disputer, croissant par les applaudissemens, devint un vrai fanatisme, et séduisit jusqu'aux meilleurs esprits. On vit les dialecticiens aller d'école en école rompre des argumens, comme alors les chevaliers alloient de tournois en tournois rompre des lances.

Si on ne s'éclaira pas dans le douzième et dans le treizième siècles, ce ne fut donc pas faute d'études. Mais le faux savoir, plus funeste encore que l'ignorance, avoit asservi les esprits; il régnoit, comme un imposteur, sous le nom d'un Prince qui n'est plus, règne par la crédulité des peuples.

En vain quelques bons esprits s'élevoient de temps en temps contre ces abus, les coups qu'ils portoient au fantôme adoré dans les écoles, étoient un scandale. Pour amener de meilleures études, il falloit que les hérésies et les guerres, qui devoient naître des querelles entre le Sacerdoce et l'Empire, ne laissassent que des débris, et que

le faux savoir fût enseveli sous les ruines du trône qu'il avoit usurpé. Cette révolution n'étoit pas prochaine; le peuple et la noblesse, également plongés dans les ténèbres de la superstition, aimoient à rester dans celles de l'ignorance; et le clergé, dont les lumières n'étoient pas encore en proportion avec le zèle, sembloit craindre les études profanes, comme si elles eussent été contraires à la foi. Cependant, dès le commencement du quatorzième siècle, on pouvoit prévoir la révolution : le goût qui naissoit en Italie en étoit le présage; le Dante, Pétrarque et Boccace florissoient.

La raison se développe sans effort, tant que nous l'exerçons sur des objets peu compliqués; mais impuissante par elle seule à manier les autres, elle est comme nos foibles bras, elle a besoin de leviers. Ce n'est qu'à force de méthodes qu'elle nous élève à des connoissances; et si elle ne s'en fait pas, nous nous égarons d'autant plus que l'erreur a souvent pour nous plus d'attraits que la vérité. Voilà pourquoi les progrès de l'art de raisonner ne peuvent être que fort lents.

Il n'en est pas de même du goût, il se développe de lui-même aussitôt qu'un peuple commence à s'éclairer. Il est proprement l'aurore du jour qui va luire, et il prépare l'entier développement de toutes les facultés de l'ame. C'est que les choses dont il s'occupe nous intéressent par l'attrait du plaisir; c'est qu'on ne nous trompe pas sur ce

que nous jugeons agréable, comme on peut nous tromper sur ce que nous jugeons vrai; c'est que le beau, une fois saisi, devient un objet de comparaison pour le saisir encore, et toujours plus sûrement. Nous en observons mieux les sentimens que nous éprouvons; nous en observons mieux les causes qui les produisent, et nous faisant une habitude de juger du beau d'après les observations qui nous sont familières, nous arrivons enfin à en juger si rapidement, que nous croyons ne faire que sentir. Ainsi, le goût est un jugement rapide qui, joignant la finesse à la sagacité, se fait comme à notre insçu; c'est l'instinct d'un esprit éclairé.

Dès qu'une fois le goût commence à se montrer, il se communique avec une promptitude qui contribue encore à ses progrès. Il est dans les esprits, comme la matière électrique dans les corps, lorsque le frottement ne l'a pas développée, et qui, si elle se développe dans un seul, se développe dans tous au plus léger attouchement. Aussi à peine le Dante jette des étincelles, qu'il en sort de Pétrarque, de Boccace, et de tous les esprits électriques.

Pour nous former le goût, il ne suffit pas d'étudier les langues mortes, il faut encore cultiver celle qui nous est devenue naturelle; parce que c'est dans cette langue que nous pensons. Les tours dont elle nous fait habitude, sont comme les moules de nos pensées. Tant que ces moules

sont grossièrement faits, nos pensées qui en prennent la force, sont sans clarté, sans précision, sans élégance. Alors vainement étudions-nous les écrivains de la Grèce ou de l'ancienne Rome: nous sommes peu capables d'en sentir les beautés; nous ne les sentons au moins que d'une manière confuse; et si nous voulons en déterminer les principes, nous nous faisons des règles qui ne peuvent que nous égarer.

Il est donc aisé de juger que les progrès du goût devoient être retardés en Italie, si on cessoit d'y cultiver l'Italien, pour se livrer uniquement à l'étude des langues mortes. C'est ce qui arriva au commencement du quinzième siècle, et plus encore après la prise de Constantinople, lorsque les Grecs, ces Grecs à qui on attribue faussement la renaissance des lettres, étouffèrent le goût qui en est le premier germe, et mirent à sa place une érudition pédantesque et peu éclairée. Alors l'Italie se divisa en deux sectes: les Érudits, qui respectoient les anciens jusqu'à une espèce d'idolâtrie; et les Scolastiques, qui accusoient d'Athéisme, d'impiété, ou d'hérésie, quiconque se piquoit de parler comme Cicéron. Que pouvoit-on attendre d'un siècle attaché à des disputes si frivoles?

Dans le suivant, l'Italie eut des esprits plus sages: on cultiva la langue Italienne; on acheva de la perfectionner: on fut en état de lire les anciens avec plus de discernement. Le goût, qui

se développoit dans les Poètes, se communiqua bientôt à tous les Arts : la lumière se répandit de proche en proche sur tous les objets qu'on voulut étudier; parce qu'on raisonnoit mieux sur le beau qu'on sentoit, on en raisonna mieux sur le vrai, dont on commençoit à juger; et l'Italie eut tout à-la-fois de grands écrivains, de grands artistes et de grands philosophes.

Il ne faut pas s'étonner si tous les genres se perfectionnent rapidement et presqu'au même instant. Ce n'est pas en les cultivant les uns après les autres, que la Grèce s'est éclairée. Plus occupée à les rapprocher qu'à les écarter, elle les a cultivés tous à-la-fois; et c'est ainsi qu'il les faut étudier. Les limites que nous élevons pour circonscrire chaque science, interceptent la lumière et jettent nécessairement des ombres. Enlevons les limites, aussitôt les ombres se dissipent; la lumière qui se répand librement, réfléchit de dessus les objets que nous observons, pour retomber sur ceux que nous voulons observer; et par ces reflets tous s'éclairent.

Les génies à qui l'Italie doit la renaissance des lettres, ont d'autant plus de mérite, qu'ils ont eu à lutter contre les préjugés, qui faisoient durer les études du quinzième siècle. Car l'Italie étoit tout à la fois le théâtre du bon goût et d'un goût dépravé, de la saine philosophie et du jargon des sectes, de la raison qui s'éclaire par l'observation, et de l'opinion qui craint d'observer.

Plus heureux que les Italiens, parce que nous sommes venus plus tard, notre langue s'est perfectionnée dans des circonstances plus favorables : c'est dans le dix-septième siècle, lorsque les disputes sans nombre, élevées dans le précédent, commencoient à cesser, ou que du moins on ne les soutenoit plus avec le même fanatisme. L'admiration pour les anciens étant mieux raisonnée, et par conséquent moins exclusive, la langue Françoise attira l'attention des meilleurs esprits. Elle se polit par leurs soins : le goût se forma avec la poésie : les progrès en furent parmi nous aussi rapides qu'ils l'avoient été parmi les Italiens ; et, comme eux nous eûmes tout à-la-fois des poètes, des orateurs, des philosophes, et des artistes.

En vain François Ier, le protecteur des lettres, s'étoit flatté, un siècle auparavant, d'en être le restaurateur. L'érudition aveugle, qui se répandoit alors en France, éteignoit le goût qui commençoit avec Marot; et les lettres ne pouvoient pas renaître dans un siècle fait pour admirer Ronsard.

Tout les favorisoit au contraire sous Louis XIII, lorsque Richelieu s'en déclara le protecteur. Accoutumé à être l'ame des révolutions politiques, ce grand homme voyoit avec un noble dépit celle qui se préparoit sans lui dans les esprits et dans les lettres. Jaloux en quelque sorte d'une gloire que les circonstances paroissoient lui dérober, ambitieux de concourir au moins avec elles, il voulut encore être l'ame de la révolution

qu'elles amenoient : il fonda donc cette Académie, il la prit sous sa protection ; et se montrant à la postérité comme le mobile des progrès de l'esprit humain, il parut se mettre à sa place. Après lui, Séguier, qui remplissoit la première magistrature avec l'éclat que donnent les lumières et les vertus, vous tendit les bras, et parut vous recevoir comme un dépôt réservé à des mains plus augustes encore.

Louis-le-Grand, dont les bienfaits alloient chercher les talens jusques chez l'étranger, eut cru paroître ignorer ceux qui florissoient sous son empire, si, se reposant sur un ministre du soin de les récompenser, il n'eût pas été lui-même le dispensateur immédiat des graces qu'il vouloit répandre sur eux. C'est dans cette vue qu'il mit votre compagnie au nombre des corps qui approchent du trône; il jugea qu'il ajoutoit par-là un nouveau lustre à sa couronne ; et cependant il vous accorda cet honneur dans les temps les plus brillans de son règne.

Vous ne pouviez plus avoir que vos Rois pour protecteurs ; et Louis-le-Grand vous assuroit la protection de Louis-le-Bien-Aimé. Le bien Aimé! Ce titre, donné par le sentiment, dans les momens où la vérité se fait entendre par la bouche des peuples, renferme tous les autres titres. S'il exprime l'amour des Sujets pour le Souverain, il exprime aussi l'amour du Souverain pour ses Sujets. Ceux-ci peuvent dire : *Nous avons un père*

dans notre Roi; et le Roi dit : *tous mes Sujets sont mes enfans.*

J'ai été, Messieurs, le témoin des épanchemens de cette ame paternelle : l'honneur que j'ai eu d'être chargé de l'instruction d'un de ses petits-fils, m'en a rendu, en quelque sorte, le confident. Que j'aimerois à mettre sous vos yeux les détails intéressans de leur commerce! vous y verriez le Monarque sensible répandre tour-à-tour les plus sages conseils pour la conduite, et les plus touchantes consolations dans les malheurs; vous y verriez le jeune Prince, digne du sang qui coule dans ses veines, recevoir ces belles leçons avec la plus tendre docilité, y répondre par les progrès les plus satisfaisans, et ne me laisser presque d'autre soin que celui de concourir avec les heureuses dispositions qui étoient en lui.

Les lettres sont assurées de n'être pas retardées dans leurs progrès, lorsque des protecteurs, tels que les vôtres, joignent la lumière à l'autorité, écartent les obstacles que l'ignorance ne cesse jamais d'accumuler; et c'est en les écartant que leur protection a la plus grande influence. Cependant, Messieurs, vous le savez, le beau siècle de Louis XIV n'a pas porté tous les genres de littérature au même degré de perfection. Les poètes, à la vérité, et les orateurs ne laissoient rien à désirer : les philosophes avançoient à grands pas dans la route des découvertes; mais

l'érudition n'étoit pas encore sans ténèbres, et la saine critique étoit à naître. C'est que les érudits, qui, dans la prévention où ils étoient pour les anciens, paroissoient refuser aux modernes la faculté de penser, ne pouvoient apercevoir que, malgré eux, et par conséquent fort tard, la lumière qui se répandoit, et dont ils avoient besoin pour étudier l'antiquité; enfin, ils l'ont aperçue, cette lumière, ils se la sont appropriée, et ils l'ont portée dans leurs ouvrages.

Tel est donc, Messieurs, l'ordre des progrès de l'esprit humain depuis la renaissance des lettres. Le goût a commencé avec l'étude des langues vulgaires; il s'est perfectionné, lorsqu'il a eu fait assez de progrès pour puiser avec discernement daus les anciens. La philosophie se montrant aussitôt, nous avons eu de grands philosophes, comme de grands poètes; et lorsqu'elle a eu forcé l'érudition à renoncer enfin à ses vieux préjugés, nous avons eu encore d'excellens critiques et d'excellens littérateurs.

Parmi eux se distingue M. l'abbé d'Olivet, à qui j'ai l'honneur de succéder. *Une très-vive admiration pour quelques-uns des anciens s'empara de lui dès son enfance*, comme il le dit lui-même, et *devint l'ame de ses études;* mais son admiration, quelque vive qu'elle pût être, ne fut point aveugle. C'est Démosthène, c'est Cicéron qu'il admiroit; et les traductions qu'il

en a données, prouvent qu'il les avoit lus en homme de goût, et qu'il avoit étudié sa langue en grammairien qui sait observer l'usage. Ce caractère se retrouve dans les observations qu'il a données sur la prosodie et sur la grammaire; et on voit que M. l'abbé d'Olivet a su parler sa langue, comme il a su penser avec les anciens.

Si j'ajoutois encore quelque chose à son éloge, je craindrois, Monsieur (1), de paroître vouloir vous enlever le plaisir de célébrer la mémoire d'un ami. D'ailleurs, personne ne peut mieux que vous, montrer dans leur vrai jour les talens d'un écrivain qui a cultivé les lettres avec succès : nous en avons pour garant votre goût et vos lumières.

---

(1) M. l'abbé Batteux, directeur de l'Académie.

DISCOURS

Prononcé le 23 juin 1770, par M. DE SAINT-LAMBERT, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* TRUBLET.

DES PRODUCTIONS DE L'ESPRIT DANS LES DIFFÉRENS AGES.

Messieurs,

LES hommes dont les ouvrages honorent la Nation, enlèvent vos suffrages; mais vous les accordez quelquefois à ceux qui savent sentir et admirer les vrais talens; vous leur savez gré du choix de leurs études, et vous leur pardonnez de ne pas étendre la carrière des arts, lorsqu'ils y suivent la route de nos grands maîtres. Vous recevez aujourd'hui leur disciple et le vôtre; mais un titre qui m'est plus cher a réuni pour moi vos suffrages; c'est l'amitié qui me lie à plusieurs d'entre vous, et ce titre méritoit d'être compté.

Les hommes célèbres seroient à plaindre, s'ils n'étoient consolés par l'amitié, des critiques qui les calomnient, et des louanges qui les rabaissent. L'ami qui s'associe à leurs peines, qui leur fait prévoir et sentir la gloire, qui les excite à faire

de nouveaux présens au siècle qu'ils enrichissent, peut mériter de partager leurs honneurs.

M. l'abbé Trublet fut digne par ses ouvrages d'être admis dans une société composée d'hommes illustres; mais en l'honorant de votre choix, vous récompensiez en lui l'homme de mérite et l'ami de M. de Fontenelle. Avec un esprit fin, pénétrant, exact, M. l'abbé Trublet observoit le caractère, l'esprit, le goût, le ton de son siècle: Ce talent rare est nécessaire pour avancer la philosophie des mœurs; il faut des faits, des observations à la morale, comme à l'étude de la nature. C'est d'après les expériences qu'on connoît l'homme et l'univers.

M. l'abbé Trublet a enrichi le public de ses excellentes observations; il savoit encore choisir et recueillir les observations des hommes célèbres avec lesquels il a vécu. Ce travail étoit ennobli par son objet; l'auteur vouloit être utile.

Ce but si noble est long-temps ignoré des hommes qui cultivent les lettres, lorsqu'elles renaissent chez des peuples barbares qui ont perdu l'énergie et la simplicité sensée des nations sauvages. Chez ces derniers, la poésie et l'éloquence peuvent avoir de la force et de grands objets. Ces hommes, qui ne connoissent encore ni les règles ni les lois, sont inspirés par l'admiration, par la passion noble de graver dans les cœurs l'image des belles actions, les vérités utiles. Les chants des Bardes, des premiers Grecs et des Scandinaves,

ne sont que l'expression de la nature; mais les chants, les discours de ces hommes indépendans, qui ne parloient qu'à leurs égaux, sont souvent sublimes.

Chez des peuples barbares, c'est-à-dire, qui obéissent à de mauvaises lois, les hommes sont partagés en deux classes, celle des esclaves et celle des tyrans; les uns sont abrutis sous le poids de leurs fers, et les autres sont endurcis par l'habitude d'opprimer. Ceux-là manquent de l'énergie qui donne de la force aux ouvrages, et ceux-ci du sentiment qui en fait le charme. Les uns ne sont pas dignes de chercher, et les autres d'entendre la vérité.

S'il naît chez ce peuple un homme de génie, le désir d'être utile n'élève pas son cœur, l'espérance de la gloire n'étend pas ses vues, elles sont bornées comme ses desseins. Il remplace les vraies beautés par des ornemens de fantaisie, parce qu'il ignore la belle nature, qui n'est sentie ni des esclaves ni des tyrans.

Lorsque les sauvages du Nord laissèrent respirer l'Europe dévastée, et que le gouvernement féodal fut établi sur les ruines de la liberté et des arts, les Seigneurs, dans leurs cours pauvres et barbares, connurent l'ennui et le besoin d'être flattés; les tournois et les jeux ne remplissoient pas le vide de leurs jours. On eut des romans pleins d'un merveilleux absurde, des histoires dictées par l'envie de tromper et par la passion

d'étonner ; on eut des vers sans ame, sans harmonie, sans idée ; la licence et la superstition régnoient ensemble dans les mêmes ouvrages ; la galanterie y répandoit ses formes, ses petites pensées et ses exagérations. Les belles-lettres s'appeloient alors la science gaie, non qu'elles inspirassent la gaieté, mais parce qu'elles avoient le mérite de ne pas instruire : tous les auteurs avoient le même style et la même manière. Lorsque François Ier. fit briller l'aurore du goût, la lecture des anciens et l'exemple de l'Italie n'apprirent pas aux françois à traiter les sujets nobles. Saint-Gelais et Marot chantoient du même ton les plaisirs et les héros ; le seul françois qui osa penser n'osoit instruire, et prit pour plaire le masque d'un bouffon.

Lorsque Catherine de Médicis apporta en France l'amour des lettres et la considération pour ceux qui les cultivent, elle n'y put inspirer ces sentimens, et sans doute elle les perdit elle-même. Les Jodelles, les Hardis, les Garnier, ne pouvoient plaire à une Princesse accoutumée aux Muses de Florence. Les uns fardoient grossièrement la nature ; d'autres la copioient servilement. L'indécence et les mauvaises mœurs avilissoient ces productions sans génie. Montagne qui, pour ainsi dire, avoit été élevé dans l'ancienne Rome et dans Athènes, Montagne qui, par son éducation étoit étranger à sa nation et à son siècle, fut le premier françois qui mit de la raison dans ses

ouvrages. Balzac et Voiture, qui le suivoient, n'eurent pas comme lui le don de penser. L'un étonna par des idées gigantesques revêtues d'un style emphatique ; l'autre par l'abondance de ses plaisanteries, auxquelles il manquoit de la noblesse et de la gaîté.

Le grand homme qui devant la Rochelle domptoit le fanatisme de ses ennemis, l'indocilité de son armée, et les mers ; ce Ministre qui appeloit à la liberté l'Empire et l'Italie, qui divisoit l'Angleterre, soutenoit la Hollande, conduisoit Gustave, et faisoit succéder en France l'ordre de la Monarchie à l'Aristocratie tumultueuse des Grands ; Richelieu sentit le bien que les lettres pouvoient faire. Environné de factions et de troubles, il pensa que les plaisirs de l'esprit pouvoient occuper les loisirs d'une noblesse guerrière, l'éclairer sur ses vrais intérêts, l'attacher à ses devoirs, la rendre docile.

Il vous institua, Messieurs, pour hâter les progrès du goût, parce que les lettres ne sont utiles que lorsque le goût est perfectionné. Alors, par le choix des sujets et par la manière dont ils sont traités, les ouvrages du génie dirigent l'opinion et influent sur les mœurs.

Quelle lumière ne répandit pas sur la littérature une société d'hommes savans, éclairés l'un par l'autre, qui discutoient entr'eux le mérite des différens genres, et les beautés qui leur sont propres, la méthode qu'il faut dans les ouvrages

de raisonnement, et l'ordre qui convient aux ouvrages d'imagination; qui examinoient quels sont les sujets les plus heureux, et ceux qui demandent plus de talens; quels caractères intéressent, quels sont ceux qui ne font qu'étonner; comment ils contrastent sans affectation ; quelle sorte de merveilleux plaît aux hommes raisonnables; quels tours sont admis dans un genre et rejetés d'un autre? N'est-ce pas à ces conversations que la France dut en partie ce bon goût, que les étrangers les plus jaloux de notre gloire reconnoissent dans la nation et admirent dans notre littérature?

Répandre le bon goût, Messieurs, c'est apprendre à l'homme à sentir sa perfection et à l'augmenter; c'est lui apprendre à jouir des plaisirs qui élèvent l'ame, et à dédaigner ceux qui l'abaissent. Eh! combien la perfection du goût ne demande-t-elle pas la connoissance de l'homme, de ses passions, des causes de ses plaisirs! Combien le bon goût ne tient-il pas à l'amour de l'ordre et au sentiment délicat de la décence? Former le goût, c'est éclairer l'esprit, c'est épurer les mœurs, c'est disposer les nations à se pénétrer des sentimens vertueux répandus dans les ouvrages de génie. Les lumières de l'Académie et les premiers essais de Corneille préparoient aux grandes beautés de Corneille même, et aux chef-d'œuvres de son rival. La France fut digne d'applaudir Andromaque et Cinna, et de jouir des

plaisirs élégans et nobles qu'on lui donnoit dans tous les genres. Fénélon inspiroit aux maîtres du monde la simplicité des mœurs, l'humanité et la justice. Despréaux et la Bruyère rendoient ridicules le mauvais goût et les travers de tous les temps. Molière, avec plus de force et de philosophie, poursuivoit les vices et les défauts que ne punissent point les lois. La Fontaine, poète dont la lecture commence l'éducation, charme l'âge raisonnable, et amuse la vieillesse, La Fontaine, dans ses fables, ornoit des graces les plus aimables, la vertu et le bon sens. Dans des genres moins austères, on vit une réserve, des bienséances, une délicatesse que les étrangers ignorent, que les anciens n'ont pas connue, et qui prouve le respect pour les mœurs dans les momens même de l'égarement.

Tel a été, Messieurs, le caractère des lettres dans leur second âge. Elles ont dirigé, adouci, ennobli les mœurs sous le règne d'un Roi digne de donner son nom au plus beau des siècles, parce qu'il a su faire usage des talens si communs dans ce siècle, parce qu'il est plusieurs de ces talens qu'il a fait naître, parce qu'il a aimé les lettres avec discernement; parce qu'il a aimé l'ordre, la décence, la gloire de la nation et la sienne, et que si ses courtisans l'ont quelquefois égaré, ils n'ont jamais pu le corrompre.

Tant de chef-d'œuvres où les lecteurs trouvoient des plaisirs et des instructions salutaires, ce

charme invincible attaché à tout ce qui porte le caractère du génie et du goût, occupoient la nation des ouvrages des grands hommes : leurs pensées, fortes ou profondes, forçoient les lecteurs à penser. Les succès des Poètes et des Orateurs, en donnant le désir de les suivre, ôtoient l'espérance de les atteindre. On cherchoit par quelle suite de réflexions ou par quel don de la nature ils étoient parvenus au sublime. Ces recherches étoient une source de raisonnement et de découvertes. Les lettres prenoient insensiblement un nouveau caractère ; elles avoient un nouveau genre d'utilité. Le talent de discuter l'homme et de le régler, vint se placer à côté du talent de l'inspirer et de le peindre : c'est ainsi, Messieurs, que commençoit le troisième âge des lettres et le siècle de la philosophie.

Quels services ne lui a pas rendus une société qui s'occupe du soin de perfectionner la langue? Entrez sous le portique célèbre de Zénon ; parcourez les allées sombres du Lycée, et voyez une foule d'hommes de génie divisés par les mots seuls, défendre l'un contre l'autre les mêmes opinions ; voyez-les donner des mots pour des pensées, et couvrir sous l'obscurité du langage la partie foible d'un système. Hélas! ce même abus des mots introduit des sens contraires dans les traités, dans les dogmes religieux et dans les lois : la discorde, les cris de la dispute et les charlatans, éloignent de la terre la paix et la vérité

jusqu'à ce moment où les hommes s'imposent d'attacher un sens fixe aux signes de leurs idées. Votre Dictionnaire, qui est un recueil de définitions, devoit faire disparoître les notions confuses et indéterminées, les querelles ridicules et sanglantes, le tumulte de l'école, la vaine subtilité, les sophismes, la fausse éloquence. La France lui doit en partie cette clarté, et cette précision qui règnent dans les ouvrages de ses philosophes.

Secondée par vous, Messieurs, la raison a fait des progrès qui l'étonnent elle-même. Vous avez fait naître une métaphysique plus simple, et, pour ainsi dire, expérimentale, qui succède aux idées vagues des anciens. Nous avions sur l'entendement humain des mots et des systèmes, et l'un de vous nous en a donné l'analyse.

Elle doit servir de base à une morale plus lumineuse qui, à son tour, répandra des lumières sur l'art de conduire les hommes, et sur les principes des beaux-arts.

Vous avez vu dans un discours que Bacon eût admiré, l'origine des Sciences, la chaîne qui les lie, le caractère de chacune d'elles, les avantages qu'elle procure, le génie qu'elle demande.

Vous avez aimé ce guide du genre humain, ce législateur des hommes, cité aujourd'hui dans les assemblées des peuples libres, et dans les conseils des Rois, et de qui les uns et les autres peuvent apprendre leurs droits et leurs devoirs.

Vous admirez, vous aimez le plus grand Poète de ce siècle. Il doit votre hommage et celui des Nations à l'harmonie et à l'éloquence de ses vers, mais plus encore à sa philosophie et au talent divin d'inspirer cette humanité qui, à mesure que les hommes s'éclairent, devient la première des vertus.

C'est dans ce siècle, Messieurs, qu'une critique savante s'est unie à la science des faits. Lorsqu'à la renaissance des lettres on remua les décombres de l'antiquité, chaque morceau des ruines parut un monument : l'erreur appuia l'erreur, et les faits altérés étayèrent de fausses opinions. Mais si, dans l'enfance des hommes et des Nations, les opinions et les faits sont reçus avec crédulité, il est pour les Nations et pour les hommes un âge mûr où le vrai seul est admis.

Cet esprit de critique, ces nouvelles lumières, ont changé l'histoire. Si elle ne doit pas être un recueil de dates, de noms, d'intrigues, de combats peu importans, de portraits imaginaires, elle vient de naître. On doit à plusieurs d'entre vous des histoires particulières et générales, où ce qui intéresse les hommes n'est plus oublié. On peut y connoître les climats, les productions, l'industrie, les institutions civiles et religieuses, les arts et les mœurs des Nations. Les historiens ne sont plus des témoins prévenus, ils sont des juges, et l'histoire, qui n'étoit que l'école des ambitieux, devient celle des hommes d'état.

Ces ouvrages du premier ordre, écrits avec les charmes du style, ont augmenté dans la nation l'amour des connoissances: déjà instruite, elle a cherché à s'instruire encore, le commerce, les finances, l'industrie intérieure, la guerre, la jurisprudence, toutes les sciences qui influent immédiatement sur nos destinées, ont fait des pas vers la perfection. La France aujourd'hui commerçante et cultivatrice, riche et savante, polie et guerrière, est digne de seconder les intentions de son Roi. Nous avons vu ce Prince forcé à prendre les armes, par l'un de ces enchaînemens de circonstances qui entraînent les Rois les plus sages ; nous l'avons vu dans les succès signaler sa modération, et, après des revers qu'il n'avoit pas dû prévoir, nous donner une paix heureuse. Nous le voyons aujourd'hui ranimer l'agriculture, encourager le commerce, protéger, soutenir, augmenter les établissemens en faveur des sciences. Tantôt un ordre de ce Prince envoie au pôle et sous l'équateur mesurer la terre et déterminer sa figure ; tantôt il fait instruire les agriculteurs dans l'art de guérir ces animaux que l'homme associe à son travail, et les seuls esclaves que lui ait permis la nature. Auprès de l'asile où les défenseurs de la patrie jouissent du repos, sont formés les guerriers qui espèrent la défendre. De nouvelles écoles, où de jeunes dessinateurs essaient leurs crayons, s'ouvrent à côté des Académies qui enseignent l'art

de fertiliser la terre; et cependant la valeur impatiente des françois est soumise à cette discipline exacte et sévère, sans laquelle aujourd'hui les héros ne peuvent plus être vainqueurs.

Voilà, Messieurs, comment les Rois méritent la gloire; et c'est la philosophie qui en donne aux hommes une juste idée. Chez des peuples barbares encore, la gloire est accordée à ce qui n'est que difficile ou extraordinaire; chez des peuples instruits, elle s'obtient par des actions, des lois, ou des ouvrages utiles. Elle est chez les premiers l'expression de l'étonnement universel; elle est chez les seconds le cri de la reconnoissance.

C'est-là, Messieurs, la gloire dont vous inspirez l'amour, vous en faites jouir ceux qui célèbrent dignement les Rois sages, les ministres citoyens, les héros qui ont défendu la patrie, les philosophes qui l'ont éclairée, les poètes qui, en l'instruisant, en ont fait les délices. Vous avez fixé les premiers regards de la jeunesse sur le caractère des grands hommes. C'est en les chantant que le génie naissant essaye de plaire. Avec quels applaudissemens n'avez vous pas vu se placer parmi vous un homme digne, par ses mœurs et son éloquence, d'être le panégyriste des grands talens et des vertus?

Quelle émulation cette institution sublime ne doit-elle pas exciter? Quels efforts ne doivent pas faire les citoyens, pour mériter de la patrie une reconnoissance que vous rendez éternelle?

Vous voulez donc que d'âge en âge la nation parle avec transport de ses bienfaiteurs? Rois, Ministres, Citoyens puissans, soyez justes, humains, fidèles à vos devoirs, dévoués à l'état; et nos derniers neveux, dans la postérité la plus reculée, verseront des larmes d'admiration et d'amour, en se rappelant le souvenir de vos vertus.

Oui, Messieurs, chercher, découvrir, inspirer des vérités utiles; montrer l'ordre dans sa beauté, la gloire dans sa splendeur; faire aimer le Prince, le travail et les lois: voilà les objets que vous vous proposez, et voilà ce qui a mérité à la littérature françoise l'estime de l'Europe entière. C'est la contrée où les Pythagores voyagent pour s'instruire; c'est ici l'Athènes où veulent être loués les Alexandres. Les Souverains amis des hommes, les jeunes Princes qui se disposent à les imiter, les Ministres qui veulent le bien, les Grands, les Magistrats qui méritent l'estime universelle: voilà les hommes qui vous aiment.

Ceux qui peuvent craindre que vous ne déchiriez le voile qui couvre les abus auxquels ils doivent leur existence; les oiseaux de nuit qui veulent poursuivre leur proie dans les ténèbres; l'envie décorée et puissante; la vanité s'indignant que des titres soient éclipsés par la gloire; des grands qui craignent d'entendre la voix de la postérité; des littérateurs obscurs qui veulent profaner le temple où l'on ne reçoit point leurs hommages; des esprits secs, incapables de sentir

les charmes que l'harmonie et les graces prêtent à la vérité; des hommes qui semblent se dévouer à la haine du vrai et du beau ; tous ceux enfin qui par état, par caractère, ou par les circonstances, sont les ennemis du genre humain: voilà vos ennemis!

Ils vous supposent des vues et des idées que condamnent votre conduite et vos ouvrages; ils vous attribuent je ne sais quel système chimérique d'égalité, et l'amour d'une indépendance absurde qui ne s'allie pas même avec l'amour de la liberté. Ils chargent le corps entier de la littérature de la licence de quelques littérateurs; ils attachent le nom des hommes célèbres à des productions indignes du talent. Les uns voudroient borner les lettres aux genres les plus frivoles ; d'autres voudroient les faire regarder comme un vain luxe; tous affectent de confondre le chant des muses et celui des syrènes.

Mais l'auguste maison qui a fait, en faveur des lettres, tant d'établissemens dont l'Europe lui rend graces, protégera dans leurs progrès ces lettres que sa protection a fait naître; et c'est ainsi que nos Rois ajouteront au titre de pères de leurs sujets, celui de bienfaiteurs du genre humain.

Ce jeune Prince dont l'auguste mariagepromet à la France et au monde une paix durable; ce Prince, l'espérance de l'Europe, qui a reçu de la nature l'amour de l'ordre et la bonté, apprit

de son sage instituteur qu'il n'est pas une seule vérité dangereuse ni pour les peuples, ni pour les Rois. Ce prélat, si respectable par sa piété et par ses lumières, apprit à son élève que l'ignorance seule est favorable aux erreurs et aux abus funestes aux empires; et que depuis les progrès universels de l'industrie, depuis les révolutions arrivées dans les arts, dans les opinions, dans la science de conduire les hommes, les lumières de tous les genres ajoutent aux états une force véritable. Protégés par leurs souverains, rassemblés sous leurs auspices, les hommes de lettres feront des efforts nouveaux pour perpétuer les connoissances et pour en augmenter le trésor. Si jamais la nation perdoit son zèle pour le bien, cet esprit excellent qui la vivifie, ce brillant caractère qu'il faut diriger, entretenir, et jamais changer, vos ouvrages, Messieurs, réveilleroient en effet ses sentimens vertueux, et c'est ici le temple où se rallumeroient les deux passions qui font les citoyens et les grands hommes, l'amour de l'ordre et l'amour de la gloire.

DISCOURS

Prononcé le 5 septembre 1770, par M. DE LOMÉNIE DE BRIENNE, *archevêque de Toulouse, lorsqu'il fut reçu à la place de M. le duc* DE VILLARS.

Messieurs,

HONORÉ de vos suffrages, mon premier devoir est de vous faire agréer le juste hommage de ma reconnoissance. Que ne puis-je vous présenter les talens supérieurs qui vous distinguent! Il n'est aucun genre de littérature dans lequel l'Académie n'offre des maîtres et des modèles. Sensible à l'honneur de pouvoir les approcher de plus près, jaloux de les imiter sans prétendre les atteindre, je tâcherai de justifier votre choix par mon empressement à profiter de vos leçons et de vos lumières.

Des hommes déjà illustrés par plus d'un titre, ont désiré d'y joindre celui de votre confrère. M. le maréchal de Villars, comblé d'honneurs, sentit que cette gloire manquoit à celle qu'il avoit acquise par ses victoires. L'héritier de son nom le fut aussi de la place qu'il occupoit parmi vous. Aux avantages qu'il tenoit de sa naissance, il joi-

gnoit une politesse naturelle, une connoissance fine des richesses de notre langue, et sur-tout cet amour des lettres qui est la première des qualités que vous avez droit d'exiger.

M.r le duc de Villars, protecteur d'une Académie qui les cultive avec succès, n'a jamais cessé d'en répandre le goût dans une province, où l'éclat d'une représentation habituelle, la douceur de son administration, et sa bienfaisance pour les pauvres, ont inspiré les regrets les plus honorables à sa mémoire.

C'étoit ce goût des lettres que se proposoit d'étendre et de perfectionner votre fondateur en établissant l'Académie. Que d'autres célèbrent les vues élevées et profondes par lesquelles il a, pour ainsi dire, tiré la politique du néant, et la monarchie du chaos. Notre constitution formée n'a plus les mêmes besoins; le système de l'Europe est changé; les graces et la vertu viennent de cimenter un traité qu'un nouvel ordre d'événemens avoit rendu nécessaire. Richelieu n'emploieroit pas les mêmes moyens; il n'auroit plus les mêmes projets.

Dans le sanctuaire des lettres, il est doux de ne s'occuper que du bien qu'il leur a fait. En réunissant, comme dans un foyer, les rayons épars de l'esprit et du génie, il n'a pas moins travaillé pour la postérité que pour son siècle. Les révolutions les plus utiles ne sont pas celles dont peuvent jouir les grands hommes qui les produisent. L'arbuste fragile satisfait avec rapidité notre

impatience; mais le chêne majestueux ne promet d'ombre qu'à l'héritier de celui qui le cultive. Les grands établissemens sont toujours suivis de grands effets. La marche des siècles achève ce que le génie créateur a commencé. Les lettres devront à jamais à Richelieu leurs progrès; l'éclat qu'il répandit sur leur aurore prépara les chef d'œuvres qu'elles enfantèrent sous le règne de Louis XIV.

Ce Prince, jaloux de toute espèce de gloire, voulut remplacer lui-même le chancelier illustre qui, après la mort de Richelieu, fut décoré du titre honorable de votre protecteur. Animés par les regards de Louis XIV, les talens s'ouvrirent mille routes nouvelles : ils imprimèrent à son siècle ce caractère de grandeur qu'aucun siècle ne peut se flatter d'atteindre; tout ce qui est grand doit exister ensemble; les héros et les hommes de génie ne peuvent naître séparés : les actions héroïques inspirent les pensées sublimes; l'éclat des lettres rejaillit sur les vertus qu'elles célèbrent. Tout fut grand sous Louis XIV, et son ame auguste est, pour ainsi dire, empreinte sur tous les événemens de son règne.

Des jours plus doux ont succédé à ces jours brillans, mais mêlés d'amertume; ce qui fait la gloire d'un peuple n'en fait pas toujours le bonheur. Les événemens qui nous intéressent le plus dans l'histoire, ont souvent fait couler les larmes de ceux qui en ont été témoins. Les ruines sont à côté des trophées, et les grands changemens que

produit l'amour immodéré de la gloire, ne peuvent arriver sans fracas et sans déchirement. Les vertus pacifiques de Louis XV étoient nécessaires à la France; elle ne pouvoit respirer qu'à l'ombre de la bonté, de la bienfaisance et de la justice. La modération est peut-être la première vertu des Rois; l'ardeur d'un soleil brûlant épuise la terre et la dessèche; une chaleur douce et tempérée la féconde et la vivifie.

Mais, Monsieur, me convient-il d'oser louer devant vous les hommes et les siècles? Ces éloges sublimes qui passeront à la postérité avec les noms des grands hommes que vous avez célébrés, laissent loin de vous tous ceux qui veulent tenter la même carrière, et l'Académie n'a pu consoler vos rivaux qu'en vous faisant asseoir parmi leurs juges. Si j'ai dû remplir la loi que m'imposent le devoir et la reconnoissance, je ne puis mieux obtenir l'indulgence du public, qu'en ne retardant pas plus long-temps le plaisir qu'il se fait de vous entendre (1).

(1) Le discours de M. de Brienne est imprimé pour la première fois; la réponse de M. Thomas n'ayant paru qu'avec ses œuvres posthumes, prend aujourd'hui sa véritable place. Cette réponse donna lieu à des applications que les circonstances où elle fut prononcée rendirent très-directes, et M. le chancelier Maupeou, sur les plaintes de M. l'Avocat-général Séguier, en défendit la publicité. Alors, par une attention délicate qui honoroit également les deux académiciens, M. de Brienne crut devoir s'abstenir de faire imprimer son discours.

RÉPONSE

De M. Thomas, *directeur de l'Académie françoise, au discours de* M. de Brienne, *archevêque de Toulouse.*

SUR L'ESPRIT DES AFFAIRES.

Monsieur,

Les dignités et les titres ont toujours eu droit à nos respects, mais n'ont pas toujours droit à

Il étoit sans exemple qu'il n'eût pas été permis de consigner dans les fastes de l'Académie tout ce que l'usage avoit consacré pour la solennité d'une réception. Cette espèce d'ostracisme littéraire, devoit annoncer parmi nous la hauteur des vues de l'ouvrage auquel on le faisoit subir, comme l'ostracisme politique annonçoit chez les Athéniens la supériorité de l'homme qu'il éloignoit de sa patrie.

M. Thomas avoit lu dans la séance publique du 25 août, tenue par l'Académie, son éloge de Marc-Aurele, morceau d'une tournure aussi neuve qu'imposante. L'orateur semble élever son éloquence, et s'élever lui-même, autant par le choix de son sujet, que par la forme de son discours. Il met tout en mouvement en réunissant autour du cercueil d'un sage, qui a cessé de régner, son successeur, le peuple, l'armée et l'étranger, pour leur faire entendre les leçons de la plus belle morale. C'est une pompe funèbre au milieu de laquelle on aime à se trouver, parce qu'elle remplit continuellement l'ame d'émotions religieuses, et qu'elle la dispose à la pratique de toutes les vertus. Cependant cette production parut trop sévère, et la faculté de la rendre publique fut interdite à l'auteur, qui ne l'obtint qu'après plusieurs années, sous le règne de Louis XVI.

nos suffrages. Dans un corps libre, et dont le premier devoir est d'honorer les lettres, le talent seul, et sans autre distinction, seroit préféré à la dignité, qui n'auroit de mérite qu'elle-même. Tel a été et tel sera en tout temps l'esprit de l'Académie françoise. Pour qu'elle se fasse honneur d'adopter les titres, il faut donc qu'ils soient relevés par les lumières. Vous nous apportez ce double avantage, Monsieur. Destiné de bonne heure aux premières places de l'église, vous avez senti que les lumières qui ne sont qu'un ornement pour d'autres, devenoient pour vous un besoin; qu'un esprit cultivé sait beaucoup mieux assujétir les passions, et diriger au bien la force ou la foiblesse des hommes; et que dans un siècle où quelquefois on voudroit faire un crime de l'art de penser, il vaut encore mieux acquérir que calomnier les connoissances.

Il n'est que trop ordinaire que les talens manquent aux places; vous avez mérité et justifié les places par les talens. Nous n'avons pas oublié que vous fûtes l'interprète de la douleur publique, à la mort d'un Prince qui eut de l'humanité, et par caractère et par principes; fut vertueux sans être dur; distingua les Arts qui instruisent, du luxe qui corrompt; aima les lettres et les peuples, car ces deux sentimens ne se séparent pas; eut une grandeur simple pendant sa vie, et une grandeur touchante à sa mort. Vous ajoutâtes à nos regrets, en nous développant le premier son ame sensible

et ferme, et cet esprit qui se formoit en silence pour le Gouvernement. Puissent tous ceux qui auront à régner sur les hommes, s'instruire comme lui ! Puissent-ils imiter un Prince qui cherchoit la vérité, comme un homme à qui elle a été long-temps cachée, et comme un Prince qui sait qu'une erreur peut faire le malheur d'un siècle.

A l'éloquence de la chaire qui peint les vertus et trace les devoirs, vous en avez joint une autre, Monsieur ; appelé par votre dignité dans ces assemblées où une grande province réglant elle-même la levée de ses tributs, balance en même temps ses devoirs et ses droits ; et dans celles où l'un des ordres du Royaume forme, sous l'autorité des lois, une espèce d'aristocratie sacrée, libre, quoique soumise au Prince, et fixe les secours que l'église, enrichie par l'état, doit aux besoins de l'état, vous y avez plus d'une fois, Monsieur, employé avec succès le talent de la parole.

Ce talent dans ces sortes d'assemblées, tient au génie des affaires, et c'est un mérite de plus qui n'est pas toujours uni à celui de l'éloquence. Voir les objets tels qu'ils sont (avantage plus rare qu'on ne pense) et ne laisser troubler sa vue, ni par ses passions, ni par celles des autres ; ne point dénaturer les affaires, en ne les regardant que d'un côté, voir précisément le but où il faut tendre, ce qui suppose toujours une vue calme et droite ; avoir le courage modeste de préférer les moyens

les plus sûrs à ceux qui auroient plus d'éclat; pressentir les obstacles, et les juger d'avance; distinguer ceux qui naissent des vices et des intérêts des hommes, et ceux qui naissent du choc inévitable des choses; combattre les premiers sans colère comme sans mépris, deux sentimens qui ajoutent toujours à la résistance; combattre les seconds avec la sage lenteur de la nature, qui, pour détruire ce qui lui résiste, n'oppose que le temps à la force; se défier sur-tout dans les affaires du pouvoir de l'imagination, qui n'applique souvent que des mesures fausses, parce qu'elle exagère ou rapetisse les objets; se défier de l'esprit de système, qui généralise trop les maximes et les règles, et ne calcule point assez le mouvement des hommes et des choses qui varient sans cesse; se défier même de l'étendue de ses vues, qui tendroit à créer des machines trop vastes, et préféreroit la gloire de combiner à celle de réussir; enfin, en traitant avec les hommes, avoir la mesure précise de tout, et du degré de force qu'il faut appliquer à chaque objet; tel est en général l'esprit des affaires, et tel est le vôtre, Monsieur.

C'est ce qui vous a attiré la juste confiance d'un Corps respectable, et dont vous faites partie. C'est ce qui vous a fait associer par le Gouvernement, à une de ces commissions délicates et utiles, où l'intérêt de la religion se mêle à celui de l'état.

Mais trop souvent l'esprit des affaires nuit au bonheur. S'il est inquiet, il donne une activité

qui tourmente ; on a besoin d'être agité, et l'ame se fatigue à chercher le mouvement. S'il est sérieux et ardent, il fait naître des passions tristes ; les désirs s'étendent avec les forces ; et dans une lutte continuelle, on passe sa vie à espérer ou à craindre. Quelquefois, par l'habitude de voir les hommes de près, il inspire une défiance qui les accuse, et ôte les douces illusions de l'amitié. Quelquefois ceux qui ont plus de vanité que de talent, étonnés de leurs travaux, conçoivent pour eux-mêmes une admiration qu'on ne partage pas toujours ; ils ne se communiquent qu'avec dignité, aspirent au respect par l'ennui, et ne manquent jamais de paroître occupés, pour paroître importans.

Tous ceux qui vous connoissent, Monsieur, savent qu'il ne vous en a rien coûté pour échapper à tous ces piéges. Né avec un esprit facile, les affaires vous occupent sans vous fatiguer.

Vous en écartez non-seulement ce qu'elles ont de pénible, mais ce qu'elles pourroient avoir d'imposant. Vous les réduisez, pour ainsi dire, à n'être que des choses communes ; et pour connoître votre supériorité, il faut presque se défier de vous-même. Mais le genre de talent qui simplifie tout est fort supérieur à celui qui complique tous les ressorts. Le vrai talent est de faire aisément les choses difficiles ; et le vrai succès est d'avoir des succès sans efforts.

On sent que de cette disposition de l'esprit, qui, sans s'élever est au niveau de tout, doit naître un

caractère égal et qui marche sans secousses; une ame faite pour le bonheur, un ton sans empressement, comme sans indifférence, et qui, sous l'abandon de la nature, déguise l'heureux talent de penser; enfin, une espèce d'ingénuité franche et libre qui semble ôter à la politique sa réserve, à l'esprit sa recherche, aux manières leur affectation, à la politesse l'orgueil qui humilie par l'attention même à faire disparoître l'orgueil; et si ce genre de simplicité se trouve encore dans un siècle où tout le monde cherche à se prévaloir des avantages qu'il a, et à montrer ceux qu'il n'a pas, cette simplicité sera d'autant plus piquante qu'elle sera plus rare. On sera bien plus surpris de voir la naïveté des manières jointe à la finesse de l'esprit, et une sorte de négligence heureuse, si naturelle, qu'il faut y réfléchir pour s'en étonner.

Vous pourrez peut-être, Monsieur, ne pas vous reconnoître à ce portrait; mais moins vous le reconnoîtrez, plus il sera vrai. Il y a des qualités qui disparoissent, dès que celui qui les a s'en aperçoit, et cette ignorance même sera un nouveau trait à ajouter à votre éloge.

J'ajouterai, Monsieur, au nom de l'Académie, que ces qualités qui vous distinguent ne lui sont pas moins précieuses à elle-même; car, dans ses choix elle ne pèse pas moins les caractères que les talens. Elle veut pouvoir aimer ceux qu'elle adopte; elle redoute également dans son sein, et la douceur hypocrite, qui caresse et qui trompe,

et cherche à nuire en secret, sans avoir même le courage de la haine, et le despotisme que le nom seul d'une juste liberté offense, et qui par foiblesse ayant le besoin de dominer, par une autre foiblesse, devient ennemi dès qu'il ne peut-être tyran; et l'orgueil insociable, qui distribue avec une hauteur, ou impétueuse ou froide, l'offense et le dédain; et mettant la dureté à côté du talent, peut quelquefois faire haïr le génie. Heureusement, Monsieur, tous ces fléaux sont bannis d'entre nous. Vous trouverez dans l'Académie tout ce qui est déjà dans votre cœur, l'amitié, la paix, une liberté sage. Vous trouverez sur-tout l'égalité, qui ne blesse que ceux qui ne sont point assez grands pour s'élever jusqu'à elle.

Votre prédécesseur, Monsieur, presque toujours éloigné de la Capitale, et par conséquent de nos assemblées, ne put guère ni donner ces exemples, ni jouir de ces avantages parmi nous; mais nous osons croire que les mêmes sentimens étoient dans son cœur. L'Académie Françoise, en adoptant M. le Duc de Villars, avoit adopté l'héritier et le fils du vainqueur de Denain, du rival d'Eugène, osons le dire, du bienfaiteur de Louis XIV : car le grand homme qui sauve un État, n'est-il pas le bienfaiteur du Roi qui le gouverne? Il y a des fortunes qui suffisent pour enrichir plusieurs générations; il y a des héritages de gloire qui se répandent sur toute la postérité d'un homme illustre. Les distinctions accordées au fils

devenoient un nouvel hommage rendu au père; et le nom du Duc de Villars parmi nous, ressembloit à ces images, qui, placées par les anciens dans les portiques ou dans les temples, rappeloient encore le souvenir des Héros après leur perte.

Outre cette gloire qui tenoit à son nom, gloire qui peut être un danger comme un avantage, mais qui ne peut jamais être un mérite quand elle est seule, M. le Duc de Villars, dans son Gouvernement, s'en est procuré une autre qui étoit à lui. A la tête d'une grande province, il n'a abusé ni de son rang pour opprimer, ni de son pouvoir pour faire plier les lois, ni de la crainte qu'inspire un homme en place pour faire respecter ses caprices. Il a soulagé des malheureux et n'en n'a point fait. Dans un temps où rien n'égale le luxe, si ce n'est la misère, et où le faste est devenu le premier de nos besoins, et prodigue l'or pour des caprices, tandis que le pain manque à des milliers d'hommes, c'est un mérite sans doute d'avoir retranché au luxe de son éclat, pour secourir les pauvres de son Gouvernement. Le même homme qui soulageoit en public la misère publique, savoit donner des secours secrets à ceux que la pitié outrage, et qui, moins sensibles à la pauvreté qu'à la honte, joignent au tourment du besoin celui de l'honneur; il ajoutoit au bienfait en le cachant.

Il y a une autre espèce de générosité d'autant

plus noble peut-être, qu'en obligeant tous les citoyens, on ne paroît en obliger aucun ; que même en jouissant du bienfait, chacun se croit dispensé de la reconnoissance, parce qu'elle est commune à tous, et que tout ce qui doit être perpétuel, une fois établi, entre pour ainsi dire dans le cours des choses ordinaires, et est regardé par les hommes comme une dette : c'est la générosité qui consiste dans des fondations utiles. Votre prédécesseur, Monsieur, dans son Gouvernement, eut aussi ce genre de mérite. Il a fait des établissemens pour les sciences, et a légué des sommes considérables pour l'éducation des citoyens et le progrès des lettres. Marseille avoit dû l'institution et la force de son Académie au Maréchal de Villars ; le fils a continué ce qu'avoit commencé le père. Ainsi, ce ce sont deux membres de l'Académie Françoise qui, par leurs bienfaits dans une province illustre, ont contribué à y répandre et à y nourrir le goût des lumières. Et telle est peut-être la véritable fonction des hommes en place qui sont assis parmi vous, Messieurs.

Cette partie du public qui a résolu d'être mécontente de tout, et qui en conséquence blâme tout ce qui se fait, demande souvent pourquoi, dans une compagnie littéraire, ce mélange des lettres et des titres? Quelques-uns pensent que c'est pour décorer les lettres. Il faut en convenir, Messieurs, le peuple chez qui les lumières et le génie auroient besoin de ce secours pour être

honorés, seroit encore un peuple bien barbare. Quoi donc? Corneille, Despréaux, Racine et Fontenelle, et l'auteur de *Rhadamiste*, et l'auteur d'*Alzire* et de *Mérope* (car pourquoi accorderions-nous la consolation à l'envie de n'entendre ici parler que des morts?) assis dans cette société, avoient-ils besoin d'un autre éclat que celui qu'ils empruntoient d'eux-mêmes? Non; sans manquer de respect aux dignités que j'honore, j'oserai le dire, *Cinna*, *Iphigénie*, l'*Esprit des Lois*, et les ouvrages qui leur ressemblent, voilà, dans tous les temps, voilà dans tous les lieux, la véritable et la première décoration de l'Académie françoise.

D'autres cherchent d'autres motifs, nous prêtent des vues également indignes et de la fierté des lettres et du noble désintéressement qui fait leur caractère : nous ne répondrons point à ces hommes-là. Ils ne concevroient point que le véritable homme-de-lettres (qui n'est que l'homme bien éclairé) aspire à l'honneur, sait, quand il le faut, se passer de la fortune, et est incapable de faire jamais par intérêt un lâche trafic des sentimens de son ame. Ainsi, leurs soupçons les avilissent, et ne nous offensent pas.

Quel est donc le véritable motif de cette institution parmi nous, Messieurs? Il s'en offre plusieurs. D'abord, les hommes d'Etat qui ont présidé à notre établissement, ont voulu sans doute répandre le goût des lumières dans les premières classes des citoyens.

On se tromperoit, si l'on pouvoit penser que les connoissances et les lettres ne sont destinées qu'à être le partage obscur de quelques hommes qui cultivent en paix leur esprit dans la liberté et la retraite. C'est sur-tout dans l'élévation qu'elles sont utiles; c'est dans ces citoyens revêtus des dignités de l'Etat qu'elles peuvent produire de grands effets. Je vois des eaux qui se perdent dans la profondeur d'un vallon, et peut-être s'y ensevelissent obscurément sous terre. Que le soleil les élève par sa chaleur, les transporte au sommet des Alpes et dans les réservoirs des montagnes, je vois s'en former aussitôt le Rhin, le Rhône et le Danube, et la moitié de l'Europe va être fertilisée par leur cours. Telle est l'image des connoissances dans les grandes places. Les connoissances seules peuvent étendre les idées des hommes faits pour commander. Ce sont elles qui déploient et développent à leurs yeux un horizon immense. Pour eux, les lettres sont l'histoire des gouvernemens, la philosophie des nations, le tableau des lois, le résultat de tout ce qu'il y a de grand et d'utile. Si, dans quelque partie du monde, il y avoit un homme né avec le genre humain, et immortel comme lui, qui eût vieilli avec l'univers, qui eût vu tous les Etats successivement s'élever et tomber, qui eût marché dans Athènes et dans Rome, qui eût suivi de l'œil le développement et les progrès de l'Europe moderne sortant de ses ruines et s'avançant vers la

grandeur, qui eût pu voir Lycurgue et Sully, Solon et le chancelier de l'Hôpital, Henri IV et les Antonins, à qui tous ces grands hommes eussent confié leurs pensées, toutes celles du moins qui ont influé sur le sort des Etats et des Peuples; quelle supériorité pour gouverner les autres hommes n'auroit pas cet homme extraordinaire qui, par son expérience et ses idées, seroit, pour ainsi dire, l'image du genre humain, et représenteroit tous les siècles! Tel seroit pourtant un homme qui, destiné à de grandes places, auroit, pour les remplir, cultivé les connoissances et les lettres avec génie.

C'est peu de lui développer les faits, elles lui dévoileroient les principes; elles lui feroient voir les vérités primitives et simples qui président à toute espèce d'administration, comme les causes générales président à l'univers; elles lui apprendroient à combattre également et le fanatisme des préjugés anciens, et le fanatisme souvent aussi dangereux des nouveautés. Veut-il traiter avec les hommes? veut-il les faire agir? Elles lui dévoileroient les ressorts secrets de leurs passions, les principes de leurs mouvemens; elles lui apprendroient l'art de guider par la persuasion ces esclaves si fiers, à qui il faut cacher leurs chaînes pour les conduire, et qui, plus jaloux peut-être d'une liberté apparente que d'une liberté réelle, ne supportent que les fers qu'ils se donnent ou croient se donner par la réflexion et l'habitude;

elles formeroient en lui la pensée, cet instrument si nécessaire à l'homme en place qui a besoin de rapprocher en un instant des milliers d'idées, et de suppléer au temps par la rapidité des vues. Enfin, elles porteroient au fond de son cœur ces principes d'humanité et de justice qui devroient être sur-tout la morale des hommes puissans, mais que la plupart des hommes puissans rejettent comme une chaîne importune qui embarrasse le pouvoir dans sa marche.

Eh quoi! serions-nous donc encore dans ces temps où la fierté ignorante pensoit que les lumières sont indifférentes pour les places, que l'art de conduire les Etats et les hommes s'apprend beaucoup mieux dans cette oisiveté active et ce choc de petits mouvemens qu'on appelle le monde, que par des études politiques et de grandes combinaisons d'idées unies aux affaires; que la nécessité des connoissances n'est qu'une superstition ridicule; que les places font les talens; que dans les hommes d'un certain rang, il y a un instinct qui supplée à tout; que souvent même il y auroit du danger à mettre en place de ces hommes singuliers qui raisonnent toujours avant que d'agir, qui croient aux abus et à leur réforme, ont la manie de perfectionner tout jusqu'à l'art de rendre les hommes heureux, et sont toujours tentés de croire qu'on peut mieux faire que ce qu'on fait depuis deux mille ans? Non, les préjugés de l'ignorance, adoptés par

l'orgueil, et que certaines personnes même voudroient donner pour une philosophie d'autant plus profonde qu'elle le paroît moins, ne sont plus faits pour notre siècle. On sent trop aujourd'hui l'influence des lumières sur les esprits, sur les ames, sur le bonheur des peuples, dans toutes les dignités de l'Etat et de l'Eglise : et où cette vérité a-t-elle plus de poids que parmi vous, Messieurs, et dans cette assemblée ?

Telle a été, sans doute, une des vues de notre fondateur, en réunissant dans le même corps les dignités et les lettres ; mais cette vue n'est pas la seule. On sait qu'il y a un ton différent attaché à chaque état, et, pour ainsi dire, à chaque genre d'esprit ; et une compagnie telle que la vôtre, Messieurs, doit réunir tous les tons et tous les genres.

Dans la plupart des monarchies, et sur-tout en France, il y a un pays où le premier talent est de plaire ; où la vertu même a besoin d'agrément, où l'esprit auroit tort et seroit presque un ridicude, s'il ne s'annonçoit par les grâces ; où en général on s'occupe plus des manières que des mœurs, des formes que de la réalité des objets ; où la grandeur d'un seul produit la politesse de tous ; où dans une inaction sans cesse occupée, le travail est d'échapper sans cesse à l'ennui par le plaisir ; un pays où la multitude des goûts rend le goût plus délicat ; où les caprices qui naissent et renaissent d'une

grande fortune, donnent à tous les sens une espèce de sensibilité dédaigneuse et fière ; un pays où toutes les ames s'agitent, et où toutes les passions se taisent; où l'art de converser est plus important que par-tout ailleurs, par l'oisiveté dont il faut remplir les vides, par l'importance qu'on y met à amuser et à être amusé, par la nécessité de se parler, et la nécessité plus grande encore de ne se rien dire, parce que la gaieté la plus légère doit quelquefois y couvrir les mouvemens de l'ame les plus profonds, parce que la supériorité de l'art est d'y faire disparoître l'art.

On sent que dans un pareil pays, la langue, l'imagination, le tour des idées, tout doit avoir un caractère particulier, qui le distingue. C'est là, en effet, que ce qui n'est pas de l'esprit y ressemble le plus, et que l'esprit a une fleur d'agrément qu'on ne trouve que rarement ailleurs.

Comparez deux hommes nés avec des talens pour les lettres, et les cultivant tous deux; mais l'un dans la retraite et l'autre à la Cour. Le premier, avec sa franchise altière, sentira peut-être, et peindra tout ce que les passions fortes ont d'exagéré ; le second, ce que les sentimens fins ont de piquant; l'un saisira les masses, l'autre démêlera toutes les nuances ; l'un empruntera ses images des grands objets de la nature, l'autre de tous les objets qui intéressent et occupent une société polie. L'homme de lettres,

avec tout le sérieux et la vigueur de l'imagination, s'armera contre les vices ; l'homme de Cour poursuivra gaiement les ridicules qui blessent les formes, et détonnent plus avec l'ordre de convention, qu'avec l'ordre moral. La pensée de l'un, trop fier pour observer ou déguiser sa marche, se déploiera dans toute son étendue; la pensée de l'autre, se cachera peut-être à moitié, s'embellira en se cachant; enfin, le style du premier, suivant son état et les objets qu'il traite, sera tantôt figuré, tantôt abstrait, tantôt impétueux et brûlant, tantôt naïf; le style du second n'aura peut-être aucun de ces caractères; peu figuré, parce que ce genre d'ornemens tient à l'enthousiasme des passions qui agrandit tout, et que des esprits qui observent, comparent tout, et n'ont d'enthousiasme sur rien; peu abstrait, parce que des hommes qui vivent beaucoup en société, généralisent peu, et qu'agissant plus qu'ils ne méditent, ils ont plus besoin d'idées particulières, que d'idées générales; peu ardent, parce que la chaleur du style naît d'une certaine impétuosité d'ame, et que cette impétuosité est un danger dans un pays où l'intérêt tend par-tout des piéges à l'imprudence; enfin, peu naïf, parce que la naïveté suppose ou la simplicité du caractère, ou des idées beaucoup plus rapprochées de la nature que des conventions, ou un certain abandon de l'esprit, qui se fie à tous ses mouvemens, et par un oubli involontaire, les

laisse échapper, sans jamais les confronter avec la mode. Ainsi, l'homme de Cour n'aura peut-être, en écrivant, aucune de ces qualités; mais ce qui distinguera son style, ce sera la pureté, le goût, une noblesse élégante, cette légéreté, qui semble se jouer des idées et du langage; cet art de s'arrêter, qui tend à la connoissance des hommes, et fait la mesure de tout, et la grâce, qui est à l'esprit ce que la parure sans art est à la beauté, et la finesse qui voile pour mieux séduire, et la molle souplesse des expressions et des tours; un choix de mots qui plaisent sans recherche, et qui étonnent pourtant par la manière dont ils sont assortis; souvent des caprices heureux qui maîtrisent la langue, et un désordre beaucoup plus piquant que la règle.

Tel est le ton et le véritable esprit françois qui, dans le dernier règne, distingua les Hamiltons, les Lafare, les Dangeau, les Nevers, les Saint-Aignan; et dans un ordre différent: les Saint-Evremont, les Chaulieu et les Saint-Aulaire. La France compte encore parmi vous plusieurs modèles de ce genre d'esprit; et vous le savez, le public l'a applaudi souvent dans des fables, aussi nouvelles que piquantes, où les grâces parlent à la raison, et où les résultats les plus fins étonnent, sans jamais cesser d'être justes.

Il est aisé de voir combien un tel commerce

est avantageux aux lettres. C'est ce commerce qui peut-être a manqué à la jeunesse de Corneille, et qui eût poli ce colosse sans l'affoiblir. C'est lui qui a donné à Racine le ton exact des convenances, et en a fait un écrivain à qui peut-être il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Il a créé en partie dans Fontenelle, ce tour ingénieux et facile qui lui fait pour ainsi dire déguiser ses forces, et exprimer toujours d'une manière agréable une chose profonde. Dans un homme plus célèbre encore, il a associé la grâce à l'élévation, la gaieté au sentiment, et le goût au génie.

Portons nos vues plus haut, Messieurs, il est utile aux hommes qui méditent et qui pensent, d'être rapprochés des hommes qui agissent. Autrefois, cette classe n'en faisoit qu'une : César et Salluste, Cicéron et Tacite, voués aux talens et aux affaires, cultivoient en même temps les lettres et servoient la patrie; ils composoient des ouvrages et gouvernoient le monde, et de là vient peut-être une partie de la supériorité de ces grands hommes. Les grands intérêts donnent les grandes idées, et le caractère développé et mis en mouvement par l'action, imprime plus de vigueur au génie. Il y a mille pensées auxquelles la méditation solitaire ne peut atteindre, et qu'il faut chercher à travers le choc des affaires, le frottement des passions, les expériences combinées des hommes d'état. L'institution de l'Aca-

démie, Messieurs, et le mélange des lettres et des titres sert autant qu'il est possible à rapprocher ces deux classes. Ici on a vu plus d'une fois l'homme qui avoit gagné des batailles à côté de celui qui les chantoit; le Ministre auprès de l'Historien, Colbert près de Racine, Montesquieu à côté de Villars. Ce même Montesquieu, dans ses voyages, cherchoit tous les hommes d'état. Ainsi, il conversoit avec le Prince Eugène à Vienne, avec Law à Venise, avec Bolinbroke et Chesterfield en Angleterre, avec tous ceux qui occupoient les premières dignités de l'état en France. Il puisoit dans leurs conversations des idées qui quelquefois échappent au génie, et des faits qui, pour l'homme supérieur, tiennent lieu de grandes idées, où les font naître.

Ces avantages sont de tous les lieux et de tous les jours; mais il en est d'autres réservés pour les temps où la calomnie poursuit la vertu, et où la haine cherche à flétrir les talens. Il suffit de connoître les hommes et l'histoire des lettres pour savoir que ces sortes d'injustices ne sont point rares. Comme il est nécessaire que chaque vérité combatte une erreur, que chaque idée utile s'oppose à un préjugé ou à un abus, que chaque sentiment noble, exprimé avec courage, humilie quelque ame vile, que chaque succès soit un affront pour celui qui y aspire et ne peut y atteindre; il y a eu et il y aura en tout temps des hommes qui croiront avoir à se venger des

lettres et de ceux qui les cultivent. Alors, tous les moyens que la lâcheté peut dicter à l'intérêt, ou la vengeance à l'orgueil sont employés. Le vice se rend le délateur de la vertu ; la bassesse outrage la grandeur d'ame ; la haine accréditée prête son appui à la haine obscure ; la calomnieflatte les préjugés des hommes puissans. Plus elle est avilie, plus elle devient féroce et doublement irritée, et par le mal qu'elle ne peut faire, et par le mépris qu'elle inspire ; elle arme l'autorité par ses mensonges, et tâche de perdre ceux qu'elle ne peut réussir à déshonorer.

C'est alors que les hommes en place, dignes d'aimer les lettres et dignes de s'honorer en les cultivant, élèvent leur voix ; alors ils déploient ce courage qui convient à leur naissance, comme à leurs lumières, et qui est la marque en même temps d'un esprit juste et d'une ame ferme. Eh quelle plus noble fonction, Messieurs, que celle de repousser le calomniateur, de défendre le grand homme, ou même l'homme estimable opprimé, d'épargner à l'autorité un crime, une honte à la nation, des malheurs à la vertu ! Ainsi, l'on a vu autrefois parmi vous, Messieurs, le maréchal d'Estrées, soutenir hautement un des plus grands hommes (1) de la France, qu'un faux zèle étoit sur le point d'outrager.

(1) Montesquieu.

Ainsi, sur la fin du dernier règne, M. d'Argenson, qui n'étoit point encore Garde-des-Sceaux, mais qui avoit déjà tout le crédit d'une grande place, et sur-tout le crédit de son caractère et de son esprit, défendit un écrivain aussi sage qu'illustre, contre des accusations secrètes et terribles (1).

Les lettres reconnoissantes célébreront à jamais les Grands qui, dans des temps d'orages, ont montré pour elles cette vertueuse fermeté; mais elles sauront en séparer, comme il est juste, ceux qui, dans le même temps, ou les trahissent par foiblesse, ou les laissent outrager par indifférence, ou les persécutent par orgueil, ou voilant la haine sous l'effort du dédain, tâchent d'affecter pour elles un mépris qui ne trompe personne, et qui est peut-être la marque la plus sure d'un sentiment contraire. On a vu quelquefois des hommes haïr les lumières, craindre les talens; je n'en dirai pas les motifs, on les sent trop; mais les hommes vraiment éclairés et justes ont toujours été supérieurs à cette foiblesse. Ceux qui n'ont jamais eu à rougir, ceux pour qui le mérite n'étoit point un outrage, ceux à qui le mot de Postérité ne fit jamais baisser les yeux, ceux qui auroient eu le droit de s'offenser,

(1) L'accusateur étoit le père Letellier; l'accusé Fontenelle; l'objet d'accusation, *l'Histoire des Oracles.*

qu'on ne respectât en eux que leurs places, n'ont craint ni Démosthène parlant avec éloquence des maux de son pays, ni Tacite écrivant l'histoire, ni Fénelon parlant du gouvernement, ni Molière peignant Tartuffe. Ils ont honoré les lettres, et en ont été honorés. Ils aspiroient à être non les calomniateurs, non les tyrans, mais les compagnons et les amis de ces hommes célèbres. Les uns écrivoient des choses utiles, les autres en faisoient de grandes; et tous unis entr'eux, à travers les cabales et l'envie, portés et soutenus les uns par les autres, ils marchoient tous ensemble à la postérité.

Tel est le sentiment que les ames nobles de tous les pays et de tous les siècles ont eu pour ceux qui avoient ou du génie, ou des lumières. Tel est, Monsieur, celui qui règne dans l'Académie, où les premières dignités de l'Etat et de l'Eglise, unies aux talens, comme aux vertus, concourent à respecter et à faire respecter et les vertus et les talens. Nous n'ignorons pas que ces sentimens sont aussi les vôtres, Monsieur, et nous pouvons vous assurer d'avance que vous trouverez parmi nous tous ceux que vous avez droit d'attendre, et que les lettres réservent aux hommes qui leur apportent autant de titres que vous, aux hommes qui les cultivent, qui les honorent et qui les aiment.

DISCOURS

Prononcé le 21 mars 1771, par M. le prince DE BEAUVEAU, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. le président* HÉNAULT.

Messieurs,

Si je n'ai pas reçu en partage les talens qui vous distinguent, je n'en ai pas moins senti le prix et le charme des lettres : elles-mêmes, en m'éclairant sur mes devoirs, m'ont appris à ne point me livrer entièrement à mon goût pour elles; mais elles m'ont permis de désirer la place dont vous m'honorez aujourd'hui, sans que je me connoisse d'autres titres pour l'obtenir, que mon admiration pour vos ouvrages. J'avouerai, Messieurs, que vivement frappé des beautés de notre langue, j'ai toujours aspiré à les mieux sentir, à les discerner plus finement, et je désirois m'instruire par vos leçons, après l'avoir été par vos écrits.

J'ai toujours été convaincu qu'un des plus grands services qu'on pouvoit rendre aux hommes étoit de perfectionner leur langue : des termes impropres ou mal arrangés portent par-tout l'obscurité et la confusion; par-tout la propriété de

l'expression, et les mots, signes des idées, disposés suivant leur ordre, déterminent la clarté dans le discours, et cette clarté influe sur toutes les actions des hommes.

Avant qu'un Ministre immortel eût formé le projet, en donnant naissance à l'Académie, de fixer les principes, et pour ainsi dire le génie de notre langue, elle ne manquoit pas d'énergie; mais ce fut aux travaux de vos assemblées, formées sous les auspices de Richelieu, qu'elle dut sa clarté, ses règles, sa pureté, et depuis ce moment il fut mis (si j'ose m'exprimer ainsi) à la portée de tout le monde de bien parler.

Richelieu pouvoit créer, Séguier pouvoit encourager un établissement si utile; mais c'étoit à la Cour la plus brillante de l'Europe qu'il appartenoit sur-tout de polir la langue françoise. Le règne des Arts, des talens, des fêtes et de la galanterie, devoit être aussi celui de cette langue, portée au plus haut degré d'élégance. Louis XIV, en remplissant la terre de sa gloire, attachoit à sa personne, par la familiarité autant que par les bienfaits, presque tous ces hommes illustres qui ont donné son nom à leur siècle. Racine le suivoit dans ses conquêtes.

Quel Poëte a montré une connoissance plus profonde de la Cour! Quel homme a fait mieux sentir le charme de notre langue. Quinault, le duc de la Rochefoucault, Bossuet, Fénélon, Molière, Despréaux, avec la connoissance des hom-

mes, puisoient à la Cour l'art de s'exprimer noblement sans rudesse, délicatement sans affectation; ces modèles de tous les styles étoient des hommes de toutes les conditions, que la Cour seule pouvoit rassembler, et que cette seule Cour étoit capable de former.

M. le président Hénault, né sous ce règne si fécond en grands hommes, ne tarda pas à marcher sur leurs traces; dès ses plus jeunes années, il mérita les couronnes d'une Académie dont il devoit être membre un jour, et il parut dans la société un des hommes les plus aimables que les lettres et l'usage du monde eussent jamais formé. Il y apporta sur-tout le don si rare, d'accorder à chacun de ceux dont il s'occupoit tour-à-tour, une préférence qui ne désobligeoit jamais les autres. Toutes les passions qui troublent la paix de l'ame et qui nuisent le plus aux agrémens de l'esprit, l'ambition, l'intérêt, l'envie, lui étoient inconnus; le désir de plaire, et une certaine chaleur, souvent même impétueuse dans ses affections, l'agitoient seuls; plein de sel et de gaieté, mais d'une douceur de caractère inaltérable, il semble que les traits dont sa conversation étoit semée ne pussent que plaire et jamais blesser.

Lorsque son amour-propre se montroit le plus, celui des autres ne perdoit jamais rien à ce qu'il prenoit pour lui, et quand il étoit le plus animé dans la dispute, on ne le trouvoit encore que piquant, et en même temps modéré. Toutes ses

qualités étoient tellement tournées à l'avantage de la société, qu'il se fit des amis dans toutes les classes qui la composent. Egalement recherché des gens de Lettres, des gens de la Cour et des étrangers, sa maison sembloit être le rendez-vous des hommes de mérite de tous les états et de tous les pays. Chacun y jouissoit de sa célébrité, de sa considération personnelle, et de tous les agrémens que les Sciences, les Arts, les Lettres, et la meilleure compagnie, peuvent procurer chez une Nation à laquelle toutes les autres cèdent l'avantage de savoir mieux goûter et de faire mieux connoître tous les charmes de la société.

M. le Président Hénault, doué de tous les talens, sut traiter avec succès toutes sortes de matières; la facilité, la grâce, et la finesse de son esprit se prêtoient à tous les genres.

Jamais personne ne sut mieux que lui exclure la pédanterie de la profondeur des recherches. Il a présenté le tableau de notre histoire comme il l'a vu, en homme d'état, en jurisconsulte, en homme de cour et en savant: il a peint l'esprit des différens âges de notre nation, les caractères des hommes illustres, les variations du Gouvernement: son livre, à jamais consulté, rappellera toujours, non-seulement le mérite, mais tous les différens mérites de son Auteur. La justesse de son goût, les grâces de sa manière d'écrire, le montreront aux temps les plus reculés, tel que nous l'avons vu parmi nous.

Les marques de protection et de confiance qu'il reçut constamment de la Reine, ajoutent encore à son éloge. Il dut à la charge dont elle l'honora, l'avantage de faire plus particulièrement sa cour au Roi; il en recevoit des distinctions flatteuses, et jouissoit de cette bonté qui lui attache d'autant plus les cœurs, qu'on a le honheur de l'approcher de plus près.

Le Roi, simple autant qu'il est grand, donne à tous ceux qui l'entourent le plaisir si peu commun de trouver l'homme qu'on aime dans le souverain qu'on respecte: jamais il n'a fait souvenir de son rang, et il est sans exemple qu'on l'ait oublié un moment.

Si les pertes les plus sensibles ont affligé son cœur et les nôtres, le ciel s'est plu à réparer tant de malheurs, en formant, pour être unie au digne héritier du trône, une princesse que ses vertus et ses charmes ont rendue l'amour des François et l'ornement de la cour: mais ce qui console les Rois dignes de l'être, de leurs malheurs particuliers, c'est de s'occuper du bonheur de leurs sujets.

Le Roi, en adoptant les vues utiles que le progrès des lumières lui présente, a voulu que l'agriculture et le commerce répandissent une nouvelle vie dans tout son royaume. Par ses ordres, une province de France, soumise pour un temps à une puissance étrangère, rentre sous les lois du maître que lui donnent la nature et la justice; une Isle importante est conquise; un de nos ports les plus

précieux et les plus exposés est mis dans un état de défense le plus respectable; une forme nouvelle est donnée à notre constitution militaire; toutes les parties qui la rendent plus propre à la guerre se perfectionnent; et les troupes Françoises ne se distinguent pas moins aujourd'hui par la discipline et l'instruction, que par le courage brillant qui avoit toujours fait le caractère propre de la nation.

Tout ce qui illustre cette nation est précieux aux yeux de son maître.

Il protège l'Académie et les lettres, parce que les connoissances qu'elles répandent, les sentimens qu'elles inspirent, les principes qu'elles établissent, s'accorderont toujours avec ses véritables intérêts. Il voit avec plaisir les personnes de sa Cour briguer, dans cette compagnie, l'honneur de devenir les égaux des gens de lettres; bien assuré que, de la réunion des esprits et de la communication des sentimens, il ne naîtra jamais que les vœux les plus ardens pour la prospérité de son règne, et pour la conservation de sa personne sacrée.

RÉPONSE

De M. l'abbé DE VOISENON, *au discours de M. le prince* DE BEAUVEAU.

Monsieur,

Vous avez désiré nos suffrages ; nos cœurs vous prévenoient ; et l'Académie, en vous recevant, a voulu sans doute augmenter l'honneur et le désir d'en être.

Vous n'aimez ni les flatteurs ni les complaisans, vous n'en trouverez point ici ; vous cherchez des amis, vous en rencontrerez peut-être plus parmi nous que dans le pays que vous habitez. Votre naissance est illustre, vous jouissez des honneurs qui vous sont dus ; voilà de quoi flatter la vanité : vous vous placez au rang des gens de lettres, voilà de quoi flatter l'amour-propre. Vous les avez toujours aimés, Monsieur ; et malgré vos occupations, vous savez ménager des momens pour faire de notre langue une étude particulière. Ce n'est que l'élévation dans la façon de penser qui fait sentir le besoin de termes assez nobles pour l'exprimer.

Vous vous distinguerez sans doute dans vos nouvelles fonctions, comme vous vous distinguez dans les places que vous occupez.

La bonté, la facilité du Roi que vous servez, vous en fait mieux connoître l'obligation de ne le pas manquer d'un moment : et comme vous ne consultez que votre cœur pour observer la règle, vous faites par goût ce que souvent on ne fait que par devoir. Tout ce qui concerne l'honneur est dans votre ame l'ouvrage inné du sentiment. Ce qui n'est qu'un mérite pour un autre est un plaisir de plus pour vous, et votre extrême exactitude ne vous rend imposant qu'en vous rendant irréprochable.

Parmi les gens de lettres qui composent cette compagnie, vous en trouverez, Monsieur, qui sont de votre classe. Il en est un sur-tout, qui, après avoir rempli avec distinction les emplois les plus éclatans, prend le repos pour récompense, et dans le sein de ses loisirs, rend aux Muses les caresses qu'il en reçoit. (1)

De ce commerce charmant et toujours soutenu, nous voyons naître l'ornement et le plaisir piquant de presque toutes nos séances publiques. Qui en connoissoit mieux le prix que l'homme que nous regrettons, et dont vous êtes si bien fait pour adoucir la perte.

M. le Président Hénault, né dans l'opulence, auroit pu, comme tant d'autres, ne désirer que le prétendu bonheur d'un homme riche, qui n'est jamais qu'en usufruit avec beaucoup de non-va-

(1) M. le duc de Nivernois.

leurs. Il voulut être mieux ; il cultiva les lettres, il fut homme célèbre.

On peut diviser les hommes en quatre classes les gens d'esprit, les gens de goût, les envieux et les sots. Les gens d'esprit sont en grand nombre, les gens de goût sont rares, les envieux ne manquent jamais, et les sots en tout temps abondent. Tout le monde n'a pas l'honneur de craindre les envieux, on fuit les sots, on trouve souvent les gens d'esprit, on cherche toujours les gens de goût. On étoit sûr d'en rencontrer un dans M. le Président Hénault.

Qu'il me soit permis de lever pour un moment le rideau de la postérité ; j'y découvre une galerie ornée d'une infinité de cadres préparés pour les portraits des grands hommes. Hélas ! qu'il y a de cadres qui, dans ce siècle-ci, tomberont de vétusté à force d'attendre.

Celui du Président Hénault est bien loin d'être du nombre. Son portrait est placé de la main de Clio, qui le décore de tous ses attributs. Nous lui en devons un autre, s'écrient les Grâces ; il nous a fait briller, il nous a fait aimer pendant sa vie ; il est juste que nous l'immortalisions après sa mort.

L'amitié douce et tendre lui rend le même hommage. Lorsqu'on m'a connue, dit-elle, lorsqu'on a fait sentir mes charmes, on doit passer à la postérité. Ici les cadres les plus difficiles à remplir sont ceux qui sont destinés pour les portraits des vrais amis.

Les savans diront à leurs disciples : regardez ce portrait, voilà l'homme auquel il faut ressembler pour faire aimer la science. Les mères diront à leurs enfans : voilà l'homme auquel il faut ressembler, quand on veut être aimable. Les pères diront à leurs fils : voilà l'homme auquel il faut ressembler, pour se faire pardonner d'être supérieur aux autres.

Tous ces traits différens conviennent à M. le président Hénault. Il fut l'admiration des savans, la ressource des gens instruits, et le charme des gens du monde ; il faisoit les délices de la société ; il ne travailloit que pour l'éclairer ; il ne se délassoit qu'en lui plaisant. Son *Abrégé Chronologique* est le fruit de trente ans de travail. Il faut se donner bien de la peine pour mettre ses lecteurs en état de s'instruire sans en prendre. Il semble que son ouvrage ait été composé exprès pour les paresseux, qui, ordinairement, sont de bonnes gens, peut-être parce que cela les fatigueroit trop d'être méchans.

Toutes les fois que M. le président Hénault se trouvoit avec des gens de lettres, il étoit lumineux ; avec les autres, il se contentoit d'être charmant. Il possédoit le talent si rare de savoir causer ; et lorsque les sujets de la conversation n'étoient pas intéressans, il avoit l'art de les rendre amusans. Il devoit ce don enchanteur au grand usage du monde et au commerce des gens de la Cour. Son ame n'étant pas agitée par des

secousses violentes, il répandoit dans la société cette variété d'agrémens, cette sérénité douce, incompatible avec un objet dominant. Il ne faisoit qu'effleurer les passions ; elles sembloient ne l'approcher que pour donner du ressort à son imagination ; et ne se laissant jamais subjuguer, jamais rien ne l'empêchoit d'être aimable. De là ces chansons heureuses, qui seront toujours des modèles de la galanterie françoise, et ces pièces de société, faites pour réussir sur tous les théâtres.

Le *Réveil d'Epiménide* est rempli de la philosophie la plus riante. Sa Comédie, intitulée la *Petite-Maison*, respire la connoissance du monde; elle est une preuve que ce n'est que dans la bonne compagnie qu'un auteur comique peut attraper la séduction du coloris. Un homme de lettres qui ne sort pas de son cabinet, est un architecte qui fait bien le plan d'une maison ; mais ce n'est que dans le monde qu'on apprend à la meubler avec goût. Ce n'est sur-tout qu'avec les femmes qu'on parvient à saisir la finesse des détails ; et les détails, en fait d'ouvrages, sont le vernis de la maison, dont elles ont seules le secret.

Je ne prétends pas dire que la bonne compagnie soit exempte de ridicule : c'est là qu'un auteur fait ses meilleures récoltes; par conséquent c'est là qu'il doit passer sa vie. Un peintre à portrait ne doit pas perdre de vue ses originaux.

Les ridicules des gens du monde sont une espèce à part ; pour les bien critiquer, il faut savoir leur langue. Il n'y a que les modèles même qui puissent fournir des armes pour les combattre. Un auteur doit posséder leur dictionnaire (cela ne charge pas sa mémoire); mais quand on sait l'étudier, on peut en tirer parti, pour plaisanter légèrement ceux qui l'ont composé. C'est faute de le connoître que nous sommes réduits à la triste indigence de ces pièces amphibies qu'on s'imagine distinguer par le titre de *drame*, genre bizarre et dépravé, qui n'offre autre chose à l'esprit qu'un roman en squelette, écrit le plus souvent en prose traînante et boursouflée, avec des caractères manqués.

Toutes les fois que j'assiste à la représentation d'un drame, je crois voir les valets de Melpomène qui s'amusent à contrefaire leur maîtresse en attendant qu'elle revienne.

M. le président Hénault frondoit impitoyablement cet abus de nos jours. Il aimoit trop le vrai, pour n'être pas l'ennemi implacable de tout ce qui s'en écarte. A cette finesse de goût, à cette délicatesse d'esprit, il joignit la droiture du cœur et la beauté de l'ame. C'est à ces qualités précieuses qu'il dut l'estime de cette auguste Reine, modèle de toutes les vertus.

Cet objet trop douloureux de notre souvenir honoroit M. le président Hénault de toute sa confiance. Ses bontés et même son amitié (je

respecte assez la mémoire de la Reine pour hasarder ce terme), animoient la reconnoissance de M. le président Hénault, et, par la force du sentiment, donnoient du jeu à son esprit. Une perte si cruelle prouve que le chagrin vieillit plus que les années. Cet événement fatal fut en lui la première époque de l'hiver de son ame. Il n'a pas eu le temps de renouer la trame de sa vie, par l'honneur si précieux d'appartenir à une Dauphine adorée. Qu'il est triste de fermer les yeux pour jamais, dans l'instant où l'on voit une nouvelle aurore répandre un jour doux sur tout ce qui l'environne!

Quel phénomène qu'une jeune Princesse qui a la magie de faire de la Cour un pays désirable! Vous êtes à portée, Monsieur, de la voir, de l'admirer, de la contempler souvent, et je dois vous adresser ces vers de M. de Voltaire dans *Marie-Anne :*

. . . . Et vous mortel heureux,
Des serviteurs des Rois sage et parfait modèle,
Votre sort est trop beau ; vous vivrez auprès d'elle.

DISCOURS

Prononcé le 21 mars 1771, par M. GAILLARD, *lorsqu'il fut reçu à la place de M. l'abbé* ALARY.

DE LA PROTECTION ACCORDÉE PAR LES ROIS DE FRANCE, AUX SOCIÉTÉS SAVANTES.

Messieurs,

QUAND j'ai osé solliciter vos suffrages, je n'ai point eu la présomption de regarder mes foibles essais comme des titres; j'ai seulement espéré beaucoup d'indulgence, parce que j'avois pour juges des hommes supérieurs : j'ai demandé, non la récompense de mes travaux, mais le plus puissant encouragement à de nouveaux efforts plus dignes de vous. Vous m'avez exaucé, Messieurs, j'ai reçu le prix d'avance.

Je viens le reconnoître et en faire gloire : je viens goûter le plaisir de me voir entouré de bienfaiteurs et d'amis dont la France s'honore, et que l'Europe écoute. Je viens, Messieurs, dans le temple des Muses, jurer par vos exemples et par le bienfait dont je vous rends grâce, que tous mes écrits respireront la justice et la bienfaisance;

qu'également éloigné de la licence qui se permet tout, et de cette timidité lâche qui s'interdit des vérités utiles, je détesterai toujours les souplesses de l'intrigue, les bassesses de la flatterie, les fureurs de la satire. Si je suis en butte à la critique, je renonce au triste avantage d'en repousser les traits, non par orgueil ou par mépris, mais parce que l'écrivain qui veut être utile doit se perdre de vue, pour n'envisager que son siècle et la postérité, parce qu'il vaut mieux profiter de la censure que d'y répondre; enfin, parce que ces querelles de l'amour propre ont trop souvent avili les lettres, et que je voudrois concourir avec mes illustres confrères à les honorer. Si ce vœu est rempli, Messieurs, je vous aurai prouvé ma reconnoissance.

Le jour où l'auteur de la Henriade vint s'asseoir parmi vous, apporta un changement dans la forme des remercîmens académiques; une route nouvelle fut ouverte à l'éloquence; elle sortit du cercle étroit des éloges usés, pour traiter devant vous un de ces sujets dont vous aimez à vous occuper. Cet exemple a été suivi, et il me servira de règle; je choisirai le sujet que le moment m'indique; je commencerai à me pénétrer de l'esprit de votre institution; je montrerai la protection des Rois encourageant la liberté littéraire; mais ce beau sujet ne sera qu'ébauché.

Les grands hommes sentent le besoin qu'ils ont de leurs semblables. L'esprit le plus vaste est

toujours bien borné; mais il voit ses bornes, et il cherche à les reculer par la communication des lumières : de là les sociétés littéraires, de là aussi la liberté qui doit y régner, et sans laquelle on est inutile à soi-même et aux autres.

Les grands Princes ont intéret d'avoir des sujets éclairés, ils ont pris plaisir à former et à protéger ces sociétés savantes.

Charlemagne eut le malheur de faire des conquêtes, parce qu'il vivoit dans un siècle qui méritoit des conquérans, par la stupide admiration qu'il leur prodiguoit; mais le principe de la vraie grandeur étoit dans l'ame de ce Prince. Charlemagne, averti par Alcuin qu'il existoit un autre genre de gloire favorable à l'humanité, s'empressa de le saisir. Son palais devint l'asile des talens échappés à la barbarie. Il forma un corps littéraire dont il voulut être membre; et les Académies auroient le même droit que les Universités, de regarder Charlemagne comme leur premier fondateur. Il assistoit aux assemblées; il proposoit et permettoit des doutes, il instruisoit et vouloit être instruit.

Après la mort de Charlemagne, on crut avoir des affaires plus importantes; on s'égorgea, on s'empoisonna; la terre fut couverte de crimes. Les lettres épouvantées s'enfuirent de nouveau devant la barbarie.

Saint-Louis rassembla quelques livres et quelques savans; mais les Croisades arrêtèrent tout

le bien que ce grand Prince étoit si digne de faire.

Charles V voyoit le destin de la France attaché au destin des lettres : « Tant qu'elles seront hono-« rées, disoit-il, cet Empire sera florissant, si « jamais on les néglige, leur chute entraînera la « sienne (1) ».

L'histoire nous représente ce Roi sage, goûtant les plaisirs de la raison et de l'égalité avec les Raoul de Presle, les Oresmes, et tous ces savans qu'il engageoit à traduire les bons auteurs de l'antiquité. Le père du peuple, ainsi nommé par le peuple même, Louis XII, auroit cru manquer aux obligations qu'impose un si beau titre, s'il eût négligé d'étendre les lumières de la Nation et les Sciences. Ses bienfaits, et des égards encore plus flatteurs attirèrent en France les Lascaris et les Aléandres ; la liberté les y fixa.

Avec plus de zèle encore et plus d'éclat, le père des lettres déposoit aux pieds de la philosophie les lauriers de Marignan. Combien la supériorité de l'esprit dut alors exciter d'envie ! Elle est si enviée lorsqu'elle ne procure ni rang ni fortune ! Elle étoit la principale route de la faveur sous François Ier. Sa Cour étoit une Académie qui cul-

---

(1) Voici les propres mots de Charles V : « Les Clercs où à « sapience l'on ne peut trop honorer ; et tant que sapience « sera honorée en ce Royaume, il continuera à prospérité ; « mais quand déboutée y sera, il décherra ».

tivoit toutes les connoissances humaines. A table, à la chasse, en voyage, aux promenades, partout son cortège littéraire l'accompagnoit. Ses délassemens étoient de s'instruire; ses amis étoient des savans vertueux. La postérité prononce encore leurs noms avec respect. C'étoit l'archevêque de Sens, Etienne Poncher, que François Ier. choisit pour ami, parce qu'il avoit dit la vérité à Louis XII; les Dubellai, Budée, qu'il suffit de nommer; l'évêque de Montpellier, Pélissier; l'évêque de Senlis, Guillaume Petit, homme juste, prélat plein d'humanité dans un siècle d'intolérance; Du Châtel, le seul homme dont les questions avides de François Ier. ne purent épuiser la science, le seul aussi dont les malheureux ne purent épuiser la bienfaisance; Du Châtel le fléau des faux savans, des courtisans et des oppresseurs, qui disoit à un Cardinal persécuteur : *J'ai parlé en Evêque, vous agissez en bourreau;* qui entendant un courtisan trahir le Roi par une lâche adulation, lui dit : *De quel front osez-vous hasarder devant François* Ier. *des flatteries qui feroient baisser les yeux aux Nérons et aux Caligulas?* Les tyrans et les esclaves se liguèrent contre lui. Du Châtel fut averti par des ames foibles que la liberté hardie de ses discours pourroit blesser l'oreille du maître, *et moi*, lui dit François Ier., *je vous ordonne de déployer en toute occasion cette liberté généreuse dont j'ai besoin; ma protection, mon amitié sont à ce prix.*

Charles IX.... ne frémissons point, Messieurs,

au nom de ce Prince déplorable; Médicis l'entraîna dans le crime, mais il étoit né avec de la grandeur; Amyot et Cipierre avoient nourri son ame de principes vertueux; il aimoit les lettres (1); elles règnent sur les ames; les Rois, selon lui, ne dominent que sur les corps. Charles IX se trompoit, les Rois règnent sur les ames quand ils le veulent, et Charles IX lui-même appelant Ronsard à Amboise par des vers plus naturels que tous ceux de ce Poète (2), ou allant chercher ce même Ronsard et ses amis dans la solitude de Saint-Victor, pour penser avec eux, déposant la Majesté royale, et permettant aux lettres de confondre les rangs, Charles IX alors régnoit sur les ames. S'il n'eût écouté que les accens des Muses et que les leçons d'Amyot, la France n'auroit point à rougir de cette nuit affreuse dont il faut qu'elle conserve le souvenir, pour craindre toujours le fanatisme.

---

(1) L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner;
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'assuroit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

(*Vers de Charles IX à Ronsard*).

(2) Il faut suivre ton Roi qui t'aime par sur tous,
Pour les vers qui de toi coulent nobles et doux;
Et crois si tu ne viens nous trouver à Amboise,
Qu'entre nous surviendra une très-grande noise.

(*Du même au même.*)

Henri IV, qui disoit, *qu'on retranche de ma table pour payer mes lecteurs*, eût encouragé les talens; ce Roi populaire leur eût assuré la liberté qu'il aimoit à voir briller sur le front du moindre citoyen; il leur eût demandé la vérité qu'il alloit chercher parmi le peuple; il venoit de rendre la vie au corps politique, il alloit le fortifier par les lois et l'embellir par les Arts: le fanatisme renversa tout.

Un grand Ministre reprit l'ouvrage. Au nom de Richelieu, la reconnoissance seule doit ici se faire entendre. Détournons nos regards de cette administration sévère, qui excite encore un étonnement mêlé d'effroi, et qui plia pour un temps le caractère national au caractère d'un seul homme: n'examinons point si ce calme ne pouvoit être rétabli que par des tempêtes; s'il falloit que le sang coulât sur les échaffauds, pour ne plus couler dans les guerres civiles; s'il est des temps où l'on ne puisse conduire que par la terreur ce peuple que l'on mène si loin par l'amour: laissons la politique admirer dans Richelieu les projets vastes et les grands coups d'autorité; ne voyons en lui que le restaurateur des lettres et le fondateur de l'Académie Françoise. Richelieu voulut que les titres et les talens réunis coucourussent à la gloire des lettres; il sentit que quand la liberté seroit détruite dans l'état, elle devroit être l'ame d'une société *littéraire, comme un grand Roi a dit, que si la foi et la vérité étoient bannies du reste du*

monde, elles devroient se retrouver dans la bouche des Rois.

Depuis Charlemagne, on n'avoit point eu l'idée d'unir en un corps les écrivains qui honoroient la Nation, de les intéresser tous à la gloire les uns des autres, d'en former comme un sénat littéraire; objet d'ambition, ressort d'émulation, moyen de récompense pour les talens distingués : voilà le bienfait de Richelieu.

Séguier, qui s'étoit associé à son zèle pour les lettres, Séguier fut digne de le remplacer. Le jeune Duc d'Enghien lui envioit cette gloire, et ce sentiment annonçoit déjà le grand Condé.

La liberté est si essentielle aux lettres, que ces premiers Académiciens, comblés des faveurs du Gouvernement, regrettoient toujours, comme l'âge d'or de l'Académie, le temps où, n'ayant pas encore attiré sur eux les regards de Richelieu, leur choix seul et l'amitié les rassembloient en silence chez Conrart.

Aussi Louis XIV et Colbert jugèrent-ils que, pour assurer à l'Académie la plénitude de cette liberté, il falloit lui donner ses Rois pour protecteurs. L'espace immense que le rang suprême laisse entre le Souverain et les Sujets, tourne au profit de l'égalité Académique. Cette protection, Messieurs, vous est nécessaire; elle vous est due, et vous en jouirez tant que l'esprit et la raison seront comptés pour quelque chose, tant que la gloire et la vertu seront chères aux François, tant

que la barbarie n'aura point accompli la prédiction de Charles V.

La liberté que nous réclamons, Messieurs, n'a rien de dur ni de farouche : elle est tempérée par l'aménité que les lettres répandent, et que doit augmenter encore le commerce de ce que la Cour a de plus grand et de plus éclairé. Cette aménité, dont tant d'exemples célèbres semblent nous avoir fait une loi, distingua toujours ces vieillards respectables que la mort vient de moissonner coup-sur-coup. Toute la France sait que l'homme illustre dont vous venez d'entendre l'éloge, joignoit à des vues profondes et à des vertus douces, le génie des grâces, si l'on peut s'exprimer ainsi, et le sublime de l'art de plaire. La tendresse que je lui avois vouée, doit s'applaudir qu'une voix plus éloquente ait été chargée de lui rendre l'hommage que mon cœur lui devoit. M. l'abbé Alary, moins heureux que M. le Président Hénault, m'est tombé en partage ; il sera du moins loué par l'estime et regretté par l'amitié.

Ce savant modeste rechercha l'obscurité, comme on recherche la gloire. Dès l'enfance, il étonnoit les savans par ses dispositions pour les langues, et par ses connoissances précoces ; mais content de s'instruire, il négligea d'instruire les autres par des écrits ; car peu d'hommes ont plus instruit que lui par la conversation : talent rare qui suppose celui de plaire et d'attacher. Il racontoit beaucoup, et l'on écoutoit toujours ; c'est qu'il

avoit vu en philosophe, et qu'il parloit en homme du monde : c'étoit le goût qui mettoit en œuvre les trésors de l'étude et de l'expérience. Il composa plusieurs ouvrages ; mais à peine les a-t-il communiqués à un petit nombre d'amis. Son éloquence naturelle et sa discrétion le firent initier aux mystères les plus importans de la politique. La douceur et la sûreté de son commerce le rendirent agréable aux grands, et précieux à la société.

Qui pourra se flatter d'échapper à la calomnie ? Elle n'a point épargné cet homme indulgent et sage, dont jamais personne n'eut à se plaindre. On voulut le perdre à la Cour, avant même qu'il y fût connu ; et ce fut la source de sa fortune. On l'accusoit d'avoir eu part à une intrigue qui éclata en 1718. M. le Régent, Prince juste, mit M. l'abbé Alary à portée de se défendre ; et quand il l'eut entendu : « *Vos accusateurs*, lui dit-il, *nous auront servis l'un et l'autre, en me procurant l'honneur de vous connoître* ». Il le chargea d'enseigner au jeune Roi la science des Rois, l'histoire. M. l'abbé Alary parcourut avec Louis XV les Annales du monde ; il lui montra pour résultat général des révolutions guerrières et politiques, l'éternelle inutilité, par conséquent la folie cruelle de la guerre. Si, comme on ne peut en douter, les leçons de l'instituteur ont nourri dans le cœur de son Auguste Élève cette horreur de l'injustice et de la violence, cette douceur bienfaisante et paternelle qui le carac-

térisent, sur-tout cet amour de la paix, ce principe heureux de modération et d'équité, dont l'Europe éprouve en ce moment des effets sensibles, et qui n'est pas un des moindres droits de ce grand Prince à notre amour, le nom de M. Alary ne peut être indifférent à l'humanité. Il eut quelque temps le même emploi auprès de feu M. le Dauphin. Rendu à lui-même, son prieuré de Gournay fut pour lui ce que l'abbaye d'Aulnay avoit été pour le savant M. Huet. Là, il vivoit heureux avec ses amis et des livres également choisis, ne désirant rien, ne regrettant rien, jugeant tout avec indulgence, ne s'exposant point à être jugé; mais ayant prouvé plus d'une fois, Messieurs, dans vos séances particulières, qu'au-dessous de ces hommes rares qui se recommandent à la postérité par des chef-d'œuvres, il est un ordre d'hommes que le goût et les lumières peuvent rendre utiles au génie même.

DISCOURS

Prononcé le 13 *mai* 1771, *par M. l'abbé* ARNAUD, *lorsqu'il fut reçu à la place de* M. DE MAIRAN.

CARACTÈRE DES LANGUES ANCIENNES, COMPARÉES AVEC LA LANGUE FRANÇOISE.

Messieurs,

JE sens vivement le prix de la grâce que vous me faites, en m'élevant jusqu'à vous. Je n'examinerai point les motifs qui vous ont engagés à remplir un vœu qu'à peine j'osois former, et par respect pour vos suffrages, je ne vous montrerai d'autres sentimens que ceux de ma reconnoissance.

En effet, à quoi pourrois-je devoir une distinction si flatteuse : seroit-ce à quelques idées conçues et jetées avec rapidité dans deux ouvrages (1) successivement entrepris pour faire passer dans notre littérature une portion des richesses de la littérature étrangère? Si la justice que je rends à mes foibles travaux ne me défendoit pas de me

(1) Le Journal étranger, et la Gazette littéraire.

livrer à cette idée, qu'il me seroit doux de l'adopter ! Elle me rappelleroit nécessairement que ces travaux furent partagés par un homme de lettres(1), qui dès long-temps partage tout avec moi.

Pardonnez ce mouvement à un ami sensible, Messieurs, je parle dans un temple dont l'amitié elle-même posa les premiers fondemens. C'est ici que des sages, réunis par les mêmes principes, les mêmes goûts et les mêmes vues, moins fiers de leur propre mérite que du mérite de leurs confrères; plus sensibles au doux commerce du cœur qu'au commerce brillant de l'esprit, viennent resserrer les nœuds et recueillir les avantages de leur union, de leur amitié, de ce sentiment vertueux et durable, qui ne sait ni flatter, ni feindre, ni s'alarmer, ni s'aigrir; qui lève nos incertitudes, développe et raffermit nos idées, diminue nos peines, ajoute à nos plaisirs; qui étend, qui agrandit notre existence, et nous la rend plus chere. O vous, dont l'ame aride ou superbe refuse de s'ouvrir à la douce et tendre amitié, vous qui croyez pouvoir vous suffire à vous-mêmes, ah! combien vous gémiriez d'avoir à porter tout le poids de vos irrésolutions et de vos projets, de vos craintes et de vos espérances, de vos prospérités et de vos revers! Condamnés à voir vos jours s'écouler, ou dans les tourmens

(1) M. Suard.

d'une agitation violente, ou, malgré la foule dont vous serez environnés, dans les ennuis de la solitude; vous mourrez sans obtenir, sans répandre la plus consolante et la plus délicieuse des larmes. Malheureux! vous n'aurez parcouru que les écueils et les déserts de la vie.

Aussi les talens même les plus distingués, les succès les plus éclatans ne suffirent-ils jamais, Messieurs, pour déterminer vos suffrages. Vous n'aimez à arrêter vos regards que sur celui qui, réunissant au don de sentir, à l'exercice de la pensée et à l'art d'écrire, une ame simple et élevée, loin de dégrader ses rivaux, loin même d'humilier l'ignorant, en lui faisant sentir le poids d'une supériorité toujours révoltante, sait cacher ou dissimuler ses forces pour les rendre plus utiles; qui, n'opposant aux traits de l'envie et de la satire que l'honnêteté de ses mœurs, de ses principes et de ses ouvrages, rend en quelque sorte aux lettres la considération qu'il en reçoit; qui, pénétré d'un respect profond pour la vérité, et d'un sentiment vif pour les lettres et les arts, voue une admiration sans réserve et une reconnoissance sans bornes au philosophe, au poëte, à l'orateur, à l'artiste, à tous ces hommes enfin dont les productions, soit qu'elles épurent nos idées, soit qu'elles en étendent la sphère, soit qu'elles multiplient les sensations agréables, concourent également au bonheur de l'humanité.

A ces traits, Messieurs, vous reconnoissez sans

peine l'homme célèbre à qui j'ai l'honneur de succéder.

M. de Mairan, né avec des goûts vifs, mais avec des passions douces, trouvoit dans son caractère, même au temps de sa jeunesse, une modération que le philosophe n'obtient pas toujours de l'expérience et de la réflexion. Il fut admis et chéri dans les meilleures sociétés; ses connoissances, parées d'un tour d'esprit agréable et d'une politesse noble, facile, attentive, lui valurent une considération qui l'accompagna tout entier jusqu'à la fin de ses jours : son langage, son maintien, son air, respiroient une dignité simple, qui fit toujours respecter sa personne, et dans sa personne l'homme de lettres et les lettres elles-mêmes. Jamais il n'apporta dans le monde ce ton dogmatique et tranchant qui feroit haïr jusqu'à la raison et à la vérité. Si l'on avançoit une erreur, une absurdité, loin de montrer du mépris, de l'indignation, il n'avoit pas même l'air de la surprise; il répondoit avec douceur, et toujours avec succès; on sent plus utilement la vérité, en l'insinuant avec adresse, qu'en la faisant sentir avec force. M. de Mairan consoloit l'ignorance, lors même qu'il la combattoit. Jamais il n'affecta d'étaler les richesses de son savoir, et jamais il ne dédaigna de les communiquer. Autant il aimoit la discussion, autant il abhorroit la dispute. Tout ce qui sortoit de sa bouche empruntoit de son accent je ne sais quoi de piquant et d'agréable ; à-

peu-près comme une parure étrangère semble ajouter à la beauté, à la grâce, en fixant plus particulièrement les regards et l'attention. Associé à presque toutes les Académies de l'Europe, il eut avec les savans étrangers une correspondance que ses lumières et sa politesse accroissoient de jour en jour. Son commerce épistolaire s'étendit jusqu'au fond de la Chine ; cet empire étonnant, qui doit à l'immobilité de ses mœurs d'être resté seul debout au milieu des ruines de tant d'empires. Les lettres et les arts remplissoient les momens qu'il n'accordoit pas à des études plus graves et plus sévères. Il aima beaucoup la musique, et non content d'en cultiver l'art, il en approfondit la science. Le recueil de l'Académie des belles-lettres est enrichi d'un de ses mémoires, où une érudition choisie et dispensée avec goût, vient, sans affectation, sans effort, à l'appui d'une idée fine et heureuse. Chargé de crayonner les éloges de ses confrères de l'Académie des sciences, il sut plaire et intéresser même après M. de Fontenelle, auquel il succédoit. Ses ouvrages sont écrits avec beaucoup de clarté, de précision, et souvent même d'élégance. On y remarque toutes les propriétés du style philosophique, style que je comparerois volontiers à une eau tranquille qui coule avec majesté dans un lit profond. Sa probité ne se démentit jamais, et quand il ne l'auroit pas eue au fond du cœur, il auroit pu la devoir encore à cet esprit supérieur d'ordre et de raison,

qui régla constamment toutes ses démarches ; mais il la sentoit vivement : *Un honnête homme*, disoit-il, *est celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang*. Cette expression, toute familière qu'elle est, m'a paru mériter d'être recueillie : le sentiment ne s'énonce jamais d'une manière plus vraie, plus persuasive, que lorsqu'il prend les couleurs et la forme d'une sensation. Enfin, M. de Mairan eut des succès et n'excita point l'envie. Il ne perdit jamais aucun ami, et ne fut l'ennemi de personne. Il parcourut une longue carrière sans éprouver, ni les tourmens de l'âme, ni les peines du corps, et sa mort fut tranquille et douce, comme le système entier de sa vie.

En venant s'asseoir parmi vous, Messieurs, M. de Mairan reçut la récompense légitime de ses travaux et de ses succès ; et moi, j'ai votre choix à justifier.

Sans doute, du moins aimé-je à me le persuader, le rang où vous m'élevez, je le dois en grande partie à l'honneur que j'ai d'appartenir à une compagnie savante et célèbre qui naquit dans votre sein, et dont les travaux font tant d'honneur à son origine.

Admis dans cette société d'hommes particulièrement dévoués à l'étude des Anciens, j'observai plus attentivement que jamais le caractère, la marche, les mouvemens, les propriétés des langues savantes ; et comparant vos chef-d'œuvres

avec ceux de l'antiquité, je conçus quelques idées dont j'oserai vous exposer rapidement la substance.

Il y a eu un peuple fier et poli, savant et guerrier, passionné pour la gloire et pour le plaisir, qui, par le haut degré d'excellence où il porta tous les Arts, condamna les âges suivans à l'éternelle nécessité de l'imiter, et au désespoir de le surpasser jamais.

L'Athénien, disposé aux émotions douces avant même qu'il vît le jour, par le soin qu'il falloit avoir de n'offrir aux yeux d'une mère enceinte que des objets agréables; l'Athénien, qui dès ses premières années, régloit tous ses mouvemens sur les sons cadencés et mélodieux de la voix et des instrumens; qui, dans son enfance, formoit ses yeux au dicernement des plus belles formes, en les dessinant lui-même; qui puisoit ses premières instructions dans les vers les plus harmonieux de la plus harmonieuse des langues, et dont l'ame successivement préparée par la jouissance de chef-d'œuvres de musique, de peinture, de sculpture et d'architecture, recevoit au théâtre l'impression simultanée de tous les Arts combinés et réunis; l'Athénien dut être, et fut en effet excessivement sensible au charme de l'éloquence : il abhorroit les fers de la tyrannie; mais il voloit au devant des chaînes de la persuasion.

Ce peuple long-temps gouverné par les seuls poètes, ses législateurs, ses prêtres et ses philo-

sophes, s'étoit fait de la poésie une si forte habitude, que pendant plusieurs siècles on n'auroit pas cru mériter l'attention des peuples, si l'on eût affranchi la parole des liens magiques de la versification. Cependant l'intérêt qu'avoit chaque citoyen à faire régner son opinion, l'impossibilité d'en établir l'empire par d'autres moyens que ceux de la parole, la difficulté de manier à son gré et d'appliquer avec succès un instrument aussi difficile et souvent aussi rebelle que celui de la poésie, appelèrent nécessairement une diction plus libre et plus facile. On descendit à la prose; mais on sentit que pour plaire à des oreilles avides d'une harmonie à laquelle elles étoient depuis si longtemps accoutumées, il falloit substituer une nouvelle cadence, une mélodie nouvelle à celle qui caractérisoit le vers. L'organisation particulière et unique de la langue Grecque en offrit les moyens, et bientôt la prose elle-même devint un art soumis à des règles, à des principes presqu'aussi certains que ceux de la poésie.

Comme il n'y avoit point de mots, point de syllabes dans cette langue, dont l'énergie et les mouvemens ne fussent déterminés et connus, l'orateur ou l'écrivain pouvoit rendre l'élocution tout-à-la-fois pittoresque, harmonieuse et cadencée, c'est-à-dire, exprimer, ou plutôt peindre, par les sons, l'objet qu'il avoit à rendre, et en même-temps précipiter, ralentir, en un mot régler à son gré tous les mouvemens de la phrase.

Delà les différentes formes de style, qui furent adaptées aux divers genres de composition, et dont le mélange produisit des formes nouvelles, comme de l'union des couleurs arrangées sur la palette du peintre, sortent de nouvelles couleurs. Cet art fut connu des Latins, et quoiqu'ils ne l'eussent point créé, quoiqu'ils s'en fallût bien qu'ils fussent doués de cette sensibilité exquise qui caractérisoit les Grecs, et particulièrement les Athéniens, les richesses qu'ils empruntèrent, ils surent se les rendre propres. Imitateurs hardis et heureux, les Latins méritèrent d'être mis au nombre des modèles.

L'un et l'autre peuple connut et saisit ce point délicat où l'art et la nature se réunissent pour s'embellir réciproquement; et les exemples qu'ils donnèrent, les leçons qu'ils prescrivirent, devinrent la règle éternelle du vrai et du beau. Mais là finit l'obligation de les imiter. Le mécanisme de l'harmonie et des mouvemens de leur langue est étranger à la nôtre; l'art de leur élocution est un art perdu pour nous, et qui ne sauroit renaître que chez un peuple où se reproduiroit la même sensibilité, les mêmes moyens de l'exercer, enfin les mêmes rapports entre la forme du Gouvernement, les mœurs et le langage.

Athènes n'eut pour souverain que l'éloquence; et l'art de gouverner les hommes est aujourd'hui, parmi nous, un art en quelque sorte muet. L'Athénien parloit aux sens; nous nous adressons à l'es-

prit. Sa langue, qui fut l'ouvrage des poètes et des orateurs, c'est-à-dire, d'hommes tout à-la-fois esclaves et tyrans de l'imagination, naquit et s'accrut par degrés avec les idées qu'elle avoit à exprimer. La nôtre, formée au hazard, sans unité, sans dessein, ne s'est perfectionnée que du moment où s'est levé le jour calme et pur d'une philosophie toute de raisonnement. La phrase grecque pouvoit se mouvoir en tout sens ; la nôtre est le plus souvent condamnée à ne parcourir qu'une même ligne. Enfin, comme la puissance et la majesté appartenoient essentiellement au peuple d'Athènes, les mots étoient préservés de l'avilissement où les entraîne l'usage qu'en fait la multitude assujettie et grossière.

Mais quoi! n'avons-nous fait que des pertes? Aurois-je donc oublié que je parle dans un lieu où se fit entendre la voix des Fénélon, des Bossuet, des Racine, des Despréaux, des Fléchier, des Massillon, que je parle devant vous, Messieurs, devant les maîtres et les modérateurs d'une langue qui règne aujourd'hui sur l'Europe, et dont vos ouvrages éterniseront l'Empire? Ah! loin de moi cet enthousiasme exclusif et aveugle pour l'antiquité. Quel sentiment pénible et injuste que celui de l'admiration pour les chef-d'œuvres immortels des Grecs et des Romains, s'il ne servoit à nous rendre plus sensibles aux beautés de tous les genres dont brillent les ouvrages de nos grands écrivains! Non ; je ne croirai jamais qu'un

François qui ne lit pas avec transport les vers de Racine, soit digne de sentir l'harmonie des vers d'Homère.

N'envions point aux Anciens des avantages que nous ne pourrions obtenir qu'en nous privant de ceux dont nous jouissons. Notre langue a des richesses qui lui sont propres, sachons en profiter, et tâchons de les entendre ; mais gardons-nous de détourner, de violenter sa marche, et ne la conduisons à la perfection qu'en étudiant son caractère, qu'en suivant la direction du principe qui l'anime.

L'art de la parole est, comme tous les Arts, le produit du besoin et de l'intérêt général. La forme du Gouvernement et la nature des mœurs ont déterminé le caractère et le génie de toutes les langues.

Dans une démocratie, où l'éloquence peut tout sur la multitude, de qui tout dépend, les artifices du langage ont dû avoir pour but d'ébranler l'imagination, de flatter les sens, d'enflammer les passions du peuple. Dans une monarchie, où règnent des intérêts et des besoins d'un autre genre, ce principe caché, mais puissant, qui forme les mœurs et les usages d'une Nation, doit imprimer au langage une autre direction, un tout autre caractère.

Sous cette forme de Gouvernement, les citoyens étoient divisés en classes inférieures pour s'élever vers les premières, et de la part des pre-

mières pour repousser les inférieures. Ainsi, l'on y voit le peuple toujours prêt à imiter et le langage et les mœurs des grands, pendant que ceux-ci, par un mouvement contraire, s'efforcent toujours de se distinguer, affectent de rejeter de leur langage les expressions et les tournures devenues trop familières au peuple.

Entretenue dans une fluctuation continuelle par cette tendance et cette réaction des esprits, la langue finiroit par s'appauvrir et se dessécher en se polissant, si les gens de lettres et les bons ouvrages ne concouroient à la fixer et à l'enrichir.

La langue grecque, formée par le peuple et pour le peuple, devoit être l'organe de l'imagination, des passions; notre langue, formée par les gens du monde et les gens de lettres, a dû être l'organe de l'esprit et de la raison.

Qu'étoient les Athéniens? Un peuple d'auditeurs et d'enthousiastes. Que sommes-nous aujourd'hui? Un peuple de lecteurs tranquilles et réfléchis. Voilà le véritable principe de la distance qu'il y a du caractère de la langue grecque, au caractère de la nôtre.

Transportons-nous à Athènes; nous y verrons le poète, l'orateur, l'historien, le philosophe même, réciter leurs compositions à des hommes assemblés, à des hommes dont les sens étoient sans cesse exercés et toujours insatiables; à des hommes qui pardonnoient tout à celui qui savoit

charmer leurs oreilles. Un trait d'éloquence ou de poésie venoit-il s'offrir à leur mémoire? les idées ou les images qui s'y trouvoient exprimées ne se réveilloient dans leur esprit, que revêtues des sons, des accens qui les avoient animées. C'est ainsi qu'en nous rappelant des vers embellis par une musique qui nous est familière, nous nous rappelons toujours et en même-temps, le chant dont ces vers sont accompagnés.

Le gouvernement, les mœurs, les opinions, tout a changé; on ne parle plus au peuple assemblé; on ne gouverne plus par l'éloquence. Ce n'est que dans le silence du cabinet qu'on juge des compositions littéraires: on lit tranquillement l'ouvrage du poète et de l'orateur, comme celui du philosophe.

Pour peu qu'on réfléchisse sur la manière dont naissent, se modifient et se pénètrent les sensations et les idées, on concevra sans peine la prodigieuse différence qui se trouve dans les impressions qu'on reçoit par un sens ou par un autre. Le sens de l'ouïe, délicat et sensible, ne peut être ébranlé sans douleur ou sans plaisir; celui de la vue est, pour ainsi dire, impassible, et semble n'être destiné qu'à transmettre paisiblement à l'ame l'image des objets dont il est frappé. J'appellerois volontiers l'ouïe le sens de l'ame et des passions; et la vue, le sens de l'esprit et de la raison. Il y a, entre les idées qui nous sont transmises par les oreilles ou par les

yeux, à-peu-près la même différence qu'entre des objets aperçus au travers les flots d'une onde agitée, ou réfléchis par le cristal uni d'une eau pure et tranquille. Eh! qui de nous n'a pas éprouvé que le même drame qui nous enchantoit, s'il retentissoit à nos oreilles, animé par les accens d'une voix tendre et mélodieuse, ou par une déclamation véhémente et passionnée, n'étoit, lorsque nous le soumettions à la lecture, qu'un ouvrage froid, insipide, souvent plein de défauts que la magie des sons avoit fait disparoître! Combien donc se trompèrent ceux de nos écrivains qui tentèrent de transporter dans notre langue les formes et les combinaisons grecques et latines? Familiarisés avec les langues anciennes, ils crurent que l'art de la parole devoit avoir les mêmes principes dans tous les temps et dans tous les lieux. Ils sentirent les besoins de la langue; mais ils se méprirent sur les moyens d'y suppléer.

Ce ne fut que vers le commencement du siècle dernier, quand la France, trop long-temps agitée, vint enfin à respirer, quand la paix ranima le goût des lettres et des arts, que la langue, en suivant les progrès des mœurs, commença à prendre de la consistance.

Un philosophe assis aujourd'hui parmi vous(1),

(1) M. l'abbé de Condillac, *Origine des connoissances humaines*.

Messieurs, a fait voir combien les progrès de l'esprit humain tiennent aux progrès des langues. En effet, lors de la renaissance des lettres, quels obstacles nos écrivains ne rencontroient-ils pas dans l'imperfection du langage? Une foule de mots, dont l'origine avoit disparu, ou dont l'acception étoit incertaine et dénaturée; une syntaxe sans principes, sans analogie; une prosodie vague, indéterminée; la prononciation même abandonnée au hasard ou au caprice: tout nuisoit également et à l'harmonie du discours et à la précision des idées; tout faisoit sentir la nécessité de donner à notre idiome une forme fixe et de le soumettre à des procédés réguliers: ce fut aussi vers ce but que se dirigèrent principalement les efforts des gens de lettres.

Il étoit réservé à Pascal et à Racine de deviner le secret de notre langue; il étoit réservé à l'Académie françoise d'en fixer le caractère. Un établissement de ce genre n'auroit pu se former ni dans Athènes, ni dans Rome. Il n'y avoit point de puissance sur la terre à laquelle des peuples libres eussent consenti à soumettre leur langage. Dans notre Gouvernement même, ce n'étoit point à l'autorité, mais au goût et à la raison qu'il appartenoit de donner des lois à l'instrument de nos idées. Il falloit épurer, ordonner, fixer le système entier de la langue; distinguer, dans l'adoption des termes, le caprice d'avec l'usage; se régler sur l'analogie, sur l'oreille et sur le goût,

pour rejeter ou admettre les mots qui s'introduisoient dans le monde et dans les livres.

Ce travail ne pouvoit convenir qu'à un corps composé d'hommes choisis dans tous les ordres de la société. C'est ce que sentit votre immortel fondateur ; et la forme qu'il donna à l'Académie est un des plus grands services qu'un homme d'état pût rendre à la littérature françoise.

Le cardinal de Richelieu aimoit à cultiver les lettres ; il s'honora d'en être le protecteur ; et quand il ne les auroit pas encouragées pour elles-mêmes, il l'eût fait encore pour l'intérêt de son ambition et pour sa propre gloire.

Après ces longues secousses de guerres civiles qui donnèrent aux ames tant de ressort et d'énergie, il y avoit encore dans la nation un germe d'inquiétude qu'il étoit important de fixer. Richelieu vit, d'une part, qu'il falloit offrir à des ames ardentes un aliment capable d'exercer leur activité ; et de l'autre, que le goût des lettres, incompatible avec l'esprit de faction, est nécessairement ami de l'ordre, de la paix et des lois. En humiliant un parti encore nombreux et formidable ; et en retirant des mains de la noblesse un pouvoir usurpé, dont elle abusoit pour concentrer toute la force publique dans les mains du Monarque, il sentit qu'il étoit nécessaire de tranquilliser les esprits qu'alarment et qu'effarouchent toutes les innovations ; qu'il falloit chercher à diriger l'opinion publique, que la puis-

sance ne subjugue jamais et ne doit jamais dédaigner ; et que le moyen le plus propre à la captiver, étoit d'intéresser à ses vues cette classe d'homme sages, instruits, paisibles observateurs des événemens et de leurs causes, qui finissent toujours par donner le ton à leur siècle, et leurs opinions à la postérité.

Louis XIV, vivement frappé de tout ce qui portoit le caractère de la grandeur, sentit qu'une nation n'est véritablement grande que par la supériorité des lumières. Tous les esprits, exaltés par les merveilles de ce règne, prirent un essor extraordinaire.

Alors on vit éclore à-la-fois et les plus grandes actions et les plus beaux ouvrages. La langue suivit les progrès des idées, et se revêtit de tous les caractères que voulut lui imprimer le génie. Cette langue, maniée par la Nation la plus sociable de la terre, épurée par une Cour galante et polie, enrichie et perfectionnée par des poètes, des orateurs et des philosophes, dut acquérir de l'élégance, de la grâce, de la souplesse et de la clarté ; elle dut être féconde en termes propres à exprimer les développemens du cœur humain, les détails des mœurs et tous les objets qui occupent la société. Cette politesse, peut-être excessivement délicate, qui proscrit de la conversation les gestes trop prononcés, les tons de voix trop élevés et trop forts, dut proscrire aussi de la langue les mouvemens trop impétueux, les

figures trop hardies; mais l'imagination et le sentiment savent se produire sans cet appareil extérieur. Nous avons des modèles d'éloquence de tous les genres; ce n'est pas, il est vrai, de cette éloquence artificielle et mécanique, qui, chez les Grecs et les Romains, résultoit de l'emploi de mot, dont tous les élémens étoient soumis à des tons et à des mouvemens déterminés et invariables. Notre langue, presque dénuée de quantité, d'accens et d'inversions, est privée de ces ressources; mais nos compositions n'en portent que davantage l'empreinte de l'ame et du génie de l'écrivain.

Un langage exact dans ses définitions et ses mots, et simple dans ses tours, est l'instrument le plus propre à affermir la marche de la raison. La philosophie a été perfectionnée par le caractère même de notre langue; et notre langue, à son tour, a dû de nouvelles richesses à la philosophie.

Les progrès réciproques des lumières et de la sociabilité ayant rendu le goût des lettres plus universel et plus populaire, on s'est attaché à écrire pour tous les ordres de lecteurs; on a ambitionné le suffrage de tous ses juges; et lors même qu'on s'est proposé d'instruire, on a cherché à intéresser et à plaire.

La poésie peut-être n'a pas été si heureuse. Un goût plus sévère a ralenti les élans de l'imagination, et amorti l'enthousiasme du poète. Les es-

prits, attirés par des objets plus sérieux, sont devenus moins sensibles au plus aimable des Arts. Tel est le destin des peuples, ainsi que des individus; ce n'est qu'aux dépens de l'imagination et des sens, que la raison s'éclaire et se fortifie. Mais nous avons trouvé des dédommagemens à nos pertes. La prose a pris un essor plus hardi, et franchissant l'intervalle qui la séparoit du langage poétique, elle s'est emparée avec succès des images, des figures, des mouvemens qui ne sembloient réservés qu'à la poésie. C'est là, ce me semble, un des caractères les plus frappans des productions de nos grands écrivains dans ce siècle de lumières; siècle qui formera, dans l'histoire de l'esprit humain, une époque aussi brillante que celui de Louis XIV.

Pourrions-nous, Messieurs, nous retracer le tableau de nos acquisitions et de nos richesses, sans tourner des regards reconnoissans vers votre auguste protecteur? L'Académie n'oubliera jamais ce jour si glorieux pour elle, où ce Monarque, à peine assis sur le trône, vint présider à une de ses assemblées. Présage heureux de la bienveillance particulière dont il vous a constamment honorés!

Les progrès de la raison, chez un peuple, sont le plus bel éloge du Souverain. Les ouvrages dont vous avez enrichi, Messieurs, la philosophie et les lettres, sont autant de trophées élevés à la gloire de Louis XV. Je ne célébrerai ni ses vertus, ni les glorieux événemens de son règne; ma foible voix

ne répétera point les louanges dont ces murs ont retenti cent fois : mais qu'il me soit permis de rendre hommage à son amour pour la paix, la première vertu des Rois. Si nous avons échappé aux calamités de la guerre, c'est à Louis que nous le devons.

Heureuse cette compagnie d'avoir pour Protecteur le bienfaiteur de l'Europe !





